This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
B 4 570 042

Digitized by Google

GIFT OF
JANE K. SATHER

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR LA

CAMPAGNE DE 1794

EN ITALIE

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE LA
SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

MÉMOIRES
SUR LA
CAMPAGNE DE 1794
EN ITALIE

PAR

G. FABRY
CAPITAINE AU 101e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30
1904
Tous droits réservés

Digitized by Google

HC220
.G
I-24

Digitized by Google

INTRODUCTION

La Section Historique de l'Etat-major de l'Armée devant faire paraître prochainement une histoire de la campagne de 1794 en Italie, il a été jugé préférable de réunir ensemble divers mémoires qui concernent cette campagne ; ils serviront de base principale pour exposer le récit des faits du côté piémontais, et on les discutera dans le cours de l'ouvrage.

La présente publication contient six mémoires :

Le premier, *Journal historique de la campagne de 94*, a été écrit par M. de Malaussena. Il figure aux archives de Breil sous les numéros 102 et 103.

Le deuxième étudie les dispositions à prendre pour former une ligne de défense s'étendant de l'Authion au col Ardente. On en ignore l'auteur ; il est conservé à Breil sous le numéro 65.

Le troisième a pour auteur M. Maulandi. Il expose son rôle du 5 au 27 avril 1794. Archives de Breil, numéro 68.

Le quatrième a été composé par un officier du régiment aux gardes. Il se trouve à la bibliothèque de S. M. le roi d'Italie à Turin.

Le cinquième retrace les opérations du 2e bataillon de Mondovi pendant la campagne ; il est dû au marquis Pallavicini, son lieutenant-colonel. Il figure parmi les manuscrits de la bibliothèque de S. A. R. le duc de Gênes.

Le sixième est une conférence faite en 1798 par M. Costa de Beauregard aux officiers d'état-major piémontais. Ce document est réuni avec plusieurs autres dans un registre actuellement conservé à Paris aux archives du ministère de la guerre.

FABRY.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL HISTORIQUE

Des opérations militaires dans le comté de Nice, depuis le 6 avril 1794, jour de l'entrée des Français dans la rivière de Gênes, jusqu'au 8 mai, où l'armée du roi commandée par S. E. M. le baron Colli, lieutenant général des armées de S. M. I., se retira au camp de Bourg-Saint-Dalmas en Piémont, fait d'après les ordres et rapports qui lui servent de preuves (1).

1794

(1) Ces documents n'existent pas avec le journal : ils seront publiés comme preuves à la suite de l'histoire de la campagne de 1794.

359689

Digitized by Google

Digitized by Google

Tableau des positions des armées sarde et française dans le comté de Nice, avant le 6 avril 1794, pour servir d'introduction à ce journal.

Direction de la ligne défensive formée par les positions et postes occupés par l'armée sarde.— Les positions que l'armée de Sa Majesté occupait dans le comté de Nice, formaient une ligne défensive qui commençait au Capelet, mont escarpé confinant aux Grandes Alpes, suivait les hauteurs qui bordent la droite du vallon de Cairos, passait sur celles de la gauche de la Roya, dépendantes du territoire de Breil, où elle se terminait au pas de Fourcoin.

De la droite de la ligne, des postes qu'elle avait en avant et dans la vallée de la Vesubie et sur la Tinée. — La droite de cette ligne comprenait les cols de Raus et Saint-Veran fortifiés aux points avantageux pour les défendre de front; ils étaient couverts par une chaîne de postes, qui régnaient le long de la crête du rameau qui sépare les vallons qui, de ces cols, coulent dans la Vesubie, placés aux têtes de Rugger, du Tuor, du Caire de Saint-Salvaire et de la Redoute du Flaut.

Dans la vallée de la Vesubie se trouvaient les redoutes de Saint-Jean, du Caire, Des trois croix, situées à peu près sur le même alignement de celle du Flaut; en avant de ces trois redoutes, était le poste de Saint-Julien, au confluent de la Gordolasque dans la Vesubie, et à leur gauche deux gardes sur les hauteurs du Pous et du Duc pour observer les mouvements du camp de Louda.

Sur la droite de la Vesubie, il y avait encore des postes qui couvraient Belvédère, distribués sur deux alignements.

Le premier comprenait celui de Ceiriol, de la redoute de la Cerisière et des buttes de Pical, et le deuxième les deux redoutes de Simalunga et le poste de Sueil au devant de Lantosque; enfin il y avait quelques petits postes de milices sur la Tinée, pour y observer les mouvements des ennemis; la gauche du col de Saint-Veran était couverte par les

Digitized by Google

points fortifiés de la cime et butte de l'Ortiguière propres à arrêter l'ennemi, qui aurait gagné l'Authion.

Du centre de la ligne. — Au centre de la ligne se trouvait la fameuse position de l'Authion entourée d'escarpements, de pentes difficiles, et des fortifications, dont l'ensemble formait comme un grand camp fortifié de tous les côtés, avec l'avant-poste de Tueis qui en couvrait la droite et partie de son front.

La redoute des prés de la Beola liait la communication de l'Authion avec la position de Marta, qui avait deux redoutes fermées, dont une placée sur le sommet des hauteurs de ce nom, et l'autre sur une cime aiguë, qui s'élève à mi-pente de la montagne; dans l'intervalle qui séparait ces redoutes, il y avait encore des retranchements avec le petit camp du Ciot de Marta; au-devant de la deuxième de ces redoutes, était l'avant-poste retranché de la Croix de Gan et plus bas la garde du Colombier; dans les granges du vallon de la Maglia, on avait cantonné des troupes pour fournir les avant-gardes de la droite de Marta, un bataillon était aussi cantonné aux granges de Comagne et de Prépus, pour garder quelques mauvais sentiers qui, de la grande route, menaient sur la gauche de Marta et aux hauteurs de Malemort, en face du château de Saorge.

La gauche de la ligne comprenait trois postes, celui d'Orneille, de Zuaine et de Fourcoin, dont la force naturelle les mettait pour ainsi dire à l'abri d'attaque de front. Cependant on y avait encore fait quelques retranchements et rompu les sentiers qui, de Breil, conduisent à ces points. Enfin quoique la grande route fût couverte par les postes que l'on vient d'indiquer, on y avait encore placé deux gardes et une batterie de cinq pièces de canon au confluent de la Bendola dans la Roya soutenue par un détachement du cantonnement de Saorge.

Positions de l'armée française — L'armée française était distribuée en divers cantonnements dans le comté de Nice ; ceux de Breil, de Sospel, du Molinet, de Luceram, de Louda, d'Utelle et Figaret entretenaient les gardes d'une quantité de postes devant notre ligne, qui formaient une disposition défensive, dont la droite s'appuyait à Breil, où était le poste de la Tour de la Crivella avec plusieurs grand gardes aux environs de ce village.

Sur la droite du vallon de la Giandola ou de la Maglia, il y avait les postes du Véon sur la grande route, celui du Grenir et du col d'Agnon, qu'on pouvait regarder comme les avant-postes du camp de Brouis et du Béolet.

Venaient ensuite les postes de la cime de Mangiabo, de la Dea et du Maurigon.

Digitized by Google

Les gardes aux environs du Moulinet, le poste de Pietra Cava, ceux du camp de Louda, les gardes du Figaret et les postes d'Utelle, dont les principaux étaient l'église de la Madona, le château Ginestier et celui du Brec, où se terminait la disposition.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL HISTORIQUE

Des opérations militaires dans le comté de Nice, depuis le 6 avril 1794, jour de l'entrée des Français dans la rivière de Gênes, jusqu'au 8 mai, où l'armée du roi commandée par S. E. M. le baron Colli, lieutenant général des armées de S. M. I., se retira au camp de Bourg-Saint-Dalmas en Piémont, fait d'après les ordres et rapports qui lui servent de preuves.

1794

Dessein des Français, leur entrée dans la rivière de Gênes, marche dans le Marquisat de Dolceacqua le 6 avril et manœuvre pour la favoriser. — Les Français voyant que les efforts qu'ils avaient faits la campagne précédente pour percer la ligne défensive du comté de Nice avaient été inutiles, et considérant que les fortifications, dont on ne discontinuait de la munir rendaient toujours plus difficile la réussite des attaques de front, formèrent le projet de la tourner, ou de forcer l'armée du roi de l'abandonner par une attaque menaçante de toute la frontière des Alpes, combinée avec une diversion rapide sur les Apennins du Haut Tanaro. A cette fin, ils portèrent insensiblement de 30.000 à 35.000 hommes dans le comté de Nice pendant le courant de mars ; ils rassemblèrent aux environs de Monaco un corps d'armée d'à peu près 15.000 hommes, qui se mit en marche la nuit du 5 au 6 avril, et entra dans la rivière de Gênes par le chemin qui côtoie le bord de la mer ; arrivé à Vintimille, il s'en détacha une division qui guéia la Roya un peu au-dessous de la Bevera, et monta sur les hauteurs qui sont sur la gauche de cette rivière pour tourner les postes que nous y occupions.

L'armée continua sa marche et se rendit à San Remo ; parvenue au bord de la Nervia, il s'en détacha une colonne d'environ 4.000 hommes qui, suivant le cours de cette rivière, se rendit le soir à Isola, et poussa ses avant-gardes jusqu'à Pigna.

Digitized by Google

Pour favoriser la marche et les opérations de cette armée, les Français se mirent en position menaçante sur toute la ligne et firent plusieurs fausses attaques.

Troupes qui étaient dans le comté de Nice pour s'opposer aux manœuvres des Français et leurs placements. — Pour s'opposer à cette manœuvre, il n'y avait dans le comté de Nice que 5.500 hommes capables de marcher (1) avec 1.600 milices environ ; on ne se pressait nullement d'y faire passer des troupes du Piémont, parce qu'on ne crut que tard à Turin au dessein des Français, quoique leurs rassemblements et les avis que l'on recevait l'annonçassent de la manière la plus positive. Ces troupes étaient disposées comme ci-après.

Dans la vallée de la Vesubie. — Dans la vallée de la Vesubie, il y avait le 2e bataillon de Mondovi, une centurie d'Oneille, 70 volontaires d'Asti, un détachement de volontaires de Nice de 100 hommes avec 1 000 milices répartis aux différents postes de Belvédère, des environs de Lantosque, et sur la Tinée où il y avait une compagnie de 165 hommes distribuée aux villages de Clans, Illonse et Maria.

Raus, Saint Veran et postes de l'Authion — Les cols de Raus et Saint-Veran étant couverts par les troupes de la vallée de la Vesubie, on n'y tenait que des gardes détachées de l'Authion, où étaient quatre bataillons, les seconds de Montferrat et de Peyer im hof, le 5e de grenadiers et un des pionniers avec la compagnie des milices du Molinet. En cas d'attaque, l'Authion devait être secouru par le 1er bataillon de Montferrat campé aux prés de la Beola et par le 1er bataillon de Peyer im hof au vallon de Cairos.

A Marta et postes dépendants. — A Marta, il y avait le 1er bataillon de Turin, un d'Oneille, le 1er des grenadiers royaux, et la moitié du corps franc et des chasseurs de Canal.

A Orneille et Zuaine. — La compagnie des chasseurs des grenadiers royaux, une d'Oneille et 200 milices faisaient la garde des postes de Zuaine et d'Orneille.

Dans le Marquisat de Dolceacqua pour garder le Fourcoin. — Le 2e bataillon de Nice cantonné à la Roquette, avec environ 400 milices pour garder le Fourcoin, et surveiller les mouvements de l'ennemi du côté de Vintimille.

(1) Etat donné par le général baron Dellera au général baron Colli, à son arrivée dans le comté de Nice.

Digitized by Google

A Saorge. — A Saorge, comme en réserve, les 2es bataillons de Turin, d'Asti et des grenadiers royaux avec le premier bataillon de chasseurs et les volontaires Pandini.

A Tende. — A Tende, le 1er bataillon de Nice et la moitié du corps franc.

Attaque des Français le 6 avril

1° *Dans la vallée de Vesubie.* — Dans la vallée de la Vesubie, aux environs de Lantosque, les Français attaquèrent à une heure de jour, trois points : la *Cerisiere*, le *Pical* et le *Duc*; le deuxième ayant été forcé, l'ennemi entra dans Lantosque où il se mit à butiner, mais les volontaires et les milices de Belvédère étant accourus l'en chassèrent; en même temps le marquis Colli, commandant de la vallée, marcha de Belvédère avec le 2e bataillon de Mondovi, au secours de la Cerisière défendue par le comte de Laroque, dégagea ce poste et poursuivit l'ennemi dans sa retraite au delà du Pical, qui fut de nouveau occupé. On eut 9 hommes tués parmi lesquels un sous-lieutenant de milices et 15 blessés ; on fit 8 prisonniers, dont un officier, et l'on crut avoir tué 60 hommes à l'ennemi, et blessé une centaine (1).

2° *Attaques aux postes de l'Authion.* — Un corps assez considérable se présenta devant le *Tueis* vers les 10 heures du matin marchant tambour battant et poussant des grands cris ; une partie s'arrêta au plan de la *Carmette*, et 1.000 hommes environ vinrent s'établir et se fortifier sur le *Montegas* ou tête de la *Fougasse*; la majeure partie de cette troupe s'avança d'abord dans la baisse du Camp d'argent, tandis qu'un petit corps montait par l'arête de Saint-Martin qui, de cette baisse, descend dans le vallon qui coule vers le Molinet; mais une centaine de grenadiers, détachés des deux compagnies du 5e bataillon qui étaient de garde au *Tueis*, secondés par quelques volontaires de Peyer im hof furent à leur rencontre et les empêchèrent d'arriver jusqu'au *Tueis*. Pendant cette escarmouche, ce poste ayant été renforcé d'un bataillon, on fit faire plusieurs décharges du sommet du Tueis, quoique hors de la portée exacte, tant pour empêcher les soldats de réfléchir sur le danger que pour donner à connaître à l'ennemi qu'on était en force ; aussi il désista de son attaque, se retirant vers le midi sur la *Fougasse*, où il travailla le reste de la journée et la nuit suivante à se fortifier ; l'on en fit de même de notre côté

(1) Relation du marquis Colli.

Digitized by Google

au Tueis. De cette fusillade, il n'y eut que quelques soldats légèrement blessés.

Des patrouilles ou détachements du Maurigon firent quelques démonstrations pour alarmer la tête des *Fourches* et celle de la *Parpelle* ou la gauche de l'Authion, mais quelques volontaires et les milices du Molinet qui s'avancèrent contre eux suffirent pour les faire retirer.

3° *Attaque du vallon de la Maglia.* — Les Français descendirent encore par le col d'Agnon dans le vallon de la Maglia, attaquèrent le corps franc et les chasseurs de Canal cantonnés sur la gauche destinés à former les avant-gardes des postes de *Marta* et de la *Beola* ; ces troupes battirent en retraite en s'élevant ; mais ayant été renforcées, elles redescendirent dans le fond du vallon, pour en chasser l'ennemi qui brûlait les granges où elles s'abritaient.

4° *Attaque de la Croix-de-Gan et d'Orneille.* — L'ennemi se montra en forces sur la gauche du vallon de la Maglia ou de la Giandola ; il y conduisit deux pièces de gros calibre et deux obusiers ou mortiers à grenades royales, dont il se servit pour canonner et bombarder les postes de la Croix-de-Gan et celui d'Orneille ; ce qui ne produisit d'autre effet que d'obliger la garde avancée de Colombier de se replier au poste de Gan.

5° *Attaque de Zuaine, et du Fourcoin ; ces postes, exposés à être tournés, se retirent.* — L'ennemi menaça de front Zuaine et le Fourcoin, tandis qu'il manœuvrait pour les tourner, ce qui nécessita la retraite des troupes destinées à les défendre. Celles du marquisat de Dolceacqua pouvaient soutenir le pas difficile du Fourcoin contre toute attaque de front, mais elles étaient insuffisantes, étant prises de flanc ; aussi elles avaient l'ordre de se replier dans ce cas, ce qu'elles effectuèrent, en se réunissant au Fourcoin, d'où l'on détacha un corps de 300 hommes composé de 50 volontaires et de milices, pour éclairer la marche des ennemis dans la vallée de la Nervia. Le reste des troupes vint se réunir avec celles de Zuaine sur les hauteurs de Gio, et descendirent à Saorge où elles arrivèrent à 10 heures du soir.

Retraite du poste d'Orneille. — Le commandant d'Orneille, averti que Zuaine se repliait sur les hauteurs de Gio, se rendit dans la nuit à Saorge emportant les trois canons de montagne de ce poste ; manquant de mulets pour transporter les munitions, il les fit gâter en partie, ne pouvant leur faire donner le feu sans faire connaître sa retraite à l'ennemi.

Des dispositions que l'on donna, en apprenant les attaques des Français et leur marche dans la rivière. — Au premier avis des attaques des Français, on fit partir de Saorge pour l'Authion les

Digitized by Google

volontaires de Pandini et six compagnies de chasseurs pour aller se placer au point de défense de l'ancien chemin, qui va de Saorge à Breil sur la droite de la Roya.

Nouvelle ligne défensive sur la gauche de la Roya. — Dès qu'on fut assuré de la marche de l'ennemi dans la vallée de la Nervia, on donna les ordres pour faire occuper les postes d'une nouvelle ligne sur la gauche de la Roya, formant avec celle, qui restait sur la droite, un angle dont Saorge est le saillant vers l'ennemi ; cette seconde partie remonte par la droite de la Bendola, ou vallon de Saorge, jusqu'à son origine aux monts *Marta* et *Tanarda*, et continue par les hauteurs méridionales de la Brigue jusqu'à Col Ardente.

Placement des troupes et de l'artillerie sur la droite de la Bendola. — L'artillerie que l'on replia du confluent de la Bendola fut placée aux batteries du Bergeiron, et du Coquet préparées d'avance. Pour soutenir ces batteries et empêcher l'ennemi de passer la Bendola, on destina le 2e bataillon des grenadiers royaux cantonné aux environs de Saorge ; les 2es bataillons de Turin et de Nice furent placés aux environs de la batterie du Coquet. On fit passer à la butte de Casto la compagnie de chasseurs des grenadiers royaux ; l'on répandit des milices dans les postes qu'on avait pratiqués aux rochers de la Palandrin, à celui appelé le château de la Baragne et aux terres de ce nom.

Dispositions pour occuper le Col Ardente et Tanarda ; ce dernier est attaqué inutilement ; les troupes se retirent à la Brigue. — Le major d'Auvare marcha avec 100 chasseurs de son bataillon la nuit du 6 au 7 par les hauteurs de Nanan et Lugo pour occuper le passage de Tanarda ; en même temps le 2e bataillon d'Asti partit pour la Brigue, et fut suivi par la compagnie de milices de ce lieu pour aller aux granges du vallon de Fraisso, à portée de garder Col Ardente ; la portion du corps Franc qui était à Tende, eut aussi l'ordre de passer à ce poste.

Le chevalier de Revel se rendit aussi à la Brigue pour hâter les dispositions à faire de ce côté ; ayant reçu le 7 des avis que les Français avaient pris poste sur la Tanarda, il en prévint le comte de Saint-Michel, commandant les troupes au Fraisso, pour qu'il les fit retirer si la chose était reconnue vraie ; quelques heures après, lui étant parvenus des avis contraires, il les lui transmit avec l'ordre de faire monter tout son monde sur le Col Ardente, et d'envoyer 150 hommes à la Tanarda.

Connaissant l'importance de ce passage, il y fit encore marcher le 8 au matin le régiment de Pignerol arrivé du Piémont la veille, et six compagnies de chasseurs venues de Saorge dans la nuit avec

Digitized by Google

ordre d'en chasser l'ennemi, s'il l'occupait. Ils apprirent en chemin par le capitaine Raybaudi, que le comte de Saint-Michel avait envoyé le soir d'auparavant reconnaître la Tanarda, que les Français s'en étaient emparés; ce capitaine y retourna avec ses milices, pour avoir part à l'attaque qui, au lieu d'être faite rigoureusement pour les déloger du Baracon, se réduisit à quelques coups de fusil; après quoi l'on se retira à la Brigue, sans avoir bien reconnu l'ennemi; le brouillard épais qui régnait, laissant à peine apercevoir les objets à quelques pas de distance (1).

Le malheur voulut encore que cette attaque, qui aurait pu être secondée par le détachement de 150 hommes que le comte Saint Michel avait ordre d'envoyer à la Tanarda, ne pût être expédiée par défaut de guides; les milices de la Brigue qui l'auraient pu conduire, ayant été avec leur capitaine à la reconnaissance de la Tanarda; enfin une milice ayant fait le rapport au comte de Saint-Michel, que l'ennemi avait pris poste à la Tanarda, il rassembla ses officiers en conseil de guerre qui résolurent unanimement de se retirer, sans qu'aucun observât qu'ayant reçu des ordres postérieurs, on ne devait plus se rapporter à la première lettre du chevalier de Revel.

Première nouvelle qu'on reçoit au quartier général de la retraite des troupes du Col Ardente. Rapports sur la Tanarda du major d'Auvare et du commandant du détachement parti de Fourcoin. — On apprit cette nouvelle au quartier général de Saorge vers les 2 heures après-midi par une lettre du commandant de la Brigue; peu auparavant on venait de recevoir un rapport du major d'Auvare, informant d'avoir été la matinée avec une patrouille à la Tanarda, mais que le mauvais temps l'ayant empêché de s'y établir et que ne pouvant rester aux huttes de l'Alp de Marta par défaut de bois, il se repliait aux granges de Nanan; il annonçait encore que le détachement de 300 hommes qui avait été expédié de Fourcoin pour éclairer la marche des ennemis dans la vallée de la Nervia, était arrivé le 7 au soir aux huttes de Marta, et qu'il se rendait à Saorge. En effet, l'officier qui le commandait arriva au quartier général à une heure après-midi; on sut de lui, qu'ayant vu filer l'ennemi par le chemin qui, du Buggio, monte à la Tanarda, il s'était retiré en côtoyant les hauteurs au-dessus de Buggio, et avait devancé l'ennemi à la Tanarda, en y montant par le vallon qui, de ce col, descend sur le Buggio, que le mauvais temps et le défaut des vivres n'avaient pas permis à sa troupe de s'y arrêter pour la garder.

Résultats de ces rapports et ordres donnés en conséquence. — De

(1) Relation du capitaine Raybaudi, capitaine des milices de la Brigue.

Digitized by Google

tous ces avis, il résulta seulement que Col Ardente était abandonné, sans assurance positive que l'ennemi l'occupât, ainsi que la Tanarda, dont on n'avait encore reçu aucun rapport des troupes, qu'on y avait fait marcher le matin. Le général Dellera envoya l'ordre au major d'Auvare de faire le possible pour arriver le 9 au matin à la Tanarda ; il fit partir en même temps le capitaine Maulandi de l'état général portant l'ordre aux troupes de remonter aux cols ; il le fit pourvoir de deux mille livres, tant pour engager par l'appât du gain des volontaires à y monter d'abord, que pour faire et procurer par ce moyen tout ce qui serait nécessaire pour les soutenir.

Extrémité où l'on était réduit si l'ennemi gagnait les hauteurs de la Brigue, raisons pourquoi l'on suspend de prendre des déterminations. — Cette situation était très critique, car si l'ennemi profitait du moment pour occuper les hauteurs de la Brigue, il était en position de couper la grande route, ce qui mettait l'armée dans la nécessité de se retirer en Piémont par le col des Fenêtres, en perdant l'artillerie, magasins et bagages ; les neiges qui fermaient ce col, laissaient à peine espérer d'ouvrir le passage pour les hommes.

Les hauteurs méridionales de la Brigue perdues, celles qu'il fallait occuper pour couvrir la grande route occupaient un nombre de troupes approchant de celles qui étaient dans le comté ; les retirer précipitamment des positions pour courir à celles du devant de Tende, était un parti extrême, sujet au plus grand inconvénient, l'ennemi étant à portée de les devancer ; s'il prenait la ligne à mesure qu'on l'abandonnait, il pouvait arriver qu'il leur coupât toute retraite.

Ces considérations faisant connaître que les dangers et les pertes étaient inséparables de toute détermination prématurée, on suspendit d'en prendre jusqu'à ce qu'on fût éclairé sur l'incertitude qui restait de la vraie position de l'ennemi.

Dans cette pénible attente, le chevalier de Revel forma le projet de retraite par le col des Fenêtres, au cas qu'on fût réduit à cette extrémité.

Confirmation de la retraite des troupes du Col Ardente, alarme répandue, réponse aux officiers de la solde qui demandent des ordres sur les magasins de Tende. — Les premières nouvelles confirmèrent la retraite des troupes des hauteurs de la Brigue, on les reçut par une lettre du comte Saint-Michel, qui envoya le résultat d'un conseil de guerre qui l'avait résolue. Celui qui l'apporta ayant répandu inconsidérément l'alarme, bien des personnes accoururent au quartier général, entre autres les officiers de la solde, pour demander s'ils devaient faire brûler les grands magasins de Tende ; il leur fut dit de donner les dispositions pour les détruire, si l'on ne pouvait empêcher

Digitized by Google

l'ennemi de gagner Tende, et de faire tenir les mulets de l'armée prêts à marcher.

Le capitaine Maulandi fait savoir que les troupes sont retirées à la Brigue et que l'ennemi est placé à la Tanarda. — Vers minuit, on sut par une lettre du capitaine Maulandi qui, à son arrivée à la Brigue, avait trouvé les troupes répandues en désordre dans le village, que personne ne voulait monter aux cols pendant la nuit; qu'il n'avait pu trouver que 100 volontaires qui l'auraient suivi le matin à la Tanarda, pour en chasser l'ennemi qui avait pris poste.

Ordre donné par le général Dellera en conséquence, qu'il change en apprenant l'arrivée du général Colli à Tende.— En suite de ce rapport, le général Dellera ordonna à un officier de l'état général de se rendre à la Brigue pour réitérer les ordres aux troupes de regagner les cols et aider à les disposer, selon que les circonstances l'exigeraient, pour couvrir Tende autant que possible; l'annonce de l'arrivée de S. E. M. le général baron Colli à Tende fit changer l'envoi de cet officier qui fut chargé de porter les rapports à ce général.

Diligence du général Colli pour se rendre à l'armée de Nice. — Destiné trois jours auparavant au commandement du département de Nice, il s'y rendit à la hâte sans suite et sans équipages. Les mauvaises nouvelles que lui donnaient les émigrants en route, l'engagèrent d'accélérer son voyage, et de passer la montagne avec la tourmente; il arriva à Tende dans la soirée avancée, épuisé de fatigue, où tout ce qu'il apprit annonçait qu'on était réduit aux partis extrêmes :

Nouvelles alarmantes qu'il apprend en arrivant à Tende. Résolution qu'il prend en conséquence. — La préparation de l'incendie des magasins, le projet de retraite du gros des troupes par le col des Fenêtres, chose dont l'exécution désastreuse devenait inévitable et instante, si l'ennemi poursuivait sa marche.

D'après ceci, l'on peut se figurer quel dût être l'état où se trouva le général; sa fermeté et l'expérience lui firent prendre une résolution calme dans une circonstance aussi embarrassante; il envoya à la Brigue et à Saorge pour avoir des rapports sur la position où l'on était (1).

Ordres pour l'expédition de la Tanarda. — Ceux de la Brigue furent les premiers qu'il reçut; le capitaine Maulandi l'informant qu'il allait marcher le matin avec 100 volontaires à la Tanarda, il lui

(1) Lettre du général Colli au baron Dellera.

Digitized by Google

envoya des ordres pour hâter l'expédition, et pour y faire concourir un nombre de troupes suffisant pour en assurer le succès et le soutenir (1).

Vers le point du jour, il reçut les rapports du général Dellera; voyant alors qu'il n'y avait du danger que vers la Brigue, il se disposa pour s'y rendre, mais incertain de le réparer, il ne négligea point de prendre les précautions pour assurer la retraite.

Précautions pour assurer le chemin de la retraite, au cas qu'elle fût forcée. — Avant de partir, il expédia l'ordre au marquis Colli de renforcer le Cériol pour protéger la marche des troupes, qui n'auraient pu se retirer autrement que par le col des Fenêtres, qu'il ordonna de faire ouvrir à tout prix ; il envoya reconnaître si le chemin qui, de Saint-Dalmas de Tende, va par les hauteurs à Raus, était praticable, pour le faire réparer s'il était nécessaire, afin que le gros de l'armée pût toujours se retirer par Tende, si malheureusement l'ennemi venait à intercepter la grande route de Saorge à Tende.

Son arrivée à la Brigue. — Il arriva à la Brigue vers les 7 heures où les troupes qu'il avait fait avertir de se préparer à marcher, n'avaient pas encore fait la soupe.

Ordres qu'il donna pour occuper Col Ardente et pour soutenir la Tanarda.— Loin de s'irriter de ce retard, il parla aux officiers d'une manière à les engager sans mortifier leur amour-propre, que dans peu on fût prêt à marcher ; il destina le bataillon d'Asti, les chasseurs et une compagnie de milices pour Col Ardente, et le régiment de Pignerol pour aller se placer au pied des neiges sur l'avenue de la Tanarda ; au commandant des troupes de Col Ardente, il ordonna de détacher d'abord des patrouilles vers Lupiga et Triora pour savoir des nouvelles de l'ennemi.

Il expédia ensuite un ordre au commandant du corps franc qui marchait à la Tanarda, d'occuper ce poste et le défendre à l'extrémité, mettant sous son commandement la compagnie de la Brigue; le même ordre portait au capitaine Maulandi de faire le rapport du placement des troupes et de reconnaître à son tour l'emplacement le plus propre pour en faire camper d'autres à portée de la Tanarda (2).

Il va reconnaître Col Ardente et place les troupes.— Le général partit ensuite pour suivre les troupes qui allaient au Col Ardente où il cantonna le bataillon d'Asti et les milices dans les granges qui sont au-devant du col à côté du chemin qui va à Triora, et les chasseurs au vallon du Fraisso sur le revers du col, avec l'ordre d'y monter en

(1) Rapport du lieutenant-colonel du régiment de Pignerol.
(2) Ordres expédiés de la Brigue par le général, le 9 au matin.

Digitized by Google

toute diligence en cas d'attaque. Il reconnut la position, détermina les postes qu'on devait garder et ceux qu'il convenait de fortifier, et descendit vers le soir à la Brigue.

Relation de l'attaque de la garde de la Tanarda, l'ennemi reprend ce passage parce que la troupe n'a pas la constance de le garder. — Le capitaine Maulandi y était déjà de retour de l'expédition de la Tanarda, ayant amené un officier avec 14 soldats, prisonniers d'une garde que l'ennemi avait établie au baracon du col, qu'on surprit à la faveur d'un brouillard, et dont la majeure partie se fit tuer par une résistance opiniâtre.

Mais comme si l'on eût oublié les ordres du général et le but de cette opération, on en perdit le fruit, parce que les troupes n'eurent pas la constance de résister aux rigueurs du temps pour garder ce passage; on se retira, laissant des milices au baracon qui l'abandonnèrent peu après, et les Français y vinrent, ayant appris à le garder avec plus de soins et de forces.

Le général reconnait l'avenue de la Tanarda pour y disposer les troupes à empêcher que l'ennemi ne gagne les hauteurs qui sont sur le village de la Brigue. — L'abondance des neiges qui garnissaient les monts Marta et Tanarda et leurs environs, qui, du côté de la Brigue, s'étendaient encore jusqu'à mi-pente de la montage, formait un obstacle que l'ennemi n'osa d'abord franchir pour se porter sur les hauteurs de la Brigue. Le général fut les reconnaître le 10 au matin; il trouva que la cime de la Praya avec les arêtes qui en dérivent, formaient une très bonne position pour arrêter l'ennemi qui aurait entrepris de descendre à la Brigue par l'avenue de la Tanarda.

Il donna ses instructions au commandant du régiment de Pignerol, qui avait bivouaqué à ces environs, pour y camper et s'y disposer en cas d'attaque ; il remonta ensuite sur le devant de cette position, et, ayant reconnu que le plan de Linaire était avantageux pour en faire l'avant-poste, il y fit camper le corps franc et lui ordonna de retrancher son front ; dans l'espace intermédiaire il établit la compagnie de chasseurs de Pignerol pour lier la communication.

Cette disposition, jointe à l'empêchement que mettaient les neiges à l'avancement de l'ennemi étant suffisante pour le moment, l'on fut rassuré sur la Brigue, d'autant plus que l'ennemi ne s'était point montré aux environs de Col Ardente.

Le manque de nouvelles des ennemis fait envoyer le capitaine Maulandi en reconnaissance, et pour informer le général d'Argenteau des dispositions qu'on avait faites, afin qu'il pût régler les siennes en conséquence ; il est chargé, en passant à Col Ardente, d'y placer les troupes. — On savait seulement par les bergers de la Brigue qui fuyaient

Digitized by Google

de la rivière à l'approche des Français, qu'ils étaient aux moulins de Triora et s'avançaient sur la principauté d'Oneille. Pour en savoir des nouvelles sûres, le général avait fait partir le matin le capitaine Maulandi pour les reconnaître, et aller jusqu'où il trouverait le général d'Argenteau, l'informer de sa position, afin qu'il pût régler ses dispositions à l'appui.

Comme il passait par Col Ardente, il le chargea d'assigner aux troupes le lieu où elles devaient camper et le poste que chaque corps devait défendre ; il plaça au centre du col le 2e bataillon de Belgioso ; à la droite, les chasseurs pour garder et défendre la cime del Bosco ; la gauche fut couverte par le bataillon d'Asti, dont une centurie campa au delà du col, sur le chemin de Triora à la droite de la première ravine que l'on rencontre en descendant, pour soutenir le poste de Croix situé sur une arête qui forme la gauche de la ravine.

Plus en avant, à une heure de distance sur la prolongation du même chemin, il plaça sur la grande roche de Barbon qui le domine, l'autre centurie en avant-poste (1).

Rapport du capitaine Maulandi sur l'ennemi, envoi d'un autre officier de l'Etat général au comte d'Argenteau. — Le 12, le capitaine Maulandi fit savoir du hameau de Chiaggia que l'ennemi avait envahi la principauté d'Oneille, sans avoir rien pu découvrir sur leur nombre et leurs desseins, objets essentiels pour régler les opérations de guerre. Le général Colli ignorant encore la situation du général d'Argenteau, impatient de communiquer avec lui pour concerter leurs opérations, lui expédia encore le 13, en toute diligence, un de ses officiers de l'Etat général pour lui dire qu'il y aurait dans cette journée à Col Ardente le régiment de Belgioso, celui des grenadiers royaux, le bataillon d'Asti et six compagnies de chasseurs, pour l'engager à rapprocher ses troupes de ce point, afin que l'ennemi ne les séparât.

Position du général d'Argenteau, les troupes à ses ordres sont insuffisantes pour couvrir l'étendue dont on l'avait chargé, il en fait part au général Colli pour qu'il envoie des troupes sur le haut Tanaro. — Ce général était à Orméa avec 4.000 hommes et des milices pour défendre la frontière depuis l'origine du Tanaro jusqu'à Garessio, sans savoir rien de positif de l'ennemi, excepté qu'il avait envahi la principauté d'Oneille : ses forces étaient tellement disproportionnées avec l'étendue qu'il devait défendre qu'il ne pouvait garnir le haut Tanaro, sans en laisser la majeure partie à découvert, ce qu'il fit savoir au général Colli, qui avait reçu ordre le 12 du baron de Vins d'occuper Lupiga et d'envoyer des patrouilles jusqu'au pont de Nava,

(1) Rapport du capitaine Maulandi.

Digitized by Google

pour se mettre en communication avec M. d'Argenteau et s'entre-secourir (1).

Difficultés que les neiges et la nature du pays opposent à soutenir des troupes sur le haut Tanaro par Tende et la Brigue ; on commence par y faire pusser le 1er bataillon de Nice, avec des milices qu'on fait cantonner au hameau de Chiaggia. — Mais les mauvais chemins, leur longueur, et surtout les neiges qui ne permettaient pas aux mulets de passer les cols, formaient un obstacle insurmontable pour le moment pour faire subsister par Tende et la Brigue des troupes en nombre pour remplir l'objet. D'ailleurs ce n'était point le poste important à garder, laissant à découvert le col du Tanarello et les hauteurs au-dessus de Col Ardente, qu'on ne pouvait assurer que par un grand corps de troupes stationné au hameau de Chiaggia ; mais les mêmes difficultés se rencontraient pour les approvisionner (2) ; on aurait pu, en réparant les chemins, ravitailler Lupiga par Orméa ; mais Chiaggia ne pouvait l'être qu'en s'assurant des hautenrs de la droite du Tanaro qui exigent une armée. Ces circonstances limitant nécessairement les troupes sur le haut Tanaro, et Lupiga ayant été garni des milices du Piémont, le général Colli commença par faire passer le 14 au matin à Chiaggia le premier bataillon de Nice avec des milices, en attendant que l'ouverture des chemins permît d'en entretenir davantage.

Des changements dans la disposition des troupes et destination des corps à mesure qu'ils arrivèrent du Piémont depuis le 6 avril jusqu'au 17. — Les déplacements de troupes faits dans les journées du 6 au 7 ayant été indiqués, on les omet ici. Le 8, le 1er bataillon de Peyer im hoff et les volontaires de Pandini descendirent de l'Authion à Saorge; ce bataillon fut remplacé par le 1er du régiment de Montferrat qui était campé à la Béola.

Le 9, le 2e bataillon de Belgioso arriva à la Brigue, et fut commandé le lendemain au vallon de Fraisso de renforcer le Col Ardente.

L'ennemi, maître de la Tanarda, pouvait agir sur les hauteurs de Lugo et Nanan qui couvraient Saorge ; on augmenta le 10 le détachement qui les gardait d'un autre de 50 hommes, moitié des régiments de Nice et de Turin, et le lendemain de la compagnie de chasseurs des grenadiers royaux.

Le Col Ardente offrant l'avantage de pouvoir agir sur l'ennemi, de brider la Tanarda, d'appuyer l'armée du comte d'Argenteau, le général n'oublia rien pour y rassembler un camp de troupes d'élite.

(1) Lettre du général de Vins au baron Colli.
(2) Rapport du baron Grimaldi (manque).

Digitized by Google

Le 1er bataillon de Belgioso qui arriva à Tende le 10, y fut destiné, et alla camper le 11 à la Madona du Fontan au pied de la montée de ce col.

Le régiment autrichien de garnison arrivé le 10 à Tende, fut le 11 relever le 2e bataillon de grenadiers royaux, le 2e de Turin et une centurie d'Oneille qui furent remplacer à Marta le 1r bataillon des grenadiers royaux, et ce régiment fut camper le 13 au matin sur Col Ardente, à la réserve de la compagnie de chasseurs, qui, relevée de Nanan par un détachement autrichien, rejoignit le régiment le 14 ; en même temps on releva le détachement composé de Nice et de Turin qui était à cette position par une centurie du 2e bataillon de Nice.

Pour réunir plus de monde à agir offensivement, on activa la perfection des fortifications, l'on en fit de nouvelles ; pour cela, le 11, la compagnie des pionniers du comte Moulières passa de l'Authion à Col Ardente, et fut chargée de fortifier le rocher qui est à droite de ce col.

Le 2e bataillon de Tortone arrivé du Piémont le 11 fut camper le 12 à la Praya, au poste où était la compagnie de chasseurs de Pignerol, qui se plaça à la droite de son régiment ; on réunit encore à ce camp la portion du corps franc qui était au vallon de la Maglia; lorsque le restant des chasseurs de Canal vinrent de Piémont, ce corps fut destiné, une partie au vallon de la Maglia et l'autre à la tête de la Parpella.

Le régiment des Gardes arrivé le 14 à Tende après des marches forcées y séjourna, et fut camper le 16 à Col Ardente ; pareillement, la compagnie des volontaires de Pian, après avoir séjourné à Tende, reçut l'ordre d'aller à Saorge pour relever le détachement autrichien qui était sur les hauteurs de Nanan, et ce poste garni alors par cette compagnie, par les 100 chasseurs du 1er bataillon et par une centurie du régiment de Nice, ne reçut plus aucun changement.

Le régiment de Piémont arrivé le 15 à Tende marcha le 17 au camp de Col Ardente en détachant deux compagnies dont une se porta à Cibaira et l'autre à Rossa ; mais, ayant reconnu que les neiges rendaient encore le passage très difficile, elle eut l'ordre de se réunir à la première, pour garder le col du Tanarello avec le 1er bataillon de Nice cantonné le 14 à Chiaggia, d'où il se replia le 17, craignant d'y être enveloppé, dès que l'ennemi eut avancé un corps au col de Saint-Bernard; il bivouaqua trois jours au devant de Tanarello au pied des neiges; il vint le 19 camper sur son revers à un quart d'heure du chemin de ce passage. Pour s'assurer du Tanarello, on établit un poste avec une garde de 80 hommes vers le milieu

Digitized by Google

de l'arête qui, de la gauche de ce col, descend sur Chiaggia avec des milices à ce hameau.

Escarmouches et attaques pour alarmer l'ennemi, reconnaître sa force et lui en imposer ; elles occasionnent l'attaque de roche-Barbon. — Le général s'occupa d'abord de paraître en activité devant l'ennemi, en ordonnant de l'attaquer et de l'alarmer de toute part, dans la vue aussi de reconnaître ses forces, pour découvrir si l'on ne pourrait tenter quelque opération pour traverser ses desseins.

Les gardes qu'il avait avancées sur le poste de la Croix de Gan, au Colombier et dans la région de la Giandola furent chassées le 10; mais le feu du canon et de la mousquetterie ennemie dominait tellement ces points qu'il était trop dangereux de s'y arrêter ; elles y revinrent et furent successivement chassées les 13, 14 et 15; ces différentes escarmouches ne coûtèrent qu'un homme de tué et quelques blessés légèrement; dans celle du 13 on fit 5 prisonniers.

Le 14 au matin, une patrouille ayant été reconnaître les Français à Triora fut poursuivie par 300 à 400 hommes qui montèrent par le chemin qui, de Triora, va sur le haut Tanaro en traversant la montagne ; arrivés à la hauteur de Roche Barbon, ils fusillèrent de loin le camp de la centurie qui gardait ce poste, qui l'abandonna d'abord ; une partie monta sur les hauteurs supérieures au Barbon et l'autre vint se placer le long d'une arête qui descend sur sa droite, d'où ils fusillaient de si loin que les Français ne répondaient à ce feu que pour les amuser pendant qu'ils enlevèrent les effets de campement ; cette singulière escarmouche n'eut pas d'autre suite, car si tôt que le comte d'Aglian arriva à la tête d'un renfort, les Français se retirèrent sur le mont Pelegrin, et s'y postèrent en face du Barbon.

Dans cette journée, le général ayant été visiter particulièrement le Barbon, ordonna de faire quelques bouts de retranchements sur sa gauche, mais observant que sa sûreté dépendait de la difficulté que les neiges mettaient à pratiquer les hauteurs supérieures, il ordonna au marquis de Bellegarde, commandant du camp de Col Ardente, d'être attentif pour le soutenir et d'envoyer tous les matins de bonne heure un détachement de grenadiers sur la cime de la Saccarella, située au levant de Col Ardente dans la chaîne de montagne qui passe sur le Barbon, à portée de découvrir et prévenir les mouvements que l'ennemi pourrait faire pour en prendre les derrières; afin de faciliter la longue et périlleuse montée de la pente de la Saccarella, il ordonna d'y pratiquer un chemin et de construire des baracons sur le sommet, non obstant les neiges, pour abriter les troupes.

L'on ne put rien entreprendre du côté de l'Authion avant le 17 ; la tourmente qui commença le 8 et continua pendant trois jours fit beau-

Digitized by Google

coup souffrir les troupes de ces divers postes, dont elle abattit et déchira les tentes ; elle obligea les Français de se retirer presque tous de la Carmette et du Maurigon ; mais, revenus, ils furent attaqués le 17. On ne peut donner le détail de cette affaire par le manque de la relation ; on dira cependant qu'on se battit depuis 4 heures du matin jusqu'à 8 ; l'on tenta d'enlever le poste en l'environnant, ce qu'on ne put réussir par la vigoureuse résistance des défenseurs et par les secours qu'ils reçurent.

Dans la vallée de la Vesubie, le marquis Colli, qui n'avait d'abord fait reconnaître l'ennemi que par des patrouilles, l'attaqua plus sérieusement le 17 au Figaret ; il rencontra près de 2.000 hommes, et partout il trouva que l'ennemi ne s'était point dégarni, tant dans la vallée de la Vesubie que sur le Var et la Tinée, où il paraissait même augmenter.

Exposé des raisons qui ont fait suspendre une attaque générale projetée pour le 18 et des difficultés d'entreprendre sur le Marquisat de Dolceacqua.— Tous les rapports annonçant que l'ennemi se montrait en nombre suffisant pour bien défendre ses positions, le bruit en outre s'était répandu le 17 que le général d'Argenteau avait été attaqué et forcé d'abandonner ses positions, le général Colli crut qu'il était prudent dans cette circonstance de suspendre l'exécution d'une attaque générale, qu'il avait projeté de faire le 18, dans la vue de chasser l'ennemi de la Tanarda, pour essayer de s'ouvrir la voie d'entreprendre sur le marquisat de Dolceacqua et seconder les desseins du général de Vins, qui conseillait cette expédition, sans en connaître toutes les difficultés, car il n'est plus possible de sortir de Saorge dès qu'un ennemi est maître des hauteurs de Gio. Quelques centaines d'hommes bien placés sur les deux chemins qui, de Saorge, conduisent à ces hauteurs, suffisent pour repousser le plus nombreux assaillant ; en outre, pour peu que l'ennemi eût été en force sur le devant de la Tanarda, quand même l'on eût pris ce passage, on n'avait point à disposer dans le comté de troupes suffisantes pour l'attaquer dans les autres points avantageux qu'il pouvait prendre le long de la crête de la montagne qui unit la Tanarda avec Saint-Jean-de-Pra, où est une position qui bride tous les mouvements qu'on voudrait faire dans le marquisat.

Je dirai même que, bien loin de devoir penser à attaquer pour faire des diversions, c'était presque une nécessité de se tenir à la défensive jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes ; un échec aurait suffi pour tout compromettre, car pour garder la vaste circonférence du pays qui s'étend depuis Belvédère dans la vallée de la Vesubie jusqu'à Chiaggia sur l'origine du Tanaro, on n'avait que 10.000 hommes capables

Digitized by Google

à marcher, répartis en sept camps, considérant pour un camp tous les postes qui ressortaient du même commandant; on compte celui de la vallée de la Vesubie, de l'Authion, de Marta, de Saorge, de la Praya, de Col Ardente et du Tanarello.

Disposition du général Colli en apprenant la retraite du comte d'Argenteau à Céva; il en fait part ainsi que de ses vues au général de Vins, et propose à d'Argenteau de réparer ce revers. — Le général d'Argenteau fit savoir le 18 au matin, d'avoir été attaqué le 15 et forcé de se replier sous le canon de Céva (1). Le général Colli, en apprenant cette retraite, vit d'abord l'extrême danger où il se mettait si l'ennemi en profitait pour s'avancer sur le Mondovi et gagner les derrières du col de Tende; il en prévint immédiatement le général de Vins pour avoir les ordres à se régler dans ces circonstances, et lui fit part qu'il destinait le 1er bataillon de Tortone, venu le jour d'auparavant du Piémont, pour garder les passages qui, de Lupiga et Carnin, conduisent à Tende par le vallon de Rio Freddo, qu'il faisait arrêter à Limon le 1er bataillon de chasseurs qui était en marche pour passer le comté, avec ordre de détacher des compagnies sur tous les passages qui, de Lupiga et Carnin, venaient à Limon, ajoutant qu'il ne croyait pas ces dispositions suffisantes et que l'on pût se maintenir dans le comté de Nice si l'on n'avançait par le Mondovi en forces à chasser les ennemis d'Orméa et de ses environs.

L'exécution de ce projet lui parut si urgente, que vers les 3 heures après-midi, il fit partir en poste le comte de Ponsiglion pour porter au général d'Argenteau une lettre où, après lui avoir témoigné la part qu'il prenait au revers qu'il venait d'éprouver, il lui proposait de le réparer, en le renforçant de toutes les troupes qui étaient en marche pour le comté de Nice, qu'il faisait arrêter pour les laisser à sa disposition, et que s'il goûtait son plan, il pouvait faire passer à Turin le comte de Ponsiglion pour le communiquer au commandant général pour avoir ses déterminations.

En attendant les déterminations des généraux, le baron Colli porte ses soins sur le haut Tanaro. — En attendant, le général Colli redoubla ses soins du côté du Tanaro; il fut visiter le 19 la Saccarella et le poste qui couvrait le Tanarello où il indiqua les points à retrancher. Il manda au commandant de Limon de faire partir immédiatement

(1) Lettre du général d'Argenteau au baron Colli.

Digitized by Google

les compagnies de milices de ce lieu et celle du Vernant pour Lupiga et Carnin, et au bataillon de chasseurs de se tenir prêt à marcher pour les mêmes endroits s'il en recevait l'avis des officiers de l'Etat général, qu'il envoya pour reconnaître ce qu'on pouvait faire de mieux pour défendre ces positions.

Réponses du général d'Argenteau et du baron de Vins. — Le comte Ponsiglion revenu de sa mission rapporta que le général d'Argenteau, persuadé que le baron Colli aurait pu détourner l'attaque qui l'avait obligé de se retirer, n'avait pu s'empêcher de le lui témoigner, et l'avait renvoyé, en le chargeant de lui dire qu'il ne voulait pas disposer des troupes qui n'avaient point été destinées sous ses ordres.

Au lieu d'une décision prompte et conforme à l'attente que les circonstances paraissaient demander, le baron de Vins dit seulement dans sa lettre du 19 que Céva et Mondovi étant occupés et la cavalerie étant dans la plaine de Coni, il pensait n'avoir fait tout ce qui était possible dans la circonstance actuelle, pour empêcher l'ennemi de venir sur les derrières de Tende.

Le 20, il écrivit de faire replier en Piémont tout ce dont on pouvait se passer, et fit part du mauvais état de sa santé.

Par deux lettres du 21, il annonça le départ du major Marquetti et du colonel Clermont, porteurs des déterminations du roi et des deux plans qu'on avait faits pour les circonstances actuelles.

Le général Colli fait remettre en marche les troupes qu'il avait fait arrêter en Piémont. — Le baron Colli voyant qu'on laissait dans l'inaction les troupes qu'il avait fait arrêter en Piémont, leur expédia l'ordre le 21 de le venir joindre; le 2e bataillon des chasseurs qui était à Limon, passa le 23 au baracon de Rio Freddo pour renforcer les avenues de Lupiga et de Carnin menacées par les Viozène, où les Français venaient d'avancer un corps.

Les 8e et 9e bataillons de grenadiers arrivés à Tende le 23 reçurent l'ordre de passer le lendemain au col de Saint-Veran pour se rendre à l'Authion, que les avis annonçaient menacé d'une attaque prochaine; mais sur leur départ il arriva une lettre du général de Vins pour les faire repasser en Piémont.

Projets communiqués par le major Marquetti. — Enfin le major

Digitized by Google

Marquetti attendu avec empressement arriva à la Brigue le 23 au matin; les projets qu'il avait à communiquer se réduisaient à se soutenir dans le comté jusqu'après la fonte des neiges et de se replier ensuite sur le col de Tende.

Description rapide des hauteurs méridionales de la Brigue. — Les attaques que l'ennemi a faites par la Tanarda ayant obligé d'abandonner les hauteurs méridionales de la Brigue et amené la retraite de l'armée du comté de Nice, l'on a cru devoir rassembler sur un même point tout ce qui est relatif à cette partie, pour qu'on puisse plus aisément saisir toutes les actions qui s'y sont passées : à cette fin, on présente une idée rapide des hauteurs méridionales de la Brigue pour faire connaître l'avenue directe de la Tanarda sur le village.

Ces hauteurs sont dominées par le mont Marta dont le sommet forme un plateau assez vaste un peu surbaissé vers le milieu, son revers du côté de la Brigue est très escarpé et forme la tête du vallon qui traverse ce village; sur son devant est le passage de la Tanarda auquel il tient par une crête assez régulière et commode, qui donne un accès aisé pour monter sur le mont Marta; à droite il a les hauteurs de Saorge dont il est séparé par une vaste baisse, qui rend ce côté inaccessible; par la gauche, il tient au Col Ardente par une prolongation de crête, assez praticable, de trois milles au moins de longueur, surmontée de la cime de Fels située à la grande portée du fusil du mont Marta et dont la figure approche de celle d'un cône tronqué qui s'unit vers la Brigue à une pente couverte de bois, à laquelle succède un rameau ou contrefort qui se termine sur la Brigue en rocher escarpé, ayant d'un côté un vallon profond qui descend du mont Marta, et de l'autre celui qui tire son origine de Col Ardente; ce contrefort commence sur une petite baisse à laquelle succède un plateau appelé le Plan de Linaire, ensuite vient une grande baisse qui tient à la cime de la Praya qui couronne les hauteurs qui dominent la Brigue. Le chemin qui, de ce village, va directement à la Tanarda, côtoie ce contrefort, passe au pied de la cime de Fels et du mont Marta et suit la crête qui unit ce mont au passage de la Tanarda.

En parlant des premières dispositions qu'on avait faites sur cette avenue, on a dit que la cime de la Praya formait un point très avantageux pour empêcher l'ennemi de descendre sur la Brigue, on la fit retrancher par la compagnie Molière de pionniers qu'on y fit passer le 25 de Col Ardente; le 26, on y augmenta encore les troupes d'une centurie du 1er bataillon de Tortone.

Digitized by Google

Ces troupes ne devaient rester à cette position qu'autant que les neiges ne permettraient d'en prendre une meilleure, ou qu'on aurait chassé l'ennemi de la Tanarda : dans cette vue, le général avait ordonné d'y faire avancer le 11 au matin une patrouille soutenue d'un détachement pour essayer d'en déloger la garde, qui n'opéra rien, attendu que les ennemis se montrèrent en force et que les milices refusèrent d'attaquer.

On prend poste à la cime de Fels qu'on fortifie. — Pour se mettre en position d'agir plus aisément sur la Tanarda ou de la brider, si l'on ne parvenait pas à s'en rendre maître, on s'occupa, si tôt que le temps et les neiges le permirent, de s'établir sur la cime de Fels qui coupe le chemin qui, venant de ce passage, descend à la Brigue et celui qui, par crête, conduit à Col Ardente.

Le 16, on fit frayer un chemin dans les neiges sur la pente de Fels, pour arriver par ses derrières sur son sommet. Le capitaine Maulandi chargé de la fortifier commença à y faire travailler le 17, et ne discontinua de suivre cet ouvrage jusqu'au jour qu'il fût attaqué. Presque tout devant se faire dans les neiges, ce ne fut qu'avec les plus grands soins et peines qu'il parvint à couronner son front, ou la partie qui fait face à mont Marta d'un simple parapet, ainsi que la partie gauche, les neiges n'ayant pas permis de travailler sur la droite.

Ce poste attaqué devait être secouru par les troupes du camp de la Praya et par des renforts de celui de Col Ardente; pendant la nuit on y tenait une forte garde qu'on doublait le jour et qu'on augmentait à proportion, parce qu'on craignait les tentatives de l'ennemi. Sur les avis d'une attaque, on y fit monter dans la nuit du 24 au 25 le 1er bataillon de Pignerol et celui de Tortone à la pointe du jour.

On prend poste sur le mont Marta, on y fait des tranchées dans la neige, l'ennemi s'en rend maître, attaque ensuite le Fels où il est repoussé. — Comme les ordres étaient donnés d'occuper la Marta pour n'être pas prévenu par l'ennemi, on y envoya la même nuit 400 hommes pour s'y établir en formant des tranchées dans la neige sur les points de défense. L'on y travailla jusqu'à 2 heures après-midi, l'on permit aux troupes qui soutenaient l'ouvrage de se retirer, l'on laissa de garde la compagnie de chasseurs de Pignerol, qui, attaquée peu de temps après par des forces très supérieures, se retira en se roulant par la pente qui tombe dans le vallon qui va à la Brigue, où elle se rendit. Les Français s'avancèrent ensuite pour attaquer la cime de Fels, mais le feu des deux canons de montagne qui ne faisaient que d'y arriver, ralentit leur ardeur, ce qui donna le temps aux troupes du camp de la Praya et au renfort de Col Ardente d'arriver; alors ils furent repoussés jusque sur le sommet du mont Marta. La nuit fit

Digitized by Google

cesser le combat, mais les troupes restèrent en présence dans les neiges, excepté le corps franc qui, harrassé de fatigue du bivouac de la nuit précédente, fut renvoyé au camp ; il venait de se distinguer, ayant toujours été le premier à pousser l'ennemi ; il eut trois officiers blessés et une quarantaine de soldats. Tous les autres corps n'eurent pas un égal nombre ; il n'y eut de tué qu'un soldat des gardes et un officier de Tortone blessé.

On attaque l'ennemi au Pellegrino pour l'obliger à une diversion qui favorisa la reprise du mont Marta. — L'importance que le général attachait à la défense du poste de Fels était telle que, dès le 25, il avait ordonné aux commandants du camp de Col Ardente d'y envoyer du secours en cas d'attaque, mais encore d'agir sur le Pellegrino et lui donner de la jalousie sur son flanc gauche : le marquis de Bellegarde voyant Fels attaqué chargea le comte de Saint-Michel, lieutenant-colonel d'Asti, de se porter sur Pellegrino avec une compagnie de grenadiers royaux, une du régiment de Belgioso, deux du régiment de Piémont, trois du bataillon d'Asti et les milices de la Brigue.

Cette troupe fut divisée en trois parties, deux marchèrent pour prendre le poste par le flanc, tandis que la troisième, composée de trois compagnies d'Asti et des milices conduites par le comte de Saint-Michel, s'avança par la crête pour l'attaquer de front ; celle-ci arriva la première et surprit la garde qui, après une faible résistance, prit la fuite : on ne profita nullement de ce succès pour recouvrer Marta ; en vain le général revenant la soir de la Brigue de la visite de la position de Saorge écrivit pour cela, en vain le marquis de Bellegarde prévint le comte Radiçati, commandant de Fels, de l'attaque qu'on allait faire sur le Pellegrino pour lui faciliter le succès de celle de Marta ; il ne l'essaya pas seulement, persuadé que c'était compromettre le service et les troupes (1). Aussi l'ennemi répara d'abord l'abandon du Pellegrino qu'il reprit le matin même au moyen des troupes qu'il fit passer à Triora du camp de la Tanarda.

Perte du Pellegrino après un combat de deux heures. — Saint-Michel fut attaqué vivement vers les 7 heures du matin par deux colonnes qui suivirent les crêtes qui tiennent au Pellegrino, tandis qu'une troisième filait par la pente qui tombe dans le vallon de Triora pour lui prendre les derrières ; avisé qu'il risquait d'être coupé, il ordonna la retraite, qu'il fit en bon ordre sur Roche-Barbon après un combat de près de deux heures, où l'on eut deux officiers tués, deux blessés, cinq soldats tués, quarante blessés, un cadet blessé fait prisonnier et trente désertés.

(1) Réponse au marquis de Bellegarde rapportée dans sa relation.

Digitized by Google

On fit à l'ennemi quatre prisonniers, et le feu qu'il essuya ne put que lui avoir causé une perte considérable (1).

Le général informe de sa position le baron de Vins pour qu'il lui donne ses ordres en conséquence. — Le général voyant que l'ennemi s'opiniâtrait à garder en forces supérieures la Marta malgré les neiges et un très mauvais temps, ne douta plus qu'il n'eût le dessein, comme tous les avis l'annonçaient, de tenter une attaque générale pour le forcer à se retirer du comté de Nice. Il expédia le 26 le comte Alciati à Turin pour porter au général de Vins les nouvelles de sa position, et pour recevoir ses ultérieures déterminations qui furent de se retirer sur le col de Tende, mais elles n'arrivèrent qu'après les attaques qui eurent lieu le 27.

Attaques des hauteurs de la Brigue la journée du 27. Primo de celle de la cime de Fels. — Celles des hauteurs de la Brigue commencèrent vers les 5 heures du matin. Environ 4.000 hommes vinrent de Marta et Tanarda attaquer la cime de Fels, manœuvrant pour l'envelopper, tandis qu'un petit canon placé sur la pente de la Marta la battait de front en la dominant.

Sur le sommet, pour défendre les retranchements, il y avait le 2e bataillon des gardes et une division de Belgioso ; au dehors, pour empêcher d'entourer le poste en se glissant par le bois qui est sur la pente à droite, on avait disposé le 1er bataillon de Pignerol, le 2e de Tortone, les chasseurs du 1er bataillon et le corps franc; aux premiers coups de fusil, la majeure partie de cette troupe plia, ce qui permit à l'ennemi de prendre la cime du Fels par la pente qui tourne vers la Brigue, qui resta sans défense.

Malgré le feu de deux pièces de canon et des troupes qui défendaient les retranchements, l'ennemi sut si bien profiter de leurs défauts et des avantages que lui donnait le terrain, qu'il en gagna le pied ; les défenseurs se voyant exposés à être forcés de front et pris de tous côtés, la majeure partie se sauva en désordre au moment qu'elle allait être enveloppée, fuyant dans le bois qui est sur le derrière : le comte de Radicati qui commandait ce poste y perdit la vie, de même que le chevalier de Germagnan des gardes; de ce corps il y eut encore 4 officiers blessés, le lieutenant-colonel baron de Saint-Sulpice, le major marquis de Moncrivel, le comte Gassino, le chevalier de Cusani et trois faits prisonniers; de la division de Belgioso, le capitaine Ravanelli blessé et mort prisonnier. l'enseigne Rodigues tué, le lieutenant Svoboda, prisonnier.

Le capitaine Maulandi de l'état général y fut blessé et fait prisonnier.

(1) Relation du marquis de Bellegarde.

Digitized by Google

Quant à la perte en soldats, on peut dire qu'elle n'a pas été si considérable qu'on l'a répandu; l'on n'a pu encore l'évaluer au juste, parce que les troupes, au lieu de se retirer au camp, furent à la Brigue, et partie jusqu'à Tende, d'où quantité de soldats gagnèrent le Piémont.

Dès qu'on apprend au quartier général l'attaque de Fels, le général y expédie le comte d'Aglian, il y va lui-même, il arrive à la Praya au moment que les Français se présentent devant cette position ; ordres qu'il donne à cette occasion. - Aussitôt que l'avis de l'attaque de Fels parvint à la Brigue, le général envoya le comte d'Aglian ; mais l'affaire était déjà finie lorsqu'il arriva au camp de la Praya, où était le 2e bataillon de Pignerol, une centurie de Tortone, une compagnie de pionniers et une centurie d'hommes du corps franc, qui agitaient déjà de se retirer. Il fit changer cette résolution, en annonçant l'arrivée prochaine du général qui eut la douleur de ne rencontrer en chemin que des soldats épouvantés qui fuyaient de toute part; voyant qu'il n'était pas possible de les ramener, il envoya des ordres à la Brigue et Tende par un aide de camp pour les arrêter, et continua son chemin, doutant de ne plus trouver du monde à la Praya tant il en fuyait. Il y arriva que les ennemis commençaient à paraître sur le plan de Linaire et faisaient le coup de fusil contre les gardes avancées ; il reconnut d'abord la disposition, encouragea les troupes et se tint devant elles.

La prise de Fels n'aurait point tiré à conséquence si les troupes, en se retirant, s'étaient arrêtées à la Praya, comme elles devaient naturellement le faire. La position aurait été suffisamment munie pour la soutenir puisque, malgré le petit nombre de troupes qui la garnissait, les Français n'osèrent pas l'attaquer et se bornèrent à se tenir en présence toute la journée, croyant peut-être que les troupes de Fels s'étaient ralliées sur ses derrières. Le général manquant de troupes de réserve pour renforcer cette position et ne pouvant nullement compter sur celles qui s'étaient débandées, se trouva dans la nécessité de ne pas différer de donner les ordres pour la retraite; il les expédia du camp de la Praya au commandant de Col Ardente par un officier de l'état général, qu'il chargea immédiatement de conduire deux bataillons de ce camp sur les hauteurs entre la Brigue et Tende. L'ordre portait de tenir le Col Ardente toute la journée, en soutenant à outrance la cime fortifiée del Bosco qui en appuyait la droite, et de se retirer ensuite pendant la nuit sur la haute cime de la Saccarella, qui en couvrait la gauche.

Idée de la cime del Bosco. — Les dispositions qu'avait déjà données le marquis de Bellegarde avaient parfaitement prévenu les

Digitized by Google

ordres du général ; il avait fait retirer sur le col les troupes de Roche-Barbon et le bataillon d'Asti qui était campé en avant, et pourvu à la défense de la cime del Bosco, qu'il jugea menacée d'attaque, du moment qu'il vit Fels au pouvoir de l'ennemi.

Cette cime est formée par une grande masse de rochers irréguliers, ayant plusieurs parties inaccessibles et les autres d'un difficile accès ; on ne pouvait monter qu'un à un et par celle qui faisait face à la crête venant de Fels ; elle avait été fortifiée par un parapet de gazon à l'épreuve des pièces de montagne qui suivait la figure du roc, en rasait entièrement les bords afin de ne point laisser de prise à l'ennemi pour l'escalader, formant comme la moitié d'une tour où était placée une pièce de montagne, le pied était sans défense ; on n'avait pu pratiquer que quelques bouts de retranchement aux parties latérales, d'où l'on battait le terrain en avant à une certaine distance du pied de la roche. Tel était le front de la cime del Bosco rendue à jamais célèbre par la hardiesse des Français à l'escalader et l'intrépidité des défenseurs à les repousser.

Attaque de la cime del Bosco. — Après la prise de Fels, le gros de l'ennemi s'avança par la crête : quelques fusiliers s'en détachèrent et descendirent au fond du bois pour incommoder le chemin de Col Ardente, mais la majeure partie vint se porter sur une butte qui est à peu près de 200 toises de distance de la cime del Bosco. Après que le détachement qui la gardait se fût replié, le marquis de Bellegarde observant cette retraite, écrivit à l'officier qui la commandait de prendre du renfort et d'attaquer l'ennemi pour l'empêcher de s'y établir, et pour détruire le travail qu'il faisait pour placer une pièce de campagne. Ses ordres n'étant pas exécutés promptement, il y envoya le major chevalier de Balegno du régiment de Piémont, avec une compagnie de son régiment pour prendre le commandement du poste qui se trouva alors muni d'une compagnie des gardes, de deux de Piémont et de 75 hommes de Belgioso formant en tout 296 ; le chevalier de Balegno fit attaquer, mais les troupes chargées de cette entreprise furent forcées de se retirer, l'ennemi ayant eu le temps de se rassembler en nombre supérieur et même suffisant pour attaquer le poste de la cime del Bosco. Comme leur canon ne produisait aucun effet, environ 1.000 hommes s'avancèrent fièrement, malgré un feu très vif, le long de la crête et par ses côtés pour emporter le poste de vive force ; ceux qui marchèrent par la crête parvinrent à gravir le roc au point de faire paraître leurs baïonettes autour du parapet et dans l'embrasure, sans qu'on pût les atteindre autrement qu'avec des pierres. L'exemple du major Balegno et des officiers qui se mirent à en jeter, en criant Vive le roi, suivi par les soldats, en

Digitized by Google

fit pleuvoir une telle quantité sur les assaillants, qu'ils furent contraints de prendre précipitamment la fuite pour s'en garantir, ainsi que du feu qui recommença d'abord qu'on pût les découvrir. On n'eut que quatre hommes de tués et quelques blessés, mais la perte de l'ennemi ne peut qu'avoir été très grande, vu la manière dont il attaqua un poste aussi fort et si bien défendu (1).

Idée de la position de la Saccarella et son attaque — Ici le petit nombre secondé par la nature et par l'art a résisté au grand : nous l'allons voir à la Saccarella l'y repousser à découvert, car on ne doit pas compter deux bouts de retranchements, formant la longueur de 5 à 6 trabucs. La construction des baracons pour abriter les troupes et celle du chemin qui dans une heure et demie conduit de Col Ardente sur cette cime, n'avaient pas permis d'achever de la retrancher : vers Col Ardente, elle présente des escarpements qui s'étendent tellement, qu'ils empêchent d'envelopper des troupes placées au commencement de la pente opposée et contenue dans un angle à peu près droit que forme la chaîne dont la Saccarella est la tête, ou saillant tourné vers Col Ardente. On arrive aisément par les crêtes de part et d'autre sur le sommet de la Saccarella, c'est en suivant celle qui est à droite que 1.500 à 1.800 Français partis du croissant de Rosso la vinrent attaquer la matinée du 27, après avoir marché presque toute la nuit à travers des neiges et par un temps affreux. Les gardes de la Saccarella les ayant découverts au loin en donnèrent le signal à 5 heures et demie. Le marquis de Bellegarde y fit monter aussitôt le comte de Sainte-Rose, lieutenant-colonel des grenadiers royaux, avec quatre compagnies de son corps, y compris celle des chasseurs : il y avait déjà une compagnie des gardes, une de Piémont, avec 270 hommes de Belgioso, 30 d'Asti et une pièce de montagne ; le comte de Sainte-Rose expédia au secours du poste, qui couvrait le Tanarello, la compagnie de chasseurs, 95 grenadiers et 25 soldats du régiment de Belgioso, et disposa le reste pour la défense du poste important de la Saccarella, plaçant la majeure partie en ligne appuyée aux deux bouts de retranchements qui tenaient à la crête; il posta un peloton sur un roc à droite en avant ; il forma un petit corps de volontaires pour se porter où le besoin serait, au nombre desquels étaient le marquis Costa, le capitaine-lieutenant Miliani, et le sous-lieutenant chevalier Barbavara. C'est à la tête de ce corps que le comte de Sainte-Rose marcha tambour battant à la rencontre de la colonne ennemie qui, par sa très grande supériorité, l'obligea de se retirer

(1) Relation du marquis de Bellegarde et du chevalier Balegno.

Digitized by Google

après avoir eu plusieurs grenadiers tués et le chevalier Barbavara dangereusement blessé.

Ensuite les Français, pour mettre à profit l'avantage du nombre et du terrain, se séparèrent en deux corps qui s'étendirent sur la pente de la Saccarella, l'attaquèrent vigoureusement en marchant au travers les neiges et poussant des cris ; mais le feu bien ajusté des défenseurs et de la pièce d'artillerie les fit reculer ; les volontaires les poursuivirent et leur firent abandonner plusieurs blessés qu'ils entraînaient; la feu cessa et une centurie des grenadiers royaux et des munitions arrivèrent à propos pendant cet intervalle, car les Français, après s'être reformés, attaquèrent de nouveau, essayant de gagner les crêtes pour envelopper la Saccarella; un peloton voulut gagner le derrière par le côté du Tanarello, mais il fut découvert par le baron de Morand et chassé; l'attaque fut si vive que, sans l'intrépidité des officiers, le poste courut risque d'être abandonné presque au moment que les Français plièrent : ils revinrent encore à l'attaque, mais sans succès, et tentèrent ensuite un dernier effort avec plus d'acharnement qu'auparavant; menacés d'être pris par derrière par le comte de Saint-Michel à la tête de son bataillon, ils se retirèrent. C'est à cette manœuvre peut-être autant qu'à la bravoure des défenseurs de la Saccarella, qu'on doit sa conservation (1).

Diversion du comte de Saint-Michel pour dégager la Saccarella. — Si le marquis de Bellegarde, commandant de Col Ardente, qui ne fut point attaqué, n'a pas partagé la gloire des combattants, il s'est acquis celle du général en hasardant à propos une opération décisive qui n'était pas sans danger. Le comte de Saint-Michel doutait tellement de réussir, qu'il lui écrivit en partant : « Pour obéir à vos ordres, nous irons, nous nous battrons, mais je dois vous prévenir que ce sera inutilement ». Il monta par le chemin qui passe à côté du Barbon, tambour battant, en présence d'un gros de Français qui paraissait au pied du mont Pellegrino comme disposé à le suivre ; arrêté au sommet par un piquet, il l'attaqua et le contraignit à se retirer par les hauteurs de la droite et à lui laisser le champ libre pour dégager la Saccarella ; il y marcha sans perte de temps, attaqua d'abord une pointe occupée par quelques Français, qui ne firent presque point de résistance et dont six restèrent prisonniers, en délivra deux des gardes et un milicien ; mais il fut arrêté par un détachement français posté sur une pointe de rocher garnie de retranchements, où l'on avait établi une garde avancée d'une compagnie, pour assurer le derrière

(1) Relation du marquis de Bellegarde et du comte de Sainte-Rose.

Digitized by Google

du Barbon, et que le mauvais temps avait obligé de se retirer la nuit qui précéda l'attaque.

La fusillade qu'il fit près d'une heure avec ce poste, donnant à connaître aux Français qu'ils étaient attaqués par derrière, une partie des assaillants de la Saccarella s'enfuirent par le fond de la pente et vinrent se réunir au Plan du Fontan, où étaient montés les Français qu'on a dit être au Pellegrino. Craignant d'en être attaqué, d'autant plus qu'un détachement qu'il avait laissé pour assurer ses derrières vint le joindre, voyant en outre la Saccarella dégagée, et observant la roche Barbon abandonnée, il crut ne pouvoir mieux faire que de se retirer, en faisant descendre son monde par la pente escarpée, hérissée de rochers affreux, qu'il avait sur sa gauche, et vint tomber sur son camp sans avoir essuyé la moindre perte.

Au combat de la Saccarella, il y eut 9 officiers blessés, dont cinq des grenadiers royaux, savoir: les deux majors, le chevalier Barbavara, le marquis Costa et Miliani, ces deux derniers morts en suite de leurs blessures. Un des gardes, le chevalier Montezeno, deux de Piémont, chevaliers Gros et Audiberti ; de l'artillerie, le chevalier Filippi qui n'eut qu'une contusion à la poitrine, mais qui tira tout le service de sa pièce qu'on pouvait en attendre.

Il y eut 14 soldats tués, 80 blessés, 23 prisonniers et 37 désertés; la perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable, on compta près de 100 morts qu'il laissa sur place, on lui fit 36 prisonniers, parmi lesquels un commandant de bataillon et un lieutenant; le combat dura pendant plus de quatre heures (1).

L'on va terminer le récit des attaques de la gauche de la ligne dans la journée du 27 par celle du poste qui couvrait le Tanarello placé vers le milieu de l'arête, qui descend de la gauche sur le hameau de Chiaggia. Le front de ce poste était retranché, et la rude pente qu'il avait à sa droite en rendait l'attaque très difficile de ce côté : sur sa gauche était un plan incliné qui n'offrait presque d'autre difficulté que celle des neiges qui la couvraient.

4° *Attaque du Tanarello*. — Les Français du col Saint-Bernard traversèrent le Tanarello, vinrent au hameau de Chiaggia, attaquèrent de bonne heure ce poste de front, tandis qu'une autre troupe s'avança sur sa gauche pour le tourner. Le major baron Grimaldi se tint au poste avec les 80 hommes de son bataillon et une compagnie de Piémont, il envoya le restant de sa troupe sous la conduite du baron d'Athenas au devant du corps qui menaçait sa gauche; on se fusilla jusqu'à midi, que les Français se retirèrent; partie des troupes du

(1) Relation du marquis de Bellegarde.

Digitized by Google

poste les poursuivirent jusqu'à une barre de rochers où ils firent ferme pendant plus d'une heure ; l'on envoya un renfort, qui décida entièrement leur retraite ; on n'eut que 3 blessés. On n'a guère pu juger de la perte de l'ennemi que par une trentaine de fusils qu'il laissa, avec 3 ou 4 morts (1).

Le baron Coli jugeant à la contenance de l'ennemi qu'il se bornait à se tenir en mesure vers la Praya, descend à la Brigue où il fait cesser le désordre, il expédie ses ordres au baron Dellera et va ensuite placer des troupes sur les plateaux qui sont sur la gauche du vallon qui traverse la Brigue. — Le général resta toute la matinée à la Praya, il encouragea les troupes à tenir ferme, les rangea de la manière la plus avantageuse pour défendre le poste. A midi, voyant l'ennemi engagé à la cime del Bosco et jugeant qu'il se bornait à se tenir en mesure vers la Praya, il donna ses instructions aux commandants sur la retraite, au cas qu'ils fussent forcés, et descendit à la Brigue où sa présence pouvait être plus nécessaire. En effet un désordre très grand y avait régné jusqu'à son arrivée, près de 1.000 soldats y furent répandus pêle-mêle sans subordination ; les coquins profitèrent du moment pour piller les magasins et les hôpitaux. Le général, après avoir achevé de remettre l'ordre dans la Brigue, écrivit à 2 heures au baron Dellera à Saorge pour lui apprendre la situation où le mettait la prise de Fels et lui donner les ordres qu'elle nécessitait (2) : de faire immédiatement partir la division des Autrichiens qui restait à Saorge pour la placer à couvrir Tende et pour le repliement des troupes de la partie de la ligne qu'il commandait, qu'on verra ci-après ; lui marquant en outre de se rendre le soir à la Brigue, pour y prendre les déterminations que la suite des événements de la journée exigerait.

Le général fit ensuite placer les troupes qu'on avait rassemblées sur les plateaux qui sont sur la gauche du vallon qui traverse la Brigue, et revint à l'entrée de la nuit à ce village pour y attendre le baron Dellera et pour être plus à portée de recevoir les rapports et donner les ordres de toute part.

La Praya est abandonnée dans la nuit. Dispositions données en conséquence. — Dans le soir, des soldats annonçant au quartier général que les troupes de la Praya abandonnaient le poste, on ne put d'abord

(1) Relation du baron Grimaldi.
(2) Ordre expédié au baron Dellera.

Digitized by Google

y ajouter une pleine foi ; le général crut suffisant de réitérer ses ordres pour tenir, mais vers les 2 heures après minuit, le capitaine Bonnaud vint assurer qu'elles étaient toutes descendues. N'ayant plus de sûreté alors dans le village, le baron Colli ordonna aux officiers de l'état-major général de faire rassembler les troupes qui étaient à la Brigue pour les conduire aux positions qu'il avait choisies pour couvrir Tende, laissant une compagnie de Tortone au-devant du village sur l'avenue de la Praya, avec ordre, lorsque l'ennemi se présenterait pour y entrer, de se retirer par le chemin qui règne sur la gauche de la Levenza et s'unir aux troupes qui étaient de ce côté ; il ordonna d'évacuer tout ce qui restait des magasins et des hôpitaux, et chargea l'officier qui commandait un détachement de Nice à la Brigue, pour la police du lieu, de rassembler les traînards et se retirer avec la compagnie qu'on laissait à l'entrée de ce village.

Vers les 7 heures, quelques fusiliers ennemis descendant sur les rochers escarpés attenant à la Brigue sur la droite du vallon qui traverse le village, se mirent à tirer contre nos troupes placées sur les rochers opposés de la gauche de ce vallon ; le général quitta alors la Brigue et se rendit dans cette partie.

Idées des hauteurs au couchant de la Brigue pour faciliter l'intelligence de la disposition des troupes pour couvrir Tende et la grande route la journée du 28. — Pour faire connaître la disposition des troupes, il est nécessaire de donner une idée des hauteurs au couchant de la Brigue où se passa l'attaque du 28. Elles forment un grand contrefort qui s'appuie à la pente escarpée de Marta ; il a deux grands et profonds vallons de part et d'autre, et se termine en rochers escarpés et pentes difficiles sur la gauche de la Levenza, où régne le chemin de la Brigue à Saint-Dalmas.

1° *Dispositions sur la gauche de la Levenza, ou soit sur le contrefort qui est au couchant de la Brigue.* — Ce contrefort est surmonté de trois buttes ou têtes toutes bien avantageuses pour y placer des troupes ; dès que les Français eurent occupé Marta, le général fit cantonner une division de Belgioso dans les granges qui sont aux environs de la Baisse de Geron, qui est au-devant de la première de ces têtes en descendant de Marta. Dans la journée du 27, cette division se retira sur la seconde tête, et le 28 se plaça sur la troisième avec le reste de la division du même régiment qui était revenue de Fels.

Le comte d'Aglian destiné pour disposer les troupes sur ces points fit occuper la seconde tête, ou soit celle du milieu, par les chasseurs du 1er bataillon.

La droite de ces troupes était assurée par des pentes très difficiles à gravir, mais celles de la gauche, ou qui tombent vers la Brigue, étant

Digitized by Google

praticables, on les garnit par un rang de troupes qui, depuis ces têtes, descendait jusqu'au chemin de la Brigue à Saint-Dalmas, formé : premièrement par les restes du 1er bataillon des gardes, par le 2e de Tortone et par le 2e de Pignerol qui appuyait sa gauche à la chapelle de Saint-Salvaire ; venait ensuite la compagnie des pionniers du comte Molières qui terminait cette disposition.

2° *Dispositions sur la droite de la Levenza et hauteurs intermédiaires à la Brigue et Tende.*— Sur la droite de la Levenza, aux environs du pont qui est en sortant de la Brigue, on plaça le 1er bataillon de Pignerol et une compagnie de Tortone au pied de la montée qui mène à la baisse de Boseglia. Sur les hauteurs intermédiaires entre Tende et la Brigue, au col ou colette où passe un chemin de communication de ces deux villages, on plaça la division du bataillon autrichien venue de Saorge, à sa droite un rassemblement de plusieurs corps.

Sur l'arête qui descend des hauteurs qui sont sur la gauche de la baisse de Boseglia en vue du village de la Brigue, il y avait les restes du corps franc et une vingtaine de soldats d'une division de Belgioso, qui gardaient les cimes aiguës qui sont entre les baisses de Boseglia et celle de la Crosette, où était le 2e bataillon d'Asti.

Enfin on pouvait regarder cette partie comme couverte par les troupes qui, du Col Ardente, se replièrent sur la Saccarella.

Le général fut dans la matinée à Tende pour hâter le repliement des magasins, et à Saint-Dalmas où il espérait que le général Dellera, qui n'était pas venu le soir d'auparavant à la Brigue, se rendrait pour recevoir ses dernières instructions sur la retraite.

Averti que les ennemis filaient par le haut du vallon qui traverse la Brigue, pour gagner la baisse de Geron, il se porta sur la gauche de ce vallon où nos troupes continuaient d'être fusillées inutilement par les Français qui étaient sur les roches opposées ; il jugea que leur but était de nous amuser, tandis qu'ils se préparaient à agir sur les hauteurs.

Vers midi, apprenant l'arrivée du baron Dellera à la chapelle qui est vers le milieu du chemin de la Brigue à Saint-Dalmas, il s'y rendit pour lui donner les ordres ultérieurs sur la retraite ; mais ce général étant fatigué à ne pouvoir retourner pour la diriger, on expédia à tous les postes l'ordre de la commencer à l'entrée de la nuit : là, se trouvant à portée de pourvoir de toute part, il s'y arrêta jusqu'à l'issue du combat qui eut lieu vers les 6 heures du soir.

Attaque du 28 et retraite de la gauche de la Levenza. — Les Français, après avoir gagné la baisse de Geron, vinrent se placer sur la tête attigüe en face de celle que nous occupions, firent une démons-

Digitized by Google

tration d'attaque, se reposèrent ensuite, et essayèrent par des propos et des promesses séduisantes à révolter le soldat, à tuer leurs officiers ; voyant que leur tentative était inutile et ayant reçu des renforts, ils se levèrent et attaquèrent brusquement.

Le comte d'Aglian qui n'avait pu faire de meilleures dispositions, considérant que la butte qu'il occupait n'était garnie ni en proportion de son étendue, ni du nombre des ennemis, se replia sur la dernière, et l'on éprouva à cette occasion ce qui est presque toujours arrivé, que des troupes battues ne résistent guère à de nouveaux chocs; après un quart d'heure de combat, elles se retirèrent en déroute poursuivies vivement par l'ennemi.

Les volontaires de Pandini qui arrivèrent de Saorge à Saint-Dalmas vers les 4 heures, marchèrent au secours, mais ils ne purent atteindre le sommet des hauteurs avant l'affaire; l'on y perdit très peu de monde : il y eut cependant le chevalier Genola, capitaine de la compagnie des chasseurs des gardes tué et deux officiers du même corps blessés, les chevaliers Cavalchini et Cigala.

Toutes les troupes sur la gauche de la Levenza se retirèrent par les divers chemins qui vont à Tende.

Dispositions données pour arrêter les progrès de l'ennemi. — Le général envoya l'ordre à la colette de la Brigue pour faire arrêter celles qui arriveraient à ce point, et il expédia un officier de l'état général à Saint-Dalmas, pour empêcher ceux qui y arrivaient d'aller à Tende, et de les placer sur les hauteurs de Saint-Dalmas ; à l'aide d'un détachement de canonniers et de plusieurs officiers de l'artillerie où se trouvait le major Bettron, on parvint à arrêter les fuyards et les faire monter sur les hauteurs et buttes qui sont sur Saint-Dalmas. Le général qu'on disait pris, y vint, et plaça une compagnie de pionniers derrière l'enceinte d'une vigne qui touche au grand chemin, qui, comme retranchée, fusilla quelque peu avec les Français qui leur tiraient des hauteurs opposées ; à l'entrée de la nuit, le général fut à Tende, ayant donné l'ordre aux troupes de bivouaquer aux postes où elles se trouvaient, cependant beaucoup furent dans la soirée à Tende ou à ses dehors; aussi environ 200 hommes de ce lieu qui s'armèrent le soir et se portèrent à la garde des hauteurs où ils allumèrent beaucoup de feux, méritent d'être mentionnés, leur service ayant pu être très utile pendant cette nuit.

Disposition de défense et de retraite pour la droite et le centre de la ligne. Attaques du 27. Retraite des différents postes. — Pendant que

Digitized by Google

le général faisait tout pour mettre en état de défense les hauteurs de la Brigue, il ne négligea point de pourvoir à celles du restant de la ligne : le 21, il visita les postes de l'Authion et de Marta, instruisit les commandants sur la manière de les bien défendre et de faire la retraite s'ils étaient forcés; il en fit de même pour Saorge où il se rendit encore le 25, sur les avis qu'on recevait d'une attaque générale pour conférer avec le baron Dellera sur les moyens de les repousser; il lui donna par écrit la disposition des troupes de l'Authion et les changements à faire au placement des troupes de Marta pour protéger la retraite, si l'on était forcé (1).

L'Authion qui, selon les avis, devait être attaqué fortement, fut renforcé de la moitié du bataillon autrichien qui était à Saorge et du 1er bataillon de Turin qu'on tira de Marta; le baron Dellera s'y rendit le 26 au matin avec les volontaires de Pandini, qu'il ramena encore le soir à Saorge (2).

Attaque de l'Authion. — L'attaque eut lieu le 27 ; n'ayant été qu'une simple démonstration, on omet par brièveté le détail du placement des troupes; on dira seulement que l'ennemi conduisit un canon sur le Mantegas, dont il tira contre le Tneis, ce qui causa une canonade sans effet. Une colonne vint de Molinet et ne fit que fusiller avec les milices placées en avant-garde de la tête des Fourches, qu'on soutint par quelques volontaires; une autre colonne descendit du Maurigon et fusilla avec le poste de la Parpelle; mais tant l'une que l'autre ne s'approchèrent guère de ces points protégés par deux canons obusiers placés à la redoute de la tête des Fourches.

Attaque du vallon de la Maglia. — L'ennemi plaça le 26 un canon sur la droite du vallon de la Maglia, à portée de battre le fond du vallon et les gardes avancées qu'on y tenait, ce qui engagea une escarmouche qui fut sans suite : mais le 27 avant jour, il passa le vallon sur trois points pour envelopper les gardes, ou soit une compagnie de chasseurs de Canal avec 70 milices qui les fournissaient, qui se battirent en retraite en se repliant; une vingtaine d'hommes à la Beola et le restant sur la grand'garde du camp du Ciot de Marta, placée à la grange Peauda sur l'extrémité d'une arête qui sépare des ravines qui descendent de Marta et forment un vallon qui tombe dans celui de la Maglia, où l'ennemi les poursuivit et les força à

(1) Dispositions données par le baron Colli.
(2) Rapport du baron Dellera.

Digitized by Google

remonter jusqu'au Ciot de Marta avec cette grande garde qui perdit quelques effets de campement : il s'arrêta au point où le canon de la redoute de Cimon de Marta commença à lui tirer, il incendia les granges et se retira lorsque nos troupes descendirent pour les chasser.

On eut quelques hommes blessés à cette occasion, parmi lesquels le capitaine de la compagnie des chasseurs de Canal, le chevalier d'Aglian.

Attaque de la Croix de Gan. — Contre la Croix de Gan, on redoubla la canonnade et le jet de grenades qui ne firent aucun effet.

Dispositions pour la retraite de l'Authion et de Marta. — Si l'Authion était forcé, la retraite devait se faire sous la protection des postes de l'Ortiguière, du col de Raus et du Capelet, points d'appui de la droite de la disposition à prendre sur les hauteurs de la gauche du vallon de Cairos.

Après la perte de l'Authion, la retraite des postes de Marta devait s'effectuer par le chemin qui va directement à Saorge, un gros détachement faisant l'arrière-garde, restant le dernier à la grande redoute et se retirant par les hauteurs du château de Malemort (1).

Retraite des postes du centre de la ligne. — Le général se rapportait à ces dispositions dans la lettre qu'il écrivit au baron Dellera le 27 à deux heures après midi, où il indiquait aux troupes de Lugo et de Nanan de se réunir à celles qui étaient au col Geron en commençant par se mettre en communication par un détachement intermédiaire, et de tenir ferme jusqu'après la retraite des autres postes de la position de Saorge, qui devaient la faire par le chemin qui, par les hauteurs du revers de Lugo et Nanan, va au col Geron pour appuyer les troupes emplacées à ce col.

Enfin pour protéger toutes les retraites, il ordonnait au commandant du fort de Saorge de se défendre autant qu'il pourrait (2).

L'artillerie eut ordre de retirer les pièces des batteries dans la nuit du 27 au 28 et de les conduire à Tende, à la réserve des canons de montagne, parce que le général croyait qu'on pouvait encore garder sans risque les positions toute la journée du 28.

Retraite des troupes de Saorge. — L'exécution de la retraite des troupes de Saorge ne se fit pas dans l'ordre indiqué ; une pièce d'artillerie retirée de jour des batteries donna l'indice de la retraite à l'en-

(1) Disposition du baron Colli.
(2) Disposition du baron Colli.

Digitized by Google

nemi placé sur les hauteurs opposées, d'où il vint fusiller toute la matinée les volontaires de Pandini qui gardaient le confluent de la Bendola; dans l'après-midi, s'étant mis en mouvement pour passer la Bendola au-dessus de Casto, vers l'avenue de Muraton, cela détermina les troupes de Saorge de se retirer; les volontaires de Pandini se rendirent par le grand chemin vers les 4 heures à Saint-Dalmas-de-Tende; le 1er bataillon de Peyer im hof et le reste de la centurie de Nice arrivèrent le soir à Tende.

Abandon du fort de Saorge. Pertes que cela cause. — Le détachement qui était à Casto aux rochers de Palandrin fut fait prisonnier ; enfin le commandant du fort l'évacua par lâcheté, sans être sommé, de sorte que l'ennemi en fut maître ainsi que de la position de Saorge qu'il était encore grand jour. Il ne profita point de cet avantage pour inquiéter la retraite de la droite de la ligne cependant cela rendit celle des troupes de Marta pénible et difficile, causa la perte de l'artillerie de cette position et des effets de campement des troupes des hauteurs de Lugo et Nanan qui les faisaient passer par Saorge, ou soit des 100 chasseurs du 1er bataillon, d'une centurie de Nice et de la compagnie Pian qui se retirèrent pendant la nuit en descendant par le vallon qui débouche dans la Roya en face du Fontan, et vinrent ensuite par la grande route à Tende, n'ayant pu se rendre au col de Geron occupé par l'ennemi, avant d'avoir l'ordre de se retirer.

Retraite de Marta. — A Marta, on donna à connaître vers le point du jour la retraite qui ne devait commencer qu'à la nuit, par l'explosion du magasin à poudre suivie à l'insu du commandant; aussi l'ennemi se mit en position de profiter du moment pour le harceler. L'abandon de Saorge contribua encore pour la déranger; vers les 3 heures de l'après-midi, le bruit courut au camp de Marta que les Français étaient à Saorge, que Col Ardente était forcé et le général Dellera retiré à Tende ; le brigadier comte Vital envoya son aide-major pour reconnaître ; il rapporta la confirmation de partie de ces nouvelles et que le 2e bataillon de Turin s'était retiré de Comagne. Auparavant, vers les quatre heures, il reçut l'ordre d'effectuer la retraite vers la nuit tombante. Il venait d'être attaqué.

L'ennemi gagna Comagne, chassa les milices de Lantorasca, et se porta sur le flanc gauche des retranchements de la croix de Gan, ce qui obligea les défenseurs à se replier au Ciot de Marta où l'on se battit quelque temps; le comte de Vital voyant que les ennemis montaient en nombre par les bois de Maglia pour les prendre en flanc, expédia une compagnie d'Asti avec deux détachements pour s'opposer à cette manœuvre, et se replia sur la grande redoute ; il repoussa même ceux qui l'attaquaient de front jusqu'aux retranchements qui

Digitized by Google

sont à mi-pente, et se tint ensuite devant la redoute, attendant la nuit pour se retirer ; l'ennemi le prévint, ayant insensiblement gagné son flanc ; et attaqué de nouveau de front, se trouvant entouré, il fit un feu très vif, tant qu'il eut des munitions et se rendit ensuite prisonnier avec 17 officiers et 80 soldats, car un nombre de soldats profitèrent de l'obscurité pour se glisser dans le vallon de Cairos ; les troupes qui combattirent sur le flanc de la redoute se retirèrent à la Beola et purent, ainsi que la garde de cette redoute, se réunir aux troupes de l'Authion (1).

Retraite du 2e bataillon de Turin. — L'on a déjà dit que le second bataillon de Turin partit de Comagne avant l'heure fixée pour la retraite ; au défaut de relation qui donne connaissance de ces motifs, on peut supposer qu'on aura pris cette détermination, voyant Saorge occupé par l'ennemi. Ce bataillon ne pouvant se retirer par la grande route, remonta le vallon de Cairos où il rencontra à Manrion l'artillerie de Marta ; ayant appris à ceux qui la conduisaient que les Français étaient à Saorge, ils la renversèrent dans le vallon, et se retirèrent à Tende avec ce bataillon par le même chemin que firent les troupes de l'Authion.

Retraite de l'Authion. — On fit bonne contenance toute la journée à l'Authion, et la retraite commença à huit heures du soir dirigée par le lieutenant-colonel chevalier Pisitz ; la division du bataillon autrichien de garnison ouvrit la marche, le 5e bataillon de grenadiers fit l'arrière-garde, et ne put se mettre en mouvement qu'à minuit. Les troupes, qui étaient aux cols de Saint-Veran et Raus s'unirent à la colonne qui marcha toute la nuit par le chemin qui, partant du col de Raus et passant par celui de Mouga, vient par les hauteurs descendre sur Saint-Dalmas de Tende. Elle était en vue de ce lieu à huit heures du matin, lorsque le magasin à poudre du parc d'artillerie qui était à Saint-Dalmas, sauta L'ignorance de ce qui causait cette explosion produisit un peu de trouble dans la colonne, qui fit perdre bien des effets de campement que les soldats jetèrent pour se débarrasser de ce qui pouvait les empêcher de combattre ; car on crut d'abord le passage occupé par l'ennemi, ce qu'il paraît avoir tenté, car quelques tirailleurs vinrent sur l'éminence qui est au confluent de la Biogna dans la Roya faire le coup de fusil avec les troupes qui étaient aux environs du magasin. Celui qui était destiné à y donner le feu crut que c'était le moment de le faire, ce qui était à propos, s'il est vrai, comme l'on prétend, que ces tirailleurs étaient suivis d'une colonne ennemie qui venait par le grand chemin, pour

(1) Lettre et relation du comte de Vital.

Digitized by Google

attaquer les postes de Saint-Dalmas. Quoi qu'il en soit, cette explosion, sans causer de dommage à nos troupes, fit retirer les Français des environs de Saint-Dalmas et des hauteurs opposées, et les troupes de l'Authion se rendirent ensuite tranquillement à Tende où elles bivouaquèrent à ses environs : le lendemain on les employa à renforcer la disposition qui couvrait ce lieu, qu'on va détailler pour mieux faire connaître la retraite de Tende.

Dispositions des troupes aux environs de Tende. — Cette disposition formait comme une potence qui s'appuyait de part et d'autre aux Grandes-Alpes ; la droite y tenait par le col de Pietrafica sur lequel on passe en une heure, comme en plaine, de celui de Tende, et l'on descend par le vallon de Casterin dans la petite vallée où coule la Biogna.

Elle suivait les hauteurs qui bordent la gauche de ce vallon et ensuite la Biogna jusqu'à Saint-Dalmas ; elle passait sur le rameau qui sépare la Brigue de Tende, qu'elle occupait entièrement jusqu'au mont Bertrand, d'où elle remontait aux passages de Lupega et de Carnin où elle se terminait.

Placement des troupes. — Au col de Pietrafica, le premier bataillon de chasseurs, ayant en avant dans la vallée de la Biogna, pour éclairer les mouvements de l'ennemi, les compagnies volontaires de Pandini et Pian, et celles des milices du Molinet et de Sospel.

Sur les hauteurs, en descendant de Pietrafica, en vue de Saint-Dalmas ; le régiment de Peyer im hof disposé en échelons.

A Saint-Dalmas, le 1er bataillon de pionniers, et une division de Belgioso répartis en différents postes aux environs du chemin avec des milices en avant, sur la droite de la Biogna, vers le col de Mouga et d'autres, qu'on fit travailler à faire une coupure et des abatis pour interrompre le chemin.

Le rameau qui est entre la Brigue et Tende, était garni comme il suit : à son extrémité, le régiment de Montferrat qui remplaça un rassemblement de soldats qu'on fit rejoindre leurs corps respectifs ; venait ensuite le 2e bataillon de Tortone, et après, le bataillon autrichien, précisément au col où passe le chemin qui va de Tende à la Brigue ; à sa gauche, suivait le 2e bataillon de Pignerol qui s'étendait jusque sur la hauteur contiguë.

A la baisse de Boseglia, le 5e bataillon de grenadiers, comme en réserve. A la gauche de cette baisse, sur l'arête qui descend des hauteurs en vue de la Brigue, le 1er bataillon de Pignerol, le corps franc qui s'était réuni et avait reçu une recrue de 100 hommes du Piémont.

Digitized by Google

Les hauteurs à gauche de la baisse de Boseglia gardées par le régiment de Belgioso.

A la baisse de la Crosette, le régiment d'Asti.

Sous Bertrand, pour garder ce mont et soutenir la baisse de la Crosette, les régiments des gardes, de Piémont, de grenadiers royaux, avec le 1er bataillon de Nice.

Pour la garde des passages de Lupega et de Carnin où était resté le 1er bataillon de chasseurs, une centurie de Tortone, un détachement du régiment d'Aoste et 40 milices ; on y ajouta une centurie de Tortone, et le corps des chasseurs de Canal.

En réserve, aux environs de Tende, le 2e bataillon de Nice placé sur l'extrémité du contrefort, ou pointe de roc, qui est sur la gauche de la Roya en face du village.

Dans les prés aux environs du chemin vers l'avenue de Nice, les régiments de Turin et celui d'Oneille. Enfin pour battre l'avenue du chemin du côté de Saint-Dalmas, on plaça deux pièces de 4 sur la gauche de la Roya un peu au-dessus du chemin.

Avant d'exposer la retraite de Tende, l'ordre semble demander de prémettre celle des troupes du camp du Col Ardente et de la vallée de la Vesubie, comme aussi de donner un précis de ce qui s'est passé d'intéressant pendant le jour qu'on est resté à Tende.

De la retraite des troupes de Col Ardente. — En conséquence des ordres que M. le marquis de Bellegarde tenait sur la retraite, il la prépara en faisant descendre à neuf heures du soir les troupes de la Cime del Bosco où on laissa deux hommes pour entretenir les feux allumés ; il resta ensuite en observation sur la gauche du col jusqu'à ce qu'il reçût l'avis qu'on ne pourrait lui envoyer des mulets pour transporter le reste de son équipage ; il en fit prendre aux soldats ce qu'ils purent porter, et brûla ce qu'on laissa : vers l'aurore, l'on partit pour monter sur la Sacarella sans être nullement inquiété.

La troupe aux ordres du marquis de Bellegarde se joignit à celle du poste de Tanarello ; il fit une disposition qui s'étendait jusqu'à Colla Rossa, et passa dans cette position sauvage encore remplie de neige et dénuée de bois toute la journée ; l'on y bivouaqua la nuit jusqu'à 3 heures du matin, qu'on partit pour se rendre sous Bertrand où l'on campa à la tête du premier bois, à la réserve de la division de Belgioso qui put rejoindre son corps ; cette marche où l'on employa près de dix heures, est tout ce que l'on peut imaginer de pénible et de

Digitized by Google

difficile, cependant on emporta l'artillerie consistant en deux petits canons (1).

Attaques du 27 dans la vallée de la Vesubie. — Le marquis Colli prévenu de se tenir prêt pour se retirer au premier avis et averti des attaques dont il était menacé, redoubla sa vigilance ; il ordonna à ses postes avancés et aux milices de Lantosque et du Sueil, de se replier aux redoutes de Simalunga et du Flaut, si l'ennemi s'avançait avec des forces supérieures, et de les défendre autant qu'on pourrait.

L'attaque s'annonça un peu avant le jour sur la gauche de la vallée par une fusillade sur la garde du Pous qui se replia au Flaut ; partie des assaillants s'arrêtèrent à ce poste, et le restant vint par la crête pour chasser la garde du Duc qui se retira alors par le chemin qui, du camp de Louda, vient à Lantosque en passant sous les hauteurs du Duc ; étant libre, une colonne y descendit, et se rendit au village, une autre colonne vint encore de ce camp par le chemin qui traverse la Vesubie au pont de Caulone, et monta au Pical, d'où elle alla s'unir à l'autre à Lantosque. Elles montèrent ensemble à la Cerisière, tandis qu'une colonne partie du Figaret se rendit au même point par le chemin qui passe au collet des Anges ; ces troupes réunies à la Cerisière au nombre d'environ 3.000 hommes, après avoir fait halte, se divisèrent en trois colonnes pour attaquer Simalunga : celle du centre vint sur la crête au milieu de deux redoutes, celle de la droite attaqua la redoute de la tête des Pins et la troisième la redoute du Villars, en montant par l'arête qui, du Riou de Lantosque s'unit à la pointe de ce nom ; elle était défendue par 120 milices qui ne l'abondonnèrent que jusqu'à ce qu'elles virent la redoute des Pins prise ; celle-ci était défendue par le comte de la Roque avec 100 volontaires du régiment de Nice, 150 milices étaient répandues derrière des retranchements pratiqués à l'entour de la redoute. L'ennemi les ayant pris, s'en servit pour fusiller la redoute à couvert, l'attaqua ensuite de vive force et l'emporta à l'arme blanche ; 80 volontaires y furent tués ou faits prisonniers, au nombre de ces derniers furent le comte de la Roque, le comte Dani, officiers de Nice ; Rous du même régiment y fut tué, six officiers de milices et un de l'armée furent encore faits prisonniers ; et à proportion l'on perdit des milices. Ceux qui s'échappèrent des deux redoutes furent se réunir au poste de Saint-Julien, au confluent de la Gordolasque ; quelques tirailleurs les poursuivirent jusqu'à la Vesubie, mais comme il était tard, l'ennemi discontinua ses attaques.

(1) Relation du marquis de Bellegarde.

Digitized by Google

Retraites des troupes de la vallée de la Vesubie et de la Tinée. — Dans la nuit, le marquis Colli fit sa retraite en conséquence des ordres qu'il reçut le 27, faisant passer une partie de sa troupe par le col de Raus et l'autre par celui des Fenêtres pour couvrir ces deux passages.

Elle fut soutenue par le poste du Caire de Saint-Salvaire où il y avait une compagnie d'Oneille, des milices et deux pièces de montagne qui servirent à canonner l'ennemi, qui vint dans la journée du 28 à Belvédère, et s'avança par le chemin qui va du col de Raus aux Terres Rouges ; le poste étant alors exposé à être coupé se retira vers le soir, suivant les hauteurs, au col de Saint-Veran.

Les volontaires d'Asti, le reste de ceux de Nice, une compagnie d'Oneille et quatre de milices réunies à la redoute de Saint-Jean sous la conduite du capitaine Cavagnoli d'Asti partirent à minuit pour le col de Raus, y arrivèrent à 7 heures du matin à la réserve du détachement d'arrière-garde qui resta toute la journée aux Terres Rouges et contint l'ennemi qui voulait les gagner. Cette troupe avec un détachement de Peyer im hof qui était aux têtes de Rugger, gardèrent les postes de Raus toute la journée ; le capitaine Cavagnoli fit continuer les bagages, les munitions et un canon de montagne qu'il conduisait de Belvédère ; il donna part de son arrivée au général Dellera pour avoir ses ordres, il s'adressa ensuite au commandant de l'Authion pour le même sujet, dont il reçut l'avis d'être prêt pour se retirer à 8 heures du soir en s'unissant à la colonne qui viendrait de l'Authion : en abandonnant Raus, il fit incendier les baracons et tout ce qu'on fut obligé de laisser (1).

Le 27, les Français attaquèrent les milices établies sur la Tinée, depuis le 10 février au nombre de 165, réparties 30 à Illonse, 10 à Marie, et le reste à Clans en divers postes ; celles-ci escarmouchèrent lorsque l'ennemi entra dans le village, et se replièrent par les hauteurs à Saint-Martin où s'étaient déjà rendues les autres. Le 29 au matin, Testoris les conduisit à la Madone des Fenêtres, où se rendit le marquis Colli avec le bataillon de Mondovi et 400 milices : partant à minuit de Belvédère, et marchant par le chemin qui, de ce lieu, passe par le col de Ferrisson, il laissa un détachement de milices à la Madone des Fenêtres, un autre de 100 hommes à la garde du col, et fut avec le restant de sa troupe à Entraque, croyant le passage inabordable, les neiges le tenant, comme bouché, et ne permettant que d'y monter un à un, et le descendre en se glissant sur le dos.

(1) Relation du capitaine Cavagnoli.

Digitized by Google

Prise du col des Fenêtres par les Français qu'ils perdent le lende. main. — Malgré cela les Français, après avoir surpris les milices postées à la Madone des Fenêtres, s'emparèrent de même du col le premier de mai.

Heureusement que l'âpreté du passage fit plus que les défenseurs; les Français n'osèrent le descendre, ce qui garantit l'armée de Nice d'être coupée (1).

Le général, en apprenant cette nouvelle, expédia immédiatement en toute diligence le comte Alciati au marquis de la Chiusa à Roccavion, pour qu'il marchât incessamment à Entraques avec ses deux bataillons et quatre pièces de canon pour défendre le pas de la Piastra, et empêcher l'ennemi de pénétrer plus en avant, de tenter même de reprendre le col, ce qui réussit au marquis Colli qui, en recevant l'avis de sa prise, se porta avec son bataillon jusqu'au pied des neiges, et le fit attaquer par un détachement la nuit du deux au trois ; les Français l'abandonnèrent, comme on le leur avait cédé, en brûlant un baracon ; on plaça dans l'autre une garde de 50 hommes qui, avec les précautions prises à la Piastra, ne laissèrent plus de crainte sur cette partie; de sorte que l'on fit revenir à Roccavion les deux bataillons de grenadiers, pour être plus à portée de marcher où le besoin l'exigerait (2).

Avantages d'avoir soutenu pendant huit jours la position de Tende. Résumé de ce qui s'est passé d'intéressant dans ce temps. — L'on a soutenu pendant huit jours la position de Tende, pour évacuer les grands magasins qu'on y avait formés, et si l'état où se trouvaient les troupes n'avait impérieusement exigé de se retirer, il n'est pas douteux qu'il n'eût encore convenu d'y rester, car c'est beaucoup faire à la guerre que de gagner du temps, de retarder l'exécution des projets des ennemis, ce qui le plus souvent les fait avorter.

Pendant ce temps se succédaient en Flandre des événements propres à ralentir les entreprises des Français contre le Piémont ; aussi le séjour de l'armée aux positions de Tende a peut-être contribué plus qu'on ne saurait croire à les détourner d'entrer en Piémont dans le moment où se tramait dans l'intérieur du pays une conjuration pour leur en faciliter la conquête.

Dès qu'on fut replié à Tende, le général de Vins fit savoir au baron

(1) Relation du lieutenant-colonel Testoris.
(2) Relations du marquis Colli.

Digitized by Google

Colli, qu'il envoyait S. A. le prince de Carignan et le général de Zimmerman pour commander dans la vallée de Stura sous ses ordres ; le lendemain, il le prévint que sa santé ne lui permettant plus de tenir la correspondance avec les généraux, il s'adressât directement à S. M. pour en recevoir les ordres : elle lui ordonna de faire passer l'armée au col de Tende après le repliement des magasins.

Pendant ce temps, le général fit des changements à la disposition des troupes propres à préparer ce mouvement ; il indiqua aux corps la route qu'ils devaient tenir, soit qu'ils dussent se replier par ordre ou par nécessité ; cependant quelques changements étrangers à la retraite eurent encore lieu.

Le 1er mai, on renforça la baisse de Boseglia d'un bataillon de Turin.

Le 2, l'on fit passer le 2e bataillon de Tortone au baracon de Rio Freddo pour augmenter les troupes destinées à la garde des passages de Lupega et Carnin menacés par l'accroissement des ennemis aux Viozène.

Le même jour, le régiment de Turin alla à la Ca, et le lendemain un bataillon fut camper à la tête des bois de Morgon pour être à portée de soutenir le col de Pietrafica ; l'autre bataillon passa le 4 à Limon pour assurer les passages qui vont à Carnin, parce que les débouchés étroits qui tombent sur ce hameau furent attaqués.

L'ennemi s'étant retiré après avoir essuyé la perte de quelques hommes, et S. M. ayant ordonné qu'un régiment de l'armée de Nice passât dans la vallée de Vraita, l'ordre fut donné le 6 à celui de Turin de s'y rendre.

Le 3, le 1er bataillon de Montferrat descendit de la Coletta à nuit tombante à Tende, et partit le lendemain pour la garnison de Démont. Le parc d'artillerie fut replié à Coni à la réserve de deux pièces qui restèrent à Tende, et de quatre que l'on disposa sur la montée du col aux environs de Ca.

Dispositions pour la retraite. — Le 5, le régiment des gardes et celui de Belgioso eurent l'ordre de venir à Tende laissant un piquet à la garde des postes qu'ils occupaient ; le lendemain ils furent camper : Belgioso à la droite de la Ca, en tête du bois de Morgon, et les gardes à la gauche dans le pré au delà du ravin qui est au levant de la Ca. La compagnie de Belgioso qui était aux postes de Saint-Dalmas fut remplacée par une centurie d'Oneille (1).

Le 6, un bataillon d'Asti passa sur la droite du vallon de Rio Freddo à mi-pente de la montagne qui descend du Mont Framosa ; le soir du

(1) Ordre pour la retraite.

Digitized by Google

même jour, le 1er bataillon de Nice et deux centuries de Pignerol, une de chaque bataillon, vinrent bivouaquer près du premier pont qu'on trouve en sortant de Tende sur l'avenue du Piémont, pour être à portée de s'élever sur les hauteurs qui bordent le long défilé de Tende, et couvrir la marche de la colonne qui se serait retirée par le fond du défilé suivant le grand chemin (1).

Afin de saisir l'ensemble de cette retraite et distinguer les mouvements qui devaient se faire conformément à la disposition, de ceux qui ont eu lieu dans l'exécution, et connaître les causes qui ont produit ces variations et l'embarras de la retraite, il est nécessaire de donner au moins l'idée du défilé de Tende et des hauteurs qui l'environnent.

Idée du défilé de Tende. — Ce défilé qui commence au pied de la montagne de Tende et finit près de ce village, est de la longueur d'environ deux heures de marche ; vers son milieu, il y a un assez grand pré au fond d'un petit bassin appelé les prés de la *Madone de Vieula*. Mais dans tout le reste de sa longueur il est si resserré que l'origine de la Roya y coule profondément encaissée dans le roc, et que le chemin qu'on y a pratiqué au fond, forme presque partout comme une corniche sur le bord de la rivière.

Descriptions des hauteurs de la droite, des marches que devaient y faire les troupes en se retirant et de celles qui se sont exécutées. — Les hauteurs qui le bordent, tiennent à la pente des grandes Alpes ; celles de la droite par le col de Pietrafica auquel succède une croupe de monts qui se partagent ensuite en deux parties ; celle qui borde le détroit est formée par des rochers aigus d'un aspect inaccessible qui finissent presque à pic sur le village de Tende. L'autre borde la gauche de la Biogna en escarpements, et se termine en pentes irrégulières et fort rudes sur la Roya entre Tende et Saint-Dalmas.

Comme l'on a donné la disposition des troupes sur cette partie, il suffit d'indiquer la marche qu'elles avaient à faire en se retirant. Le régiment de Peyer im hof devait se rendre au col de Pietrafica, suivant les hauteurs qui bordent la Biogna et le vallon de Casterin, en commençant par soutenir la retraite du bataillon des pionniers qui, arrivé à son premier poste, devait se diriger à prendre les hauteurs vers Tende (2) ; ce mouvement devait être soutenu par le régiment d'Oneille qui avait ordre de monter par la pente intermédiaire entre Saint-Dalmas et Tende, et se retirer par les hauteurs. Cette manœuvre couvrait parfaitement la droite du défilé, si elle avait

(1) Ordre pour la retraite.
(2) Dispositions pour la retraite.

Digitized by Google

été exécutée ; mais Peyer im hof se retira avant que les pionniers arrivassent à son premier poste (1) ; ceux-ci, au lieu de gagner les hauteurs vers Tende, se jetèrent sur le village ; ils rencontrèrent Oneille, leur ayant fait par mégarde quelques coups de fusil, cela fit refluer la majeure partie de ce régiment à Tende où les pionniers les suivirent.

Du moment que le général vit descendre ces troupes, il leur fit réitérer l'ordre de tenir les hauteurs par le capitaine lieutenant d'artillerie Ravichio et par le comte d'Aglian ; le général Dellera fut aussi pour réparer ce trouble, mais tout ce qu'on obtint fut qu'une partie monta sur l'ancien château de Tende, où ils fusillèrent encore quelque temps ; on ne put leur faire prendre les rochers supérieurs qui bordaient le détroit, de sorte que l'ennemi les gagna d'autant plus aisément que Peyer im hof et quelques individus d'Oneille qui se retirèrent par les crêtes, ne s'arrêtèrent pas assez pour les retarder.

Idée dès hauteurs de la gauche du défilé et de marche des troupes dans cette partie pour se retirer. — Les hauteurs qui bordent la gauche du défilé, tiennent par une arête aiguë à la pente des hauts monts, à laquelle succède le bois de Curto; en descendant, elles diminuent en élévation et augmentent en largeur, finissant en pentes cultivées sur le vallon de Rio Freddo ; bien qu'elles soient séparées par un vallon de la suite des pentes qui tombent sur la droite de Rio Freddo, il n'empêche point de les prendre en flanc, de sorte, que pour protéger la retraite de ce côté, il était non seulement nécessaire de faire marcher des troupes suivant les hauteurs qui bordent le détroit, mais encore par d'autres, qui s'élevassent en même temps sur les pentes de Rio Freddo ; d'autant plus qu'il était nécessaire d'empêcher que l'ennemi ne gagnât aucun point des grandes Alpes où sont divers passages qui mènent à Limon. Pour remplir ces objets, les troupes de la gauche doivent rester fermes au passage de Carnin, border les hauteurs de Pertega et de Séneque qui sont sur le passage de Lupega, et le reste monter au-dessus du baracon sur l'arête de Valmorina qui sépare le vallon qui vient du col de la Boaira de celui qui descend du col de la Perla, et couvrir ainsi ces deux passages, en se tenant à la hauteur des autres troupes qui doivent venir du camp de Bertrand et de la baisse de la Crosette se placer à leur gauche au pied des hauts monts (2).

Repliement des troupes de la Colette et de la baisse de Boseglia à

(1) Relation du comte de Flumet.
(2) Dispositions pour la retraite des troupes de la gauche.

Digitized by Google

Tende. — Toutes les autres troupes qui restaient sur les hauteurs au devant de Tende à la Colette et à la baisse de Boseglia, avaient l'ordre de se replier sur ce village ; le 2e bataillon de Montferrat, en descendant le sentier qu'il avait sur ses derrières ; le bataillon autrichien et la moitié de celui du 2e de Pignerol, par le chemin de la Brigue. La retraite de ces trois corps devait être protégée par le 5e bataillon de grenadiers, qui avait ordre de descendre de la baisse de Boseglia, et venir se placer sur la pointe du roc qui s'avance au-devant de Tende, où était le 2e bataillon de Nice ; enfin la moitié du 1er bataillon de Pignerol devait se retirer par la gauche de la baisse de Boseglia, ainsi que le corps franc chargé de faire l'arrière-garde (1). On donna pour le signal de la retraite trois coups de canon.

Exécution de la retraite, raisons pour la faire de jour. — Les magasins ayant été évacués le 6, à la réserve d'un peu de fourrage qu'on comptait brûler, on aurait pu se retirer dans la nuit du 6 au 7, si les retraites de nuit dans les pays de montagnes n'étaient sujettes à des dangers et des désordres, qu'on ne doit jamais courir que par nécessité ; d'ailleurs la retraite de nuit a l'air d'une fuite, au lieu que celle qu'on fait de jour en présence de l'ennemi, lui en impose, et fournit quelquefois le moyen à un habile général de le faire repentir de s'être attaché à sa poursuite, comme il serait probablement arrivé dans celle-ci, si on l'avait exécutée ainsi qu'elle était ordonnée.

Ces considérations, jointes au besoin de redonner de l'énergie à la troupe, à la connaissance qu'on avait que l'ennemi n'était pas en forces supérieures, durent déterminer le général à faire sa retraite en plein jour.

L'attaque des Français la fait commencer plus tôt. — Il fut obligé de devancer l'heure du départ, parce que l'ennemi qui, probablement, savait l'évacuation des magasins et observait la diminution des troupes sur la ligne, jugeant qu'on était sur le point de se retirer, se présenta le matin du 7 à la pointe du jour pour harceler la retraite. Il plaça deux corps en observation, un devant la baisse de Boseglia et l'autre au pied de la montée de la Colette ; le surplus des forces de la Brigue furent s'unir à celles qui vinrent par le grand chemin pour attaquer les postes de Saint-Dalmas, contre lesquels on fit jouer deux pièces d'artillerie. L'attaque commença par le premier poste de la droite, ou du colombier, qui se replia ainsi que les autres après avoir essuyé quelques coups de canon (2).

(1) Dispositions pour la retraite des troupes du centre.
(2) Relation du comte de Flumet.

Digitized by Google

Ordres donnés par le général en apprenant l'attaque de Saint-Dalmas. — Du moment que le général apprit l'attaque de Saint-Dalmas, il expédia le comte d'Aglian à la Colette pour observer les ennemis et faire descendre les troupes. Il envoya l'ordre aux centuries de Pignerol qui étaient descendues à Tende la veille, d'aller se disposer en échelons sur la pente des hauteurs de la gauche du défilé, pour s'élever à proportion qu'avancerait la colonne qui passerait par le fond. La même marche fut encore indiquée au bataillon de Montferrat en arrivant à Tende.

L'ingénieur Naitz fut envoyé à la baisse de la Crosette pour faire retirer le piquet de Belgioso et le bataillon d'Asti, pour l'unir à celui qui était passé le jour d'auparavant sur la droite du Rio Freddo, et les remonter jusqu'au pied des hauteurs où finissaient les neiges. Le chevalier Menton alla au camp sous Bertrand porter l'ordre au régiment de Piémont de se retirer par le baracon de Rio Freddo au pied des monts, et pour conduire les grenadiers royaux sur les hauteurs à gauche du col de Tende, prévoyance qu'on verra ci-après très utile.

Signal de la retraite. Le général va au-devant du bataillon autrichien, ce qu'il fait pour rémédier les inconvénients qui suivent. — Dès qu'on apprit que les postes de Saint-Dalmas se repliaient, le général ordonna à l'artillerie de donner le signal de la retraite et de se retirer avec ses pièces; il alla à la rencontre du bataillon autrichien qui fut vivement attaqué du moment que les Français aperçurent qu'on cédait au poste de Saint-Dalmas, ce qui ne l'empêcha point de se retirer en bon ordre, et de se former si tôt qu'il arriva sur le grand chemin, où le capitaine Belli fut tué avec quelques soldats. Le général se trouvait alors à la tête de ce bataillon, il vit les pionniers et Oneille se jeter sur Tende, auxquels il fit réitérer des ordres inutilement de s'élever, comme on l'a déjà dit ; les tirailleurs français les suivant de près atteignirent bientôt l'arête d'où l'on découvre Tende, et le grand chemin se trouva fusillé de deux côtés.

Le général fit arrêter une compagnie du bataillon autrichien au pied du roc où était le premier bataillon de Nice, et fut avec le reste sur la place de Tende où était déjà le bataillon de Montferrat et la moitié du 2ᵉ bataillon de Pignerol ; la moitié de l'autre bataillon ne tarda pas d'arriver, suivie du corps franc qui ne fit pas sa retraite assez lentement pour protéger celle du 5ᵉ bataillon de grenadiers, qui fut fusillé dans la descente, et surtout en passant le pont pour rentrer dans Tende, car les troupes qui étaient placées sur le roc qui le domine s'étaient déjà retirées.

Digitized by Google

Le général voyant les hauteurs de la droite dégarnies des troupes, ordonna au 2e bataillon du régiment de Nice d'y monter, et le fit suivre par l'autre bataillon ; si tôt qu'il fût replié de son poste, il fit prendre la même direction à ce qui était resté d'Oneille et des pionniers aux environs de Tende, et destina le 5e bataillon de grenadiers de faire l'arrière-garde de cette partie ; il commanda aux comtes d'Aglian et Alciati d'y passer pour aider à tout ce qu'ils auraient pu [réunir], pour conduire la marche et conserver l'ordre dans les troupes

Le général ordonna au baron Dellera de se rendre auprès de la Madone de Vieula pour y faire former tous les corps à mesure qu'ils arriveraient ; il fit encore monter la majeure partie du corps franc pour soutenir les hauteurs à gauche du détroit, où l'ennemi pressait vivement les troupes qui se retiraient : les restes de la compagnie Bonaud de ce corps et quelques volontaires, principalement des Autrichiens, à la tête desquels se mit le baron Risi, firent l'arrière-garde aux troupes qui passèrent par le grand chemin, où fut toujours le général qui s'arrêta souvent pour repousser l'ennemi qui suivait si vivement, qu'il dut dire une fois aux soldats qui l'entouraient pour les animer : « J'espère, que vous ne me laisserez pas prendre ». Il usa [d'] un trait d'humanité à cette occasion qui mérite d'être rapporté, ayant ordonné de faire monter sur son cheval un soldat blessé pour le transporter.

Difficultés qu'ont les troupes de la droite de se retirer. Pertes qu'elles essuient. — L'ennemi ayant devancé le régiment de Nice sur les hauteurs supérieures de la droite du défilé, la retraite des troupes de cette partie devint difficile et dangereuse ; il n'y eut plus que [celui qui eût] le courage et la hardiesse de passer sous le feu vif de l'ennemi, ou de sauter des rochers fort hauts, qui se tira d'affaire. Le comte Alciati préféra le premier expédient, et sortit heureusement de ce mauvais pas, ainsi que les comtes d'Andezeno et de Flumet qui, réduits au second, n'hésitèrent point de sauter les rochers pour éviter d'être prisonniers. Parmi ceux qui les imitèrent, plusieurs se tuèrent ; ils eurent chacun deux officiers de leur bataillon prisonniers de guerre. Le comte d'Aglian, à qui l'extrême lassitude ne permit plus de marcher, le lieutenant-colonel de Nice surpris d'un évanouissement et un officier de ce régiment restèrent prisonniers ; le lieutenant-colonel d'Oneille fut encore pris au commencement de la retraite. Le nombre des bas officiers et soldats prisonniers fut de (1) d'après l'état donné par les Français ; quant aux morts et blessés, on

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

n'a pu en savoir encore au juste le nombre; l'on peut cependant assurer sans crainte de se tromper qu'ils n'ont pas été considérables, car le 5e bataillon des grenadiers qui est le corps qui souffrit davantage, ayant fait l'arrière-garde, n'a eu que 29 hommes de perdus en tués, ou désertés à cette occasion.

Ordres pour prévenir les progrès de l'ennemi sur la gauche. Points où il termine ses poursuites. — Le général arrivé au point du rassemblement des prés de Vieula y attendit les troupes de la droite ; il fit placer les deux centuries de Pignerol en échelons sur la pente de la montagne qui fait face au midi; ayant aperçu les deux autres centuries de ce régiment et le corps franc dans la disposition de descendre des hauteurs de la gauche, il leur fit immédiatement parvenir un ordre de les tenir, et pour plus de sûreté, il expédia un officier de l'état général au camp des gardes à la gauche de la Cà pour conduire ce régiment à la tête de ces hauteurs ; ce qui fut très à propos, car les troupes qui se retirèrent de ce côté, lorsqu'elles furent arrivées au chemin qui, par travers, vient sur la crête du col de Tende, au lieu de continuer de s'élever, prirent ce chemin et passèrent tous le col; partie même furent jusqu'à Limon laissant le champ libre à l'ennemi de gagner les hauteurs, et de les poursuivre sur le col de Tende, ce qui aurait mis l'armée en grand risque d'être coupée, sans l'arrivée à point nommé des gardes d'un côté et des grenadiers royaux de l'autre qui, ayant vu l'ennemi suivre vivement nos troupes, hâtèrent leur marche pressés par le chevalier de Menton, et incités par leur commandant comte de Sainte-Rose qui ne négligea rien pour devancer l'ennemi sur ces hauteurs; mais les voyant occupées, il se replia sur le bois de Curto.

Sur la droite, l'ennemi s'arrêta en vue des prés de Vieula, de sorte que, de ce point, la retraite des troupes ne fut plus inquiétée.

Le général pourvoit à la garde de l'entrée du défilé, et se rend sur le col de Tende où il expédie la relation de sa retraite à S. M., et visite ensuite les devants des hauteurs de la gauche. — Le général voyant que l'ennemi avait désisté ses poursuites, ordonna aux centuries de Pignerol de rester à leurs positions jusqu'à l'entrée de la nuit ; il indiqua au capitaine Bonaud trois ou quatre points au pied de la montagne pour y distribuer son monde en gardes avancées ; il fit monter le reste sur la montagne où il se rendit, et dépêcha un courrier à S. M. pour lui porter la relation de la retraite. Il fut ensuite visiter les devants des hauteurs de la gauche, y fit avancer les gardes et placer une centurie vers le point où l'arête se divise ; le manque de jour ne lui permit pas de monter sur les hauteurs.

Digitized by Google

Positions des troupes après la retraite. — Après la retraite de Tende, les troupes s'étendaient depuis le col de Pietrafica jusqu'aux hauteurs de Lupega et Carnin, aux lieux qu'on va indiquer :

1° Au col de Pietrafica, il y avait le 1er bataillon de chasseurs, les compagnies volontaires de Pian et Pandini, et les milices du Molinet et Sospel ;

2° En tête du bois de Morgon, Belgioso, Peyer im hof et deux centuries de Pignerol ;

3° Sur la pente de la langue du terrain comprise entre les deux ravines qui forment le vallon qui est au couchant de la Ca, le 5e bataillon de grenadiers ;

4° A la Ca, des milices ;

5° Supérieurement à la Ca en échelons le long du grand chemin, le régiment de Nice, le 2e bataillon de Montferrat, deux centuries de Pignerol, et sur le haut du col le bataillon autrichien et celui des pionniers ;

6° Le régiment d'Oneille resta séparé par pelotons à divers des points que l'on vient d'indiquer ;

7° Sur les hauteurs à gauche, le régiment des gardes, celui des grenadiers royaux, un bataillon d'Asti, et une compagnie de Belgioso ;

8° Au pied du mont Framosa, un bataillon d'Asti ;

9. Au pied du mont Auruso, le régiment de Piémont.

10. Sur l'arête de Valmorin et hauteurs de Lupega et Carnin, le régiment de Tortone, le 2e bataillon de chasseurs et les chasseurs de Canal.

Les artilleurs avec quatre pièces de canon étaient aux premiers tournants en descendant du col de Tende.

Dispositions des troupes sur le col de Tende dans la journée du 8 mai. — Le général partit de la Ca de très grand matin, pour reconnaître les environs du col de Tende, et former la disposition en cas d'attaque ; il commença par la droite qui s'appuyait aux hauteurs de l'Abisso, que les troupes restées au col de Pietrafica devaient défendre : le général avait déterminé dans cette partie, lorsque vers les 10 heures on entendit commencer l'attaque des hauteurs de la gauche ; il envoya immédiatement l'ordre au bataillon de Montferrat de monter au secours, et aux autres de venir se placer sur la crête de la montagne, le bataillon de grenadiers à la droite sur le Serres de Salauta faisant face à l'ennemi du col de Pietrafica et aux

Digitized by Google

hauteurs de l'Abisso. Au bas de cette éminence, où est un point saillant propre à flanquer de part et d'autre les pentes à droite du col, se plaça le régiment de Belgioso ; venaient ensuite les deux centuries de Pignerol et le régiment de Peyer im hof qui s'étendait en ligne vers le col, où était le bataillon de pionniers et une division du bataillon autrichien de garnison ; l'autre division fut placée sur la hauteur entre le bas et le haut du col avec le régiment de Nice ; sur les rochers contigus à la gauche du haut col, deux centuries de Pignerol.

Dispositions du commandant des troupes des hauteurs de la gauche pour les défendre. — L'accroissement des Français au bois de Curto annonçant une attaque sur les hauteurs de la gauche, les troupes, qui étaient au haut de l'arête qui descend sur ce bois, furent disposées de la manière suivante :

La majeure partie resta sur le haut de l'arête placée à bouquets à des points avantageux formés par plusieurs saillies de roc ; à gauche, sur la pente qui tombe dans le vallon de Framosa, sur une espèce de roc, était un bataillon d'Asti faisant face au cours du vallon, et ayant une compagnie de grenadiers à sa droite. Au-devant, le long de l'arête, en échelons, quatre compagnies pour soutenir et secourir l'avant-poste défendu par la compagnie des chasseurs des grenadiers qui fut jointe par une compagnie de Belgioso avant l'attaque.

Marche et attaques des Français. — Les Français sortirent du bois au nombre de deux mille hommes au moins, marchant en colonne le long de l'arête sur six hommes de front; à la grande portée du fusil de l'avant-poste, elle se divisa en trois colonnes de deux hommes chacune. Celle do droite s'avança dans le vallon de Framosa pour attaquer le bataillon d'Asti qui était sur la gauche de ce vallon, celle du centre continua sa première direction, la troisième marcha sur la gauche pour prendre une arête qui aboutissait à l'avant-poste, qui fut attaqué par les deux dernières colonnes qui manœuvrèrent pour le prendre en flanc, tandis que les tirailleurs se répandirent autour pour le fusiller en se couvrant de rochers et des irrégularités du terrain, ce qui leur donna un double avantage sur les troupes qu'ils attaquaient rassemblées sur un site éminent ; le feu fut si vif et si dangereux dès le commencement, que partie des troupes plièrent d'abord ; le poste secouru en même temps par les compagnies Violard des gardes, Morand des grenadiers royaux, et ensuite Saint-André du même corps, fut défendu près de trois quarts d'heure, et l'on ne l'abandonna qu'après avoir perdu beaucoup de monde, sur le point d'être enveloppé, et lorsque le commandant de la position donna l'ordre de battre en retraite, ce qui fut mal exécuté, car les

Digitized by Google

troupes se replièrent en désordre en glissant sur les neiges et se précipitant pour ainsi dire par les pentes rapides qui, des crêtes de la Cabanaira, descendent dans le vallon de ce nom. Il n'y eut que des grenadiers royaux qui firent quelque défense en se retirant, et une centaine d'hommes des gardes conduits par le major chevalier d'Ienne qui tinrent un peu ferme sur la crête ; mais accablé par le nombre, il fut obligé de se jeter dans le vallon de Cabanaira où, ayant rassemblé sa troupe, il revint au col de Tende.

Après la perte des hauteurs de la gauche, le général fait renforcer les rochers à gauche de leur col. — La plus grande partie de celles qui avaient défendu l'avant-poste, s'y étaient déjà rendues en se retirant par le sentier, qu'elles avaient à leur droite, qui mène sur les rochers qui forment le haut passage, où le général les plaça ; car si tôt que les hauteurs de la gauche furent prises, ce point étant le plus menacé, il s'y porta pour le renforcer, et pour encourager les troupes à faire bonne contenance ; là était encore la majeure partie du régiment de Montferrat qui, voyant les hauteurs prises, s'y replia ; portion du corps franc et du régiment d'Oneille qui, avec les autres troupes qu'on y avait d'abord destinées, présentaient un flanc imposant que l'ennemi n'osa attaquer, étant formé par quatre lignes.

Les grenadiers royaux furent ceux qui perdirent le plus, ayant eu 8 hommes tués, 58 blessés, le lieutenant Bava blessé, et un sous-lieutenant fait prisonnier. La compagnie de Belgioso en eut 2 tués, 9 blessés et 13 prisonniers ou égarés avec un officier prisonnier.

Retraite du bataillon d'Asti, qui était placé au pied du mont Framosa. — Le bataillon qui était sur la gauche du vallon de Framosa au pied du mont de ce nom, menacé par la colonne de droite, se retira en s'élevant un peu sur la pente du mont, descendit ensuite dans le vallon pour en gagner la tête, il passa dans le vallon de Cabanaira et fut à Limon ; mais le lieutenant-colonel qui le commandait fut fait prisonnier.

Retraite du régiment de Piémont. — Le régiment de Piémont aux premiers coups de fusil se mit en mouvement pour porter du secours aux troupes attaquées, en gagnant le mont Framosa ; mais obligé de grimper et de défiler dans les neiges, il n'y eut que deux compagnies qui atteignirent le sommet au moment que l'affaire se terminait ; elles firent quelques coups de fusil et se retirèrent ensuite avec tout le régiment à Limon, par le chemin qui, du col de Framosa, y conduit directement. A mesure que nos troupes cédaient le terrain, les Français l'occupèrent. bordèrent les crêtes et le sommet du mont Framosa, et se tinrent dans cette position toute la journée ; de notre côté on fut sous les armes à les observer.

Digitized by Google

Mouvements des Français pendant l'attaque à la droite et au centre, ou soit par le grand chemin. — Pendant l'action, environ 500 Français s'avancèrent par le grand chemin jusqu'à la Ca ; dès le matin, un corps beaucoup plus considérable parti des prés de Vieula fila par le bois vers le col de Pietrafica, d'où nos troupes se retirèrent sur les hauteurs de l'Abisso ; l'ennemi se borna à les menacer toute la journée.

La perte des hauteurs de la gauche du col de Tende fait beaucoup de peine au général, mais pour que la nouvelle en se répandant ne cause d'alarme, il en fait part immédiatement à tous ceux qu'il convenait. — Le général qui, dans toutes les autres circonstances critiques où il s'était trouvé, avait conservé le plus grand calme, parut alors profondément affecté de voir perdre, contre toute attente, des hauteurs qui le réduisaient à quitter le col de Tende ; mais sans se déconcerter, il expédia immédiatement à S. M. le comte Alciati pour lui porter le rapport de sa position. Il en fit encore part aux commandants des vallées voisines, au gouverneur de Coni, au comte Milesimo pour faire retirer dans la nuit les troupes du vallon de Rio Freddo et du Carnin : enfin il envoya l'ordre au marquis de la Chiuse à Roccavion de marcher en diligence à Limon avec les 8e et 9e bataillons de grenadiers, et donna ensuite les ordres pour la retraite.

Retraite du col de Tende. — Elle devait commencer à une heure de nuit, mais un brouillard survenu vers le soir favorisa de l'entreprendre un peu avant ; les troupes de droite descendirent par le vieux chemin et par le sentier du vallon de l'Abisso à Limonet, et celles de la gauche par la grande route.

Positions prises aux environs de Limon. — Elles prirent pendant la nuit deux positions aux environs de Limon que le général avait jugées du haut du col propres pour arrêter les progrès de l'ennemi dans la vallée de Vermenagna.

La première était au col et mont de l'Arpiolla, à gauche de la rivière qui se présente en face de la jonction de l'ancien et du nouveau chemin qui va au col de Tende, elle fut occupée par le régiment de Belgioso, de Piémont et des grenadiers royaux, le 5e bataillon de grenadiers et du 1er de chasseurs.

Les 8e et 9e bataillons de grenadiers qui arrivèrent à Limon à une heure de nuit, reçurent l'ordre de continuer leur marche pour monter à cette position.

Le bataillon autrichien de garnison passa la nuit à côté du grand chemin près de l'entrée du village de Limon.

Les régiments de Nice et de Peyer im hof continuèrent leur marche pour aller garder le pont de Roccavion sur le Gesso, où il fut ordonné de placer quatre pièces de canon.

Digitized by Google

Le reste de l'armée se rendit sur la pente de l'Armelline qui forme un rideau isolé dans la vallée de derrière de Limon, à la droite de la Vermenagna et du vallon qui vient du col de la Boaira.

Le corps franc, les volontaires de Pandini, la compagnie des chasseurs de Pian et le peu de milices qui ne s'étaient pas débandées, eurent ordre de rester en avant et de garnir les bois qui sont sur la droite du vallon de la Panisse et successivement de la Vermenagna jusqu'à Limon.

Retraite des troupes qui gardaient le passage de Lupega et Carnin. — Dans la nuit, le comte Milesimo fit sa retraite ; il rassembla ses troupes à Valmorin d'où il partit vers les 10 heures ; les chasseurs de Canal ouvrirent la marche, et le 2e bataillon des chasseurs faisant l'arrière-garde ; il arriva un peu avant jour à la hauteur qui est sur Limon, où il reçut l'ordre de laisser les chasseurs de Canal, et de passer avec le restant de ses troupes sur le rideau d'Armelline.

Dispositions des troupes sur le mont Arpiolla le 9 mai. — Quoique les troupes eussent marché presque toute la nuit, si tôt que le jour parut, celles qui étaient sur la pente de l'Arpiolla se mirent en mouvement pour se placer aux postes que le marquis de la Chiuse leur fit prendre pour défendre cette position.

Il appuya la droite aux rochers aigus qui s'élèvent et coupent par le milieu le croisant du col de l'Arpiolla qu'il garnit des grenadiers royaux distribua les autres corps successivement en descendant aux points avantageux qu'il convenait d'occuper sur la pente du mont Arpiolla, pour empêcher l'ennemi d'en gagner le sommet; le 5e bataillon de grenadiers placé sur une espèce de plateau à mi-pente, faisant face au vallon de l'Arpiolla terminait la gauche.

Cette disposition avantageuse secondée par la force naturelle des lieux présentait un front doublement imposant à l'ennemi, qui ne fit aucune démonstration de renouveler ses attaques ; il descendit de la cime des Alpes, se plaça sur la butte ou hauteurs de Morel, qu'on rencontre à peu de distance du col de Tende, en s'étendant dans le bois qui est sur la pente qui tombe dans le vallon de la Panisse, au fond duquel s'avancèrent quelques tirailleurs qui firent le coup de fusil avec les nôtres, qui étaient sur le côté opposé.

Retraite de Limon au bourg de St-Dalmas. — Malgré les avantages de la nouvelle position et l'envie du général de s'y arrêter, il dut se déterminer à l'abandonner pour s'éloigner de l'ennemi, afin de donner aux troupes un repos devenu absolument nécessaire ; car bivoua-

Digitized by Google

quant depuis douze jours dans les neiges ou dans des lieux toujours rudes, elles étaient fatiguées au point qu'on ne pouvait en attendre qu'une faible résistance si elles étaient attaquées. En conséquence de cette résolution, le général qui fut sur pied à la pointe du jour, fit d'abord partir les régiments des gardes, de Pignerol, d'Oneille, le bataillon des pionniers et le bataillon d'Autrichiens de garnison, laissant une compagnie de garde au pont de Limon ; il monta ensuite sur les hauteurs de l'Arpiolla. Après qu'il eut reconnu la position et observé l'ennemi, jugeant qu'il n'était point disposé pour attaquer, il fit mettre le régiment de Belgioso en marche, suivant les crêtes, pour se rendre au Vernant et de là au bourg de Saint-Dalmas; il indiqua la même route aux autres corps auxquels il ordonna de commencer à défiler à 11 heures, s'il n'y avait rien de nouveau. Revenu à Limon, il expédia l'ordre aux troupes qui étaient restées sur la pente de l'Armelline de se retirer immédiatement par la grande route ; il en partit à une heure après midi suivi de la compagnie autrichienne qui était restée de garde au pont.

L'empressement des troupes pour gagner la plaine était tel que l'armée fut rendue au bourg Saint-Dalmas vers les 4 heures du soir.

Le quartier général fut établi dans le village, et l'armée campa irrégulièrement tout autour et sur les hauteurs attenant pour couvrir les grands magasins de foin.

Les 8e et 9e bataillons de grenadiers restèrent cantonnés et d'avant-garde à Roccavion, le corps franc, les compagnies de Pian et de Pandini, les chasseurs de Canal et milices se tinrent sur le devant au Vernant et Robilant pour éclairer les mouvements de l'ennemi.

Observations sur les pertes, 1° *en hommes*. — L'on n'a pu encore former l'état des pertes en hommes ; il est cependant certain qu'elles n'ont pas été si considérables qu'on les a répandues après les affaires : par la vérification qu'on a faite sur les rôles de l'office de la solde de quelques corps, il résulte qu'ils n'ont pas perdu le tiers de ce qu'on crût tués d'abord, attendu le grand nombre d'égarés qui ont rejoint ; les tués surtout sont en petit nombre ; l'on est encore sûr que les pertes de l'ennemi en morts et blessés sont incomparablement plus grandes que les nôtres, et qu'il n'a davantage que du côté des prisonniers.

2° *En artillerie* — On a laissé aux ennemis vingt-deux pièces d'artillerie, deux de huit, six de quatre, et quatorze de montagne ; celles de huit et de quatre étaient aux redoutes de Marta et de la Beola dont la perte a été causée par l'abandon inattendu du fort de Saorge. Quant aux quatorze pièces de montagne, ce nombre en com-

Digitized by Google

prend deux qui étaient à la cime de Fels qui, ayant été prise de vive force, n'ont pu se retirer. En considérant le chemin que dût faire pendant la nuit le poste du Caire de Saint-Salvaire pour se retirer, on voit qu'on ne pouvait transporter les deux pièces qu'il y avait sans des efforts extraordinaires, et quoiqu'il fût moins difficile dans les autres endroits, cependant on devait passer par des chemins où l'on ne pouvait les porter avec des mulets ; la longueur de la marche à faire pendant la nuit rendait la chose très dangereuse, et exigeait des hommes forts qui voulussent en courir le risque.

Telles sont les causes auxquelles on peut attribuer les pertes de l'artillerie de montagne, et non comme on a prétendu l'insinuer, au défaut des ordres ; comme si le général avait résolu de la perdre en ordonnant de la laisser aux batteries, lorsqu'on retira les autres pièces, sans faire attention que les positions devant se soutenir encore un jour, elle pouvait être utile, et que sa légéreté permet de l'emporter en se retirant, si les mesures sont bien prises d'avance.

Ceux qui ont cru que l'artillerie de Marta aurait été conservée si on l'avait laissé se retirer par le chemin qui, de cette position, va directement à Saorge, n'ont pas considéré qu'il ne convenait point de l'y laisser passer, pour que le bruit inévitable de ce convoi ne fît connaître aux postes ennemis la retraite qu'il importait de cacher.

3° *En effets de campement.* — On a perdu considérablement d'effets de campement par la coquinerie des muletiers et leur lâcheté qui, au moindre danger, les fait fuir. ce qui causa la perte d'une partie de ceux du camp du Col Ardente ; les muletiers ayant coupé les cordes des charges pour fuir plus tôt à la descente du col où ils furent exposés à quelques coups de fusil tirés de loin.

Dans la vue d'éviter ces pertes, le général, en expédiant l'ordre de la retraite, prévint les commandants d'engager les soldats à porter les tentes moyennant le payement de vingt sols chacune, mais cela ne produisit pas autant d'effet qu'il aurait dû.

4° *En armes.* — La perte des armes qui surpasse si fort celle des morts et des blessés, est sans excuse ; mais on peut en attribuer la cause à ce que le militaire d'Europe manque de deux lois des anciens qui, ne négligeant rien pour former des bons soldats, portèrent encore la peine de mort contre ceux qui perdraient leurs armes, et mirent le lâche dans la position de courir le risque d'une mort glorieuse pour en éviter une honteuse s'il fuyait.

S.M. a pourvu au premier inconvénient en ordonnant, ensuite des remontrances du général baron Colli, la peine des verges contre ceux qui perdront leurs armes.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

INTRODUCTION

Suivie d'un tableau militaire des positions respectives des troupes de S. M. Sarde et des Français immédiatement après la retraite du comté de Nice.

Article I. — Idée générale. — Si le reste de cette campagne n'est pas signalé par les grands exploits, par les batailles qui en établissent ordinairement la renommée, les événements, pour être moins bruyants, ne sont pas moins intéressants, non cependant dans le sens qui honore l'esprit humain, lorsque sa supériorité le rend maître d'en diriger le cours, le changer, l'arrêter ou le précipiter à propos ; mais plutôt dans l'ordre redoutable, quoique ordinaire, où les événements commandent aux hommes sous le nom de fortune, elle a influé de la manière la plus variée sur les opérations militaires qu'on rapportera. Celles des Français présenteront un contraste étonnant de vigueur et de lenteur dans l'exécution. La conduite des Autrichiens offrira une persévérance inconcevable dans le système pernicieux d'une défensive inactive qui a nécessité celle des Piémontais à leur ressembler, à paraître manquer d'énergie.

Le développement de ces objets exige de commencer par le tableau militaire annoncé.

Article II. — Forces des Français dirigées contre le Piémont à l'ouverture de la campagne. — A l'ouverture de la campagne, les Français mirent en activité offensive contre le Piémont soixante-dix mille hommes en deux armées à peu près égales nommées des Alpes et d'Italie : la première s'étendait depuis la Savoie jusqu'à la vallée de Barcelonette ; la seconde embrassait tout le comté de Nice, et

Digitized by Google

porta sa droite dans la vallée du Tanaro par une diversion qu'on va faire connaître pour compléter le récit de ses opérations avant le 9 mai, et décrire d'une manière plus intéressante les positions respectives dans cette partie.

Leur diversion par la rivière de Gênes, invasion du pays d'Oneille. — La division de 10.000 Français partie le 6 avril de Menton se sépara à Taggia en plusieurs colonnes pour envahir la principauté d'Oneille par divers endroits, et tâcher de couper environ 400 hommes de la légion légère en garnison dans la ville chef-lieu : le commandant, chevalier de Laplace, en apprenant leur marche, assembla un conseil de guerre qui résolut de l'évacuer ; la retraite se fit d'une manière honorable ; bien que les forces lui permissent encore moins de défendre le pays, il ne le quitta pas sans faire souvent le coup de fusil avec les avant-gardes ennemies. Le 10, il est forcé d'en sortir et se rend le lendemain à Orméa suivi de la plus grande partie des habitants de la principauté ; ceux de la ville exposés à subir les dernières hostilités l'abandonnèrent. Le pays reste en proie à l'ennemi, il le pille, le ravage, et marche ensuite sur la vallée du Tanaro.

Article III. — Dispositions pour défendre la vallée du Tanaro — Au moment qu'elle fut menacée, le général d'Argenteau se rendit à Orméa, pour la défendre : on y rassembla en presse environ 4.000 hommes avec des milices ; ces forces étaient insuffisantes, quoique les neiges fermassent encore les passages des montagnes de la gauche du haut Tanaro : cela limitant en quelque manière cette défensive au défilé du pont de Nava, pour le barrer, on construisit en face de son débouché un retranchement sur la rive gauche du Tanaro, on plaça deux corps composés de troupes et de milices sur la droite de cette rivière, un au mont Ariolo à gauche du défilé, et l'autre sur les hauteurs de Caprauna ; le restant des troupes fut disposé le long de la vallée en commençant du retranchement du pont de Nava jusqu'à Garessio.

Prise de cette vallée et du fort d'Orméa. — Le 16 avril après-midi, l'ennemi attaqua les deux postes de la droite du Tanaro, les culbuta, gagna les revers de ces hauteurs, d'où il fusilla du haut en bas les troupes placées dans le fond de la vallée : cela nécessita leur retraite qui ne se fit pas sans perte ; la nuit survint à propos pour la diminuer et pour en favoriser le rassemblement sous le canon de Ceva.

Le commandant du château d'Orméa n'ayant pour garnison, que quelques invalides incapables de se défendre se rendit à discrétion.

Digitized by Google

Cela ouvre entièrement la vallée du Tanaro et donne la voie aux opérations les plus décisives à l'ennemi.

Avantages que l'ennemi pouvait en tirer. — S'il avait apporté autant de génie dans l'exécution qu'il y mettait d'activité, il pouvait attaquer le général d'Argenteau avec avantage à la position de Ceva, sans lui donner le temps de la fortifier, et de remettre ses troupes du découragement que produit une retraite inattendue, ou le tenir en échec avec une partie de ses forces, et marcher sans délai avec l'autre, pour couper la retraite à l'armée de Nice par le col de Tende ; manœuvre dont la célérité assurait le succès, n'y ayant pas des troupes à portée pour l'empêcher.

Dispositions des Français pour s'y soutenir. — Heureusement les entreprises les moins dangereuses, celles dont la réussite dépend de la hardiesse, s'exécutent rarement à la guerre. Les Français, au lieu de poursuivre leurs succès de ce côté, firent retourner partie de leurs forces aux attaques des positions de la Brigue, et se tinrent avec l'autre sur la défensive dans la vallée du Tanaro ; ils se replièrent même de Garessio pour resserrer leur ligne dont ils appuyèrent la droite au col de Saint-Bernard sur la droite du Tanaro, le centre à Orméa, et la gauche à la montagne de ce nom, autrement appelée le col des Termini, d'où l'on peut se porter dans la vallée de la Corsaglia, dans le vallon de Casotto, et par les hauteurs de Frabosa au Mondovi, ou dans la vallée d'Ellero, et tourner par là celle de Pesio.

Facilités que les Français ont pour agir offensivement sur la vallée du Tanaro après la prise du col de Tende. — L'ennemi pouvait entreprendre aisément sur cette partie ; la prise de Tende lui ouvrit une communication directe avec Orméa, et la diminution des neiges permettait d'agir par les passages qui, des Viozène et du Carnin, conduisent dans les vallées d'Ellero et de Pesio.

Pour arrêter l'ennemi de ce côté, il fallait défendre le pays compris entre Ceva et le Pesio, d'environ seize milles de longueur, formé par un front de hautes montagnes dont l'ennemi tenait les sommets, où les vallées qui versent en Piémont sont resserrées, et les eaux y coulent profondément encaissées ; mais les contreforts y descendent en croupes radoucies, et vont se terminer à la plaine en une infinité de coteaux boisés ou cultivés.

Médiocrité des moyens qu'on leur opposait dans cette partie. — La défensive d'un tel pays exige une armée peu inférieure à celle de l'assaillant. Cependant le comte d'Argenteau, après avoir laissé 2.516 fusils à Ceva, n'avait guère davantage 3.500 hommes avec 658 chevaux et des milices à disposer. Ces forces étaient réparties

Digitized by Google

le 10 mai, à Casotto, à Frabosa Soprana, dans les vallées d'Ellero, Pesio, et à leurs débouchés formant seulement une chaîne de postes d'observation ; tel était l'état de faiblesse de la gauche de la ligne. Je n'y comprends pas les Autrichiens placés au Cairo, et répandus dans l'Alexandrin ; se bornant à défendre la Bormida et n'agissant point de concert avec les troupes de S. M., ils ne changeaient point sa situation ; ils pouvaient même l'empirer en déterminant les Français à tomber de préférence sur le Piémont.

Article IV. — Etat de la défensive des Alpes. — Quant à la droite de la ligne, l'armée des Alpes la menaçait sur tous les points. On repoussa ses attaques le 6 avril au Mont-Cenis, mais le 18 le passage du petit Saint-Bernard fut surpris.

L'ennemi pénétra le 9 mai dans les vallées d'Oulx et occupa dans celle de Lucerne le fort de Mirabouc lâchement cédé par le gouverneur.

Vallée d'Aoste. — On arrêta les progrès des Français dans la vallée d'Aoste, en y augmentant les forces jusqu'à 15 bataillons et un régiment de dragons ; mais sa sûreté dépendait du respect que les Français auraient porté à la neutralité des Valaisans, sur laquelle on ne pouvait trop compter, au moment où celle des Gênois venait d'être violée.

Vallées intermédiaires entre celles d'Aoste et de Suse. — Les vallées entre celle d'Aoste et les Mont Cenis n'étaient garanties que par l'âpreté des monts qui en forment les têtes ; elles n'avaient que des milices pour les surveiller.

Vallée de Suse et ses dépendances. — Dans le département de Suse, il y avait seize bataillons compris les garnisons des forts d'Exilles, de la Brunette et de ses dépendances. Ces forces étaient insuffisantes pour chasser l'ennemi des vallées d'Oulx, ce qui obligeait à retirer les troupes des Mont Cenis : le délai en fut funeste, ces postes ayant été surpris ou forcés la nuit du 13 au 14 mai. La perte qu'on essuya contribua à diminuer les moyens de soutenir les fortifications de l'Assiette qu'on dut abandonner.

Vallée du département de Pignerol. — Dans les vallées du département de Pignerol, il y avait cinq bataillons qui ne complétaient pas même la garnison de Fenestrelles, et ce fort était menacé tout à la fois par les troupes que l'ennemi porta dans la vallée d'Oulx, et par celles qui avaient pris Mirabouc.

Vallées du Pô, de Vraita et de Maira. — La seule vallée du Pô était à couvert par l'âpreté du Mont-Viso, mais ailleurs la fonte prématurée des neiges ouvrait les passages. Les troupes françaises des vallées de Mont-Dauphin et de Barcelonette pouvaient descendre

Digitized by Google

d'autant plus aisément dans la plaine du Piémont par les vallées de Vraita et de Maira, qu'il n'y avait pas le sixième des troupes nécessaires à les défendre.

Vallée de la Stura. — La vallée de la Stura n'était pas mieux garnie, six bataillons compris la garnison du fort de Demont avec quelques centaines de milices en composaient toute la force ; elle était d'autant plus insuffisante à la garantir, que sa situation la rend attaquable par sa tête et par les hauteurs qui la séparent de la vallée de Tinée où s'étendit la colonne de la gauche de l'armée d'Italie d'abord après la prise de Saorge : la difficulté de soutenir la haute vallée était si bien reconnue que, dès le commencement de mai, on avait déterminé de se replier sur Demont, si l'on était menacé d'attaque.

Vallée du Gesso. — La vallée du Gesso était exposée dans tout le vaste contour de sa tête ; pour la garder, il y avait un bataillon à moitié ruiné avec 5 à 600 milices, la plupart Niçardes, trop épuisées de fatigue à pouvoir y compter beaucoup pour soutenir ces cols pénibles à garder.

Vallée de la Vermenagna et camp du Bourg. — Les Français maîtres des hauteurs de Tende l'étaient de pénétrer dans la vallée de Vermenagna ; le camp du Bourg était le seul obstacle à gêner leur entrée dans la plaine par la grande route de Nice. 9.000 hommes le composaient compris la garnison de Coni, laquelle devait se jeter dans la place en cas de retraite, aussi l'on ne pouvait en tirer des troupes pour renforcer les parties faibles.

Article V. — Insuffisance des forces pour défendre les vallées des Alpes et celle de l'Apennin, du haut Tanaro. — Le total de celles répandues sur la vaste circonférence des Alpes occidentales et les Apennins, du haut Tanaro jusqu'à Ceva, les garnisons des forts et le camp du Bourg étaient de 30.000 hommes compris les troupes légères, outre trois ou quatre mille milices ; il ne restait plus à disposer que de la cavalerie, dont on ne pouvait se servir avec avantage qu'au débouché des vallées ; ces forces n'étaient nullement proportionnées à l'étendue immense à défendre, ni à celles qui les attaquaient. Les Français pouvaient encore s'augmenter aisément par des réquisitions, s'ils avaient eu le projet d'envahir l'Italie, comme paraissait l'annoncer l'ouverture prématurée de la campagne et les efforts inouïs qu'ils faisaient pour se rendre maîtres des passages. On était par conséquent dans le cas où tous les grands capitaines conseillent de les abandonner, et réunir les forces aux débouchés des vallées.

Article VI. — Conséquences utiles d'avoir abandonné la vallée de

Digitized by Google

Vermenagna. — Le général Colli, en portant son armée au camp du Bourg Saint-Dalmas, se conformait tout à la fois aux règles de l'art militaire, au besoin impérieux de donner un repos aux troupes pour les remettre des fatigues ; il prenait en même temps une disposition à pouvoir disputer à l'ennemi l'entrée dans la plaine en paraissant lui céder le passage le plus favorable à son objet, ce qui a été peut-être le plus heureux de cette manœuvre, cela ayant dû contribuer à éviter beaucoup d'hostilités au Piémont, et à l'issue de la campagne, car s'il s'arrêtait à défendre la vallée de la Vermenagna, les positions y sont si avantageuses que probablement les Français auraient préféré de les tourner en s'engageant à bonne heure dans la plaine, et ne pas l'abandonner entièrement lorsque des événements inattendus déterminèrent leur retraite de Roccavion. Au contraire ils s'arrêtèrent sur les cols pour attendre que la récolte des foins leur fournît le moyen d'entrer en Piémont par la belle route de Nice avec bagages, munitions, trains d'artillerie de siège et de campagne.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Plan défensif, étendue et division de la ligne. Dispositions et opérations du centre dans le courant de mai. Réfutation du dangereux système de défendre les cols.

Article Ier. — Difficultés d'établir le plan de défense. — Les bons ou mauvais succès de la guerre dépendent presque toujours du plan qu'on adopte pour la conduire et des modifications à faire à cette vue générale, pour bien régler les opérations à mesure que la situation des choses change. Tout le système défensif se trouvait dérangé par les revers qu'on venait d'éprouver, mais il était très difficile d'en former un convenable aux circonstances du moment et contraire aux desseins de l'ennemi qu'on ignorait. Les Français menaçant du haut des Alpes de fondre de toute part dans les plaines du Piémont, cela donna lieu à conjecturer différemment la suite de leurs opérations et fit naître des idées diverses sur la défensive à opposer.

L'espoir de déterminer les Autrichiens à s'avancer pour défendre l'avenue du Tanaro réunit les sentiments pour dégarnir la gauche de la ligne, d'abandonner la position de Ceva et son fort à ses propres forces et joindre le surplus des troupes aux ordres du général d'Argenteau à l'armée de Nice, mais les avis furent différents sur la position qu'elle prendrait.

Sentiment du général de Vins. — Le général de Vins dont la santé ne lui permettait de diriger les opérations militaires, qui les conseillait, opina le 11 mai de la placer en un camp retranché entre Saluces et Coni. Dans le délai de la recherche de ce camp, il changea de sentiment, sans varier de principe. Le 25 mai, son projet adopté par la cour était de la camper simplement à Saluces pour se porter à ses environs où le besoin l'exigerait ; il laissait un corps volant à Notre-Dame del Olmo aux ordres du général d'Argenteau pour protéger la campagne aux environs de Coni.

Examen de ce sentiment. — L'empressement qu'on eut pour l'exécution de ce plan était dangereux; il pouvait tout au plus convenir si

Digitized by Google

l'ennemi eût agi décidément sur le Piémont par une invasion rapide en commençant à dégorger par les vallées des Alpes, alors il était utile de porter des troupes à leurs débouchés, d'autant plus qu'on les rapprochait de la capitale qui en était dégarnie; mais devancer une opération qui mettait à découvert la campagne comprise entre la Stura et le Tanaro, la partie de la frontière du Piémont où sont les routes les plus aisées, celle où les neiges n'étaient plus un obstacle, comme du côté des Alpes, c'était en quelque manière déterminer l'ennemi à faire dans cette partie ce que l'on craignait pour l'autre ; et si ses vues étaient de faire une guerre méthodique en Piémont, on l'engageait à hâter ses opérations, on les facilitait en laissant libre l'entrée de la plaine par la route de Nice, l'unique pour seconder le siège de Coni dont la prise était la chose la plus capable d'assurer l'expédition du Piémont.

Avis du général Colli. — D'après ces considérations, le général Colli jugeant du vrai dessein de l'ennemi crut qu'on devait tenir le camp du Bourg Saint-Dalmas autant qu'on pourrait, car en couvrant Coni il était très propre pour en imposer à l'ennemi. L'événement a prouvé en sa faveur, mais le poids de ses raisons se reconnaît encore de l'avantageuse disposition de ce camp dont suivra l'exposé.

Article II. — Etendue et division du commandement du général Colli. — Le commandement du général Colli embrassait la partie de la frontière du Piémont depuis le mont Viso jusqu'à Ceva ; la droite comprenait les grandes vallées du Pô, de Vraita, de Maira et de la Stura; le centre celles du Gesso, de la Vermenagna et de Pesio ; la gauche, les pays compris entre cette dernière vallée jusqu'à Ceva, et le camp du Bourg en formait le point central.

Article III.— Situation et avantages du camp du Bourg Saint-Dalmas. — Ce camp est situé au débouché des vallées de la Stura, du Gesso et de la Vermenagna, la première et la dernière praticables avec l'artillerie et bagages donnent les passages les moins difficiles pour venir de France en Piémont. Ils aboutissent à la plaine à une langue de terrain bordée par les rives élevées du Gesso et de la Stura, de la largeur d'environ un mille et demi sur quatre, longueur à compter du Bourg à la ville de Coni située à son extrémité au confluent des deux rivières.

Une armée peut camper dans cette plaine suivant sa largeur, faisant front à la venue des vallées, ou bien selon sa longueur où elle est avantageusement placée pour arrêter l'ennemi au débouché des vallées et couvrir Coni, si sa force lui permet de mettre un flanc sous la protection de cette place et appuyer l'autre aux hauteurs du Bourg.

Première disposition des troupes à ce camp. — Le général Colli

Digitized by Google

n'avait pas assez de troupes pour occuper ce camp avec tous les avantages, mais les objets qu'il remplissait lui parurent d'abord d'une importance à ne devoir l'abandonner, à moins d'y être obligé par des forces supérieures : cependant il n'y disposa point d'abord l'armée d'après ce but, l'ayant campée irrégulièrement autour du bourg avec quelques bataillons cantonnés dans ce village, les troupes légères en avant-garde dans les vallées du Gesso et de la Vermenagna. Il jugeait de ne pouvoir soutenir cette position, si on l'attaquait avant de l'avoir fortifiée et ses troupes non remises des fatigues à reprendre leur vigueur ; ces raisons et celles de la cour qui ne voulait rien risquer, l'engagèrent à donner d'abord les dispositions pour faire passer l'armée en cas d'attaque au camp de la Madone del Olmo sur la rive gauche de la Stura, près de Coni ; en même temps il ordonna au général d'Argenteau de venir camper à la tour de Pesio à portée de soutenir sa retraite et le joindre; il s'y rendit le 17 mai avec 3.594 hommes compris 598 de cavalerie, laissant des avant-postes vers les débouchés des vallées d'Ellero et de Pesio, et détachant le bataillon autrichien qui vint camper sur la rive gauche du Gesso, où aboutit l'avenue de de Boves.

Total des troupes du centre de la ligne. – Le total des troupes du centre de la ligne, compris les bataillons destinés à compléter la garnison de Coni, était de 13.319 effectifs.

Troupes de ligne	10.086
Troupes légères.	1.094
Milices	1.030
Cavalerie	827
Artillerie	252
Total	13.319

Article IV.— Idée de la levée du peuple en masse. — Pour suppléer à la médiocrité de l'armée, on eut recours à la levée du peuple armé en masse, à cette force défensive qui serait le plus ferme rempart des Etats, si depuis l'introduction des troupes de ligne en Europe la politique des gouvernements n'avait tendu à laisser perdre l'usage des armes au peuple.

Le danger imminent d'une invasion fait taire les craintes qu'on a d'un peuple armé, et l'on ne pense plus que d'opposer au torrent tous les moyens qu'on a pour l'arrêter. On ordonna au peuple de se rassembler au son du tocsin annonçant l'approche de l'ennemi, de marcher sous la conduite des titrés, des administrateurs, des apparents des lieux, pour le combattre avec une arme quelconque au défaut de

Digitized by Google

fusil, se pourvoyant de munitions de guerre et de bouche pour quatre jours ou fournies par les communautés à ceux qui manquaient de moyens.

Article V.— Opérations du centre de la ligne.— Dans le courant de mai, il ne se passa aucun fait intéressant au centre de la ligne ; l'ennemi fit quelques courses jusqu'à Limon pour reconnaître le pays sans s'y arrêter ; il se borna à garder le col de Tende et celui des Fenêtres qu'il reprit le même jour que l'armée se rendit au camp du Bourg, au moment qu'on déterminait d'en retirer les troupes ; aussi je n'en rapporterai le détail que pour servir à réfuter le dangereux système de la défense des cols.

Prise du col des Fenêtres. — Les Français emportèrent le col des Fenêtres en l'attaquant de front, montant une gorge resserrée de neige glacée, si rapide, que pour la descendre sans risque il fallait se glisser sur le dos.

Environ 100 hommes et quelques milices gardaient ce col qui conserve à peine la largeur d'un trabuc obstrué par les neiges ; les hauteurs de sa gauche sont inaccessibles et celles de l'autre côté ne se gravissent qu'avec peine ; l'on a lieu de présumer, que les Français ne tentèrent pas de les gagner, d'une lettre à leur commandant où l'on voit que l'officier destiné à les défendre se rendit prisonnier avec 10 hommes, après qu'on eut cédé au col. La perte que l'on fit n'est pas exactement connue et l'on ignore celle de l'ennemi, mais il importe bien plus de connaître les causes qui, indépendamment de la valeur des troupes, produisirent sous peu de jours les trois prises d'un col aussi difficile et celles des autres passages des Alpes qui ont eu lieu à peu près en même temps, parmi lesquels doivent faire époque le Saint-Bernard et le mont Cenis, munis à grands frais, gardés pendant deux hivers avec des dépenses énormes et la ruine des troupes, enfin perdus avec beaucoup d'artillerie et d'hommes dans le temps où on les croit plus communément assurés par les neiges et la rigueur des saisons, qui sont les premières causes de leur perte.

Article VI. — Exposé des causes qui contribuent à la perte des cols, pour démontrer combien il est dangereux d'entreprendre la défense de plusieurs.— Les neiges, au lieu d'être un obstacle pour gravir les montagnes, favorisent, si l'on choisit le moment à propos qu'elles portent, pour gagner ces points qui dominent les passages dont la plupart ne peuvent se garder continuellement pendant la durée des neiges, qui ne permettent pas même de tenir sur les cols les hommes nécessaires à les défendre.

Dans ces circonstances, les troupes souffrent tellement par les tourmentes et le froid, qu'on achèverait de les dégouter, si l'on exi-

Digitized by Google

geait du soldat cette exactitude de service qui met à l'abri des surprises.

Tout soldat qui réfléchit, tombe bientôt dans l'abattement, obligé dans ces conditions à rester presque continuellement renfermé dans des baracons; l'ennui le porte à comparer ses souffrances, ses privations à son état passé, il n'en ressent que plus vivement cette continuité du mal-être propre à l'éloigner de se défendre. Vaincre alors est pour lui la continuité des peines qui ont souvent porté les armées à demander de les mener au combat pour s'en délivrer; dans cet espoir, les hommes affrontent les plus grands obstacles, au lieu que les peines dont ils ne voient pas le terme, consternent leur courage; aussi l'ennemi qui part en nombre supérieur du fond des vallées bien reposé et préparé pour les attaquer, est comme assuré du succès; car s'il ne parvient pas à se rendre maître des passages, il est certain de n'avoir à combattre que des soldats transis de froid, accablés de fatigue qui ne sentent plus d'intérêt à se défendre. Voilà pourquoi les Français réussirent si aisément à l'ouverture de cette campagne à se rendre maîtres des hauteurs des Alpes.

Mais pour achever de prouver combien il est pernicieux de défendre un grand front de montagnes en gardant les cols, il faut encore connaître les dangers de la belle saison. Le séjour des troupes est toujours pénible dans ces lieux agrestes, quoique dégarnis de neige, communément il n'y a ni abri, ni bois, et l'eau est souvent très distante des postes à garder : l'on ne pourvoit qu'imparfaitement à ces objets, et avec des dépenses excessives, et les troupes y sont toujours exposées à des fatigues qui les ruinent sans combattre. D'ailleurs la belle saison, au lieu de les diminuer, les augmente plutôt; outre les passages praticables à une armée, elle en ouvre quantité d'autres avec des sentiers presque inconnus qu'il faut garder, autrement l'ennemi s'en sert pour tourner les dispositions préparées pour défendre les premiers Ceci oblige à diviser considérablement les forces, avec le désavantage encore de ne pouvoir se secourir en cas d'attaque, se trouvant séparé par des hauts monts, des précipices qui allongeut les communications ou les empêchent, au lieu que l'ennemi peut réunir les siennes pour en emporter un, ce qui est suffisant pour rendre inutiles toutes les dispositions faites sur les autres. Une cause morale contribue encore à la perte des cols; ceux qui les défendent se voyant attaqués, sont consternés de l'audace qui ose les affronter dans ces fortes positions, au point de leur faire perdre de vue ce que la nature et l'art ont fait pour accroître leurs forces ou suppléer à leur médiocrité; la crainte les gagne et les fait fuir. Mais le pire c'est encore que les hommes, perdant les lieux où ils ont mis leur confiance,

Digitized by Google

deviennent incapables d'offrir une vigoureuse résistance aux progrès de l'ennemi ; ordinairement une terreur générale est la suite de la défaite de quelques troupes dans ces positions. Au reste si la prévention ne l'emportait souvent chez les personnes éclairées, l'on aurait évité dans cette guerre les inconvénients de la défense des cols, car tous les grands capitaines tant anciens que modernes l'ont réprouvée. Ces génies supérieurs qui, portant leurs jugements sur les événements dont l'homme est le sujet, n'oublient jamais de prendre en considération les causes morales et physiques qui concourent ordinairement à leur production, ont établi que s'il y a plus d'un passage à garder, il faut aller au delà des cols à la rencontre de l'ennemi ou l'attendre en deçà pour le combattre dans les montagnes.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Des dispositions et opérations de la droite de la ligne depuis l'ouverture de la campagne jusqu'au commencement du mois d'août.

Article I. — Division du commandement et premières dispositions dans les vallées du Pô, de Vraita et de Maira. — L'on a vu que la droite de la ligne embrassait les quatre grandes vallées du Pô, de Vraita, de Maira et de Stura qui dérivent de la chaîne centrale des Alpes, reçoivent les eaux d'autres moindres vallées, et débouchent à la plaine : les trois premières réunies sous le commandement du major général marquis de Provera, et la dernière sous celui du major général comte Christ, à l'exception de huit jours qu'il se trouva subordonné au major général comte de Zimmerman.

Au commencement de la campagne, le général Provera avait deux régiments et des milices n'excédant pas en tout 1.400 hommes ; on tira de l'armée de Nice un régiment pour le renforcer sur l'avis que les Français projetaient de pénétrer dans la vallée de Vraita. Ils en firent la démonstration le 9 mai par un petit corps qui s'avança jusqu'à la Chanal, et fut repoussé. Apparemment ils ne voulaient que favoriser l'opération sur Mirabouc ; la perte de ce fort rendant la situation de ce général plus critique, on lui expédia du camp du Bourg un autre régiment, et le 14 mai il eut 3.455 hommes entre troupes de ligne et milices ; de celles-ci, il en répartit 250 dans trois endroits de la haute vallée du Pô sous la direction du chevalier Bergera, et distribua tout le reste dans plusieurs villages et hameaux à portée de la ligne de défense qu'il projetait de former, dont la direction coupait par travers les vallées. Commençant du mont Viso, elle suivait la gauche du vallon de Valante jusqu'à Castel-Pont, de là passant par les hauteurs de Pietra Lunga sur le contrefort qui sépare les deux origines de la Vraita, ensuite par le col d'Elva elle traversait la chaîne entre Vraita et Maira pour arriver au pont de la (1)

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

dans la vallée de la Maira, où il destina le major général comte de Sonaz avec son régiment de Savoie et cinq compagnies de milices, le tout faisant 840 hommes ; il lui en resta 2.365 pour défendre la vallée de Vraita, où il prit son quartier à Chateau-Dauphin. Cette disposition n'était au fond qu'un cordon d'observation très faible ; sa ligne de défense exigeant beaucoup plus de troupes, il en représenta le besoin à son général commandant ; mais par une singularité de circonstance, au lieu d'augmenter, elles diminuèrent d'un régiment qu'il laissa passer le 18 mai dans la vallée de Luzerne à la demande de Monseigneur le duc d'Aoste, et fut longtemps sans rien recevoir en remplacement.

Article II. — Premières dispositions dans la vallée de Stura, repliement de sa défense sur Demont. — Dans la vallée de Stura, on garda pendant l'hiver la gorge qui aboutit au col de la Magdelaine, en tête de la vallée, au moyen de quatre redoutes couvertes, ou soit baracons crenelés munis de deux pièces d'artillerie, construits deux de chaque côté de la gorge sur des plateaux qui sont le long des pentes qui la bordent.

Vers la fin d'avril, le général Christ fit travailler à la réparation des baracons construits l'année précédente sur divers cols communiquant cette vallée avec celle de Tinée pour abriter les troupes et les garder ; il en cantonna en échelons dans les vallons des Bains et de Sainte-Anne pour garder la défense des cols en tête de ces vallons.

Mais les forces à sa disposition étaient insuffisantes pour soutenir la haute vallée ; elles ne passaient pas 1.500 hommes compris toute espèce de troupes, le 2 mai, que le général Zimmermann en vint prendre le commandement ; la difficulté de les augmenter nécessitait le resserrement de la défense ; à cet objet, la cour lui expédia, le 3, le major Zino d'artillerie pour concerter ce repliement. Le 4, l'ennemi se présenta sur le col de la Magdelaine, et se borna à une démonstration d'attaque, mais la matinée du 10 il surprit la garde du baracon du col de la Porticiola, qu'il fit prisonnière à l'exception de quelques individus. Maître de ce passage, il l'était de descendre dans le vallon de Sainte-Anne, et agir pour couper les troupes du col de la Magdelaine. Aussi le général Zimmermann en apprenant la prise de la Porticiola crut devoir hâter sa retraite ; en conséquence, il ordonna de distribuer aux troupes et aux habitants les vivres qu'il ne pouvait emporter des magasins de la haute vallée ; il fit retirer l'artillerie des baracons, les abandonna sans les détruire pour cacher sa retraite. Elle commença le soir du 10, à l'entrée de la nuit, par un détachement de milices d'avant-garde ; venaient ensuite les troupes de ligne, et après, l'artillerie traînée à bras, ayant pour escorte un détachement

Digitized by Google

de Courten, qui firent l'arrière-garde, et servirent très bien pour éviter de la perdre. Tout se rendit à Demont dans la journée du 11, à l'exception d'une garde laissée aux barricades, de quelques troupes et milices avec deux canons pour défendre Vinadio ; il ne resta hors du fort qu'environ 5 à 600 hommes, la plupart de milices, et le genéral de Zimmermann passa au camp du Bourg.

Cette retraite qu'on aurait exécutée difficilement si l'ennemi avait agi pour l'empêcher ou la harceler, a paru précipitée, n'ayant éprouvé aucun obstacle.

Article III. — Entrée des Français dans la vallée de la Stura, au mois de mai. — Les Français vinrent occuper les baracons de l'Argentière, et s'avancèrent ensuite à prendre possession des villages au-dessus des barricades. Le 13, environ 1.000 hommes descendirent à Sabernoi dans le vallon des Bains, et le 16 ils se portèrent dans le fond de la vallée sur le grand chemin, tandis qu'un autre corps essaya d'y arriver par le vallon de Sainte-Anne ; mais des paysans armés placés sur sa droite l'empêchèrent, ce qui déconcerta probablement leurs desseins, car les autres retournèrent à Sabernoi sans avoir rien entrepris. Le même jour ils tentèrent de chasser la garde des Barricades qui les repoussa.

Le 18, les Français repassèrent de Sabernoi à Isola, s'assurèrent de l'entrée de la vallée par un corps cantonné dans les bâtiments de l'église Sainte-Anne au vallon de ce nom, et en gardant en force les baracons de l'Argentière.

Ses habitants demandent à s'armer. — Malgré l'art séducteur de s'annoncer amis et libérateurs du peuple, l'invasion imminente de la vallée de Stura réveilla dans les habitants le sentiment naturel à l'homme de fuir son ennemi, de se réunir pour le repousser de ses foyers. 84 paysans expatriés de l'Argentière et de Bersezio demandèrent les premiers à s'armer en milices, et successivement les communautés de Demont et de la vallée supérieure offrirent d'en fournir 500, avec la simple paye du pain, riz et lard pour couvrir, disaient-ils dans l'exposé, leur armement volontaire, et éviter les mauvais traitements qu'il leur aurait attiré s'ils tombaient entre les mains de l'ennemi.

A ce trait caractéristique, convenons de la facilité d'avoir des défenseurs ; si un gouvernement en manque, c'est qu'il ignore l'art d'ameuter les hommes.

Ils attaquent l'ennemi à l'Argentière, le 25 mai. — L'effet suivit de près leur bonne volonté ; ayant résolu en même temps d'attaquer l'ennemi à l'Argentière, ils ne le différèrent que pour inviter les habitants de la haute vallée de Maira à seconder leur dessein.

Digitized by Google

Le général Christ, quoique mal augurant de cette entreprise, crut devoir y donner son consentement pour ne [pas] les confirmer dans les idées qu'on ne voulait les laisser agir, ni défendre, et que les Français connussent qu'ils étaient contre eux.

On était au rendez-vous aux barricades le matin du 25, où environ 300 Français vinrent comme les inviter à les poursuivre, ils les poussèrent vivement jusqu'aux baracons, mais l'affaire se termina à leur désavantage par la perte d'une vingtaine d'hommes, soit pour n'avoir été aidés par les gens de la vallée de Naire, ou que l'ennemi prévenu eût disposé les choses à les faire échouer.

La presque impossibilité de tenir secrètes ces attaques d'armement de peuple les rendra toujours périlleuses ; leur commandant risque de compromettre étrangement leur réputation, car pour tirer quelque parti d'une bande de peuple il faut la faire agir vivement, et l'on s'expose à tomber dans les embuscades ; si pour les éviter on la conduit avec circonspection, cela en ralentit l'ardeur, la crainte succède, on fuit en accusant le courage des conducteurs.

La demande des habitants de la Stura rentrant dans la levée du peuple en masse resta sans suite.

Article IV. — Augmentation des Français dans la vallée de Stura au mois de juin. — Au commencement de juin, les Français se renforcèrent dans la vallée de Stura, portèrent environ 1.500 hommes dans les deux vallons contigus de Sainte-Anne et des Bains, réoccupèrent ce dernier par 7 à 800 hommes cantonnés à Sabernoi, et gardèrent les hauteurs de son débouché au-dessus du hameau des Planches ; leurs forces arrivèrent en tête de la vallée de 4 à 5.000 hommes ; [ils] établirent un poste avec du canon au-dessous de Bersezio en face des Barricades.

Le 5 ils prennent poste aux Barricades. — Le 5, ils gagnèrent les hauteurs dominantes du défilé, obligèrent la garde à se retirer, et cela est annoncé à la Convention comme un grand succès ; mais en voici le détail pour faire connaître combien on altère dans cette guerre les faits militaires.

Détails de cette occupation. — Un capitaine, un lieutenant, quelques soldats et environ une centaine de milices composaient cette garde ; elle se tenait habituellement dans les anciens retranchements de la butte des Barricades à la droite de la Sture ; l'officier de garde voyant les Français disposés à l'attaquer détacha 25 hommes à chacune des hauteurs latérales, mais l'ennemi arrivant beaucoup plus fort ne leur permit pas de les défendre ; on les céda, et la retraite nécessitée se fit sans essuyer la moindre perte.

Observations sur la défense des défilés par des petits corps. — Ce

Digitized by Google

fait peu important en lui-même sert à observer qu'une troupe insuffisante à défendre un passage resserré ne doit point l'essayer en tenant sa force dans le bas à un poste fixe en vue de l'ennemi, mais plutôt en se cachant, en s'éparpillant sur les hauteurs dominantes, dont une conservée empêche l'ennemi de passer par le fond.

Article V. — Disposition défensive à travers la chaîne séparant Stura et Maira — La garde des barricades se réunit aux troupes de Vinadio, qu'on augmenta même par des détachements de la garnison du fort de Demont ; cependant elles n'auraient pu couvrir ce village des ennemis des vallons de Bains et de Sainte-Anne, si la fonte des neiges n'eût nourri la grosseur de la rivière à y mettre obstacle : pour le garantir du côté des hauteurs des Barricades, on plaça une garde de milices au-dessus de Sambuco sur le devant de Pra du col d'Irasque en tête du vallon de ce nom, et ce col facile à défendre fut gardé par un détachement qui repoussa les tentatives de l'ennemi le 17.

Idée topographique de la situation — La sûreté de Vinadio dépendait encore d'empêcher l'ennemi de gagner ses revers en longeant la chaîne entre Stura et Maira qui, au droit de Vinadio, prend considérablement de largeur, se ramifiant à former la vallée de Grana qui débouche à la plaine, et les deux vallons de l'Arma et d'Irasque aboutissant à la Stura, le premier à Demont, le second à Vinadio. Les têtes de ces vallons et vallées existent sur une même ligne au-devant de laquelle coulent en directions opposées le vallon de la Marmor allant dans la Maira, et celui de la Madone qui traverse le Sambuc et se jette dans la Stura ; la droite du premier et la gauche du second composent la ligne à défendre : sa longueur exige près de huit heures pour se porter d'une extrémité à l'autre suivant les sentiers au long des vallons, et plus d'une journée pour la parcourir par les hauteurs à cause des détours à faire pour contourner les parties impraticables qui empêchent la prompte communication des postes en cas d'attaque ; elle en exige plusieurs sur son front, et un très fort à Vinadio pour prévenir l'ennemi de gagner les débouchés des vallons d'Irasque et de l'Arma, et prendre à revers la disposition.

Difficultés pour l'aborder et en occuper les postes. — La difficulté de l'aborder de front suppléa d'abord au manque de troupes et en fit la sûreté.

Les Français du fond de la vallée de la Stura pour l'attaquer devaient gravir la montagne plus de quatre heures, et deux à traverser les neiges qui garnissaient encore les hauteurs en juin, au point de permettre seulement d'occuper le 21 celle de Nibies où est un col difficile, d'où l'on passe sur la crête du contrefort séparant le vallon de l'Arma et de la Stura ; la même cause empêcha de s'assurer de la

Digitized by Google

tête du vallon de l'Arma, autrement que par une garde placée dans les neiges soutenue par environ 250 hommes de toute troupe campés dans le vallon.

L'autre moitié de la ligne, couvrant la tête de la Grana, un flanc de la Maira, faisant aussi le commencement de la gauche du département du général Provera, était aussi garantie par la difficulté de l'abord et des neiges, au point qu'il fut suffisant de la surveiller jusqu'à la mi-juin par des patrouilles et par une compagnie de chasseurs de Nice cantonnée au village de la Marmora.

Article VI. — Surprise des gardes françaises au delà du col de l'Agnel le 3 juin. — Cette compagnie, l'unique renfort accordé aux demandes réitérées du général Provera, laissait toujours ses forces dans un état de médiocrité à ne pouvoir soutenir l'attaque, cependant il osa entreprendre utilement, expédiant 360 hommes au delà du col de l'Agnel, qui surprirent les détachements de Costerousse et de Fongillarde faisant 120 hommes, dont quarante restèrent prisonniers avec trois officiers, les autres tués ou sauvés par la fuite.

On repousse le même jour un corps français à la tête de la vallée de Maira. — Pendant qu'on exécutait cette opération, un corps français de 1.600 hommes passa de la vallée de la Stura par Servagno et la Montagnette dans la haute vallée de Maira ; une partie occupa (1) et ses hauteurs ; l'autre tenta d'en faire de même du Preit, mais ses habitants secourus par ceux de Canosio, unis à deux compagnies de milices, les repoussent et prouvent n'avoir nullement dégénéré de ce courage qui, dans les autres guerres, a fait réputer les hommes de cette vallée les plus belliqueux des Alpes ; une réputation aussi bien distinguée et si bien soutenue mérite d'observer à sa faveur, que si les Mairois invités à l'attaque des baracons de l'Argentière n'y ont concouru, c'est par défaut d'un concert bien entendu.

Article VII. — Position du col du Mul renforcée, sa force naturelle et ses fortifications. — Cette course de l'ennemi faisant craindre pour les cols du Mul, on y porta du renfort, et le général Sonaz envoya une centurie de Savoie camper dans le vallon de la Marmora à une heure de chemin de sa tête, sur laquelle on plaça deux compagnies de chasseurs de Nice pour en faire la garde ordinaire ; cette tête est contiguë à celle du vallon de l'Arma, il la domine et se flanque réciproquement à peu près en angle droit plus étendues ensemble d'un mille ; la rudesse des rochers qui les forment en difficulte l'accès, mais aussi gêne considérablement les mouvements des troupes pour s'entraider en occasion d'attaques. Celles destinées à défendre

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

cette position arrivaient à peine au quart de ce qu'elle exige ; on travailla à préparer un point de défense resserré en retranchant les grandes roches à la réunion des deux têtes, ressource dangereuse à mettre en usage si l'on n'a des troupes sur les derrières de ces postes pour les dégager et les garantir d'être environnés ; autrement ils causent la perte de ceux qui s'opiniâtreraient d'y tenir ferme.

Article VIII. — Seconde disposition défensive de la vallée de Vraita. — Les neiges du printemps qui avaient renfermé les cols n'étaient plus un obstacle à les passer au commencement de juillet ; l'ennemi s'annonçait disposé à les franchir, et à pénétrer dans les vallées de Maira et de Vraita. On crut mieux pourvoir à la dernière, en remontant sa défense au-dessous du confluent des principaux vallons descendant des cols qui donnent naissance aux deux origines de la Vraita, et faire comme une première ligne à couvrir tous les villages au bout des petites vallées où elles coulent.

Le village de la Chianale formait le point central de la droite de cette disposition, ayant des redoutes et des retranchements sur les hauteurs latérales, la gauche et le centre en étaient aussi munis ; tout était garni par trois bataillons et la compagnie de chasseurs Martin ; le reste des troupes dans la vallée de Vraita consistait en deux bataillons, dont un restait en seconde ligne, la moitié de l'autre en réserve à Château-Dauphin, et les deux compagnies restaient réparties pour surveiller les cols de Cervetto et d'Elva.

Observations sur cette disposition. — Quelques compagnies de milices placées en avant-gardes ne réparaient point le grand déficit des troupes pour soutenir les nouvelles défenses, aussi supposent-elles l'espoir fondé d'une augmentation, sans quoi comment comprendre qu'on s'étende quand la médiocrité des forces exige de se resserrer. La préparation des points forts serait également sans raison, à moins qu'elle n'eût purement en but d'en imposer à l'ennemi, car on ne doit nullement y avoir recours, si les forces sont disproportionnées à celles de l'adversaire et aux étendues à défendre, autrement elle causerait infailliblement la perte de ceux qui y mettraient leur confiance, comme l'on verra arriver ci-après.

Les rapports avec celles des vallées latérales. — Mais un défaut essentiel restait toujours à cette première ligne, celui de présenter un saillant fort avancé vers l'ennemi qui l'exposait aux surprises et la mettait hors de l'action, avec la disposition des vallées latérales, à pouvoir être tournée par ses flancs, si l'ennemi pénétrait dans les vallées de Pô ou Maira.

La première toujours confiée à la garde de quelques centaines de milices, et la seconde au régiment de Savoie dont trois compagnies

Digitized by Google

placées à la Bicocca et pour défendre le mont Pelvo et la gauche du vallon qui en dérive, et qui se rend à la Maira près du débouché de celui de la Marmora, où était placée une centurie pour défendre le fond de la vallée, et lier la communication avec l'autre centurie destinée à soutenir la tête de ce vallon dont on a déjà parlé.

Cette faible disposition était couverte par des gardes et postes d'observation en milices placés dans le haut de la vallée (1).

Aucun fait intéressant ne s'est passé en juillet et jusqu'au 14 août à la droite de la ligne, rencontres de patrouilles, attaques de gardes de si petit intérêt à ne pas mériter mention ; on s'est tenu de part et d'autre sur la défensive, ainsi il ne reste plus qu'à connaître les positions respectives des Français.

Article IX. — Forces et position des Français sur la droite de la ligne. — La colonne de la gauche de l'armée des Alpes était opposée à notre droite ; si tôt que les cols furent praticables, elle occupa les principaux points des têtes des vallées de Vraita et Maira avec des camps aux environs. En attitude menaçante de descendre dans ces vallées, les Français en répandaient le bruit en exagérant leurs forces ; on ne pouvait les observer placés sur les revers des Alpes. On les a conjecturés n'avoir pas excédé sur le front des trois premières vallées (1) ; celles qui ont pénétré dans la haute Stura ont mieux été connues : aux autres notions ayant concouru celles des gens du pays, on les évalua toujours, à quelques variations, de cinq à six mille hommes, ils se répandirent dans les villages supérieurs au Sambuco, et prirent leur point de défense aux Barricades ; ce défilé mérite d'être connu au titre singulier d'avoir été successivement occupé sans intelligence, et apprendre par là comme on doit disposer la défense de ces postes.

Description du défilé des Barricades dans la vallée de la Stura. — Entre Bersezio et Pont-Bernard, la vallée se resserre pour l'étendue d'un quart de mille à laisser seulement l'espace à passer la rivière et le chemin ; on a d'un côté une vaste roche à pic à laquelle succèdent divers ressauts formant autant de buttes sur la pente d'une montagne élevée, dont le sommet se trouve entre les cols de la Montagnette et de Servagno communiquant avec Pianés dans la vallée de Naire ; de ces cols descendent sur la Stura deux vallons enfoncés à précipices qui font ressortir la partie de montagne entre deux, à ressembler à un contrefort adossé à sa pente ; celui à l'autre flanc des Barricades est assez étendu ayant un col sur son milieu, communiquant les deux grands vallons qu'il y a à ses côtés ; en tête desquels sont les passages allant à Saint-Etienne dans la vallée de Tinée ; ce contrefort se ter-

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

mine sur la Stura par une vaste butte qui tient à une moindre, et au-dessus sont des sommets élevés de roches aiguës à paraître impraticables.

Dispositions pour le défendre avec des observations tendant à la connaissance de ce qu'on doit pratiquer en pareille situation. — La force naturelle des Barricades semble inviter à les défendre, mais leur situation dit aussi qu'on ne peut réussir, si l'on n'est maître des positions des chaînes qui les dominent, et donnent des passages sur leurs derrières. Sans égard à cette considération, on en prépara la défense à grands frais en 1744, en construisant des batteries à son fond, en fortifiant les buttes de ses flancs, et en les liant par des retranchements contigus, autant que les lieux le permirent, mais on négligea les hauteurs dominantes et surtout les passages venant sur ses derrières. Les Français en profitèrent pour tourner les Barricades et les prendre sans coup férir, mais cet exemple ne les a point éclairés à les occuper avec plus de sagesse, évitant seulement ce malentendu, cette superfluité de fortifications attestant toujours le peu de génie de leurs auteurs.

Ils retranchèrent simplement le saillant de la butte à la droite de la Stura dominant sur le village de Pont-Bernard avec quelques bouts de retranchements sur sa droite, et une batterie placée à flanquer sa gauche, et battre en plongeant le cours de la rivière, et le grand chemin. Cinq à six pièces d'artillerie garnissaient ces défenses gardées par un camp assis sur le plan de la butte fourni par les troupes de la vallée en se relevant et se renforçant au besoin. Les troupes cantonnées à Pont-Bernard et les gardes au-devant de ce village veillaient à la sûreté de son front, mais point de postes pour assurer les hauteurs dominantes et les passages tombant sur ses derrières. La seule précaution qu'on employa d'abord de ce côté fut de cantonner un corps de troupes au hameau de Servagno qui faisait des patrouilles sur les hauteurs et entretenait une garde de 60 hommes à la butte de Boletto qui s'élève à mi-pente de la Montagnette, et donne lieu à la formation d'un petit col où passe le sentier qui, du col de la Montagnette, vient s'unir dans le vallon de Servagno au sentier qui descend du col en tête de ce vallon. Cette garde chassée le 3 août, les Français retranchèrent le plateau de cette butte à faire front vers la descente de la Montagnette, et y placèrent deux petits canons ; cela ne remédiait point au vice primitif de la disposition, cependant on verra ce poste leur servir à l'attaque du 15 août parce qu'on voulut le forcer au lieu de le couper.

Disposition dans les vallons des Bains, et de Sainte Anne de Vinadio. — Les Français avaient encore pratiqué quelques retranche-

Digitized by Google

ments avec deux pièces de canons sur les hauteurs de Sainte-Anne pour servir de point de ralliement aux troupes gardant ce vallon et celui des Bains, formant une division de douze à quinze cents hommes de la colonne de la gauche de l'armée d'Italie.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Des dispositions et opérations de la gauche de la ligne depuis le 12 mai jusqu'au 15 août.

Article I. — Etat de la gauche de la ligne dans le courant de mai ; la campagne abandonnée à la garde des paysans et défendue par eux. Différentes attaques où ils sont agents principaux, elles en imposent à l'ennemi au point de le détourner de s'engager dans le Piémont avec des forces insuffisantes pour contenir les peuples. — Les Autrichiens ne remplirent point l'espoir qu'on eut en dégarnissant la gauche de la ligne ; leur manœuvre donna alors à connaître qu'ils n'avaient d'autre but que de couvrir la Lombardie en rejetant les Français sur le Piémont ; ils répartirent cinq bataillons dans les villes d'Albe, d'Asti, et de Cherasco au lieu de les porter à la défense de l'avenue du Tanaro, soutenir la position de Ceva où l'on avait laissé pour défendre les retranchements et le fort six bataillons, dont la force armée arrivait seulement à (1) hommes.

La garnison de la ville et citadelle de Mondovi consistait en deux compagnies de réserve, et la campagne était abandonnée entièrement à la défense des milices et du peuple armé en masse.

Le général Dellera commandant provisionnel de la gauche de la ligne et particulièrement des masses. — Pour diriger cette milice générale dans la province du Mondovi, on destina le lieutenant-général baron Dellera, créé en même temps gouverneur de cette province et commandant provisionnel de la gauche de la ligne.

Article II. — Les escarmouches sur la droite de la Corsaglia. — L'empressement du peuple à se défendre fut assez marqué, principalement celui des villages menacés. Le général Dellera crut devoir en profiter essayant de chasser l'ennemi de Casotto sans lui donner le temps de s'y renforcer ; il projeta de l'attaquer la nuit du 17 au

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

18 mai avec trois bandes de 300 hommes chacune ; et pour mieux les encourager, il leur unit deux compagnies de grenadiers de la légion légère qu'il tira du camp de Ceva.

Cette attaque, dont j'ignore les détails, n'eut pas le succès qu'on s'était promis, elle entraîna la petite guerre. Les Français surprirent la nuit du (1) au (1) la garde du col de la Pra où ils firent quelques paysans prisonniers ; cela anima les autres à en prendre satisfaction en voulant chasser l'ennemi de ce poste ; on l'attaqua malgré le manque de ceux de Pampara, et l'on fut repoussé.

Le lendemain on fut forcé de céder la Novanera, position vers le commencement du contrefort séparant la vallée de la Corsaglia du vallon de Casotto ; mais on défendit cette journée, et celle d'après, la serre de Pampara ; ensuite l'on y laissa une avant-garde, et l'on se replia à Roburent pour éviter d'être coupé. La même raison fit abandonner ce village le 26, et la troupe passa sur la gauche de la Corsaglia.

Attaque du poste de Sainte-Juliette sur les hauteurs de Perlo. — Pour détourner l'ennemi de s'étendre de ce côté, on l'attaqua le même jour au poste de Sainte-Juliette sur les hauteurs de Perlo sans succès.

Le défaut de concert fit manquer à l'attaque partie des milices qui devaient y concourir, et surtout l'heure convenable : le détachement des troupes de ligne expédié de Ceva à cet objet, après neuf heures de marche, n'arriva qu'à deux heures de jour. Les officiers qui le conduisaient jugèrent à propos de ne rien entreprendre, mais les milices et paysans déterminèrent l'attaque en la commençant : ils furent aussi les premiers à la quitter, car les ennemis les reçurent faisant un feu très vif à couvert de leurs retranchements ; plus forts que les assaillants, ils agirent au dehors pour les prendre en flanc, et la troupe se retira, laissant un officier blessé et prisonnier avec plusieurs soldats outre quelques morts.

Réflexion sur l'attaque de Sainte-Juliette. — Le défaut de concert qui fait manquer l'heure favorable, et partie des troupes destinées à concourir à une attaque, tient au manque de précautions de celui qui les projette.

Les attaques de jour en nombre inférieur des postes retranchés avec des simples parapets ne peuvent réussir, à moins que des lâches les défendent ; on ne doit les tenter que de nuit, en y employant encore des hommes choisis capables d'agir hardiment et par surprise ; si à cette attention on ajoute celle de tenir des troupes à portée

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

pour soutenir le succès, on fait des coups de conséquence sans beaucoup risquer.

Article III. — Service rendu par la masse. — Malgré le peu de succès des escarmouches et petites attaques que l'on vient de rapporter, dont le peuple a été l'agent principal, on ne saurait disconvenir que la levée en masse n'ait rendu un grand service dans cette partie. Dès qu'on eut retiré les troupes, rien autre empêchait l'ennemi de venir au Mondovi, qui lui offrait un point d'appui si avantageux dans le Piémont à l'inviter à saisir le moment pour le prendre, à lui en faire naître l'idée quand même il ne l'eût eue ; d'autant plus qu'en descendant du col d'Orméa par les hauteurs de Frabosa, et côtoyant ensuite la serre de Vico, il venait au Mondovi par une communication courte et facile à assurer.

Or si quelque chose a pu détourner l'ennemi d'une entreprise aussi décisive, c'est sans doute la crainte de s'engager dans un pays coupé et boisé où tout passait pour armée.

Le peuple, par cela seulement qu'il fit connaître sa disposition à se défendre dans le moment où les Français n'oubliaient rien pour le soulever, a déconcerté leur projet, rendant vaines leurs trames, et servit peut-être plus utilement à garantir le Piémont d'une invasion, que toute autre disposition. En gagnant les sommets des Alpes, ils s'étaient mis en position d'encourager et profiter d'une insurrection du peuple, mais ne pouvant se flatter de l'avoir favorable, ils durent craindre que les mêmes hommes, que leur inexpérience dans les combats rendait impropres à soutenir un choc en rase campagne, ne les eussent détruits en détail s'ils les eussent attaqués dans leurs foyers en s'engageant dans l'intérieur du pays avec des forces insuffisantes pour les contenir.

Les efforts des montagnards du Mondovi pour repousser les Français, au moment qu'on les abandonnait à leurs propres forces, sont d'autant plus admirables que la conduite de l'ennemi dans ce moment n'avait rien de redoutable pour eux.

Article IV. — Secours accordés aux sollicitations des habitants de Mondovi pour couvrir cette ville. — Tandis que l'habitant de la campagne se battait, celui de la ville n'oubliait rien à solliciter des secours, redoublant les instances à mesure que l'ennemi gagnait du terrain. Le 24, on leur accorda un bataillon de grenadiers qui fut remplacé le 26 par un bataillon d'Aoste, et le général Dellera, à portée de sentir plus vivement combien il importait de soutenir des hommes dont le courage s'abattait, en s'indignant, tira du camp de Ceva un bataillon de la légion légère, qu'il employa en grande partie à renforcer les postes de Viola. Il tenta le 28 de reprendre

Digitized by Google

ceux de Roburent pour couvrir Montaldo qui fut occupé le même jour par l'ennemi, de sorte que son expédition manqua entièrement, mais sans perte de monde ; on fit quelques prisonniers.

Enfin la cour se rendit aux demandes réitérées des peuples du Mondovi, en déterminant de porter à leur secours la force du camp volant qui devait rester aux environs de Coni, lorsque l'armée aurait abandonné le camp du Bourg, ce qui fit suspendre l'exécution de ce dangereux projet au moment qu'on pressait le général Colli, comme à lui ordonner de l'effectuer.

Le général d'Argenteau retourne au Mondovi le 6 juin. La médiocrité de ses forces ne lui permet pas d'empêcher la prise de Viola. — Le général d'Argenteau se rendit à la ville de Mondovi le 1er juin avec deux bataillons, 400 Croates, et un escadron ; ces troupes et celles qui s'y trouvaient pouvaient à peine la garantir d'un coup de main ; cependant il envoya les Croates à Frabosa-Soprana pour renforcer les postes à ces environs. Celui de la hauteur du mont Mo, qui couvrait ce village vers l'avenue de la Montagne, fut alarmé le 3 pour favoriser l'opération sur le poste de Saint-Jacques de Viola; environnées, ainsi que ce village, à la pointe du jour trois compagnies de la légion furent faites prisonnières.

Article V. — Positions des Français sur la gauche de notre ligne. — Après la perte de Viola, la grande route de Mondovi à Ceva resta exposée à être interceptée ; si elle continua d'être libre, c'est que les Français passèrent le reste de la campagne sur la défensive. Dans cette partie, leur disposition principale régnait le long de la vallée du Tanaro, appuyant la droite au col de Saint-Bernard, et la gauche aux Viozène et Carnin, où étaient les troupes pour garder les cols ou Bouquins, des Salines, de Campané et de l'Asile ; communiquant ces deux hameaux avec les hauteurs comprises entre l'Ellero et la Corsaglia. Au centre, on gardait le pont de Nava pour assurer ce défilé en cas de retraite, et Orméa y formait le dépôt général. Le centre et la droite de cette ligne étaient couverts par les postes établis sur les hauteurs d'Orméa pour garder les cols de Faya, et des Termini en tête de la vallée de la Corsaglia, et par les postes défendant les passages de la tête du vallon de Casotto. En avant, l'ennemi occupait les villages situés à mi-pente des montagnes comprises entre le Tanaro et la Corsaglia, ou soit du pays au-dessus de l'alignement de Montaldo et de Scagnello ; outre les troupes qu'il tenait dans les villages, il avait de gros postes ou petits camps à des points avantageux dont les principaux étaient ceux des hauteurs de Casotto, de Saint Jacques de Viola et de la Novanera.

Ces camps étaient des points de ralliement de tous ces différents postes se défendant et se soutenant réciproquement, où était répandu

Digitized by Google

le fort des troupes de la colonne de gauche de l'armée d'Italie qui fut toujours d'environ 10 à 12.000 hommes.

Article VI. — Disposition défensive du général d'Argenteau. — Les forces ennemies en face du général d'Argenteau étaient supérieures aux siennes, car au 17 juin que toutes les troupes l'eurent joint, il n'avait que 2.590 hommes avec 407 chevaux ; il jugea ne pouvoir entreprendre de chasser l'ennemi de ses principales positions, et se borna à faire une disposition à couvrir le Mondovi.

Il établit un cordon des postes d'observation sur fa gauche de la Corsaglia de neuf milles de longueur commençant aux hauteurs au-dessus de Frabosa Soprana et finissant à Saint Michel.

Au-devant de la ville sur l'avenue de Vico, il fit construire deux batteries retranchées aux premières buttes qu'on rencontra en sortant ; il y plaça son artillerie consistant en quatre pièces de 4, deux de 8 et un obusier, et fit camper à leurs environs partie de ses troupes ; ceci ne pouvait avoir d'autre but que d'en imposer à l'ennemi, lui donner à croire qu'on aurait augmenté ses forces au besoin, autrement il n'avait pas de raison à couvrir la ville du côté le plus fort, d'étendre sa défense, lorsque ses forces exigeaient de la resserrer pour la rendre plus sûre et la faire avec moins de confusion.

Article VII. — Idée de la petite guerre sur la gauche de la ligne. — En avant de cette disposition sur la droite de la Corsaglia, on reprit quelques avant-postes, on se disputa la possession de deux ou trois villages qui furent successivement occupés par nous et par l'ennemi, ce qui occasionna plusieurs escarmouches avec des pertes à peu près égales de part et d'autre, qui décidèrent pour nous d'environ 200 hommes entre tués et prisonniers.

La campagne se passa sur la gauche en observation ; cependant les alarmes d'attaque furent continuelles ; l'ennemi ne cessa d'en répandre le bruit, de faire des mouvements et des changements de troupes pour y donner à croire ainsi qu'à leur augmentation.

Attaques des masses, causes qui les rendent impropres à agir offensivement. — Ces manœuvres loin d'abattre le courage des peuples l'animèrent, au point qu'au commencement de juin ceux des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi projetèrent de l'attaquer, les premiers à Loano, les seconds dans la vallée du Tanaro, et les derniers sur la droite de la haute Corsaglia, sans le concours des troupes. Les occasions où ils avaient agi ensemble avaient produit un éloignement mutuel ; se flattant de se distinguer et de mieux réussir en opérant seuls, et à leur gré, ils en obtinrent l'agrément de Sa Majesté ; mais le succès ne correspondit point à la bonne volonté de ces populations, non exercées dans les manœuvres militaires qui

Digitized by Google

donnent de l'assurance dans la réunion des forces agissant de concert; non accoutumées aux périls, la vue du danger d'aborder un ennemi aguerri, préparé à les recevoir en ordre, les consterna et les fit fuir, perdant quelques hommes, la plupart prisonniers.

Les Français ont exagéré ces avantages dans des rapports ridicules des défaites des masses ; mais cette force défensive ne rendit pas moins au Piémont le service qu'on a déjà observé : en le reconnaissant, il convient pourtant de ne pas se faire illusion, de distinguer sa valeur en elle-même, de celle qui fut l'objet de circonstances pour apprendre l'usage qu'on en doit faire : elle préserva le Piémont de l'invasion, parce que les Français comptant d'avoir le peuple favorable, ne s'étaient pas préparés d'y entrer avec des forces suffisantes pour les contenir; l'essai de l'armement en masse prouva que c'est non seulement une ressource incapable de suppléer la faiblesse de l'armée, mais pernicieux à l'employer à cet objet au point de devoir y renoncer ; on se méprit en croyant opposer aux Français une force pareille à celle qu'ils attaquaient, mais apprenons des inventeurs de la masse le parti que l'on en doit tirer.

De l'usage que l'on doit faire des masses. — La Convention nationale imagina l'idée gigantesque d'un peuple levé en masse pour relever le courage et remonter l'énergie de la nation, dans un moment où, vaincue par les ennemis et travaillée par des dissensions intestines, elle paraissait toucher à sa ruine; on l'annonça avec cet enthousiasme qui émeut un peuple en révolution, et ne paraît aux autres que le produit du délire ou du désespoir ; c'est ainsi qu'on jugea le décret qui ordonnait la levée en masse qui, à part l'expression, n'était qu'un avis à tous ceux qui étaient capables de porter les armes de s'exercer à les manier, pour être prêts à les prendre à mesure qu'ils en seraient requis. Cependant quoique le peuple français eût déjà un ordre de milice sous l'institution de gardes nationales, on ne le conduisit point à l'ennemi sous cette ordonnance ; la masse, dans l'exécution. se réduisit à des levées générales par progression d'âge pour recruter les armées : dans les pays où le peuple a perdu l'usage des armes, on ne saurait tirer d'autre parti utile de l'habitant de la plaine qu'en l'employant au recrutement des armées, après l'avoir exercé aux dépôts ou compagnies de réserve. L'habitant seulement de la montagne est propre à servir en troupes irrégulières pour faire la petite guerre dans son pays, s'il a en aversion la nation qui l'attaque ou qu'on ait l'art de l'animer contre l'ennemi.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Des opérations et dispositions du centre de la ligne depuis le commencement de juin jusqu'au 14 août.

Article I. — Contenance de l'ennemi depuis mai jusqu'à la fin de juin. — L'ennemi continua de garder les cols et se tenir dans l'inaction au centre de la ligne jusqu'au dernier juin ; il n'osait plus descendre à Limon depuis qu'une de ses patrouilles tomba dans une embuscade de nos troupes légères aux environs de Limonet ; cependant son avancement dans la vallée de la Stura sur la droite de la Corsaglia, et les mouvements continuels de ses troupes donnaient lieu à croire aux bruits, qu'il ne cessait de répandre, d'une attaque toujours prochaine.

Article II. — Déterminations de la cour sur la conduite des opérations défensives si les Français pénétraient dans la plaine du Piémont. — Les avis annonçant le commencement des grandes opérations à la moitié de juin, le général Colli en informa la cour, pour savoir comment il devait régler les siennes. Les déterminations prises d'après le sentiment du général de Vins portèrent de garder la position du général d'Argenteau, autant qu'on l'aurait pu sans risquer d'être coupé, d'abandonner le camp du Bourg, compléter la garnison de Coni, camper le reste de l'armée à Notre-Dame del Olmo pour gagner ensuite Saluces où le général Provera aurait réuni ses troupes à l'armée, et, si l'ennemi s'avançait pour l'attaquer, se replier sur le Pô.

Réflexions sur ces déterminations, dispositions du général Colli. — On ne voulut rien risquer, mais trop de précautions pour ne se compromettre à la guerre peuvent devenir nuisibles ; le transport de l'armée au camp de Notre-Dame del Olmo l'était au point qu'il convient d'en connaître le dangereux, pour qu'en pareille circonstance on ne revienne à cette idée.

C'est au-devant de Coni qu'il faut se placer si la médiocrité des

Digitized by Google

forces et la raison de ne rien hasarder ne permettent de tenir la position du Bourg, et disputer par un corps volant et des troupes légères les hauteurs du Bourg pour différer la réunion des forces que l'ennemi aurait en tête des trois vallées qui aboutissent à la plaine de Coni, qui ne pouvant se communiquer par les revers des Alpes qu'en faisant des détours de plusieurs jours, se réuniraient en deux marches à la plaine de Coni, si rien ne s'y opposait : aussi en occupant tout autre camp aux environs de cette ville avec des forces inférieures à celle de l'ennemi, on serait d'abord forcé à l'abandonner ; c'est ce que le baron Colli redoutait. Convaincu en outre qu'un général qui soutient une guerre défensive ne doit jamais désespérer de vaincre, ni quitter la campagne tant qu'il reste un certain nombre de forces, il donna, d'après ces principes, les dispositions pour se conformer aux ordres de la cour dans ses instructions aux troupes répandues dans les vallées pour effectuer leur retraite ; soit qu'elle fût obligée ou ordonnée, il leur recommanda de garder la meilleure contenance, et de rien négliger pour se procurer des avantages sur l'ennemi ; il fit préparer la démolition des ponts sur la Stura, et placer en même temps du canon à celui de Vignole pour protéger le passage des troupes, indiquant par là que son dessein n'était pas de se retirer sans faire le coup de fusil.

Malgré que ces forces ne lui permissent de défendre les hauteurs en tête de la vallée de Grana et du vallon de l'Arma, par où l'ennemi pouvait passer pour tomber sur le derrière du camp du Bourg, il en fit occuper les passages au moins pour en imposer à l'ennemi, ce qui est beaucoup faire à la guerre, lorsqu'on est faible. Dans cette vue, il redoubla ses instances au gouverneur du fort de Démont pour le seconder en fournissant des détachements de sa garnison au dehors de la place.

C'est ainsi que le général Colli se préparait à s'opposer aux desseins de l'ennemi en attendant leur développement ; il fut précédé d'une reconnaissance qui parut en être le commencement.

Article III. — Grande reconnaissance des Français du Vernant le 30 juin. — Le 30 juin au point du jour, 3.000 hommes arrivèrent du col de Tende au Vernant occupant les hauteurs à gauche de la vallée et s'élevant à mi-pente de la droite en direction du col de Ceresole, ou tête de la petite vallée de Boves ; les milices et les troupes légères se soutinrent à ce poste qui domine le Vernant ; ce village fut évacué sans perte, l'ennemi y séjourna, en repartit le soir, et le lendemain on reprit de part et d'autre les postes du jour précédent.

Article IV. — Détail topographique de la vallée de la Vermenagna et de ses rapports avec les vallées latérales, pour servir à l'intelligence

Digitized by Google

des opérations militaires. — L'exposé de la suite des opérations exige un détail topographique de la vallée de la Vermenagna et de ses rapports militaires avec les vallées latérales, intéressant seulement pour ceux qui désirent de les connaître à fond.

Situation de cette vallée, circonstances qui la rendent intéressante pour les combinaisons militaires. — A la vallée du Gesso qui correspond au repliement des Alpes, du couchant au midi, succède celle de la Vermegnana, confinant par sa droite à la vallée de Pesio ; elle prend son nom de la rivière qui coule dans son fond en direction du midi au nord, sur la longueur de deux milles. Une vaste position de la chaîne centrale des Alpes en forme la tête ayant plusieurs cols dont le principal est connu sous le nom de Tende, où passe la grande route de Nice qui suit le fond de cette vallée et la rend une des plus intéressantes relativement aux combinaisons militaires ; la construction de cette route a non seulement changé les données des opérations de la guerre du Comté, mais encore celles de la porter en Piémont ; les Français en prenant le pays de Nice n'ont pas de voie plus commode. Parvenus à Tende, outre la grande route, plusieurs autres chemins ou sentiers se présentent pour franchir de front les grandes Alpes et pénétrer en même temps dans les trois vallées contiguës du Gesso, de la Vermenagna et de Pesio.

Nature et direction des contreforts qui la séparent des vallées latérales. — Les contreforts qui séparent ces vallées et bordent celle de la Vermenagna, sont deux grandes branches de monts qui dérivent des hauteurs de sa tête et courent en directions si divergentes à son intérieur, qu'elles vont aboutir à des points fort éloignés de son débouché.

Ramifications dérivant de ces contreforts. — L'espace qu'ils laissent entre eux est rempli par un assemblage de rameaux ou petits contreforts qui dérivent des deux premiers.

1° *De celles à gauche de la vallée et des vallons principaux qu'elles renferment.* — Les ramifications à gauche de la vallée sont surmontées de hauts monts et comprennent six grands vallons, dont trois coulent dans l'intérieur de la vallée, en direction comme perpendiculaire à son cours ; celle des trois autres lui est parallèle et vont déboucher au Gesso et sont comme extérieurs à la vallée.

Parmi ces six vallons, les deux extrêmes sont les plus longs ; on les nomme les vallons de Palanfré et de Roaschia ; le premier finit au Vernant et reçoit près de son débouché le vallon Secco, l'un des intérieurs.

Le vallon de Roaschia débouche au Gesso en face d'Andonno ; il a deux origines qui se réunissent au village de Roaschia ; en remontant,

Digitized by Google

celle de droite conduit vers le commencement du vallon de Palanfré et l'autre en tête du troisième vallon intérieur ou des Gouderie qui débouche à la Vermenagna à demi-mille au-dessous du Vernant.

Quant aux deux autres vallons extérieurs, celui du milieu, nommé de Brignola, aboutit par sa tête au vallon qui vient des Gouderie ; enfin le dernier de ces vallons, appelé de Rosetti, est fort court ; en le remontant, on passe dans la vallée en droit de Robilant.

Des ramifications à droite de la vallée comprises entre son débouché et celle du Pesio. — Entre les débouchés des vallées de la Vermenagna et du Pesio, règne un bras de montagne fort étendu qui tient plutôt à la nature des collines ; très varié dans ses ramifications, il commence vers le Vernant à mi-pente du contrefort séparant les deux vallées et se termine sur le Gesso par un vaste rideau en face du Bourg Saint-Dalmas, praticable presque en tout sens. Il règne sur la crête un chemin qui tient à plusieurs autres qui donnent des communications pour passer de la vallée de Vermenagna dans le grand vallon de Boves où coule la Lozena ; ce vallon doit son existence au bras de montagne que l'on décrit, et sa tête forme une position militaire sous le nom de col de Ceresole d'où l'on monte à celle de Col-Piane, qu'on fera connaître ci-après. L'on voit déjà que la vallée de la Vermenagna est des plus propres pour la guerre de ruse et de chicane, et ce qui achève de la rendre telle sont ses communications avec les vallées latérales, n'en ayant cependant de directes, qu'à leur commencement.

Idée des communications de la vallée de la Vermenagna avec les vallées latérales. — En gravissant à pied les hauteurs au-dessus du Limonet, on passe au commencement du vallon de la Trinité, une des origines du Gesso ; l'on y arrive plus aisément avec des montures en remontant le vallon de Palanfré.

De Limon, on passe dans la vallée de Pesio par le Vacarile ou par Col-Piane qui sont deux grands prés sur le sommet de la montagne, précisément au commencement du contrefort séparant les deux vallées qui ne confinent que dans ces deux endroits.

Positions remarquables, Vacarile, Arpiolla et Armelline. — Ces deux prés tiennent par une baisse peu profonde où règne un sentier étroit pour passer de l'un à l'autre : les escarpements, ou rudes pentes qui les entourent, en forment deux fortes positions, surtout du Vacarile où l'on n'arrive que par quatre mauvais sentiers, dont deux passent par les crêtes de la montagne, et les autres serpentent un de chaque côté de ces pentes.

Il y a encore deux points remarquables dans la vallée de la Vermenagna : le mont Arpiolla qui domine au milieu de la vallée et fait

Digitized by Google

partie du contrefort qui sépare le vallon de Palanfré de l'origine de la Vermenagna qui vient de Limonet et correspond à l'Armelline, rideau isolé au fond de la vallée près de Limon qui, par son revers, communique directement avec le Vacarile, de sorte que l'on a dans l'Arpiolla, l'Armellina et le Vacarile, trois positions qui se lient parfaitement et entrent toujours dans les combinaisons militaires de la vallée de la Vermenagna.

Article V. — Dispositions des troupes répandues dans les vallées de la Vermenagna, du Gesso et de Pesio. — Comme l'on ne s'était point proposé de défendre cette vallée ni les latérales, il n'y avait des troupes que pour les surveiller et empêcher les ennemis d'y pénétrer trop légèrement : on ne tenait au mont Arpiolla et au Vacarile, que des gardes d'observations pour avertir les troupes légères répandues en échelons au Vernant, Robilant et Roccavion, qui tenaient des gardes sur les points éminents aux environs de ces villages ; mais après la descente des Français au Vernant, toutes ces troupes faisant environ 1.200 hommes, furent poussées en avant de Roccavion, gardé alors par un bataillon qui bivouaquait au-devant de ce village, détaché autour du camp.

Dans la haute vallée du Gesso, il n'y avait que deux compagnies de milices, et au commencement de la basse vallée, quelques compagnies de chasseurs gardaient le colet de Valdieri ; la vallée de Pesio n'était surveillée que par une centaine d'hommes, la plupart milices.

Article VI. — Dispositions des Français pour pénétrer dans la vallée de Vermenagna — Les opérations des Français furent précédées le 8 juin de l'établissement d'un camp sur le col de Tende de 200 tentes et d'un autre d'une cinquantaine à l'Alpe de Malberge sur les revers de la tête de la vallée de Pesio.

Occupation de Limon et du Vernant. — Le 9, ils vinrent s'établir à Limon, occupant l'Arpiolla et l'Armellina. Le 10 au soir, à 2 heures de nuit, ils montèrent au Vacarile, dont la garde se retira en déroute au moment d'être enveloppée. Placés sur les hauteurs à découvrir le pays et les gardes aux environs du Vernant, ils tentèrent d'occuper ce village la nuit du 13 au 14 en les enveloppant, ce qui leur réussit pour celles du col de Ceresole ; cependant ils ne firent en tout que 54 prisonniers ; la négligence de ces gardes causa leur perte ; mais une précaution qu'on doit avoir pour éviter ces enlèvements, c'est de ne pas tenir des fixes que l'ennemi puisse observer.

Les Français s'arrêtèrent au Vernant, formèrent leurs magasins à Limon, réparèrent le chemin qu'on avait dégradé pour retarder leur avancement.

Reconnaissance de la chartreuse de Pesio. — Le 21, ils reconnurent

Digitized by Google

la chartreuse de Pesio; environ 200 hommes y descendirent de Col-Piane vers les 6 heures du matin et y regagnèrent la montagne deux heures après, n'ayant pris qu'un rafraîchissement avec quatre bœufs aux moines.

Entière occupation de la vallée de Vermenagna, repliement des troupes du roi sur la gauche de Pesio. — Le 24, ils attaquèrent à bonne heure les troupes légères répandues sur les hauteurs de part et d'autre de la vallée, tandis qu'un corps s'avança lentement par son fond. Les postes garnissant la droite de la vallée se replièrent successivement les uns sur les autres en faisant continuellement le coup de fusil et passèrent le Gesso au pont de Roccavion ; le bataillon de garde à ce village les suivit en protégeant leur retraite ; un peu après, passa une partie des troupes légères qui se retiraient des hauteurs de la gauche de la vallée ; celles qui avaient gardé les têtes de vallons de Roaschia et de Brignola se retirèrent par le pont d'Andonno sans être poursuivies. La force des ennemis se porta sur Roccavion ; mais à part quelques éclaireurs, les Français ne dépassèrent pas les rives de ce village d'où ils firent un feu très vif sur le pont pendant qu'on le coupait ; mais quelques coups de canon faits à tir perdu le firent cesser et prouvèrent combien cette arme est capable de se faire respecter par le simple bruit. Ce repliement pouvait s'effectuer par les ordres qu'avait donnés le général, cependant il se porta à Roccavion pour le diriger et son exécution suivit en bon ordre.

Observations sur ce repliement. — A cette occasion, on observa qu'un feu supérieur bien dirigé sur des postes placés à des points éminents non retranchés contraint bientôt à les abandonner, et qu'une troupe inférieure en nombre à l'ennemi réussirait beaucoup mieux à retarder son approche en se disposant pour en harceler la marche en queue et en flanc, et surtout en ménageant des embuscades qui ont l'avantage de cacher la faiblesse des forces et de surprendre.

Article VII. — Situation critique du général Colli au camp du Bourg. — L'ennemi en prenant poste à Roccavion, on fut si près à ne pouvoir rester dans ces positions, si le Gesso n'eût formé entre les deux armées une barrière suffisante pour garantir d'une surprise, d'une attaque brusquée. Cette rivière qui n'est pas considérable par sa grosseur, sujette encore à diminuer en été, court rapidement sur un fond semé de grosses pierres, au point que l'eau qu'elle conservait encore ne permettait pas de guéer sans précaution, mais laissait toujours dans des circonstances bien délicates le général qui osait rester au Bourg après des ordres réitérés de ne rien compromettre, d'une intention prononcée pour l'abandon de ce camp. L'exception d'y tenir que le général de Vins mit dans son dernier sentiment, sous la res-

Digitized by Google

triction de battre l'ennemi, n'était qu'une raison de plus pour un général ordinaire de se retirer ; mais dans ces circonstances l'homme de génie qu'on veut trop guider ou contrarier dans ses vues, en est quelquefois tellement choqué à le porter à tout risquer pour arriver au point de se faire admirer; il ne craint plus même de commettre au hasard les choses que la seule prudence doit toujours régler. Aussi lorsqu'une guerre arrive au point de faire craindre pour les destinées d'un État, le parti le plus sage est celui de laisser agir librement celui à qui on en confie la garde, pour ne jamais le porter à sortir des bornes de la prudence. La cour revenue à ce principe eut lieu de se féliciter de sa dernière résolution, mais la conduite du général Colli à cette occasion fut si hardie et si imposante à paraître téméraire ; cependant en la suivant dans ses détails, elle offre une raison achevée de la stratégie la plus raisonnée.

Dispositions des troupes à ce camp. Réflexions sur ses fortifications. — Son premier soin après l'évacuation de Roccavion fut de disposer sa petite armée suivant la position la plus propre que le terrain paraisse indiquer. Le centre au Bourg, la droite se prolongeait suivant la crête des hauteurs jusqu'à la chapelle de Saint-Antoine, ayant en avant les troupes légères répandues au long du chemin qui règne sur les bords du Gesso, du Bourg jusqu'à Valdieri, et les troupes placées au collet de ce nom en formaient l'avant-poste. La gauche bordait la grande rive qui règne du Bourg à Coni, point de seconde ligne, et la réserve consistait en trois régiments de cavalerie ; aussi cette disposition n'était qu'un mince rideau à grands intervalles dégarnis de troupes, qui s'étendait de Valdieri à Coni; une nombreuse artillerie réparait un peu sa faiblesse et les retranchements que les troupes eurent ordre de faire sur leur front donnèrent sous peu de jours au Bourg et à ses environs des défenses imposantes pour ce qui n'est pas connaisseur en fortifications de campagne ; car ceux qui eurent occasion de les observer, ne reconnurent pas cette qualité et les trouvèrent si éloignées des bonnes règles de l'art à juger défavorablement les connaissances du général dans cette partie. Aussi sa première idée était différente ; au lieu des retranchements en ligne, il voulait munir de redoutes hors d'insultes les principaux points éminents des hauteurs et en pratiquer à la plaine aux saillants de la rive du Gesso à se donner des feux croisés d'artillerie inabordables ; incertain si on l'aurait laissé libre de rester à ce camp autant qu'il l'aurait jugé convenable, il différa de mettre en exécution ce plan, auquel il ne convenait plus de travailler, dès que l'ennemi fut en présence à pouvoir le prendre sur le temps.

Vues du général en ordonnant ses fortifications. — Il se borna alors

Digitized by Google

à des fortifications suffisantes à son objet, celui d'obliger de n'entreprendre qu'avec circonspection et d'occuper ses soldats pour ne les laisser réfléchir sur leur position ; ces préparatifs de défense et la ferme contenance du général remplirent d'assurance toute l'armée, au point qu'on le crut déterminé d'attendre l'ennemi derrière ses retranchements, tandis qu'il ne travaillait que pour gagner du temps, attentif à se tenir en mesure pour effectuer sa retraite au moment décisif précédant l'attaque.

Ces dispositions obligent les Français à rassembler des plus grandes forces à Roccavion, leurs opérations pendant ce délai. — Il parvint par ce moyen à contenir les Français à n'oser passer le Gesso sans réunir des plus grandes forces; pendant ce délai, ils se bornèrent à garder Roccavion, bivouaquant sur les hauteurs aux environs de ce village; ils établirent sur le plateau du Roc qui le domine deux obusiers et six pièces de canon, en placèrent deux autres sur la butte située au milieu du rideau qui borde le Gesso en face du Bourg ; ils construisirent un retranchement opposé à celui du pont du Gesso avec des boyaux pour y arriver à couvert en sortant de Roccavion où ils tenaient une garde qui assurait le front de ce village : on se canonna de part et d'autre et les avant-gardes fusillèrent souvent, mais avec si peu de dommage pour les troupes du roi, qu'on s'accoutuma à regarder un spectacle terrible comme une chose singulière, au point d'en badiner à la table du général d'où l'on découvrait le canon ennemi à portée de l'enfiler.

L'escarmouche la plus considérable fut celle du 5 août ; un gros de Français essaya de passer le Gesso entre Andonno et le Bourg ; une compagnie du corps franc par sa ferme contenance et un feu bien ajusté leur causa une perte qui les fit reculer, et elle eut une douzaine d'hommes hors de combat, compris quatre morts.

Occupation de Boves par les Français, le repliement de ce lieu quoique l'indice de la retraite laisse dans l'incertitude. — Le 7, les Français firent un mouvement de disposition pour l'attaque du camp du Bourg que les avis annonçaient fixée au 10. Environ 2.000 hommes arrivèrent de bon matin à Boves ; les chasseurs en descendant par les hauteurs en côtoyant le chemin du bord du Gesso ; 600 hommes de cavalerie se rendirent vers le soir aux environs de ce lieu, venant de Robilant par le chemin qui traverse les hauteurs au col du Moro.

Les troupes détachées à Boves se retirèrent; cependant il y eut quelques hommes de tués et de blessés, mais plus du côté des Français qui, par mégarde, se firent entre eux quelques coups de fusil ; ils passèrent toute la journée dans ce village répandus par bandes dans les maisons qui les nourrirent comme à discrétion ; dans la nuit, ils

Digitized by Google

reçurent l'ordre de se replier ; la cavalerie reprit une heure avant le jour la route qu'elle venait de faire, et l'infanterie se replia sur les hauteurs de Boves à l'approche de quelques troupes qui allaient à la découverte de l'ennemi : cette contre-marche inattendue diminua les apparences d'une attaque imminente sans rassurer sur les dangers. Il était plus naturel de la croire un piège que de se figurer qu'elle fût les préludes d'une retraite, de penser que la chute de Robespierre et de ses partisans amenât un changement aussi extraordinaire dans les opérations militaires. On était si loin de cette idée qu'on ajouta bien peu de croyance à un avis du 9 portant que quatre bataillons avaient le jour d'auparavant repassé le col de Tende ; on crut même à l'attaque dans la nuit où les Français dirigèrent un feu de mousqueterie d'environ une heure sur le retranchement du pont du Gesso ; aussi la nouvelle de l'évacuation de Roccavion apportée au quartier général le 10 à demi matinée causa encore tous les effets de la surprise.

Article VIII. — Détail de la poursuite des Français à l'occasion de leur retraite de Roccavion. — Le général donna d'abord les dispositions pour harceler l'ennemi ; fit part de cet heureux événement à tous les généraux et commandants des postes de la ligne, pour que chacun profitât des circonstances pour pousser les Français et déterminer totalement leur retraite.

Les troupes légères répandues sur le bord du Gesso le guéèrent et s'attachèrent à leur poursuite soutenues par deux bataillons de grenadiers qui occupèrent les hauteurs de la gauche de la vallée; celles qui s'avancèrent par le fond, approchant de Robilant, éprouvèrent toujours plus de résistance, qui les contraignit de se replier ayant leur commandant blessé, hors de combat, un officier tué et un autre prisonnier.

Pour ralentir la poursuite, les corps français qui se retiraient par les hauteurs de la droite détachèrent une troupe qui revint sur ses pas, chassa un petit nombre de volontaires des hauteurs dominant Roccavion et de la Dormiosa, dirigea sur ce village un feu très vif pendant une heure, qui contraignit un détachement de cavalerie avancé à la sortie du lieu de se replier pour ne rester exposé infructueusement, et prouva l'inutilité de l'usage de cette arme dans les pays montueux. A ce mouvement rétrograde, le général se rendit à Roccavion, rassembla les troupes légères qui se repliaient, leur en unit d'autres et les disposa pour assurer le village.

Sitôt que les Français quittèrent la Dormiosa, on avança de nouveau vers Robilant, l'on regagna les hauteurs de la droite de la vallée que les troupes et des paysans de Boves prenaient à revers.

Sur la gauche, les postes ennemis furent successivement poussés

Digitized by Google

par les grenadiers qui se portèrent au delà de Robilant sur le vallon des Gouderie.

La tête de ce vallon fut disputée jusqu'à la nuit par quelques compagnies de chasseurs niçards qui se réunirent, en remontant le vallon de Roaschia, à une bande de paysans du village de ce nom ; probablement on aurait contraint dans cette journée l'ennemi d'évacuer le Vernant en passant le vallon des Gouderie, si la partie des troupes légères qui auraient dû se présenter au centre de ce vallon fussent entrées en action. Mais le bruit du canon du camp du Bourg qui tira lorsque les Français revinrent à la Dormiosa, les rendit circonspects à s'avancer, non sans raison ; car si la poursuite de l'ennemi fut heureuse, on eut lieu cependant d'observer que la maxime de faire pont d'or à l'ennemi qui fuit, n'est pas à mépriser.

Dispositions des Français en avant du village de Limon. Dispositions qu'on leur oppose. — Dans la nuit, les Français se retirèrent à Limon occupant le Vacarile, l'Armelline et l'Arpiolla, liant ces positions par des postes dont l'ensemble formait une ligne défensive très forte coupant par travers la vallée. Celle qu'on leur opposa avait son point central au Vernant avec deux chaînes de postes ; à la droite ils s'étendaient le long du contrefort séparant le vallon Secco de celui qui vient de Palanfré ; ceux à la gauche régnaient sur un autre contrefort qui descend de la pente de Col Piane à moitié chemin du Vernant à Limon : les troupes légères et deux bataillons de grenadiers garnirent cette disposition.

Les milices de la Chiuse furent le 11 à Col Piane, mais apercevant les ennemis nombreux au Vacarile, leur capitaine les fit replier d'une heure de distance à la cime de Pitté, en attendant de s'unir aux troupes qui vinrent le lendemain occuper cette position. Il ne se passa rien d'intéressant jusqu'au 15 ; avant d'exposer l'attaque de cette journée, il convient d'examiner si c'est avec fondement qu'on a imputé au général d'avoir perdu l'occasion de faire un grand coup sur les Français, lorsqu'ils étaient engagés dans la vallée de la Vermenagna.

Considérations sur l'opération d'envelopper les Français dans la vallée de Vermenagna. — Pour cela, il fallait les attaquer ou les enfermer dans la vallée, mais l'ordre de ne pas engager d'affaire, de ne rien compromettre s'opposait à l'attaque, et pour l'autre opération, il manquait des forces pour contenir l'ennemi au débouché de la vallée, et entreprendre de lui en fermer la sortie par sa tête en agissant par les vallées latérales. Il n'est pas douteux qu'on eût réussi d'occuper l'Arpiolla, l'Armelline et le Vacarile peu soigneusement gardés ; la facilité de cette manœuvre fit croire au succès du reste de

Digitized by Google

l'opération, sans penser qu'on mettait par là l'ennemi dans la nécessité de déborder par les hauteurs de Boves où on ne pouvait le contenir, et forcer ensuite le camp du Bourg ; suppléer au manque des forces par des masses de paysans soit à garder le camp ou à l'occupation des postes, c'était tomber dans l'inconvénient d'employer en principal une ressource à compter seulement comme un accessoire bien peu utile dans les actions décisives. D'ailleurs le rassemblement des masses ne pouvant se faire en secret suffisait pour faire échouer les expéditions comme il est arrivé où elles ont eu part.

On ne pouvait entreprendre cette opération avec espoir de succès qu'au moyen du concours des 6.000 Autrichiens du camp de Morozzo qui refusèrent constamment de s'unir aux troupes du roi pour agir, à ne pas même se mouvoir pour aider à déterminer entièrement la retraite des ennemis, et perdre ainsi la circonstance la plus favorable pour les chasser de la rivière de Gênes, et dégager l'Italie et le Piémont vers sa partie faible.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Attaque du 15 août, suite des opérations au centre et à la droite de la ligne jusqu'à la fin de septembre.

Article I. — Circonstances du général Colli relativement aux attaques du 15 août. — Le général Colli sentant toute l'importance de ne pas donner le temps à l'ennemi de se reconnaître à revenir sur ses pas, mais réduit à ses troupes, et ne pouvant en disposer qu'avec circonspection, ordonna d'attaquer les Français le 15 août dans les vallées de la Vermenagna, du Gesso et de la Stura, non pas avec des forces suffisantes pour les contraindre à les abandonner, mais seulement à les y résoudre s'ils étaient dans cette disposition. Dans la première vallée on agit en même temps.

Attaque de l'Arpiolla. — Sur l'Arpiolla et le Vacarile, environ (1) hommes de troupes légères attaquèrent de front un peu avant le jour la position de l'Arpiolla comprenant le col de ce nom et celui d'Ortie ou [col Vecchio], séparés par la tête de l'Arpiolla qui les commande, inaccessible vers le Vernant. Les Français, au lieu de s'assurer de ces cols par un point fort sur cette tête, établirent le principal de leur défense dans leur croissant, munissant celui de l'Arpiolla des retranchements qui furent emportés d'abord à l'aide de la surprise ; on s'attacha à la poursuite des fuyards dont plusieurs furent faits prisonniers, mais cela dispersa la troupe et fit échouer une entreprise d'un si heureux commencement; les Français de Limon accoururent et regagnèrent leur poste à la faveur d'un épais brouillard.

Attaque de Vacarile. — Au Vacarile, le succès fut complet ; cette position que sa force naturelle rend presque inabordable, défendue par 400 grenadiers, fut enlevée par un coup de main, et sa surprise exécutée par (1) hommes qui les tenaient en échec de Col Piane. Une partie descendit dans la vallée de Pesio, remonta à la faveur de la

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

nuit par une marche forcée à sa tête, et pénétra sans obstacle par le col du Carbon dans le Vacarile, fit le signal convenu à ceux de Col Piane pour l'attaquer en front ; ce qu'on exécuta en s'avançant le long de l'arrête aiguë d'un col séparant les deux positions, qu'un roc scabreux surmonte vers son milieu et resserre le passage à défiler un à un. Une avant-garde de 60 hommes l'occupait, elle fut culbutée à l'instant par l'agile impétuosité des volontaires de Pandini à le gravir ; ils ouvrirent cette espèce de porte au reste de la troupe, et se portèrent sans délai sous le feu des retranchements du Vacarile ; ils auraient rendu probablement leur valeur inutile, si l'ennemi surpris d'être pris en même temps à revers ne se fût livré à la fuite ; on le poursuivit jusque sur l'Armelline qu'on aurait pris si on avait eu assez de monde pour s'y soutenir. Pendant ces attaques, un petit corps de troupes légères s'avança par le fond de la vallée vers Limon, mais la surprise de l'Arpiolla l'obligea à se replier.

L'on manqua de chasser les Français de ce village par la supériorité des forces qui ne permirent de soutenir tous les succès ; cependant en conservant le Vacarile, on obtint un grand avantage avec bien peu de perte, et l'on fit encore 69 prisonniers, compris 5 officiers.

Attaque du col de Fremamorta. — On attaqua dans la vallée du Gesso le col Fremamorta en tête du vallon de Bains de Valdieri, très fort par nature, et gardé par une troupe supérieure ; on ne pouvait réussir qu'à la faveur de la nuit qui eût caché et le nombre et les dispositions des assaillants consistant en 450 chasseurs qui partirent du colet de Valdieri, et ne purent arriver avant le jour. Ils furent repoussés et poursuivis le long du vallon jusqu'aux Bains, mais les précautions qu'on avait prises pour assurer la retraite, évitèrent d'essuyer une grande perte ; on n'eut que (1) hommes tués, compris deux officiers prisonniers et (2) blessés.

Troisième attaque des Barricades. — Dans la vallée de la Stura, on alarma l'ennemi, et l'on tenta de le déloger des Barricades. Pour saisir l'ensemble des mouvements et des attaques, il faut se rappeler leur situation et la manière dont on les gardait, ce qu'on a décrit dans le chapitre II. La réussite dépendait de se rendre maître des hauteurs de la gauche de la vallée, et tourner ensuite cette position. On visa de remplir ces deux objets, mais aucun ne le fut. Une troupe de (3) hommes se porta dans la vallée de Maira en tête de celle de la Stura, remontant le vallon de, (4) et menaça de couper la retraite par le col de la Magdelaine ; en même temps, on attaqua les hauteurs

(1-2-3-4) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

dominant les Barricades avec 1.400 hommes, compris 800 hommes de masse de la vallée de Grana. Le rassemblement se fit au col du Mul d'où l'on passa à Pianés sur trois divisions ; celle du centre composée de la masse destinée à inquiéter de front le poste du Balletto, prit sa route par la hauteur séparant les cols de la Montagnette et de Servagno où passèrent les deux autres divisions ; celle de la droite pour tomber à Bersezio et prendre à revers les Barricades ; celle de la gauche pour attaquer en flanc le poste du Balletto, ce qui était dangereux à exécuter de jour ; cependant la compagnie Gilette des chasseurs niçards se mit en action de commencer l'attaque qu'elle discontinua se voyant abandonnée. La masse épouvantée du bruit du canon refusa d'avancer.

La division de la droite s'engagea dans le vallon de Servagno sans s'assurer des hauteurs de la droite du vallon que l'ennemi garnit dans la nuit ; exposée à être écrasée ou coupée, elle se retira heureusement sans perte, mais sans rien entreprendre.

Environ (1) hommes, tant troupes que milices et paysans, se présentèrent en front des Barricades répartis en trois corps. Un suivit le front de la vallée, et les deux autres marchèrent par les flancs, firent replier les avant-gardes, et tinrent en échec l'ennemi qui, dégagé du côté des hauteurs, sortit de ses retranchements et les obligea à se retirer en les poursuivant, leur fit 23 prisonniers, compris un officier blessé, il y eut encore 5 hommes blessés.

Observation sur l'attaque des Barricades, et sur l'usage des masses. — On échoua pour n'avoir connu que tout dépendait d'occuper la montagne dominant le vallon et le hameau de Servagno qui donnait le moyen d'agir sur Bersezio, de tourner les Barricades et de couper le poste du Baletto dont la prise autrement était sans suite. C'est ainsi que manquent ordinairement les opérations combinées des guerres de montagne par la difficulté de saisir le faible de l'ennemi, le point décisif sur lequel doit se porter le fort de l'attaque.

On négligea encore une précaution à ne jamais oublier lorsqu'on entreprend avec des forces inférieures, celle d'opérer vivement avant jour par surprise ; au contraire on indiqua l'attaque, par un malentendu, en se montrant le jour d'auparavant sur le col de la Magdeleine et en occupant la hauteur entre ceux de Servagno et de la Montagnette.

La conduite de la masse à cette occasion a confirmé une observation, qu'on ne peut se servir utilement des paysans qu'à la défense de leurs propres pays, que si on les emploie dans des endroits qui

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

leur soient inconnus, ils sont déroutés à ne savoir plus que devenir, ils restent sans courage, perdant de vue l'intérêt de défendre leurs biens et leurs familles qui les détermine souvent à s'armer pour repousser l'ennemi au moment qu'il va entrer dans leurs maisons.

Article II. — Avantages résultés des attaques précédentes. — Si les attaques du 15 août n'eurent pas le succès dont on s'était flatté, elles ne compromirent rien, et procurèrent un avantage décisif par la prise du Vacarile qui fournit le moyen de briser les mouvements ultérieurs des ennemis dans la vallée de Vermenagna.

Précautions pour la sûreté du Vacarile. — On assura cette position en ajoutant aux troupes qui l'avaient prise un bataillon, et en aidant sa force naturelle par les ressources de l'art.

Risques de perdre cette position le 8 septembre. — Malgré cela on risqua de la perdre le 8 septembre. Les Français craignant cette journée une attaque aux postes couvrant Limon, pensèrent de tenir en échec les troupes du Vacarile en avançant un corps par les revers de la tête de la vallée de Pesio dans le creux de la Carsena au-devant du col du Carbon. Quelques éclaireurs entreprirent de le gravir, et vraisemblablement le succès aurait suivi leur hardiesse si on l'avait soutenue. Ils attaquèrent la garde qui résista assez pour donner le temps aux secours d'arriver et repousser ces téméraires, cela fut heureux. La prise du col du Carbon ouvrant le Vacarile entraînait sa perte ; les troupes destinées à sa garde suffisantes pour en défendre les entrées, ne l'étaient plus pour en soutenir l'intérieur où l'on n'avait pratiqué que des fortifications insultables sans fossés.

Observations sur la manière de fortifier les positions semblables au Vacarile. — Cette action fait voir qu'on ne doit jamais se négliger en précautions, nonobstant la force naturelle des postes. Le col du Carbon l'était au point qu'on crût assez de le tenir par une simple garde sans achever d'en rendre l'accès impraticable, à quoi l'on doit travailler sans reiâche lorsqu'il s'agit de défendre des positions semblables au Vacarile. Leur prise par vive force ne pouvant réussir qu'à l'aide de la surprise, c'est contre cette dernière qu'il faut se prémunir en ménageant aux troupes une retraite hors d'insultes à un point dominant la position, à portée de protéger l'arrivée du secours destiné à les dégager en cas d'attaque ; avec cette attention, les Français n'auraient pas perdu si aisément Vacarile.

Article III. — Espérance sur la retraite des Français perdue. — Dès qu'on vit les Français mettre leurs soins à conserver la position de Limon, et ne pas diminuer leurs forces sur les autres points de la ligne, mais plutôt les accroître dans la vallée du Tanaro, on perdit l'espoir flatteur d'une entière retraite qu'avait fait naître leur replie-

Digitized by Google

ment de Roccavion. Ce mouvement rétrograde fut occasionné par une précaution de prévoyance de la Convention nationale à la chute de Robespierre pour contenir ses partisans des villes maritimes du Midi, et les garantir des entreprises de la flotte anglaise qui les menaçait. Elle suspendit les opérations offensives de l'armée d'Italie pour en détacher (1) bataillons avec la cavalerie qui repassèrent en toute diligence en Provence. Cependant aucun trouble, aucun changement en France favorable aux puissances qui lui faisaient la guerre, n'eut lieu. Le gouvernement français reprit même une vigueur nouvelle, les espérances s'évanouirent pour faire place aux regrets toujours inutiles à la guerre de n'avoir profité du moment favorable pour chasser les Français de la rivière de Gênes. Cette faute amena le combat du Dego, dont on parlera dans le chapitre suivant.

Ils reprennent l'offensive au commencement de septembre. Le 3, ils attaquent les avant-postes de la Chianale.— Sur les avis que les Autrichiens et les Anglais projetaient d'agir de concert dans la rivière de Gênes, les Français, pour s'y soutenir, reprirent l'offensive au début de septembre, firent revenir les troupes détachées en Provence, dont le gros fila dans la rivière ; une division retourna par la grande route de Nice vers Tende avec un train d'artillerie et de la cavalerie pour donner à croire à la reprise des opérations abandonnées, cacher leur dessein, nous détourner de se garantir du côté des Alpes et porter nos forces sur la frontière de Gênes à mesure qu'ils y augmentaient les leurs. Afin de mieux réussir ce but, ils atteignirent le 3 septembre les avant-postes de Chiosis et de Piana Seilla sur le front de la disposition ouvrant la Chianale où ils furent repoussés avec quelques pertes.

Article IV. — Irruptions dans les vallées de Vraita, de Maira et de la Stura le 14 septembre. — Le 14, ils entreprirent une espèce d'attaque par irruption dans les trois vallées de Vraita, de Maira et de la Stura. Une pluie très forte qui ne discontinua point dans toute la nuit, ne les empêcha pas de faire des marches forcées et d'arriver vers le point du jour sur la plupart des postes, au moment où le mauvais temps paraissait les garantir d'attaque, aussi plusieurs furent surpris.

Dispositions couvrant la Chianale forcées. — Dans la vallée de la Vraita, l'ennemi descendit par les cols de Soustre, de l'Agnello et de Saint-Veran à la Chianale ; ayant enveloppé ou culbuté tous les postes qui couvraient ce village, il le pilla et se retira emmenant 157 prisonniers compris 8 officiers. Le brouillard épais qui régnait, l'empê-

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

cha d'en faire davantage, favorisa la retraite des troupes qui se rassemblèrent à Giausona ; la pluie épargna le sang, ayant rendu comme inutile le feu des armes.

Ravages dans la haute vallée de Maira. — On pénétra dans la haute vallée de Maira par le col de Sautron ; les avant-gardes se replièrent à l'approche de l'ennemi, gagnèrent à couvert du brouillard la chapelle de Saint-Maurice au-dessus du hameau de Villard d'Acceglio où quelques Français entrèrent ; mais en apercevant nos troupes rassemblées à la hauteur de Saint-Maurice, ils en sortirent et se bornèrent à ravager le pont de Maira, Sarreto et la Chiapera où ils enlevèrent tout le bétail qu'ils purent prendre. Les mêmes ravages s'exercèrent à Pianes, aux Granges, en tête du vallon d'Unières par les troupes qui passèrent de la vallée de la Stura dans celle de Maira, traversant les cols de Servagno, et de la Montagnette. La plus grande partie ne fit que protéger l'opération de l'autre en s'approchant du col du Mul ; n'ayant pas réussi d'en surprendre les postes, elle se tint en mesure pour les contenir escarmouchant avec les chasseurs de Nice qui les poursuivirent quelque temps dans leur retraite.

Surprise du village du Sambuco et du poste de la Gardiola. — Un corps détaché du camp des Barricades environna un peu avant jour le village de Sambuco où il surprit les milices d'avant-garde. Les troupes cantonnées au hameau de la Giondoletta qui, du haut de la butte de ce nom, devaient protéger le Sambuco furent déconcertées et se replièrent en désordre craignant d'être coupées, ce que l'ennemi tenta, montant par le sentier qui conduit à l'autre hameau de la Giardoula, pour prendre à revers le col de la Vache où était un poste campé à mi-pente de la montagne destiné à soutenir les communications avec les hauteurs de Nibies et avec le col d'Irasque, autrement dit pra du col. Là se replièrent la plus grande partie des troupes ; un petit nombre gagna le col du Mul remontant le vallon de Notre-Dame et (1) hommes restèrent prisonniers, compris (2) officiers de troupes de ligne. Au bruit de l'attaque, le poste de Nibies détacha quelques milices qui descendirent d'abord au col de la Vache ; le brouillard empêchant les Français d'en reconnaître le nombre ; se croyant attaqués, ils abandonnèrent précipitamment le Sambuco, ce qui leur évita un entier pillage.

Les Français gardant les vallons des Bains et de Sainte-Anne favorisèrent de leur côté l'opération du Sambuco en se présentant en face de Vinadio pour tenir ce poste en échec. La rivière considérablement

(1-2) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

grossie mettant obstable à s'aborder, on ne fit guère que se fusiller.

Avantages que les Français retirent de ces irruptions. — Outre le profit que les Français retirèrent de cette petite irruption dans les trois vallées en butin et en prisonniers, elle produisit l'effet qu'ils pouvaient désirer d'attirer l'attention dans cette partie.

Article V. — Dangers du système défensif pratiqué sur la droite de la ligne. — L'on renforça la vallée de Vraita du bataillon autrichien de garnison et du régiment d'Oneille, et celle de Maira des dragons de Chablais. ce qui ne laissait pas moins ces vallées exposées, surtout avec le système défensif qu'on pratiquait, celui des petits postes fixes étant le plus dangereux, si l'on n'a pas des forces proportionnées à l'étendue du pays que l'on doit défendre. L'ennemi en observant bien leur disposition peut combiner des attaques pour les envelopper, les tourner ou les couper et parvenir sans risque à en enlever la plus grande partie. L'on ne doit point douter que l'issue des attaques du 14 n'eût été encore plus heureuse pour les Français, s'ils avaient eu le dessein et les forces convenables pour pénétrer suivant ces vallées dans le Piémont.

Exposé d'un plan convenable. — Dans tous les cas, mais principalement lorsqu'on est fort inférieur en forces, l'on ne doit s'attacher à défendre que ces postes rares, postes qu'on peut garder avec peu de monde, à servir comme de retraites inexpugnables ou points de ralliement, autour desquels on doit être toujours en mouvement, ou soit en continuelle embuscade pour surprendre l'ennemi en l'attaquant lorsqu'il s'engage dans les vallées ; qu'on retire encore ou que l'on détruise tout ce qui peut lui servir, et cette seule précaution servira plus sûrement que toute autre chose à rendre l'avancement dans une longue vallée impraticable.

Article VI. — Gardes enlevées aux Français. Limon abandonné le 21 septembre. — Pendant le restant de septembre, il n'y eut plus rien d'intéressant à la droite de la ligne ; au centre on enleva deux gardes à la faveur de la nuit, la première sur le revers de la tête de la vallée de Pesio et la seconde à la butte de la Croix entre le Vacarile et l'Armelline. Vraisemblablement, ces surprises en faisant craindre d'autres sur les postes couvrant Limon, déterminèrent les Français à quitter ce village ; ils en partirent le 21 un peu avant jour et se replièrent au col de Tende. Nos troupes légères occupèrent Limon le même jour avec les positions de l'Arpiolla et de l'Armelline.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Des opérations de la gauche de la ligne depuis la retraite de Roccavion jusqu'à la fin de septembre. Combat de Dego.

Article I. — Les précautions des Français pour assurer leur droite immédiatement après la retraite de Roccavion, empêchent d'entreprendre sur cette partie. — Quoique le mouvement rétrograde des Français fût inattendu et précipité, ils passèrent cependant avec beaucoup de sagesse sur la défensive; renforçant d'abord leur droite plus exposée qu'aucune autre partie, moins secondée par sa position, par la nature du pays, et menacée par des forces considérables, les Autrichiens pouvant s'unir au général d'Argenteau. Le corps à ses ordres donnait seulement en force armée 3.113 fusils avec (1) chevaux; trop faible à pouvoir entreprendre, il se tint en observation, se mit en mesure de profiter de l'occasion, renforçant d'un bataillon le poste de Frabosa Soprana, un des plus à portée d'opérer. Ce général s'y rendit le matin du 18 août pour mieux reconnaître ce qu'on pouvait entreprendre, il eut la satisfaction de voir l'ennemi décamper pour abandonner tous les postes et villages qu'il occupait sur le revers de la montagne opposée au Piémont.

Sur ces apparences de retraite, il mit en mouvement des troupes pour le harceler, mais inutilement ; les Français ayant seulement réuni leurs forces aux positions des hauteurs défendirent les passages allant à Ormea et au col de Saint-Bernard en face de Garessio, sans que leur nombre parût diminuer ; ils continuèrent même de tenir en sujétion le pays qu'ils venaient de quitter par des fréquentes courses de gros détachements qui exerçaient le pillage, brûlèrent la chartreuse de Casotto et bien des maisons.

La nature du pays n'offrant pas au général d'Argenteau des avantages à pouvoir porter en avant sa disposition sans l'exposer, il se borna à faire occuper les villages de Scagnello et Batifollo, et

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

donner quelque protection aux autres par des détachements et des patrouilles.

Article II. — Accroissement des Français dans la rivière, ruses pour cacher leur dessein. — Au commencement de septembre, l'accroissement des Français dans la rivière de Gênes devint sensible ; leur rassemblement à Albenga et à Loano augmentait journellement; l'on annonçait un débarquement à Vado d'un grand convoi de vaisseaux chargés de munitions et d'attirails de guerre. Le bruit qu'ils répandaient sur leur nombre et leurs projets tenait doublement en suspens sur leur véritable dessein. Pour mieux le cacher, ils faisaient réparer les chemins venant à Ceva pour faire croire à l'attaque de cette position et donner le change aux Autrichiens qui en augmentèrent leurs forces à la tête de la Bormida, non pas autant qu'ils auraient pu, en y appelant le camp de Mouroux s'ils avaient cru qu'on leur en voulait. Leurs généraux, se flattant que l'ennemi se porterait sur Ceva, écrivirent au général d'Argenteau qu'ils auraient avancé quelques troupes à Montezemolo s'il avait entrepris de tourner sa position, et que deux de leurs bataillons auraient occupé Mondovi lorsque le fort serait assiégé.

Ces secours précaires et tardifs nous laissant à pourvoir à la défense de Ceva et couvrir le Mondovi jusqu'à ce que l'attaque serait décidée, on détacha du camp du Bourg un bataillon du régiment de Belgioso qui fut le 17 au Mondovi, et suivit le général d'Argenteau à Ceva où il se rendit le 18. Apprenant que l'ennemi renforcé se mettait en mouvement, il manœuvrait pour tenir ses forces en respect, inspirer des craintes sur toute la ligne. Les avis annoncèrent que les troupes du Carnin et Viozène se réunissaient pour attaquer la vallée de Pesio, mais elles se portèrent le 20 sur la montagne de Frabosa où elles surprirent à la faveur du brouillard un petit poste, et se retirèrent ayant alarmé cette partie.

Article III. — Préludes du combat de Dego. — Les Français concertèrent si à propos les feintes et marchèrent si rapidement aux Autrichiens, qu'ils n'eurent connaissance de leur mouvement offensif que la nuit précédente au 19, qu'ils obligèrent leurs avant-postes aux environs de Mallare à se replier. Ils avancèrent sur trois colonnes ; celle du centre pour pénétrer dans la vallée de Bormida, et les deux autres en côtoyant les hauteurs qui la bordent. Le général Colloredo campé à son fond, au Cairo, avec 9.000 hommes et un train d'artillerie considérable fit d'abord renforcer de quatre compagnies les avant-postes de sa droite de Millesimo et de Cosseria, et se porta vers Carcare avec sept bataillons et deux escadrons de hulans ; apercevant les Français gagner les hauteurs pour dépasser ses flancs,

Digitized by Google

il revint à son camp, et reconnut vers les 7 heures du soir aux feux allumés aux environs de Millesimo et Cosseria que les Français étaient à portée d'environner ses avant-postes et tourner sa droite, ce qui nécessitait sa retraite pour ne combattre dans une position si désavantageuse. Le 20 au point du jour, les Français se mirent en mouvement, mais il n'y eut qu'un engagement avec les avant-postes de la droite qui se replièrent en bon ordre en se réunissant sur une hauteur où l'on essaya de les environner ; protégés par une division expédiée à leur secours, et à la faveur de la nuit, ils rejoignirent l'armée qui avait pris poste aux environs de Dego, appuyant la droite à Sainte-Juliette et la gauche aux montagnes vers Montenotte.

Détails du combat de Dego et réflexions à ce sujet. — Dans la matinée du 21, les Français prirent leurs dispositions pour l'attaquer ; un corps fila vers Saliceto à menacer ses derrières, leur droite se porta sur les hauteurs vers la Rochetta, tandis que le centre occupa ce lieu, et la gauche s'étendit sur les hauteurs de Saint-Jean jusqu'à la cime de l'Ayetto (?). Leurs troupes légères commencèrent à escarmoucher à midi, et vers les deux heures ils s'ébranlèrent pour engager l'action. Les Autrichiens les attendirent de pied ferme, les repoussèrent toujours malgré le désavantage d'avoir leur droite dominée par une hauteur d'où les Français les sommèrent de se rendre, ce qui incita un corps hongrois à essayer de les déloger, il soutint parfaitement la bravoure qui distingue cette nation. La nuit fit cesser le combat, laissant en quelque manière la décision de la victoire suspendue. Les Autrichiens ayant conservé leur position pouvaient s'en attribuer l'honneur, mais ils le perdirent en se retirant d'abord après l'affaire ; cet abandon précipité du champ de bataille aux Français, les mit en droit de chanter victoire d'après l'usage de reconnaître pour vainqueur celui qui le conserve. Les deux parties publièrent d'abord l'avantage de la journée dans des rapports également exagérés sur les forces et les pertes de l'adversaire.

L'on se battit à découvert, et les Autrichiens ne firent usage que de deux de leurs petites pièces de campagne, aussi une grande disproportion entre les pertes n'est pas vraisemblable. On pourrait la prendre plutôt pour un indice que l'affaire ne fut pas beaucoup meurtrière ; c'est ainsi que l'ont jugée les connaisseurs qui ont eu occasion de l'examiner de près. Ils ont apprécié les forces des Français supérieures de 3 à 4.000 hommes aux Autrichiens ; aussi ils manœuvrèrent pour les tourner et couper la retraite à leur nombreuse artillerie qui fut entièrement sauvée ; mais l'abandon ou le dégât des magasins des subsistances fut considérable, et contrasta étrangement avec la raison qu'ils alléguèrent de s'être retirés pour ne rester

Digitized by Google

exposés à manquer de subsistances. On dit, à l'occasion du combat de Dego, les soldats autrichiens vainqueurs et leurs généraux vaincus ; et vraiment on ne saurait les excuser d'avoir été réduits à se retirer devant un ennemi qu'il a dépendu d'eux de battre complètement, et faire repentir d'une manœuvre hardie que le seul succès a justifiée. On peut croire qu'ils aient perdu le moment favorable de le chasser de la rivière, n'ayant la liberté d'agir offensivement, mais elle ne les empêchait pas de prendre les précautions de s'assurer une victoire au Dego, réunissant leurs forces dès qu'ils se virent sérieusement menacés en appelant les 6.000 hommes du camp de Morozzo, suivant la route de Ceva, ils arrivaient à temps de prendre les Français en flanc, au lieu qu'ils leur ordonnèrent de se rendre à Alexandrie ; ceci mit en évidence leur plan de ne point engager d'affaire. S'ils combattirent au Dego, ce fut qu'ils ne purent l'éviter sans achever de flétrir l'honneur des armes, risquer de perdre l'artillerie et les bagages.

Si leur projet eût été différent, ils n'auraient pas manqué de se tenir en correspondance suivie avec le général d'Argenteau et concerter de s'entre-secourir ; alors la colonne de la gauche des Français n'aurait pas si impunément marché en prêtant le flanc aux troupes de Ceva, osant passer par Callisano et Montezemolo, à s'exposer d'être prise sur le flanc ou à dos pendant l'attaque du Dego ; c'est ce que le public a imputé au général d'Argenteau d'avoir manqué, voyant ce qu'il convenait de faire et ignorant les causes qui l'ont nécessité à se conduire autrement.

Positions des Autrichiens après le combat de Dego. — Le jour après l'affaire du Dego, les Autrichiens furent camper aux environs d'Acqui où ils réunirent leurs forces ; deux bataillons qu'ils laissèrent au Mondovi en quittant le camp de Mouroux ne différèrent de rejoindre que pour nous donner le temps de pourvoir à la garde de cette ville.

Article IV. — Dispositions données par la cour en suite du combat de Dego. — Les Autrichiens se trouvant hors de liaison de nos positions, on ne put plus se faire illusion sur leur secours ; il fallut pourvoir autrement à notre défensive. La cour apprenant le 22 le repliement du camp de Mouroux, le combat du Dego et la retraite des Autrichiens à Acqui, tira d'abord des troupes des Alpes afin de pourvoir aux garnisons des places d'Alexandrie et de Tortone, et renforcer le Mondovi et Ceva. Reconnaissant alors que rien n'est plus préjudiciable à la guerre que la division du commandement des forces destinées à agir ensemble ou s'entre-secourir, elle remit sous le commandement du général Colli le général d'Argenteau qui n'avait plus avec lui qu'une correspondance d'avis. Depuis son retour en

Digitized by Google

juin au Mondovi, il dirigeait les opérations de la gauche de la ligne, en prenant directement les ordres de la cour. Pendant qu'on donnait ces dispositions, les Français se retirèrent du Dego, repliant leurs forces sur Vado et Savone; ce changement inattendu rassurant pour le côté de l'Alexandrin n'en laissait pas moins les craintes sur Ceva et Mondovi, s'il ne les augmentait.

Le général Colli s'y rendit pour donner ses dispositions, et y faire accroître les moyens de défense impraticables excepté par l'avenue du Tanaro et de la Bormida. Cette circonstance empêcha d'y cantonner entièrement les troupes; ailleurs on les retira des positions et elles prirent leurs cantonnements dans les villages au long des vallées, en attendant de passer aux quartiers d'hiver. Ils éprouvèrent du retard à cause que les troupes françaises devenues superflues à la garde des Alpes renforcèrent l'armée d'Italie et donnèrent lieu de croire à une augmentation dans la rivière de Gênes avec le dessein de tenter un dernier effort pour prendre des quartiers d'hiver dans les districts de Ceva et de Mondovi

A la moitié de septembre, le général d'Argenteau, persuadé que l'ennemi se mettait en mouvement pour exécuter ce projet, donna les premières dispositions pour s'y opposer, en prévint le général Colli qui ordonna immédiatement à plusieurs corps de marcher vers Ceva, où il se rendit lui-même. Il trouva les Français retirés à leurs positions après avoir fourragé et pillé en presse quelques villages, les tâta sur divers points; et, leurs forces reconnues n'être pas bien considérables, il s'occupa de régler les quartiers d'hiver.

Difficultés pour établir le quartier d'hiver des troupes du roi. — Cette opération, dont l'histoire ne dit jamais qu'un mot, fort compliquée dans ses détails et difficile par les précautions à prendre pour asseoir les choses sûrement, se trouva combinée avec le besoin urgent de mettre les troupes en repos, avec la nécessité de garder les avenues du Tanaro et de Bormida et de pouvoir y porter des prompts secours. On tâcha de concilier tous ces objets en commençant par cantonner toutes les troupes, et en disposant les quartiers d'hiver aussi rapprochés que possible de Ceva distribués sur trois lignes dont les deux premières pouvaient se réunir en une seule marche. Les plus avancés, quoique exposées à un coup de main de l'ennemi, furent pourvues de lits qu'on risqua de perdre, pour ne priver les troupes de ce soulagement. Ce fut pour ainsi dire un changement de cantonnement en quartiers d'hiver, avec l'attention de n'en diminuer les troupes, qu'à mesure que les rigueurs de la saison rendissent moindres les dangers des entreprises.

Dispositions de ceux des Autrichiens. — Les Autrichiens firent

Digitized by Google

passer le gros de leur armée en quartiers d'hiver dans la Lombardie, et huit bataillons les prirent dans les Etats du roi ; mais ne voulant ni fatiguer, ni exposer leurs troupes, ils exigèrent qu'on leur couvrît l'avenue de la Bormida en y étendant la chaîne de nos avant-postes.

Dispositions des Français. — Dès que les Français n'eurent plus rien à craindre du côté des Alpes, une grande partie des troupes de cette armée descendit dans le comté de Nice et en Provence où elle prit avec l'armée d'Italie ses quartiers d'hiver, qu'ils assurèrent en gardant soigneusement et en force la haute vallée de la Roya et celle du Tanaro. Au moyen de ces précautions, leurs troupes se trouvèrent reposer tranquillement sous un heureux climat, ayant les voies de terre et de mer pour les ravitailler et recruter, en situation la plus avantageuse pour reprendre à bonne heure la guerre contre le Piémont en l'attaquant par le côté le moins fort.

Digitized by Google

CONCLUSION

C'est ainsi que se termina une campagne dont le commencement fit craindre pour les destinées du Piémont, mit continuellement en défaut les conjectures les plus probables sur la suite de ces événements que la postérité croira difficilement. Elle apprendra sans doute avec étonnement que les Français ayant suspendu leurs attaques après avoir bravé la rigueur des frimas et des neiges pour se rendre maîtres de tous les passages des Alpes occidentales et du plus aisé de l'Apennin, la vallée du Tanaro, qu'au lieu de profiter du moment où tant de succès inattendus mettaient en consternation le Piémont, ils se soient arrêtés au sommet des Alpes à rester plus de deux mois sans rien entreprendre de décisif, et donner ainsi le temps aux Piémontais de revenir de leurs craintes et recevoir des secours de leurs alliés.

Les faits suivants sont également surprenants : quoi de plus inconcevable que, dans une crise aussi critique, l'on n'ait nullement profité de l'inaction de l'ennemi pour déconcerter ses projets, à rendre ses attaques moins fortes ; qu'environ 20.000 hommes d'élite de troupes autrichiennes soient entrés dans les Etats du roi à y rester spectateurs de la descente des Français des Alpes, que la seule intrépidité du général Colli a osé soutenir devant eux une position décisive avec des forces inférieures pour la défendre, qu'un concours de circonstances inattendues ait produit la retraite des Français au moment où tout était préparé pour attaquer le camp du Bourg, que par une suite du plan pernicieux de nos alliés de se tenir sur une défensive inactive, l'on n'ait pu profiter de l'occasion à poursuivre les ennemis, à déterminer entièrement leur retraite et de leur laisser le temps de se reconnaître, de revenir sur leurs pas attaquer ces mêmes Autrichiens qui, ne voulant pas combattre, ne purent l'éviter au Dego, mais abandonnèrent si précipitamment le champ de bataille à perdre l'honneur de la victoire, et qu'enfin les Français n'aient retiré d'autres avantages apparents de ce combat, que celui d'enterrer leurs morts, étant retournés trois jours après à Vado et Savone pour finir la campagne en restant sur la défensive.

Digitized by Google

II

Aperçu d'un coup d'œil topographique et militaire sur les branches des monts situés sur les revers de la jonction des Alpes et des Apennins, relativement aux circonstances actuelles, pour servir à déterminer le plan définitif le plus avantageux pour empêcher aux Français de pénétrer en Italie par le chemin de la Corniche et par la grande route du Comté de Nice, en Piémont.

La ligne défensive dont on va parler commence au point où les Alpes se courbent, du couchant au midi, entre le col Pagarin et celui du Sabbion, continue sur la même direction jusqu'au col Straudi en passant par le col de Tende, qui est le point le plus naturel pour établir la jonction des Alpes et des Apennins ; au col Straudi qui est en tête de la vallée de Pésio, la ligne replie à angle droit et suit la grande chaîne de l'Apennin jusqu'au mont Frontéro où elle se prolonge, suivant la même direction, sur le rameau qui part de ce mont et va se terminer au bord de la mer. Elle présente son rentrant vers l'avenue de l'ennemi, qui est un défaut des plus considérables qu'une ligne défensive puisse avoir. En effet, dès que l'ennemi parviendrait à Tende et à la Brigue, il se trouverait dans un point central, d'où il menacerait également plus de dix cols ou passages qui débouchent en Piémont, et pourrait attaquer ceux qu'il jugerait plus facile d'emporter, tandis que les troupes destinées à les défendre ne sauraient communiquer à temps pour s'entre-secourir et réunir les forces sur les points attaqués et, quoique le restant de la ligne où sort le rameau qui descend du mont Frontéro et couvre la ligne de Gênes et d'Oneille, n'ait point ce désavantage, il a celui d'avoir une quantité de passages qui ne sont pas difficiles à franchir, et que les espaces qui sont entre eux, étant presque partout accessibles, exigent une très grande quantité de troupes pour les défendre.

Les observations qu'on vient de faire sur les deux branches de monts qui se réunissent au col Straudi, suffisent pour faire voir qu'on ne saurait y établir, sans de très grands inconvénients, une ligne

Digitized by Google

défensive pour empêcher les ennemis de pénétrer en Italie, s'ils marchaient en force en même temps sur le chemin de la Corniche et par la grande route de Nice en Piémont.

Des autres systèmes défensifs qu'on peut prendre en renonçant au précédent

En abandonnant ce système de défense, il en reste trois autres qu'on va indiquer et discuter successivement pour mettre sur la voie de choisir celui qui peut être le plus utile.

Premier système. — Le premier serait d'abandonner les passages pour attendre les ennemis à leur débouché dans la plaine du Piémont, et couvrir la rivière de Gênes par le choix de quelque bonne position, que l'ennemi ne puisse éviter ni masquer sans s'exposer à quelque grand inconvénient.

Second système. — Etablir une ligne défensive plus avantageuse en avant de celle que l'on vient de condamner.

Troisième système. — Couvrir seulement par de bonnes positions la grande route de Nice en Piémont, qui obligent l'ennemi à les attaquer ou de laisser des grands corps d'observation, s'il veut passer dans la rivière de Gênes.

Inconvénients du premier système. — Le premier système, outre qu'il exige de très grandes forces, oblige de les diviser, de les faire agir séparément, il abandonne à l'ennemi la grande route de Nice en Piémont qui, lui facilitant le moyen de porter une attaque vigoureuse contre le Piémont, l'invite de l'entreprendre de préférence à tout autre. Enfin il expose le sort de l'État à la décision d'une ou deux batailles, à l'issue toujours incertaine des armes, ce que la bonne politique ne veut point qu'on risque tant qu'on peut l'éviter.

Ces réflexions paraissant d'un assez grand poids pour faire rejeter ce système, l'on passe à l'examen des deux autres, ce qui exige que l'on commence par donner une idée rapide sur les monts qui doivent leur servir de base.

Description des monts pour le premier et second système. — Vers le milieu de la pente occidentale de la grande chaîne de l'Apennin, entre le col de Straudi et le mont Frontéro se détache un rameau qui dirige son cours au sud-ouest en se courbant insensiblement jusqu'à la hauteur du village de Breil, où il se replie et s'avance au midi jusqu'au bord de la mer. A son commencement il a, d'un côté, la vallée où coule la Giribonte dont il forme la tête, et, de l'autre, le bassin de la Brigue qu'il borne au midi ; donc le restant du rameau

Digitized by Google

se trouve entre le cours de la Roya et de la Nervia : la pente vers la Nervia n'est ni scabreuse ni difficile, presque partout étant accessible, excepté vers la source, au-dessous de Pigna. Mais, du côté de la Roya, il ne présente que des masses immenses de rochers escarpés, des bras très courts qui tombent sur la rivière en précipices, ou à peu près, excepté à la hauteur de Dolcéacqua où les pentes, d'un côté et de l'autre, sont accessibles, étant presque partout cultivées.

L'inspection seule du cours de ce rameau suffit pour juger qu'il ne peut servir pour établir une ligne défensive qui remplisse le double objet de défendre la rivière de Gênes et le col de Tende et de ses environs, et que cela ne peut se faire qu'en la combinant avec quelqu'un des rameaux qui, de la grande chaîne des Alpes, descendent sur la droite de la Roya qu'on va faire connaître dans cette vue.

Des monts et rameaux qui, des grandes Alpes, descendent sur la droite de la Roya

1° *De la branche des monts qui unit les grandes Alpes à l'Authion.* — Du point où la grande chaîne des Alpes se courbe vers l'occident, il se détache une grande branche de monts qui s'avance du nord au midi jusqu'à la célèbre position de l'Authion, d'où partent trois autres branches aussi importantes à connaître pour l'objet de la guerre que celle-ci, dont nous allons donner un détail, parce qu'elle fait toujours partie de toute la ligne défensive qu'on peut combiner avec les trois autres et avec les hauteurs de la gauche de la Roya.

Vers le milieu de cette branche sont deux sommets remarquables par leur élévation, qui ont entre eux une baisse au moyen de laquelle on peut passer d'un sommet à l'autre en trois quarts d'heures ; les plus avancés vers le sud s'appellent l'un le Capelet et l'autre le Tremo.

La partie de cette branche comprise entre ces sommets et les grandes Alpes forme le côté du couchant, le commencement des hauteurs du vallon de la Gordolasque presque impraticable, et vers le levant la tête de plusieurs vallons qui sont les origines de la Biogna.

Des sommets du Capelet et du Tremo partent deux rameaux en direction opposée et comme perpendiculaires à la grande branche ; celui qui s'avance du couchant au levant et tient par une baisse au Tremo, est composé de hauts monts qui vont entre la Biogna et le vallon de Cairos se terminer à la Roya.

L'autre rameau, dirigé du levant au couchant, descend du Capelet auquel succède un mont aplati appelé le Capelet inférieur, va

Digitized by Google

ensuite se terminer au confluent des vallons de Graus et de la Gordolasque qu'il sépare.

La partie de la branche comprise entre le Capelet et l'Authion forme vers le couchant la tête des vallons de Graus et du Praet, et vers le levant celle du vallon de Cairos ; elle renferme les cols de Raus et de Véran qui donnent les communications aux trois vallons.

Entre ces deux cols, se détache un rameau formé à son origine par les buttes de Rugger, qui sépare d'abord le vallon Graus de celui de Praet et ensuite ce dernier de la Gordolasque, et se termine par la position du haut qui finit sur la rive gauche de la Vésubie.

Des branches qui dérivent de l'Authion

Première branche. — Quant aux trois autres branches qui dérivent de l'Authion, la première qu'on peut regarder comme une prolongation de celle qu'on vient de faire connaître car, après s'être repliée à former les deux côtés de l'Authion, le derrière et la gauche, elle reprend sa direction vers le sud en s'avançant entre la Bévéra et le vallon de la Maglia jusqu'à son débouché dans la Roya, ensuite entre ces deux rivières et se termine à leur confluent, à peu de distance de la mer à Vintimille, renfermant les points remarquables de Maurigon et de la Déa, de Mangiabo et Béolet, Linières et Agarin, cols de Brouis et du Pérus et les hauteurs de la Penna et de l'Olivette.

Seconde branche. — La seconde branche commence à la colla de la Vauta qui est en tête du vallon de la Maglia, et y forme une pointe triangulaire sur la branche précédente, précisément à l'endroit où, après avoir terminé le derrière de l'Authion, elle se replie pour former la gauche. Cette branche, qui dirige son cours au sud et descend vers le fort de Saorge, comprenant les positions des près de Béola et de Marta (1), sépare les vallons de la Maglia et de Cairos jusqu'à leur confluent dans la Roya et se termine sur la rive droite de cette rivière, en grande partie par des précipices.

Troisième branche. — Je n'entre dans aucun détail sur la dernière branche qui, dérivant de l'Authion, comprend le Tueis et tient à tous les monts qui se répandent dans le bas Comté de Nice, parce qu'elle ne peut se combiner en ligne défensive avec les hauteurs de la gauche de la Roya qu'on ne peut lier qu'avec les deux autres.

(1) Ne pas confondre Marta (ancien fort situé entre le vallon du Cairos et celui de la Maglia) et Mont Marta, autre mont situé au nord de Saorge.

Digitized by Google

Première ligne défensive qu'on peut former en combinant les hauteurs de droite et de gauche de la Roya

La première ligne qu'on peut former commence au Capelet, passe par les cols de Raus, Saint-Véran, l'Authion, les sommets de Maurigon, la Déa et Mangiabo, le col de Brouis, les hauteurs de la Penna et d'Olivette auxquelles on unit les hauteurs de la rive gauche de la Roya, depuis le Fourcoin jusqu'à la mer; en un mot, la ligne qu'avait formée le baron Leutrum en 1747; elle exige une armée au moins de 20.000 hommes, mais présentement on ne saurait la prendre, qu'en chassant les Français de Breil et du col de Brouis.

Deuxième ligne défensive. — La seconde ligne comprend pareillement l'Authion et les postes qui sont à sa droite, descend par les près de la Béola et les sommets de Marta à Saorge, remonte aux hauteurs de Gio et suit ensuite toutes celles qui sont sur la gauche de la Roya jusqu'à la mer ; c'est-à-dire qu'il suffit d'ajouter à la disposition qu'on a prise dans cette campagne après la journée du 8 juin, le restant des hauteurs qui sont au-dessous du Fourcoin jusqu'à la mer ; cette ligne ne demande guère moins de monde que la précédente, mais, dens la situation actuelle, on serait vraisemblablement prévenu par l'ennemi si on voulait la prendre.

De la troisième ligne ou soit position resserrée. — Si l'ennemi venait à marcher en force par la Corniche, il tournerait tous les postes qu'on tient sur la gauche de la Roya depuis le col de Gio, et qu'on ne saurait même soutenir dans la belle saison qu'avec un corps d'armée capable d'agir offensivement. Dans le cas que l'on vient de supposer, il faut que la ligne remonte de Saorge par les hauteurs qui forment cette position au col de la Tanarda et se terminent au col Ardente qui sont deux passages qui tombent dans le bassin de la Brigue. Cette disposition est plus resserrée que les deux autres, demande moins de monde, défend entièrement la grande route de Nice en Piémont, et a l'avantage d'être menaçante contre le chemin de la Corniche qu'une armée ne saurait alors entreprendre sans user de grandes précautions.

Observation sur la position de la droite de cette troisième ligne

Cependant une partie de la droite de cette ligne n'est pas assurée au point qu'on ne doive penser à la replier. La possession de l'Authion est absolument précaire, l'ennemi pouvant l'attaquer

Digitized by Google

avant que la saison permette d'y placer les troupes nécessaires pour la défendre, d'autant plus que l'ennemi étant maître de cette position peut la garder avec très peu de monde. Enfin les redoutes Béola et de Marta attaquées avec des forces capables de les environner seraient obligées de céder ; dans ce cas, en conservant le col St-Véran, ou au moins celui de Raus et le Capelet, ainsi que la force naturelle des lieux le fait espérer, on peut les lier par les hauteurs de la gauche du vallon de Cairos avec la position de Saorge, et avoir encore plus d'avantages pour la défensive, cette gauche pouvant être gardée plus facilement que la droite.

Division de cette ligne en quatre parties pour l'examiner en détail

Ce dernier système défensif qui couvre la route de Tende et menace en même temps celle de la Corniche étant plus convenable, au cas des forces inférieures, on va l'examiner en détail, pour projeter sur cette base les dispositions occasionnelles qu'il exige en fortifications, batteries, chemins et autres travaux ; et pour procéder avec plus d'ordre on la distingue en quatre parties :

1° La première comprend la branche de montagne qui unit les grandes Alpes à l'Authion ;

2° Les hauteurs de la gauche et du vallon du Cairos ;

3° La position de Saorge ;

4° Les hauteurs qui sont au midi de la Brigue.

Des travaux et fortifications à faire sur la première partie

Pour garder la grande branche de montagne qui unit les grandes Alpes à l'Authion, dans la supposition que l'ennemi occupe cette position, la principale attention est de l'empêcher de descendre sur le col Véran, en préparant la cime et la butte de l'Ortiguière, de manière à ne pouvoir être forcée de front ni tournée.

Sur la cime de l'Ortiguière. — Ce qu'on obtiendra aisément en rendant premièrement la cime de l'Ortiguière inaccessible sur son front, ce que le site permet d'exécuter sans grande dépense en la munissant de deux pièces de 4 pour battre la crête de l'avenue de l'Authion. L'on y fera en outre des amas considérables de pierres pour les faire rouler sur les pentes des deux côtés au cas que l'ennemi, malgré leur rapidité, entreprit de les gravir.

A la butte de l'Ortiguière. — Quant à la butte de l'Ortiguière, on achèvera de garnir d'un parapet à l'épreuve tout le côté qui est en face du chemin qui monte à l'Authion. on le fraisera, on l'escarpera sur le devant de manière qu'on ne puisse l'emporter de vive force ;

Digitized by Google

on le garnira au moins de quatre pièces de 8 pour battre ce chemin ; l'on en arrangera le plan de manière à pouvoir les diriger vers le col St-Véran. Pour pure précaution, on pourrait pratiquer de ce côté un parapet de gazon pour les fusils et le mettre hors d'insulte de ce côté ; la situation permettant de le faire à peu de frais à la pointe de cette butte à couvert des tirs de l'Authion. Il sera très utile de faire une grande provision de pierres pour les faire rouler dans le fond du vallon, si l'ennemi venait à passer sous la butte pour attaquer le col Véran.

Réflexions de l'avantage de l'Ortiguière relativement à l'Authion

La distance de l'Ortiguière à l'Authion surpassant de beaucoup la portée exacte de la grosse artillerie, on n'a point à craindre que ses fortifications en soient à jamais dégradées, au point qu'on ne puisse les réparer dans la nuit ; ainsi ce poste, moyennant l'exécution de ce que l'on vient de proposer, peut être regardé comme hors du cas d'être forcé de front ; pour le tourner, il faut que l'ennemi gagne le col Véran, ce qu'il peut faire en deux manières : en l'attaquant de front, ou en descendant par les revers de l'Authion aux Formagines et en remontant ensuite par le chemin pour le prendre par derrière. Cette dernière attaque est très difficile, en ce qu'elle exige un grand mouvement et qu'on ne peut le faire qu'en prêtant le flanc aux troupes qui seraient sur la gauche du vallon de Cairos.

Fortifications pour assurer le col Véran

Toutefois la disposition pour défendre le col paraît suffisante si l'on place deux pièces de 8 sur le fond du col même pour en faire usage de tous côtés ; qu'on pratique une redoute hors d'insulte d'une quarantaine d'hommes sur la petite éminence qui est à la gauche du col, et que l'on fasse à mi hauteur de la crête du col où est un petit plan, une batterie de deux pièces de canon dirigées pour arrêter l'ennemi qui aurait forcé l'Ortiguière ou le battre par derrière, s'il voulait le tourner.

A ce point, il convient aussi d'y faire d'autres grands amas de pierres pour les faire rouler dans le fond de la gorge du col au cas que l'ennemi l'attaquât par la droite : cette provision de pierres avec celle qu'on a dit de faire à la butte de l'Ortiguière, dans cette situation, suffit pour rendre inutile toute attaque de front, et a l'avantage

Digitized by Google

de pouvoir produire son effet soit de jour ou de nuit ; car en cas d'attaque il suffit de faire rouler une pierre à chaque seconde pour empêcher quiconque d'arriver au col.

Troupes nécessaires pour défendre les deux Ortiguière et le col St-Véran

Pour garder et défendre l'Ortiguière et le col St-Véran fortifiés comme on vient d'indiquer, deux cents fusiliers outre les artilleurs pour le service du canon peuvent suffire. Cent hommes distribués aux têtes Rugger fortifiées doivent les défendre ; mais pour prémunir ce poste à ne rien hasarder, il faut escarper la première au complet du col, à la rendre inaccessible, et y placer deux petites pièces d'artillerie, ce qui peut se faire à très peu de frais.

Des travaux et fortifications à faire au col de Raus

1° *Aux têtes de Rugger.* — L'on fortifiera encore la dernière de ces têtes qui est entre les deux cols de Raus et de St-Véran, par pure précaution, pour avoir un point de défense avantageux si quelque événement inattendu faisait perdre le col Véran : l'on y fera un grand amas de pierres, parce que leur roulement peut être du plus grand effet pour empêcher qu'on ne monte du col Véran à celui de Raus par le chemin qui sert de communication à ces deux cols.

2° *A la butte qui est en avant du col.* — Pour garder et défendre le col avec peu de monde, il faut construire une redoute, sur la pointe de la butte où est le petit baracon, hors d'insulte à deux pièces de canon et d'une centaine d'hommes, l'emplacement n'en admettant pas une plus grande, où l'on se retirera du moment qu'on croira de ne pouvoir tenir dans la batterie qui est en avant : sur la pente, l'on détruira le nouveau chemin qu'on a fait sur la pente de la butte, parce que les zigzags couvrent l'ennemi jusque sous la batterie.

3° *Au col.* — Au sommet du col, on préparera une batterie de trois pièces qui puissent agir des deux côtés, mais principalement sur le col Véran, s'il arrivait que l'Ortiguière fût forcé.

4° *Sur la tête près de la Cavallina.* — A droite du col, sur la Cavallina, on construira une redoute d'un profil hors d'insulte, car si l'ennemi gagnait ce point, les cols de Raus, Rugger, St-Véran et l'Ortiguière seraient tournés.

Observation sur le Capelet. — On ne croit pas qu'il soit besoin d'accroître les fortifications du Capelet, car la force naturelle de ce

Digitized by Google

poste est telle qu'un militaire intelligent qui en saurait profiter avec deux cents hommes, ne laissera jamais arriver l'ennemi jusqu'à ces fortifications.

On pense qu'il serait très important de rassembler des grandes pierres sur la pente qui tombe dans le vallon de Raus, pour les faire rouler avec des leviers au cas où l'ennemi tentât de filer par cette pente pour pénétrer entre le Capelet et la Cavallina.

Des postes qui sont à la droite du Capelet. — Quant aux passages compris entre le Capelet et les grandes Alpes, des milices et quelques volontaires suffisent pour les garder, comme on a fait pendant cette campagne, tant que l'ennemi ne s'établira à droite, et à gauche de la Gordolasque, pour assurer la marche des troupes qu'il ferait avancer par le fond de la vallée pour attaquer les passages de Valmasca, de Colla Piana et du col de l'Enfer que leur âpreté rend d'ailleurs facile à défendre avec peu de monde, surtout procurant de les rompre, et d'y faire quelques bouts de retranchement.

De la gauche du vallon de Cairos. — Les deux rives du vallon de Cairos forment réciproquement leur force; les branches des monts qui les forment sont élevées au point que, du fond du vallon, il faut au moins une heure et demie pour arriver à leurs sommets ; elles se terminent sur le vallon en rochers escarpés à pic et en précipices ; il y a très peu d'endroits accessibles, on n'y trouve que de mauvais sentiers où l'on ne peut passer qu'à pied et en défilant. La plupart peuvent être rendus impraticables avec peu de travail ; c'est par ce moyen qu'on rendra pour ainsi dire inattaquables des troupes placées sur la gauche. En détruisant un sentier qui est sur les revers de l'Authion et deux autres qui sont sur les hauteurs de Marta, l'ennemi ne peut plus descendre que par les bois de Cairos qui sont sur le derrière des prés de la Béola, dans lesquels il y a quelques sentiers qu'il faut dégrader et surtout barrer avec des abatis ; mais cette partie est moins difficile, elle a en opposition un front très fort où l'on peut placer des avant-postes inabordables et à couvert qui inquiéteront grandement l'ennemi à la descente des bois et l'empêcheront de s'établir dans le fond du vallon, de sorte que pour attaquer la gauche il sera toujours obligé de descendre des hauteurs opposées, ce qui est un très grand avantage qui rend une attaque de nuit et par surprise presque impossible ; en outre il n'en pourra jamais faire sans être exposé à être écrasé, s'il échoue ; la retraite étant des plus difficiles pour ne pas dire impossible. Cet exposé sur la nature des monts qui bordent le vallon du Cairos indique assez que la principale des dispositions pour défendre sa gauche doit consister en postes judicieusement placés et fortifiés sur la pente vers le fond

Digitized by Google

du vallon pour disputer à l'ennemi l'accès des points qu'on ne peut rendre impraticables, et l'empêcher ainsi de pénétrer sur les plateaux supérieurs où l'on ne placera de réserve que par pure précaution.

Le temps n'ayant pas permis de reconnaître en détail toute l'étendue des pentes de la gauche du Cairos pour déterminer les postes à établir pour les garder dans tous les points qui l'exigent, on dira d'après les reconnaissances générales qu'il ne faut pas plus de deux mille hommes pour toute cette partie, savoir: mille placés en réserve en deux corps, dont un sur les plans de Nemel, et l'autre aux environs du pont sur le Fontan. Par la reconnaissance particulière qu'on a faite des pentes qui sont depuis le Loubre jusqu'au confluent du vallon de Cairos dans la Roya, c'est-à-dire dans toute la partie correspondante des hauteurs de Marta, il ne faut que trois postes de cent hommes pour les défendre avec deux pièces de canon de 8 à celui du milieu.

De la position de Saorge

La position de Saorge est formée par un bras de montagne qui tient à la chaîne des hauteurs qui bordent la rive gauche de la Roya ; il dérive du mont Marta que je vais commencer par faire connaître pour préparer à mieux saisir la liaison que cette portion a avec le reste de la ligne.

Description du mont Marta et de ses rapports avec les hauteurs environnantes, — Ce mont est situé à l'extrémité des hauteurs qui bornent au midi le bassin de la Brigue ; il tient par son extrémité orientale à la chaîne principale qui, à ce point, se replie et court par trois quarts d'heure de chemin au midi jusqu'au passage de la Colla de la Tanarda qui se trouve précisément en face de Marta. Il surpasse en élévation les cimes et crêtes qui sont à ses environs ; un vaste plateau gazonné, tant soit peu enfoncé sur le milieu, le couronne : il s'étend en longueur du levant au couchant plus de deux cents trabucs sur une largeur qui permet à une troupe d'y camper commodément en ligne et d'avoir un espace au-devant à s'y disposer pour combattre ; les pentes qui l'environnent sont ou impraticables, ou très rapides, à la réserve d'une portion du front faisant face à la Tanarda qui est gazonnée et assez douce malgré l'âpreté de son revers ; il règne un sentier qui conduit à la Brigue par le vallon de Rio Secco. Vers le couchant, il a un front de rochers escarpés, appelé la Barcone, qui tombe sur la baisse de Lugo en tête du vallon de ce nom, séparé du Rio Secco par un rameau de montagnes qui, partant du

Digitized by Google

pied de la Barcone, forme les hauteurs au couchant de la Brigue et se termine sur le confluent de la Lévenza dans la Roya.

Du cours de la Bendola au vallon de Saorge. — L'espace qui unit le mont Marta à Tanarda, forme la tête de la Bendola qui communique par des pentes gazonnées, ou soit les Alpes de Marta et Tanarda, qui finissent à des précipices au travers desquels coule la Bendola pour la moitié de son cours ; l'autre moitié, toujours profondément, a encore deux détroits fort resserrés, dont le dernier finit à son débouché dans la Roya. Elle a sur sa gauche les hauteurs de Toraggi, Muraton et Gio ; et à sa droite le bras de montagne qu'on va décrire.

Division de la position de Saorge en partie élevée et basse. Description de la première. — L'on peut regarder la baisse de Lugo comme le commencement du bras des montagnes de Saorge formé de deux parties dont la première est beaucoup plus élevée et agreste que l'autre ; elle est formée par les hauteurs de Lugo qui s'élèvent à côté de la baisse de ce nom, et s'unissent avec celles de Nanan qui se courbent vers le midi et se terminent en escarpements impraticables sur la région de la Baragne, lequel mont dont il dérive. Nanan se présente en arc convexe au levant de Saorge ; il surmonte plusieurs grandes pointes de rochers disposés en arc opposé à celui de Nanan, qui forme la tête d'un grand ravin qui se rend dans la Bendola ; celles qui sont à droite du ravin s'appellent les rochers de Calarez et celles à gauche de Palandrin qui ne présentent que des précipices vers Saorge et la Bendola. Au milieu des pointes de Palandrin est une baisse où passe le sentier qui, de Saorge, va en deux heures et demie à la région de la Baragne, médiocre étendue de terrain cultivée, très rapide sur la pente méridionale des hauteurs de Lugo et de Nanan, dont le restant n'est que pays âpre qui se termine en précipices sur la Bendola, séparé de l'Alpe de Marta par des ravins impraticables.

La pente septentrionale des hauteurs de Lugo et de Nanan est coupée par les deux vallons de Lugo et de Pève séparés par un rameau de rochers qui commencent vers le tiers de cette pente, en descendant, et se terminent à pic sur la Roya.

Description de la partie basse du bras de Saorge. — La partie basse du bras de Saorge dérive du pied des hauteurs de Calarez ; elle est formée par la montagne de Peiramont qui présente vers le nord un front de rochers escarpés au point qu'on peut les regarder comme inaccessibles ; sa crête est assez régulière et praticable dans toute son étendue, elle est de la longueur d'environ un mille, elle se termine par des rocs escarpés d'où descendent comme trois crêtes, qui tombent dans la Roya, deux particulièrement en précipices ; elles renfer-

Digitized by Google

ment deux gorges couvertes d'oliviers. La première de ces crêtes commence à la cime de Caut, a sur son milieu la butte de Saint-Antonin où passe l'ancien chemin qui, de Fontan, vient à Saorge ; au-dessous de cette butte vient la pointe où est la poudrière, au pied de laquelle passe le chemin ordinaire. La seconde crête, ou celle du milieu, contient le petit plateau où sont les restes du château des Salines, et se termine par un monticule sur lequel existe le fort de Saorge, ayant à côté, vers la partie méridionale, le village. La troisième a en tête le rocher de la Noix qui présente un front à pic vers le village de Saorge ; à son pied est une pente convexe plantée de vignes qui comprend le couvent des Récolets, et se termine à une espèce de grand plateau triangulaire dont la pointe remplit le confluent de la Bendola et de la Roya. Sur sa pente vers la Roya monte le chemin qui va à Saorge de la grande route qui suit les bords de la Roya. Le château et le poste de la poudrière défendent tous ses côtés, et on ne peut les prendre ou les détruire que par siège ; mais ils ne sauraient résister que peu de jours contre des batteries placées au couvent des Récolets et sur la butte du confluent, ce qui est très facile de faire, si l'on n'empêche l'établissement de ces batteries. La pente qui descend vers le midi du col de Peiramont est toute plantée de vignobles à terrasses soutenues par une très grande quantité de murailles, excepté les environs de sa crête qui ne sont point cultivés ; elle se termine par cinq buttes ou plateaux, y compris celui qui est dans le confluent de la Bendola et de la Roya, dont les fronts élevés tombent brusquement dans la Bendola. Les ravins qui les divisent sont très profonds et dans bien des endroits impraticables, excepté celui qui divise le plateau qui est dans le confluent, de la butte suivante, et qui, prenant son origine dans le milieu des vignes, est fort petit. Les trois autres ravins dérivent du pied des crêtes ; les terrains qui sont entr'eux forment comme de longs dos d'ânes qui, en descendant, vont s'unir aux trois buttes restantes.

Le plus long tient aux hauteurs de Calarez, c'est celui du milieu où sont les chapelles et granges de Sainte Croix.

Le plus court commence au pied des hauteurs des rochers de Palandrin et se termine à la cinquième butte appelée de Casto. D'après cet exposé, on voit que la position de Saorge unie en ligne défensive avec la gauche du vallon de Cairos n'est attaquable que vers le couchant et au midi; ainsi pour en apprécier la force, et déterminer ce qu'il convient de faire pour les défendre, il faut considérer ses rapports avec les hauteurs correspondantes.

Des hauteurs qui sont au couchant de Saorge ou soit en face du

Digitized by Google

fort. — Au-devant du côté du couchant sont les hauteurs de Mont-Malamort qui dominent entièrement ; mais leur âpreté ne permet d'y placer d'artillerie pour battre le fort que sur deux points : l'un desquels est au moins à 200 trabucs de distance, c'est celui des premières vignes qu'on trouve sur le chemin qui va de Saorge à Marte. La portée de la seconde position est moins longue, cependant hors d'insulte, elle est plus resserrée et la construction des batteries plus difficile ; elle se trouve aux pentes cultivées d'Argos, précisément en face de la poudrière et de la butte de Saint-Antonin d'où l'on peut opposer une batterie avec le plus grand avantage, sans compter les autres feux qu'on pourrait faire des rochers supérieurs pour l'inquiéter. Des positions de ces batteries et des hauteurs de Malamort, on ne descend que par deux chemins très rapides où l'on ne peut se couvrir et qui sont sous la portée exacte du canon du fort, ou de la batterie à construire à ladite butte de Saint-Antonin.

Des hauteurs qui sont au midi de la position de Saorge. — En face du côté du midi se présente la pente raide et escarpée du Mont-Agù, qui se termine en précipices sur la Bendola, et l'on ne peut la descendre pour arriver à Saorge que par le chemin qui vient du col de Gio, qu'on rend impraticable en rompant seulement le pas du Sapel, qui est vers le bas de la pente que l'ennemi ne saurait rétablir étant sous la portée des feux du côté opposé ; il y a encore un sentier qui dérive de ce chemin au-dessus du bois de Sapel, et va déboucher au delà de la butte de Casto (1) où la situation permet de faire une disposition très forte pour défendre et barrer l'avenue de Muraton ; de sorte que, par ce seul moyen et en rompant le pas du Sapel, l'ennemi ne saurait pénétrer dans la position de Saorge, en descendant par les hauteurs qui sont à la gauche de la Bendola. Ainsi, malgré que les hauteurs environnantes de Saorge dominent entièrement tout le côté du couchant, et à mi-pente celui du midi, et que l'ennemi en se portant en nombre sur ces hauteurs puisse y faire pleuvoir une grêle de balles d'espingardes, de carabines et de fusils, d'autant plus meurtrières que les tirs portant de haut en bas, la force seulement qu'elles acquièrent par la gravité suffit pour tuer, tandis que celles que l'on pourra leur opposer à armes égales, n'arriveront point à lui ou l'atteindront sans force.

Cependant il ne saurait faire une attaque avec espoir de succès sur la position de Saorge, soit de vive force ou par siège, si un corps

(1) Sous les rochers de Palandrin, où il s'unit au chemin qui vient du col Muraton ; ce sentier peut se détruire aisément sans rendre cette partie impraticable, mais en descendant par là on doit toujours aboutir au delà de la butte de Casto.

Digitized by Google

médiocre de troupes sait mettre à profit les avantages qui lui restent pour le défendre ; car tant que l'ennemi ne se rendra maître des hauteurs de Nanan, Calarez et Palandrin, que très peu de monde peuvent défendre, il ne saurait s'établir dans la partie basse de la position.

Fortifications et autres travaux pour mettre la position de Saorge en état de défense

Les dispositions à préparer pour la défendre contre une attaque de vive force sont les suivantes :

1° Construire une batterie de cinq à six pièces de canon sur la butte de Saint-Antonin pour battre la pente et le sentier qui descend d'Argos, former à côté de cette batterie des emplacements pour diriger au besoin ces pièces dans l'avenue du vallon de Cairos et des vignes qui sont au-dessus du Pont d'Ambo et pour balayer la gorge qui est entre la butte et le village de Saorge ;

2° Préparer l'ancien chemin qui, de Saorge, conduit à Fontan pour se procurer une communication moins exposée et la donner double à la batterie de la butte de Saint-Antonin. La partie basse de ce chemin qui est à couvert des hauteurs d'Argos et Malamort fournit le point le plus avantageux et le plus sûr pour empêcher l'ennemi de pénétrer à Fontan, car on peut battre à la portée exacte du fusil et du canon le pont d'Ambo, la grande route, l'avenue du chemin de Cairos et à la grande portée les vignes qui y sont au-dessus du pont d'Ambo ;

3° Préparer le moyen d'interrompre à l'occasion le chemin ordinaire qui va de Saorge à Fontan, et cela par un diamant coupé.

4° Ouvrir des créneaux à la muraille qui sert de tambour au magasin à poudre vers la pente d'Argos et les garnir d'espingardes ;

5° Achever de créneler la chapelle de Saint-Roch qui est au pied de la poudrière, et l'arranger de manière que l'ennemi ne puisse l'attaquer de vive force ;

6° Si à ces dispositions on ajoutera celle de préparer tous les feux qu'on pourra diriger du château vers la poudrière, on peut être sûr que jamais l'ennemi ne pénétrera dans la gorge qui est entre deux ;

7° L'artillerie du château doit être toujours prête pour faire en cas d'attaque un feu continuel sur l'avenue du chemin de Marta et du grand chemin, vers le pont rompu, ainsi que sur tout le plateau qui est dans le confluent de la Bendola et de la Roya ;

Digitized by Google

8° Dès que l'ennemi sera maître de Marta, on rompra les trois ponts de la Roya qui tiennent à ces hauteurs :

9° On dégradera autant que possible le chemin qui, du pont rompu, vient à Saorge ;

10° On réparera les anciens retranchements qui sont à la pointe du plateau qui est dans le confluent pour y tenir une garde avancée, et empêcher l'ennemi de s'avancer par le chemin de Marta et la grande route ;

11° On disposera l'église de la madone de Pogio à en faire un poste pour une cinquantaine d'hommes hors d'insulte.

12° On crénelera la maison Davéo, principalement vers la Bendola, ainsi que celle de la veuve Gautier, qu'on mettra à l'abri d'un coup de main ;

13° Sur le devant de l'église des Récolets, on pratiquera un retranchement hors d'insulte où l'on mettra quatre pièces de 8 et l'on rangera le couvent de manière qu'il puisse être forcé d'emblée ;

14° Si à toutes ces dispositions on ajoute celle de couper les oliviers qui sont dans la gorge qui est au-devant, et qu'on les ébranche et dispose en plusieurs rangs, l'on ne croit pas que l'ennemi puisse attaquer ce côté de vive force avec espoir de succès, quand même tous ces postes ne seraient défendus que par 500 hommes.

Dispositions sur le côté du Midi

1° On rompra le pas du Sapel du chemin de Gio, et on le dégradera jusqu'au pont de la Bendola, sitôt que l'ennemi sera sur les hauteurs de Gio ;

2° On dégradera le sentier qui dérive du chemin de Gio et va vers Casto ;

3° On détruira toutes les granges qui sont dans la pente du Mont-Agu, afin que l'ennemi ne puisse s'y abriter ou s'en former des points de défense ;

4° On crénelera toutes les granges qui sont sur les trois buttes du milieu à portée de faire feu sur la pente du Mont-Agu et chemin de Gio ;

5° A la butte de Casto, on crénelera la chapelle de Sainte-Anne et les granges de M. l'avocat Degioanni qui sont vers l'avenue du chemin de Muraton, qu'on procurera en outre de dégrader et de rompre aux endroits qu'on veut rendre impraticables.

6° Au-dessus de la butte sous les bois de Palandrin, on formera une batterie de deux pièces de canon et un poste pour cent hommes,

Digitized by Google

le tout dirigé pour battre le plateau de la butte de Casto et l'avenue de Muraton ;

7° On placera une cinquantaine d'hommes en cas d'attaque à la caverna de Palandrin où sont les murailles d'une écurie ou Logia, qui peuvent lui servir de retranchement ;

8° Si aux défenses qu'on vient d'indiquer, on ajoute la précaution de faire occuper, en cas d'attaque, les rochers de Palandrin par une cinquantaine de bons tireurs, l'ennemi ne devrait jamais dépasser la butte de Casto ;

9° Aux postes de Casto, il faut donner une communication par le haut, en réparer le sentier qui règne sur la gauche de la ravine ou petit vallon dit de Casto. Quatre à cinq cents hommes peuvent garder tous les postes que l'on vient d'indiquer, attendu que les obstacles naturels que les lieux opposent à les attaquer les rendent presque impraticables,

Dispositions accessoires contre l'attaque de vive force, et avant-postes de celles pour l'attaquer par siège

1° On formera aux rochers de Bergiron qui sont à moitié pente des vignes situées au-dessous du rocher de la Noix, une batterie de quatre pièces de canon de 16, qu'on peut mettre à couvert des tirs plongeants des hauteurs ; elle dominera sur les buttes et en partie le dos d'âne qui les accompagne ; battra en outre de flanc les vignes qui sont au-devant du rocher de la Noix vers la partie du midi. L'on mettra cette batterie à l'abri d'un coup de main, la situation du terrain permettant de le faire sans grande dépense ;

2° On crénelera quelques-unes des granges qui sont sur les dos d'âne qui s'unissent aux deux buttes du milieu, entre autres la chapelle de Ste-Croix, pour difficulter à l'ennemi de les suivre, au cas que par quelque malheur imprévu il pénétrât dans la position, et pour donner des points d'appui à 1.000 hommes qu'on doit placer en réserve aux granges de Sainte-Croix vers le pied des hauteurs de Calarez, et à celles de la région de Sébuca, qui sont en position de marcher immédiatement sur le rocher de la Noix qui domine tout le côté du couchant, et partie de celui vers le midi.

Les dispositions qu'on vient de proposer, quoique nombreuses, ne sauraient être d'une grande dépense, et sont de nature à mettre la position à l'abri d'une attaque de vive force, de sorte qu'un ennemi prudent, s'il veut l'attaquer, ne le fera que par voie de siège.

Digitized by Google

Des dispositions qu'il faut ajouter pour le cas d'une attaque par voie de siège

Pour attaquer par siège la position de Saorge, l'ennemi doit placer des batteries de canons aux pentes cultivées d'Argo, aux vignes du chemin de Marta et dans les petits plans cultivés qui se trouvent dans la pente de Mont-Agu au-dessous de la grange de la Logia. Par ce moyen, il parviendra à détruire la plupart des sites qu'on a dit de préparer contre une attaque de vive force, qu'il faudra abandonner, ne tenant plus au bas des pentes aux points que l'artillerie ne pourra battre, que des gardes d'avis que l'on mettra à l'abri des tirs curvilignes, en couvrant avec des poutres et des madriers quelques réduits propres à cet objet. On fera la disposition principale hors de la portée de l'artillerie ennemie sur la crête de la montagne de Peiramont ainsi qu'il suit :

1° Un poste retranché à l'extrémité de cette crête pour quatre à cinq cents hommes fait à murs secs, qu'on pourra aisément rendre hors d'insulte sur plusieurs points, et on le garnira au moins de deux pièces d'artillerie de 16 ;

2° On pratiquera deux petites redoutes de cent hommes chacune sur deux points un peu éminents qui sont sur le milieu de cette crête ;

3° A l'extrémité du col de Peiramont et pente successive des hauteurs de Calarez, on formera le poste principal, et on le munira de cinq à six pièces de grosse artillerie, car tant que ce poste qui est déjà d'une très grande force ne sera emporté par l'ennemi, il ne pourra jamais s'établir dans la position de Saorge ;

4° La disposition qu'on vient d'indiquer dans les trois numéros précédents exige un chemin qui règne vers le sommet de la crête pour sa communication, mais ces fortifications et chemins pourront toujours se faire à temps, du moment qu'on verra l'ennemi déterminé à attaquer par siège.

La seule disposition préparatoire qu'il conviendrait de faire contre cette attaque c'est :

1° Cinq à six cents poutres et pareil nombre de gros madriers pour former autant d'abris contre les tirs curvilignes, qu'on pourra conserver à l'extrémité des pentes, pour y tenir des gardes et pour autres ouvrages qu'un siège exige toujours ;

2° Une provision de 300 gabions et 600 saucissons pour rassurer les batteries et en établir d'abord où les circonstances pourront les rendre utile.

Digitized by Google

De la défense de la partie élevée de la position de Saorge, des hauteurs de Lugo et de Nanan

La partie élevée de la position de Saorge étant couverte à la partie basse, il ne reste plus qu'à la garder vers la partie méridionale qui a, en face du col de Muraton, le chemin qui descend de ce col à Saorge, d'où dérivent trois sentiers qui traversent les précipices dans lesquels coule la Bendola ; ces trois sentiers se réunissent à la région de la Baragne, on peut les rendre impraticables aisément, ce qu'on fera d'abord dès qu'on saura l'ennemi à Pigna ou sur les hauteurs de Gio.

Cent hommes de troupe et autant de milices dans cette partie suffisent pour la garder contre toute attaque ; en tenant une garde de 25 hommes sur le château de la Baragne qui est un exposé de crête qui tombe à pic sur la Bendola d'ou l'on découvre tous les mouvements que l'ennemi pourrait faire par les avenues de Muraton ; en outre les sentiers dont on a parlé se réunissent tous en un seul chemin qui monte à côté du château où il faut passer pour gagner les hauteurs de Nanan. Il y a bien un sentier qui, de la Baragne, va, par travers, aux champs d'Andouja d'où l'on peut gagner de Lugo et de Nanan ; mais il est si mauvais qu'on peut le rendre impraticable avec une vingtaine d'hommes.

Des communications à donner ou réparer à la position de Saorge

1° Quoique l'on pense que la communication par l'ancien et nouveau chemin de Fontan à Saorge puisse toujours servir sûrement pendant la nuit, cependant il paraît convenable d'en établir une de Fontan en remontant par le vallon de Pève qui vient aboutir au commencement de la crête de la montagne de Peiramont et au pied de la hauteur de Calarez, cependant elle aura le défaut d'être longue, et on ne pourra la rendre commode que par une dépense considérable ;

2° Réparer le chemin qui, de Saorge, va en cinq heures à la Brigue en passant par les têtes des vallons de Pève, Lugo et par le col Géron ;

3° Réparer le sentier qui dérive du chemin du numéro précédent et monte à la baisse de Lugo et conduit entre le mont Marta et le col de la Tanarda, parce qu'il donne la communication la plus courte pour faire passer des troupes de Saorge à la Tanarda, et

Digitized by Google

l'on placera une réserve au pied des bois de Lugo où l'on trouve l'eau sur le poste ; cette troupe sera à portée de passer en moins de trois heures au col de la Tanarda ou de descendre à Saorge et à la Brigue.

De la quatrième partie ou des hauteurs qui sont au midi de la Brigue

Le point sublime de la défensive étant de faire continuellement craindre l'offensive ; les hauteurs du midi de la Brigue donnant l'avantage d'agir sur un ennemi qui tenterait de s'avancer dans la rivière de Gênes par la Corniche méritent un détail particulier. On la divise en deux parties, dont la première comprend les hauteurs qui sont au levant du mont Marta, et la seconde celle au-devant vers le midi où est la Tanarda.

Le mont Marta qui les domine étant déjà un point connu, l'on y rapportera la description que l'on va faire pour faciliter de saisir l'ensemble de toute cette position et ses relations avec les pays qu'elle a devant son front. Au levant du mont Marta, la crête de la montagne descend en pente rapide assez large jusqu'à la cime de Fels qui, s'élevant en cône tronqué sur la crête, descend encore rapidement pour une courte étendue; ensuite elle est formée par un grand dos d'âne qui s'avance assez régulièrement par plus d'un mille ; cette crête jusqu'à ce point est toute gazonnée ; après, elle s'élève insensiblement, devient aride et aiguë, se termine en rochers pointus et impraticables sur la baisse du col Ardente, mais de part et d'autre sur toute cette longueur qui sera d'environ un demi-mille, règne un sentier, de manière qu'on communique très aisément par la crête de col Ardente à mont Marta en une heure et quart. A la baisse de col Ardente qui est la partie la plus basse de toute la crête, succède un petit plateau qui est au pied de la pointe de la Saccarella, qui s'élève très rapidement et fort haut dans la chaîne principale de l'Apennin où est la source du Tanarello.

Cette étendue de montagne entre col Ardente et mont Marta forme la tête de la vallée où coule la Giribonte qui se rend à la mer au-dessous de Tagia. Du sommet de cette crête, on descend en un quart d'heure par une pente douce sur une espèce de vaste plateau, dont le front se termine par des escarpements qui tombent presque perpendiculairement dans deux ravins qui sont les origines du Giribonte dont une dérive des pentes inférieures du mont Marta, et l'autre de col Ardente.

A l'extrémité de ce plateau, vers col Ardente, est le hameau de Réaldo dépendant de la Brigue. Le revers de la tête de la vallée de

Digitized by Google

Giribonte descend vers la Brigue, d'abord par une pente gazonnée ou couverte de bois de haute futaie ; ensuite par une espèce de bras montueux fort irrégulier, ayant d'un côté le vallon qui descend de col Ardente et de l'autre celui de Rio Secco qui vient de mont Marta, et se termine brusquement sur la rive gauche de la Levenza et le village de la Brigue.

Chemins qui de la Brigue conduisent à Marta et à col Ardente

Sur ce bras règne un autre chemin très beau qui n'a de malaisé que la partie qui est au bas, et qu'on peut arranger à peu de frais pour conduire l'artillerie sur la crête de la montagne ; c'est le vrai chemin militaire de la position, le meilleur que l'on puisse pratiquer ; il passe à côté de la cime de Fels vers mont Marta ; mais l'on peut également le diriger pour arriver sur le milieu de la crête en passant par le bois de Sanson. Le chemin, depuis la cime de Fels, va en suivant presque la crête des hauteurs au col de la Tanarda passant au pied des pentes accessibles de mont Marta.

La communication ordinaire de la Brigue à la vallée de Giribonte passe par le col Ardente et suit de part et d'autre les pentes des deux vallons qui dérivent de ce col vers la Brigue ; le chemin est plus mauvais que le précédent et demande beaucoup de réparations, mais il est plus abrité, plus tôt libre de neige et descend vers la vallée de Giribonte ; à peu de distance du col, on trouve un chemin qui, par les travers, conduit en moins de trois heures à la baisse de Mezzaluna sur la crête des hauteurs de la gauche de la vallée de Giribonte formées par le rameau qui dérive du mont Frontéro dont on a déjà parlé.

De cette baisse, on descend dans la vallée de Giribonte, et l'on passe à la principauté d'Oneille ; mais si l'on suit la crête, une troupe peut s'avancer sur le bord de la mer, ce qui suffit pour faire juger combien facilement un corps de troupes placé sur les hauteurs de la Brigue peut passer à l'offensive contre un ennemi qui filerait dans la Corniche.

De la seconde partie des hauteurs de la Brigue où sort la Tanarda

L'on a déjà dit, en parlant de mont Marta, que le passage de la Tanarda est, sur son devant, vers le midi, à trois quarts d'heure de distance.

L'espace qui lie ces deux points est la suite de la crête principale de ces hauteurs, couronnée par des éminences aplaties à pentes douces,

Digitized by Google

couvertes de gazon qui, d'un côté, tombent sur la haute pointe du Giribonte, qui s'élève du fond de la vallée de la Triora, précisément au commencement de la droite de cette vallée, et de l'autre dans les précipices qui forment la tête du vallon de la Bendola. On descend quelque peu pour arriver à la baisse de la Tanarda, formée par un dos d'âne, gazonnée sur une cinquantaine de trabucs environ de longueur, qui, vers le couchant, s'appuie aux hauteurs de Torragio et de Léga sur le col Muraton, que leur âpreté, de part et d'autre, doit faire regarder comme impraticables à une troupe, quoiqu'on y trouve deux mauvais sentiers qui les traversent en venant de Buggio et de Pigna ; mais il suffit d'en rompre quelques endroits pour que personne n'y passe et, d'ailleurs, ils se réunissent, avant d'arriver sur les derrières de la Tanarda, à des points que l'on peut garder avec une cinquantaine d'hommes. La gauche de la baisse da la Tanarda est également bien appuyée : à son levant est la haute cime Grai qui tombe en précipices sur l'origine du Giribonte ; c'est le point où l'on doit établir la défense de ce passage, car le chemin descend en contournant le pied de ces pentes dont il se détache un bras de montagne qui court au midi, séparant la vallée du Giribonte de celle de la Nervia, dont il forme la tête. Dans toute cette partie, sa crête s'abaisse considérablement relativement aux hauteurs de Tanarda, et se relève ensuite au mont Ceppo où est la chapelle de Saint-Jean de Pra, d'où partent comme un arbre de rameaux médiocrement élevés qui se répandent entre la Nervia, le Giribonte et la mer.

Le chemin qui descend de la Tanarda, suit d'abord les hauteurs et descend, d'un côté à Pigna, dans la vallée de la Nervia, et va par l'autre à Triora dans la vallée du Giribonte ; sa continuation par les hauteurs mène au Ceppo, à la position de Saint-Jean de Pra : une troupe, campée sur la Tanarda, peut se porter dans une marche également à l'un ou l'autre de ces lieux, et agir offensivement contre l'ennemi qui passerait sur les bords de la mer, s'il ne laisse de très grands corps sur les hauteurs pour brider ses mouvements ; mais, si les hauteurs de la Brigue donnent de grands avantages pour l'offensive, elles fournissent aussi à l'ennemi qui s'en emparerait, le moyen de tourner le reste de la ligne et de couper aux troupes qui garderaient la grande route, de sorte qu'on ne pourrait plus se soutenir dans le Comté de Nice.

Cette observation fait doublement sentir la nécessité de bien prendre les mesures pour n'être jamais primé par l'ennemi sur ces hauteurs ; d'autant plus que les neiges se fondent plus tôt au midi, de son côté ; il en a une facilité qu'on n'a pas du côté de la Brigue où celles-ci fondent plus tard, de sorte que tout doit être arrangé d'avance pour

Digitized by Google

les garder du moment que l'ennemi entrerait sur le territoire gênois ; ce qui demande deux dispositions, une pour l'hiver, l'autre pour la belle saison. Toutes deux exigent d'avoir les troupes nécessaires, ou stationnées à la Brigue ou à Tende, de préparer pour celles d'hiver les moyens de les abriter au col Ardente et à la Tanarda, de destiner des hommes propres pour en ouvrir les communications ; pour pourvoir au premier objet, il faut préparer les bois nécessaires pour la construction de baraques pour loger 400 hommes et les placer en dépôts sur les chemins qui conduisent aux passages, aussi haut que les neiges le permettront, et prendre les arrangements pour que dans un jour on puisse entreprendre la construction d'un baracon pour 100 hommes et l'achever. Le col de la Tanarda sera suffisamment gardé avec deux cents hommes tant qu'il sera garni de neige glacée, car la rapidité de ses pentes est telle qu'on ne croit pas qu'une troupe puisse les monter dans cette supposition pour peu qu'on l'empêche ; toutefois, on pourrait y faire un baracon pour loger un renfort de 100 hommes, à l'occasion qu'on le jugerait nécessaire. On observe que les bois étant en abondance sur le poste, cela donne le moyen d'y tenir contre la rigueur des frimas.

Pour la colla Ardente. — On y fera un baracon seulement pour la communication, car, pour le défendre à un point limité, il faut le chercher sur la pente, hors du vallon de Giribonte, car la disposition qu'on ferait sur son sommet serait sujette à être tournée, si l'on prend en même temps la précaution d'empêcher l'ennemi de gagner le plateau dont on a parlé ci-dessus, où est le hamean de Réaldo.

Par l'idée qu'on a pu prendre en ce pays, de loin, on croit que c'est au-dessous de Réaldo qu'on doit trouver le poste en question ; aussi, c'est à Réaldo qu'il faut d'abord faire passer un corps de 500 hommes et l'augmenter suivant les circonstances. Enfin, le mieux serait d'occuper avec un corps respectable la haute vallée du Giribonte, où il serait commodément et en position d'inquiéter la marche des ennemis.

On omet, par brièveté, d'entrer dans de plus grands détails à ce sujet ; on se borne à observer que, pour garder la Tanarda en été, 500 hommes peuvent suffire, en formant un poste retranché à la cime de Grai pour 250 hommes ; alors il faut encore établir un poste à la cime de Gerbonte pour garder le sentier qui vient de l'Alpe de ce nom qui tient à ceux de Marta. Enfin, je vais terminer par cette réflexion qui doit prouver combien il est important de surmonter toute difficulté pour garder les hauteurs de la Brigue, n'être jamais dans le cas d'évacuer le Comté de Nice, car, comme on ne saurait détruire la grande route au point que l'ennemi ne puisse la rétablir en peu de jours, il n'est pas douteux qu'il ne fît tous ses efforts pour

Digitized by Google

s'ouvrir le passage par Tende, qui est le seul des Alpes qui lui donne le moyen de faire avancer contre le Piémont une forte armée et y conduire une grande artillerie pour prendre, en peu de temps, Coni. Car on s'abuserait grandement de compter sur la résistance de cette ville, quoi qu'on puisse faire pour augmenter la force de ses fortifications ; la défense d'une place de plaine, dès qu'on vient l'attaquer avec beaucoup d'artillerie, ne se compte plus qu'à jours.

Si l'on objectait qu'on pourrait garder le passage de Tende par le Piémont, on observe que celui-ci entraîne la garde de plusieurs autres cols, dont on a déjà fait voir les inconvénients.

Digitized by Google

III

Relation du capitaine Maulandi des faits auxquels il a pris part du 5 au 27 avril 1794, jour où il resta prisonnier à la redoute de Fels.

AVANT-PROPOS

Les événements qui se sont ensuivis de l'infraction de la neutralité du territoire de Gênes par les Français, le 5 avril 1794, sont assez intéressants pour que les personnes qui ont eu part dans ces moments aux opérations militaires de l'armée de Saorge, se fassent un devoir d'en donner les détails qui les concernent.

Il est important au bien de l'Etat que la vérité surnage au mensonge; il est important qu'en démêlant les causes de nos malheurs passés, nos fautes mêmes nous servent de leçon pour l'avenir ; il est surtout important à un officier qui a eu le malheur de rester entre les mains de l'ennemi pendant plus de quinze mois, qu'il lui soit permis de rendre compte de sa conduite pour rectifier les erreurs et les préventions auxquelles elle a pu être exposée pendant son absence.

Les narrations des faits principaux seront appuyées sur les pièces justificatives qui, le plus souvent, leur ont donné lieu. Je m'abstiendrai de parler des opérations en grand, me bornant simplement à celles qui me regardent ; je ne donnerai que mon journal des vingt derniers jours ; les conséquences en sont si simples et si évidentes pour les militaires éclairés que je croirais leur faire tort en les leur indiquant par des réflexions inutiles ; pour éviter l'énigme, je parlerai de moi en tierce personne.

Précis des opérations

L'instruction étant le but que doit se proposer tout historien, nous commencerons par développer, dans un tableau rapide de la situation

Digitized by Google

de l'armée de Saorge à l'époque de l'attaque des Français, les causes principales qui ont produit les faits contenus dans cette narration.

Ces notions préliminaires serviront d'aperçu général sur le commencement de cette campagne ; le reste de la narration se bornera à ce qui a quelque rapport avec l'auteur.

Les Français ayant porté, dans le mois de mars 1794, leur armée dite d'Italie à 50.000 hommes environ et formé des camps considérables... (1) à Castellar, à Sospel, le major général commandant l'armée de Saorge, M. le baron Dellera, activa au possible la confection des travaux à l'Authion, aux Fourches, ainsi que la deuxième position, derrière la Bendola, adoptée par le roi en cas d'invasion du territoire de Gênes auquel la gauche de la première position était adossée.

L'armée de Saorge ne montait pas à 6.000 combattants, tout compris. Le général ne manqua pas d'exposer sa situation, aussi bien que la connaissance qu'il avait des intentions de l'ennemi qui, par les différents rapports des émissaires, devenaient de jour en jour plus sérieuses et menaçantes du côté des Génois.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, les ennemis, dans l'intention de tourner sur la gauche la position de Saorge que, par les ouvrages construits sur l'Authion et sur les Fourches, ils jugeaient inexpugnable de front et par la droite, ayant établi une batterie de cinq pièces dirigées contre les pentes d'Orneille et la Croix du Gan pour attirer notre attention de ce côté, firent filer une grosse colonne d'infanterie de 22 000 hommes à 20.000, dont partie était destinée à marcher sur Oneille et Loano par la Corniche, pour occuper ensuite le pendant des eaux au Pont de Nava ; l'autre partie devait marcher par le marquisat de Dolceacqua pour s'emparer des hauteurs de la Brigue.

L'armée de Saorge ne pouvait à sa gauche étendre la défense au delà de ces hauteurs, vu les neiges qui rendaient impraticables les passages aux Viozène et Pont de Nava qu'il était important de tenir en force, pour que cette armée ne fût pas coupée quelque part dans sa ligne de communication avec le Piémont. Le général, en rendant compte, dans son rapport du 6, de ce mouvement et de l'attaque des ennemis à S E. le général commandant, le baron de Vins, lui fit ces observations, en lui représentant qu'il était de toute nécessité qu'un corps s'avançât d'Ormea vers les sources du Tanaro pour couvrir cette partie en attendant, tandis que par des attaques continuelles tout le front et notre droite étaient menacés. L'ennemi s'établit à Isola, à Dolceacqua et à Pigna par des camps jugés chacun de 3.000 hommes.

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

Le général fit replier en conséquence les postes du Fourcoin, de Zuaine et d'Orneille sur la deuxième position, en ordonnant au commandant du Fourcoin de jeter les milices et quelques volontaires choisis de sa troupe sur les hauteurs de Toraggio ; il fit marcher quatre compagnies du 1er bataillon de chasseurs, munies pour quatre jours de provisions de bouche, à la Tanarda ; le 2e bataillon d'Asti et le corps franc à col Ardente.

Il écrivit une lettre au commandant d'un bataillon de Belgioso, cantonné depuis quelques jours à Limon, en le requérant de s'avancer avec sa troupe jusqu'à la Brigue, vu l'urgence des circonstances et l'attaque générale des ennemis. Le commandant lui fit la réponse suivante :

Mauro (1) (Traduction).

« Aussitôt après avoir reçu le très honoré billet de Votre Excellence, afin de ne pas manquer à mon devoir et, d'autre part, plein du désir de me rendre au plus vite à vos ordres très vénérés, j'ai, par estafette, transmis votre demande à S. E. M. le général de Vins, et je veux espérer que d'ici à demain j'obtiendrai son consentement, en sorte que je pourrai être à Tende dans la journée du 8. »

Une lettre du général commandant, baron de Vins, prévint, par estafette, le général que Sa Majesté venait de donner le commandement de cette armée au lieutenant général impérial, baron Colli, qui devait s'y rendre incessamment. Le mauvais temps dérangea les mesures de l'exécution des ordres donnés par le général. Les milices et les volontaires envoyés sur le Torraggio, après avoir erré inutilement au milieu des tourmentes, furent obligés de se retirer épuisés de fatigue et dans le plus grand délabrement.

Les quatre compagnies de chasseurs ne purent jamais, par la même raison, arriver à temps à la Tanarda et s'établir sur les hauteurs de Nanan qui liaient aux hauteurs de Marta et de Barcone la deuxième position, derrière la Bendola, qui s'étendait aux rochers de Palandrin, où le général avait envoyé le capitaine de l'état général Maulandi pour y disposer la troupe, tandis que le chevalier colonel de Revel la disposait à col Ardente, et le capitaine-major chevalier de Malaussèna veillait aux Fourches et au Tueis.

Les ennemis avaient posté un corps de 2.000 hommes sur la montagne de Gio ; un camp de 3.000 hommes environ au-dessus du Buggio à la portée de Tanarda dont on n'avait pu encore obtenir de nouvelles positives.

Ce poste était d'autant plus dangereux que, par le mauvais temps,

(1) capitaine commandant un bataillon de Belgioso.

Digitized by Google

il était inabordable de notre côté, tandis que du côté du Buggio il était presque tout découvert des neiges et très praticable pour l'ennemi. Cependant on ne pouvait occuper col Ardente en sûreté sans être maître de ce poste, attendu que celui-ci pouvait aisément couper le premier de la communication avec la Brigue. On ordonna au régiment de Pignerol qui venait de passer le col de Tende le 7 et aux quatre compagnies restantes du 1er bataillon de chasseurs d'aller le matin du 8 l'occuper définitivement. En attendant, ayant reçu de nouveaux renseignements qui donnaient à craindre que l'ennemi ne fût déjà maître de ce poste, le général jugeant devoir l'en chasser à tout prix, sur la considération qu'il n'aurait pas été tenable dans les mauvais temps par un corps de troupe suffisant à le défendre, il résolut d'y porter un corps considérable avec ordre de chasser l'ennemi de son camp au-dessus de Buggio pour s'y établir militairement. Le capitaine Maulandi pria le général de lui confier les détails de la direction de cette entreprise, ce qui lui fut accordé.

On comptait pour cette expédition sur le bataillon de Belgioso qui, selon les calculs de son commandant, devait arriver à Tende le 8. La lettre suivante arrivée sur les 4 heures après-midi du 8 fit cesser tout espoir de ce côté.

Mauro, Limon, 8 avril (Traduction).

« S. E. M. le général et baron De Vins, en réponse à ma lettre, m'ordonne d'attendre ici l'arrivée de l'autre bataillon du même régiment (Belgioso), parti aujourd'hui même de Savigliano et (me prévient) que les deux bataillons ensemble seront placés sous les ordres de S. E M. le lieutenant-maréchal baron Colli. Je me donne l'honneur d'en informer Votre Excellence et, plein d'une respectueuse vénération et d'une éternelle estime, je me déclare votre très humble et très dévoué serviteur. »

Le capitaine Maulandi en arrivant à la Brigue trouva tous les corps revenus des cols qu'on leur avait ordonné d'occuper ; le régiment de Pignerol et les quatre compagnies de chasseurs qui étaient montés par le plus grand brouillard et tourmente vers la Tanarda, y ayant rencontré l'ennemi, après une courte fusillade, s'étaient retirés. Le commandant du col Ardente qui avait été prévenu de la nécessité de se replier en cas que l'ennemi eût forcé nos troupes de se replier de Tanarda, voyant ce mouvement rétrograde, en fit de même, de manière qu'à la Brigue il y avait les deux bataillons de Pignerol, le 2e d'Asti, le corps franc, quatre compagnies de chasseurs, sans avoir seulement laissé aucune grand'garde ou poste d'avertissement aux venues des cols. La troupe était harassée de fatigues par les marches qu'elle avait faites dans les neiges et au passage des cols ; le décou-

Digitized by Google

ragement, la lassitude, le besoin de repos rendaient impossible une marche de nuit à cette troupe. Le capitaine Maulandi se contenta donc de placer pendant la nuit une grand'garde de 60 hommes sur une hauteur qui commandait le chemin de la Tanarda, fit le rapport de sa situation au général, et se proposa pour aller attaquer le matin les ennemis sur la Tanarda à la tête de cent volontaires choisis sur toutes les troupes en se faisant soutenir par les chasseurs et le régiment de Pignerol, de renvoyer le bataillon d'Asti, corps franc et milices, au col Ardente. Le général approuva les mesures et l'attaque proposée en lui enjoignant de faire tout ce que les circonstances auraient exigé pour le bien du service. Il lui donna copie des ordres qu'il envoyait au lieutenant-colonel comte de Saint-Michel, commandant la troupe, concernant les points de retraite en cas d'échec sur la Tanarda. Les troupes devaient dans ce cas être postées à droite et à gauche sur les hauteurs qui dominent le confluent de la Levenza avec la Roya pour s'opposer à l'ennemi qui, débouchant de la Tanarda, aurait tenté de couper par là la position de Saorge.

Dans ces entrefaites, le général Colli étant arrivé à 10 heures du soir à Tende, le général major Dellera lui envoya le major chevalier de Malaussèna pour lui donner les renseignements de l'état des choses, les mesures prises et demander les ordres ultérieurs.

Le général Colli adressa d'abord au comte Basin lieutenant-colonel de Pignerol le projet du capitaine Maulandi de marcher à la tête de cent volontaires à la Tanarda, mais il n'ordonnait qu'au corps franc de le soutenir; le reste de la troupe devait attendre à la Brigue des ordres plus positifs.

En suite des ordres reçus, le capitaine Maulandi rassembla, le matin du 9 avril, cent volontaires tirés du corps franc, des régiments de Pignerol et d'Asti et de la compagnie des milices de la Brigue. Les distributions des minutions et de l'eau-de-vie ayant entraîné des lenteurs, cette troupe ne put partir pour la Tanarda qu'à sept heures et demie. Elle fut suivie de près par le corps franc commandé par le major comte d'Ison qui avait l'ordre de la soutenir dans son attaque.

Les renseignements que le capitaine des milices de la Brigue, le chevalier de la Caynée, avait donnés sur ce poste la veille, engagèrent le capitaine Maulandi à lui confier une partie de ses milices et quelques volontaires, en lui ordonnant de s'emparer de la pointe de Grai, sur la gauche de la Tanarda, et de fondre d'en haut sur l'ennemi. Le chevalier Saluggia, sous-lieutenant des chasseurs de Lombardie, et M. Alberti, sous-lieutenant de Suse, ont été chargés de conduire une autre petite colonne pour couper le baracon et la

Digitized by Google

retraite aux Français, que le capitaine de Maulandi se réservait d'attaquer de front, par le chemin du col, avec le reste de ses volontaires.

La journée fut des plus affreuses ; une tourmente des plus fortes, un brouillard des plus épais empêchèrent d'arriver plus tôt de deux heures après-midi aux environs de ce poste ennemi, où ayant séparé les différentes colonnes, en leur donnant des guides tirés des bas officiers de la compagnie de Brigue, ayant surtout recommandé à tout le monde de ne point faire de coups de feu, de marcher à l'arme blanche, en faisant de grands cris, au signal de deux coups de feu qu'on aurait tirés sur la sentinelle avancée on se remit en marche. Le brouillard ayant caché la vue de cette troupe, la sentinelle ne cria le « qui vive » qu'à la portée de pistolet.

Elle fut aussitôt tuée par les tireurs destinés à cette opération et, les cris s'étant élevés des différentes colonnes qui s'ébranlèrent à la course de tous côtés, on détruisit dans peu de minutes, à l'arme blanche, tout ce qui tenta de se rallier et faire de la résistance, en faisant quinze ou seize prisonniers, y compris le commandant du poste. Les officiers commandant les colonnes se distinguèrent très fort par leur bravoure personnelle, en donnant l'exemple au soldat de courir sur l'ennemi et d'enfoncer à l'arme blanche tout ce qui présentait de la résistance. Le cadet du corps franc, le comte de Forbin, s'y distingua, en tuant de sa main un homme qui avait couché en joue sur lui et sur le capitaine Maulandi qui était à son côté. Le volontaire Cornillon, ainsi que plusieurs bas officiers et soldats du corps franc, le caporal des chasseurs de Lombardie, Subri, un sergent d'Asti, donnèrent des marques de valeur par des combats corps à corps qu'ils eurent à soutenir contre des ennemis, qui se défendaient encore.

Le corps franc suivit de très près les volontaires, de manière qu'à peine avait-on dispersé les Français, qu'on le vit paraître sur le col. Il s'étendit sur la gauche jusqu'à la pointe de Grai, faisant face à la descente de la Tanarda. Le capitaine Maulandi, après avoir envoyé au baracon le chevalier de Saluggia pour rallier sur ce point les volontaires qui s'étaient éparpillés sur les fuyards pour faire des prisonniers, se porta auprès du major comte d'Ison, auquel il annonça qu'il avait amené quinze paysans de la Brigue pour couper du bois, afin qu'on pût faire beaucoup de feux, pour en imposer à l'ennemi et chauffer la troupe pendant la nuit ; qu'en attendant, il allait partir pour solliciter, auprès du général, des renforts de troupes et des travailleurs pour fortifier ce poste et le rendre tenable au grand nombre d'hommes nécessaires à sa défense. Le major répondit au

Digitized by Google

capitaine que la tourmente était si forte qu'il n'était pas possible de bivouaquer dans ce poste pendant la nuit, sans s'exposer à quelque scandale de la part des soldats. On fit faire un à droite à la troupe et l'on se mit en devoir de se retirer. Le capitaine Maulandi fit tous ses efforts pour y retenir du monde, en promettant jusqu'à trois livres par tête aux milices, volontaires et autres du corps franc qui auraient voulu rester. Il pria encore le major d'Ison d'y laisser un officier avec un détachement de son corps, pour y contenir et garder le poste et deux nombreuses compagnies de milices de Dolceacqua qui ne faisaient que d'arriver, ce que ledit major promit de faire.

Le capitaine Maulandi partit ensuite pour faire sa relation à la Brigue et y recevoir les ordres ultérieurs du général Colli, concernant l'occupation de ce poste important. Il plaça le régiment de Pignerol, qu'il rencontra en chemin, sur les hauteurs de la Praya qui, étant en partie découvertes de neige, permettaient à cette troupe de s'y camper. Il assigna le même camp provisoire au corps franc, en le chargeant d'établir des postes avancés ou du moins de fortes et fréquentes patrouilles sur la hauteur de Linaires, qu'ensuite le général lui fit occuper. Mais quelle fut sa surprise lorsque, après avoir donné ces dispositions, il vit arriver de la Tanarda une foule de milices et de volontaires de tous les corps et qu'il sut qu'elle avait été entièrement évacuée ; que même les Français, sans coup férir, s'y étaient rétablis. Il ne manqua pas de proposer au général Colli de la réattaquer dès le lendemain avec de plus grandes forces, en s'offrant de nouveau pour diriger l'expédition. Le général lui répondit que la troupe avait besoin de repos, qu'en attendant, pour le lendemain, il l'avait destiné à aller faire les postes à Col Ardente, et prendre des nouvelles de la position du général d'Argenteau au pont de Nava.

Il se porta en conséquence le 10 au soir à Col Ardente où il employa toute sa journée à parcourir la position avec le lieutenant-colonel d'Asti, comte de Saint-Michel, et à y établir les troupes suivant les ordres et les intentions du général, comme il résulte par le rapport ci-joint :

Maulandi à Colli, Col Ardente, 11 avril (1).

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence un croquis informe de la position des troupes sur le col Ardente, selon les ordres dont elle m'a honoré savoir : vers le rocher de la droite, 60 hommes de chasseurs de garde, le reste sur la pente ; Belgioso, au centre ; une centurie d'Asti à la Croix, une autre du même corps au Barbon en poussant

(1) Il y a de légères différences entre les deux copies de ce rapport qui existent avec le mémoire.

Digitized by Google

une garde avancée sur une hauteur dominant le chemin de Triora et la vallée de ce nom.

Je ne puis pas dissimuler à Votre Excellence que cet emplacement est trop étendu en proportion de la troupe qui l'occupe, surtout si on l'attaquait en même temps par Tanarda, Réaldo et Triora.

J'ai dit provisoirement au commandant des chasseurs d'avoir l'œil au centre pour s'y porter au cas de besoin ; au commandant de Belgioso de s'appuyer à la Sacarella ; à la centurie d'Asti, au poste de la Croix, de résister aux bords du chemin et de s'élever en proportion des mouvements de l'ennemi ; à celle du Barbon et du chemin de Triora de s'élever aussi en conséquence des mouvements de l'ennemi sur sa gauche; mais de tenir ferme à la crête qui se joint par un chemin à la Saccarella où me paraît résider le pivot de cette position. Cette troupe est encore couchée sur la terre dans une si rude position que j'ose réclamer les bontés de Votre Excellence en sa faveur en lui accordant l'eau-de-vie journellement, quand il fait un mauvais temps

Les ennemis ont deux postes avancés au-dessus de Triora. Il y a un camp au hameau de Pian de Saint-Carlo à trois quarts d'heure plus bas que Triora,

J'ai entendu un feu très vif de 6 à 10 heures du côté de la vallée Del Maro.

Comme jusqu'à cette heure, 10 heures du matin, il n'y a rien de nouveau, je partirai pour le pont de Nava par Ciaggia, où je prendrai les renseignements concernant une ligne de communication à établir entre ce poste et la Brigue, ainsi que ceux concernant les troupes que nous avons de ce côté. »

Après avoir donné ces dispositions, il se porta d'Ormea auprès du général major marquis d'Argenteau qu'il trouva fort mécontent et embarrassé de sa situation, n'ayant que 5.000 hommes pour soutenir la défense du Cairo au pont de Nava. Le général lui fit part de la disposition provisoire de ses troupes, savoir : au Cairo pour les frontières de Gênes 200 milices ; à Cairo même un bataillon du régiment de Mondovi pour soutenir ces milices et défendre les passages de la vallée de Bormida ; un bataillon de Mondovi, un bataillon du corps franc Guilay, à Murialdo ; un bataillon de la légion légère au col Saint-Bernard ; 60 hommes venus de Loano et quelques milices à Bardinetto ; un bataillon de Caprara à Garessio pour soutenir Saint-Bernard et Bardinetto ; quatre autres compagnies de Caprara à Garessio pour ailleurs ; deux bataillons de Lombardie, un de la légion légère, quatre compagnies de grenadiers autrichiens et les milices à Vignolo Alto, Ormea, le pont de Cantarana, le pont de Nava et tous

Digitized by Google

les postes jusqu'à Lupega. Au surplus ce général dit au capitaine Maulandi qu'il aurait fait son possible pour se tenir sur la gauche de l'armée de Saorge.

L'échec que ce général essuya quelques jours après, ne prouva que trop que ses pressentiments et ses plaintes n'étaient pas sans fondement.

La tourmente et la neige ayant empêché le capitaine Maulandi de revenir par la montagne de Lupega, il fut forcé pour ne plus dépendre de l'incertitude du temps, de prendre la poste à bidet, de faire le grand tour par Ceva, Mondovi, Coni, col de Tende et la Brigue où il n'arriva que le 13 au soir.

Le 14, le général lui ordonna de faire construire un chemin par derrière le bois de Fels pour y établir ensuite une redoute sur la cime. Il fit travailler par des soldats de Pignerol et du corps franc pendant trois jours, après lesquels il reçut l'ordre suivant :

Colli au capitaine Maulandi, 17 avril 5 heures 1/2.

« Dès que vous aurez employé au travail pour la direction un officier intelligent soit du corps franc, soit d'un autre corps, vous n'aurez qu'à descendre ce soir à la Brigue où je passerai la nuit. »

S'étant rendu le soir à la Brigue, ce capitaine fit son rapport au général : qu'il avait reconnu la tête de Fels, qu'elle présentait un plateau de 30 pas de front sur 100 de profondeur, qu'il y avait encore beaucoup de neige, quoique les pentes du devant opposées au midi commençassent à se découvrir, que pour y construire promptement une redoute, il aurait fallu donner pour boire à la troupe qui était harassée de fatigue ou du moins y doubler la ration de pain et donner un peu de vin. Le général refusa toute espèce de payement aux travailleurs de ce poste ; ce ne fut que le 20 du mois qu'il leur accorda un quart d'une ration et de l'eau-de-vie. Il lui ordonna de tracer, de faire construire de suite la redoute projetée, ce qui fut exécuté les jours suivants.

Le déblaiement de la neige coûta plusieurs jours de travail à 150 hommes, quoiqu'on fît des tas sur la droite du plateau à portée. Le terrain était très pierreux ; on ne pouvait faire des gazons qu'en épelant fort loin toutes les pentes, ce qui était impossible, vu la neige qu'il aurait fallu déblayer auparavant. On n'avait d'ailleurs ni charrettes ni brouettes, on n'avait que des pics et des pics avec des haches pour tout outil. Le capitaine Maulandi jugea de construire le parapet par deux rangs de troncs d'arbres couchés remplis entièrement de pierrailles qu'on piochait aux environs du tracé ; ces deux rangs étaient par intervalles assujettis par des espèces de clefs réunies à de fortes branches qui en traversaient toute l'épaisseur ; il fit revêtir de

Digitized by Google

gazon à un fond d'épaisseur le front exposé à la Marta, ainsi que son talus supérieur pour éviter l'effet du canon, qu'on aurait pu placer de ce côté. Quant au tracé, il commença par renfermer le front et le côté gauche par un retranchement qui suivait la figure de carré long que présentait le terrain. On pratiqua une sortie à gauche défendue par un petit flanc ; le côté vers le bois de derrière ne renfermait que les deux tiers du plateau et laissait ainsi un passage entre le retranchement et la neige entassée qui couvrait tout le côté droit du plateau. Comme cependant la pente de ce côté était fort longue et douce, et que par le bois et le chemin de la Tanarda c'était un point des plus importants à défendre, on y a construit un bas flanc à tenaille pour battre par des feux croisés ces deux points.

Le profil de cet ouvrage présentait de grandes difficultés. La hauteur de Ceriana commande la cime de Fels ; il aurait fallu pour se défiler élever beaucoup les parapets, y construire deux ou trois banquettes et perdre par là les feux rasants si propres à balayer les pentes du côté de l'attaque.

Au reste, il n'y a eu ni le temps ni les moyens de donner à ce poste toute la force dont il était susceptible malgré ses défauts naturels. Il aurait fallu couper tout le bois inférieur de Fels, en former des abatis, faire des bouts de retranchements plus bas sur le devant de la redoute, pour découvrir et battre le pied de cette hauteur formée en bosse de ce côté. Mais comment sans outils faire sauter les rochers pour s'enfoncer dans la terre par un pareil ouvrage, comment couper un bois entier avec 14 haches de mauvaise qualité qu'on a pu seulement obtenir de l'office de la solde ? Pouvait-on espérer en avoir le temps dans une telle proximité de l'ennemi ? Il paraissait d'ailleurs qu'on ne tenait ce poste que provisoirement, jusqu'à la détermination de l'attaque de la Tanarda, pour laquelle le capitaine Maulandi sollicitait toujours le général qui y paraissait assez disposé, sans vouloir jamais s'y décider.

Le poste au surplus ne servait que de point d'appui à la troupe qui aurait garni le bois et la pente entre la cime et le bois sur le chemin de la Tanarda. C'est dans cette considération qu'on ne fit pas grande attention aux derrières de la redoute, vu que si elle eût été tournée, elle n'aurait pu faire une grande résistance, soit par le grand bois de derrière, que parce qu'elle aurait été coupée de sa communication avec la Brigue et cernée partout. On s'est permis d'entrer dans des détails pour fixer le jugement des militaires sur la nature de ce poste, et sur les observations critiques qu'on n'aura pas manqué de faire après coup sur la construction de cette redoute ; car les ignorants et ceux qui ont des torts à se reprocher ne manquent jamais de les

Digitized by Google

rejeter sur quelques défauts étrangers à leur conduite, et la qualité des retranchements est ordinairement leur cheval de bataille ordinaire.

Les tirailleries des patrouilles du poste avec celles de l'ennemi qui avaient lieu très souvent dans la journée aux environs de Marta, en détournant l'attention des travailleurs, ralentissaient considérablement le travail de la redoute. Le 23, dans une de ces fusillades, on vit un corps ennemi, environ 200 hommes, pousser nos patrouilles et postes avancés et monter sur Marta. Le capitaine Maulandi accourut avec des volontaires du régiment de Tortone et le corps franc pour les en chasser, en envoyant l'avis au régiment de Pignerol et au bataillon de Tortone d'avancer pour soutenir la redoute. Les Français ne firent pas grande résistance.

A l'approche des nôtres, ils se retirèrent aux pieds de deux petites hauteurs dites les portes de Tanarda où ils avaient leurs postes avancés. Le comte d'Ison envoya à droite et à gauche des troupes de tirailleurs de son corps pour les harceler, et, après une courte fusillade, ils se retirèrent entièrement à leurs anciens postes. Le capitaine Maulandi jugeant que cet essai n'était qu'une reconnaissance qui pouvait être suivie par une attaque en règle au poste même, pria le commandant du corps franc et le comte de Saint-Michel, major du bataillon de Tortone, de tenir pendant la nuit le poste de la Marta en ne laissant à la redoute que sa garde ordinaire ; en attendant que par son rapport au général il peut en recevoir les ordres ultérieurs. Cette disposition fut changée ensuite comme on le peut voir par le rapport suivant :

Maulandi à Colli, redoute de Fels, 6 heures du soir, 23 avril.

« M. le comte Radicati, en suite des représentations faites par M. le comte d'Ison, lui a ordonné de se replier sur la redoute avec le 2e bataillon de Tortone, en laissant à Marta un capitaine, deux officiers subalternes et cent hommes de garde pendant la nuit. Je resterai dans la redoute pour attendre les ordres de Votre Excellence. Je la supplie de vouloir y faire apporter du vin et de l'eau-de-vie ainsi que cinquante pains pour les travailleurs ; il faudrait aussi des cartouches pour en avoir au moins un fonds de dix barils, il s'en trouve déjà deux. »

Pendant la nuit, l'ordre suivant arriva à la redoute :

Colli à Maulandi, Brigue, 23 avril.

« J'ai vu de mes yeux une attaque des ennemis que je crois une simple reconnaissance. Il est de la dernière conséquence que la hauteur de Fels soit occupée avant le jour par tout le corps franc et la compagnie de chasseurs de Pignerol, et que les deux bataillons s'ap-

Digitized by Google

prochent autant qu'il est possible pour soutenir les autres; il faut avertir que ce ne soit pas dans la neige pour les camper demain ; je donnerai mes ordres au commandant du camp si jusqu'à dix heures il n'y a rien de nouveau. Vous ferez ouvrir le chemin vers le bois de Cima où camperont demain les chasseurs qui sont à col Ardente. »

Cet ordre fut communiqué à M. le comte Radicati comme ci-après.

Maulandi à Radicati, au camp de la Praya; de la redoute de Fels, 24 avril.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous communiquer l'ordre que j'ai reçu ce matin avant jour. Comme vous en aurez aussi reçu à l'égard des mouvements des camps, vous aurez la bonté de me le renvoyer. »

Le colonel fit la réponse suivante :

Radicati à Maulandi, Camp de Linaires, 24 avril.

« Les ordres du général supposaient les corps chacun à leur camp ; pour m'y conformer, j'ai expédié la compagnie de chasseurs aux hauteurs de Marta. Je suis venu avec mes deux bataillons dans le camp des Linaires occupé par le corps franc et le plus proche de Fels, à moins qu'on campe dans la neige. Dès que le dit corps aura décampé, je ferai camper mon régiment.

J'ignore les ordres que Son Excellence aura donnés au bataillon de Tortone, et je vois, par celui que vous me communiquez, la nouvelle destination des chasseurs campés à col Ardente. »

Le 24, le capitaine Maulandi après avoir mis les travailleurs en activité fit une course sur les hauteurs de Ceriana, Marta et Barcone pour en examiner la position et leur relation avec le reste de la ligne. Cette position lui parut d'autant plus importante que, d'après les temporisations du général et les renforts des ennemis, n'ayant plus d'espoir de réattaquer avec succès la Tanarda, elle aurait pu au moins y suppléer. Car les hauteurs se liant avec celles de Nanan qui tenaient à la gauche de Saorge et couvrant la redoute de Fels qui aurait servi de point de communication avec col Ardente, avaient aussi l'avantage essentiel de couvrir différents passages que l'ennemi aurait pu tenter par le vallon de Lugo et par la Croix et Rio-Secco à la Brigue.

De retour de sa tournée, il trouva le général Colli à la redoute qui, après en avoir approuvé la construction et lui avoir recommandé vigilance et activité, partit de suite. Un quart d'heure après le départ du général, le chevalier de Menton étant venu lui porter l'ordre de faire construire pendant la nuit des retranchements en neige, sur la Marta, le capitaine Maulandi crut devoir lui développer ses idées par le rapport suivant :

Digitized by Google

Maulandi à Colli, 6 heures 1/2 du soir, redoute de Fels, 24 avril.

« M. le chevalier de Menton m'ayant ordonné, de votre part, de faire travailler cette nuit à un glacis de neige sur la Marta pour donner un point de défense à la garde qui doit s'y replier, je ne manquerai pas de me conformer à ses ordres, autant que possible, en observant à Votre Excellence que le corps franc et le bataillon de Tortone ayant passé la nuit dernière à la redoute et le régiment de Pignerol ayant fourni dans la journée presque tout le service pour relever les bivouacs, je ne pourrai guère avoir de travailleurs capables de faire une bonne besogne.

J'aurai l'honneur, en même temps, de soumettre aux lumières de Votre Excellence les idées que la course d'aujourd'hui m'a fait naître sur les moyens et la façon d'occuper les postes importants de Marta, de Barcone, pour ajouter cet anneau qui manque seul à la chaîne de nos postes de Belvédère à Lupega.

Par le croquis ci-joint, Votre Excellence observera aisément que les avenues principales à Marta et son col se réduisent à deux prolongations ; en fortifiant lesquelles avec deux bonnes redoutes à demi pente, on a l'avantage d'arrêter l'ennemi depuis le pied de la montagne, et que les deux pointes de Ceriana et de Marta, entourées ainsi d'un retranchement adapté au site, sont très propres pour battre un ennemi qui voudrait prendre les premières redoutes en flanc ou par derrière. La cime de Barcone est très propre pour être fortifiée par une redoute qui aurait le double objet de garder le passage qui, par Lugo, va à la Brigue, et sur les hauteurs de Nanan avec le reste de la ligne. D'après ces notions préliminaires, j'aurai l'honneur d'observer à Votre Excellence, pour ce qui regarde l'exécution et l'établissement de ces postes, que, par le vallon de Rio-Secco, la baisse de Geron, on arrive, de la Brigue, en deux heures à la Croix ; qu'avec 500 pionniers paysans on peut dans un jour de travail y former un chemin praticable aux mulets, ainsi que les redoutes inférieures et celles de la Barcone où le terrain, découvert de neige, permet d'y travailler ; que sur le plateau de la Croix, il y a si peu de neige que, dans le même jour, on peut aussi, au moyen d'un peu de travail de la part des soldats, y camper trois bataillons qui fourniraient les gardes au poste de la Barcone et à la redoute à sa gauche, qui couvrirait et servirait d'avant-poste à ce camp ; que le devant et le penchant de la gauche de Marta est aussi découvert en plusieurs endroits de neige, de manière qu'on pourrait y placer également un camp de trois bataillons qui auraient une forte avant-garde à la redoute de leur droite, en avant, et en seraient couverts ; ces bataillons seraient chargés de

Digitized by Google

défiler par leur droite sur la crête, depuis Ceriana à Marta, comme les autres depuis la Croix à Barcone. L'idée ingénieuse de Votre Excellence, des retranchements de neige, pourra très bien s'exécuter sur les pointes de Ceriana et Marta, en formant même de l'une à l'autre un retranchement en forme de chemin couvert ou communication.

Si Votre Excellence voulait occuper cette position tout d'un coup, en mettant la main à tous ces ouvrages à la fois et en y employant au moins la force de cinq à six bataillons, on préviendrait par là l'ombrage que pourrait en prendre l'ennemi, en ne le laissant s'apercevoir de sa faute que quand il ne serait plus à temps de la réparer.

Je ne puis cependant dissimuler à Votre Excellence que, pour cette opération vigoureuse, il faudrait deux bataillons d'élite et frais (1) pour soutenir ceux-ci, qui ne seraient peut-être pas dans le cas de soutenir une fatigue aussi pressante et forte.

Au reste si ses ordres ne me contremandent pas le travail dans la neige, je ferai les réquisitions à M. le colonel Radicati pour obtenir les hommes qu'on pourra, mais dont le nombre sera peut-être plus petit et de mauvaise volonté. »

Il a ensuite requis M. le colonel comte Radicati pour les travailleurs, qui lui fit la réponse suivante :

Vital à Maulandi, Camp de Linaire, 24 avril.

« En suite de la lettre que vous avez adressée à M. le comte de Radicati, il m'ordonne de vous signifier, Monsieur, qu'il a déterminé pour demain matin d'envoyer aux travailleurs un officier, un sergent, deux caporaux et trente soldats, considérant au besoin du repos de la troupe comme S. E. le baron Colli le lui a dit ce soir. »

A 8 heures 1/2 du matin du 25, l'ordre suivant du général arriva à la redoute :

Colli à Maulandi, Brigue, 11 heures du soir, 24 avril.

« Je viens d'apprendre par le colonel Bellegarde que l'ennemi fait cette reconnaissance pour attaquer ce poste demain ; il ne faut négliger rien, aussi j'en préviens le colonel de Pignerol. J'ai ordonné à Bellegarde d'envoyer à la pointe du jour le bataillon de chasseurs à votre secours, et en envoyer plus s'il le faut. Tâchez donc de travailler avant jour à Marta ; donnez à boire aux soldats et alarmez tout le monde dans votre poste. Il faut se battre à outrance. Bonnaud sera des premiers à tenir ferme. Allumez d'abord votre signal et donnez-moi des rapports. »

A l'aube du jour du 25, les deux bataillons de Pignerol, celui de Tortone, le corps franc et le demi-bataillon de chasseurs se trou-

(1) Deux bataillons de grenadiers venaient d'arriver à Tende, c'était de ceux-ci dont on voulait parler dans ce rapport.

Digitized by Google

vèrent prêts à marcher à la Marta. Il n'y avait plus de doute que les ennemis en voulussent à ce poste, puisque par les rapports mêmes de nos patrouilles, nous savions qu'ils en avaient parlé entre eux pendant la nuit, comme étant très fâchés de le voir occupé par nos gens. Le capitaine Maulandi en donna part au général, sollicita un renfort de troupes d'élite (1) et des ordres positifs au sujet du projet de l'occupation de Marta et Barcone. En attendant, il mit tout son monde en panne derrière Ceriana, le long du chemin de la Tanarda ; il plaça de fortes grand'gardes en avant, au pied de Marta ; il distribua deux cents travailleurs avec des pelles sur les crêtes de Ceriana et Marta pour déblayer la neige et y former un retranchement ordonné par le général, et commença à figurer sur le terrain par de petits postes l'ordre de bataille de toute la troupe, en cas d'attaque.

L'ennemi fit beaucoup de démonstrations, des marches et des contre-marches, mais il ne dépassa jamais les postes avancés par les mouvements. Le capitaine Maulandi fit encore deux autres rapports, en sollicitant un renfort de troupes, de l'eau-de-vie, des ordres positifs. Voici deux réponses arrivées à deux heures après-midi à Marta :

Colli à Maulandi, Brigue, 25 avril.

« Les ordres sont donnés à l'office pour que l'on fasse tout de suite trouver deux charges d'eau-de-vie à la redoute de la tête de Fels ; la grande quantité de neige qui se trouve encore sur la Marta ne permet pas d'y faire camper pour le moment de la troupe, d'autant plus que pour occuper cette position il faudrait s'établir en force ; aussi il faudra s'en tenir aux postes que nous occupons et bien les défendre ; vous tâcherez en même temps, qu'aussitôt qu'il n'y a pas d'apparence d'attaque, de donner du repos à la troupe, en les faisant rentrer dans leurs camps.

Vous descendrez ce soir à la Brigue. »

Colli à Maulandi, 9 heures 1/2 du soir, 25 avril.

« J'ai ordonné l'envoi d'eau-de-vie ; je donne l'ordre aussi pour pics et pioches, mais cet ouvrage projeté doit être fait pendant la nuit. Les renforts doivent à présent filer par la droite du camp de col Ardente, sur le corps franc. J'espère que ce sentier sera frayé ; occupez-vous de le faire ouvrir, s'il ne l'est pas assez. Descendez avant la nuit ; je dois partir à l'instant et serai de retour ce soir, vous aurez alors mes ordres plus positifs. »

Cet ordre, quoique arrivé après, paraît avoir une date antérieure à celui qui le précède, car il paraît que par celui-ci le général adoptât

(1) C'était toujours sur ces deux bataillons de grenadiers qu'on espérait, mais on ignorait que le général leur avait ordonné de repasser le col de Tende pour repasser en Piémont.

Digitized by Google

le plan et les ouvrages projetés sur la Marta, tandis que par l'autre il lui ordonne positivement de l'abandonner et de se tenir aux postes que nous occupions auparavant.

Il fallait se conformer à des ordres si positifs, mais comme ce mouvement rétrograde en face de l'ennemi pouvait avoir de l'inconvénient ou du moins l'attirer sur les hauteurs de Marta, le capitaine Maulandi prit sur soi de fairer garder ce poste par une cinquantaine d'hommes du corps franc que le comte d'Ison donna très volontiers ainsi que par une compagnie de chasseurs de Pignerol. Il ordonna d'y laisser encore les deux cents travailleurs armés jusqu'au soir pour en imposer à l'ennemi, et il partit pour le quartier général.

Dans cet après midi, on transporta du parc de Saint-Dalmas à la redoute de Fels deux pièces de montagne de 4 et six fusils de rempart, soit spingardes. qu'on plaça très à propos, car à peine la troupe, après avoir défilé sous les yeux des Français, eût-elle été rentrée dans ses camps particuliers, ceux-ci attentifs à tous ces mouvements, s'ébranlèrent pour chasser la troupe postée sur Marta qui, après quelque résistance. fut obligée de l'abandonner en se repliant sur la Mappa, petite hauteur entre Marta et la redoute de Fels. Les ennemis ayant voulu poursuivre leur avantage en s'emparant encore de ce poste, il s'y engagea un combat très opiniâtre et très meurtrier (1) entre le corps franc qui était accouru le premier et les Français. Le régiment de Pignerol et le bataillon de Tortone arrivèrent de suite, mais la nuit ayant fait cesser le combat, on bivouaqua ; les Français sur la Marta, les Piémontais partie sur la Mappa, et partie à la redoute et aux environs.

Le capitaine Maulandi s'étant rendu au quartier général de la Brigue, le général lui ordonna de faire attaquer le matin du 26 l'ennemi posté à Marta et de le chasser de cette position en le prévenant d'une expédition qui devait avoir lieu pendant la nuit au Pellegrino, au-dessous de Triora, pour faire une diversion à l'attaque de Marta. Le matin, avant le jour, le capitaine porta ses ordres à M. le colonel comte Radicati qui lui fit observer que, d'après la position formidable et le nombre supérieur des ennemis, d'après la lassitude et l'infériorité des nôtres, il ne jugeait pas d'exposer les forces qui lui étaient confiées à une attaque qui, ne réussissant pas, aurait, entraîné par la proximité de l'ennemi, le découragement et le désordre qui s'en seraient suivis, la perte inévitable du poste même que

(1) Des officiers français blessés dans cette affaire et que j'ai rencontrés à l'hôpital de Nice, m'ont avoué y avoir eu plus de trois cents entre morts et blessés. Le corps franc en eut 45 à 50 dont le comte Forbin cadet et le chevalier Coulongue étaient du nombre des blessés.

Digitized by Google

nous tenions ; il en écrivit en conséquence au général. Le capitaine Maulandi lui fit le même rapport, et tourna dès lors toute son attention à faire adopter un système de défense adapté au local et conforme aux vues qu'il avait eues dans la construction de cette redoute. Le colonel Radicati avait assemblé pendant la nuit un conseil de guerre composé des commandants des corps destinés à la défense de ce poste. Le capitaine supérieur Ravinelli, commandant deux divisions de Belgioso, avait opiné pour que sa troupe restât dans la redoute, comme poste d'honneur. La même raison peut-être porta le chevalier de Saint-Sulpice, lieutenant-colonel commandant le 2e bataillon aux gardes, à réclamer ce même poste pour sa troupe ; le reste était destiné en grande partie pour le prolongement de la gauche qui tient à Col Ardente.

Le capitaine Maulandi représentait à ce colonel que cette disposition ne lui paraissait guère analogue au terrain et aux attaques que l'ennemi n'aurait pas manqué de faire, surtout par le bois de la droite ; qu'en conséquence, il le priait d'y faire attention en disposant la troupe autrement qu'elle ne l'avait été par le conseil de guerre. Sur les difficultés que ce colonel lui fit là-dessus, il le prévint qu'il allait mettre ses idées par écrit, et qu'il en enverrait copie à M. le général pour sa décharge. Il fit en même temps le rapport suivant :

Maulandi à Colli, 11 heures du matin, redoute de Fels, 26 avril.

« Les ennemis sont répandus sur toute la crête de Marta à Barcone, mais ils ne font aucun mouvement.

Ayant trouvé l'ordre de bataille des troupes tel que le colonel comte Radicati a mandé ce matin à Votre Excellence, j'ai cru de mon devoir de présenter à ce colonel mes idées par écrit dont j'ai l'honneur de lui envoyer la copie suivante :

Les Français viennent de reprendre le Pellegrino que les nôtres leur avaient enlevé la nuit dernière ; le feu dura une petite heure ; les Français ont fait jouer une pièce de canon, c'est 9 heures, les nôtres paraissent se replier sur le poste de Rocca-Barbon.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence qu'il serait instant de faire reconnaître quelque position dans le vallon de Rio Secco, dans le but d'éclairer les démarches de l'ennemi de ce côté, comme aussi de s'opposer à ses tentatives par le chemin de la Croix et du col de Geron.

J'ai fait des instances pour faire apporter les tentes des corps qui se trouvent dans cette position : le bataillon de gardes et Belgioso

Digitized by Google

sont sans tentes, il faudra par conséquent qu'on les relève de bivouaquer par d'autres campés à Col Ardente.

Dans ce moment, les Français font un mouvement sur leur gauche; une colonne considérable monte à la Barcone. J'ai l'honneur d'observer encore une fois que nous ne sommes pas dans le cas de parer à leurs entreprises vers le vallon de Rio Secco, ni vers celui de Lugo où il devient très nécessaire de veiller. Les rapports de nos postes avancés de la Mappa nous annoncent que les Français établissent des spingardes sur la Marta.

Je supplie Votre Excellence de vouloir me faire envoyer des pics et des pelles pour élever les retranchements, les préparer, en cas de besoin en prolonger quelques bouts qui pourraient être fort utiles. »

Copie des observations sur la défense de la redoute de Fels, données à M. le comte Radicati.

« La tête de Fels ayant une pente très longue et très douce sur sa droite, sa gauche tenant au prolongement de Col Ardente d'où doivent filer les renforts selon les ordres donnés par M. le général ; la droite étant d'ailleurs abordable à la portée de fusil par des bois très épais à la faveur desquels l'ennemi poussant le peu de monde que nous sommes dans le cas d'y placer, peut se glisser sur les derrières de la redoute, et par contre les avenues de l'ennemi du côté de la gauche étant très découvertes et l'obligeant à un long détour qui paraît donner le temps au commandant de Col Ardente d'envoyer les secours nécessaires, il me paraît que la plus grande et la meilleure force doit être portée sur la droite pour disputer à l'ennemi le plus possible d'avancer par le bas, et de tourner la position en se saisissant des derrières. Le nombre des bataillons placés sur la gauche me paraît par conséquent excéder celui qui y est nécessaire.

Je serais d'avis de ne laisser pour point intermédiaire au poste du corps franc que la force d'un bataillon, et de placer un bataillon de plus derrière la redoute pour se porter au besoin à droite ou à gauche suivant l'exigence des cas.

Je placerai un deuxième bataillon en réserve derrière la tête, au point où se réunissent les deux sentiers de Linaire.

Par cette disposition, en manœuvrant autour de la redoute, conformément aux mouvements de l'ennemi, il me paraît que cette position peut faire la plus grande résistance contre une attaque quelconque.

Pour résumer : le 1er bataillon de Pignerol derrière la redoute, le 2e de Tortone en réserve au poste du bois de Fels derrière la tête, le 2e de Pignerol sur la prolongation de la droite pour flanquer la redoute, les chasseurs en avant escarmouchant autant que possible

Digitized by Google

dans les autres et se repliant en cas de nécessité sur la droite de Pignerol, pour tomber conjointement sur le flanc de tout ce qui tenterait de passer en bas par le bois. Les gardes et Belgioso dans la redoute et au flanc droit en dehors : voilà la disposition particulière de chaque corps.

J'aurais cependant souhaité que les premiers corps eussent la tâche de soutenir la redoute en dehors par leurs manœuvres, et que le corps franc et chasseurs eussent été à la première résistance dans le bois. »

Le comte Radicati finit par adopter le système de défense proposé à quelques différences près. Il plaça le corps franc et les chasseurs dans le bois ; le 1er bataillon de Pignerol, le long du chemin de la Tanarda pour soutenir le bois ; le 2e au point de la réunion des deux sentiers de Linaires ; les deux divisions de Belgioso et le bataillon des gardes dans la redoute et au flanc droit en dehors ; le bataillon de Tortone sur la gauche, sur la crête tenant à col Ardente. Il avait mis en réserve derrière la redoute la force de deux cents hommes pour tomber à la baïonnette à droite et à gauche sur les assaillants au moment de l'assaut.

Le reste du jour, se passa tranquillement ; le comte Radicati ayant mandé au général la nouvelle disposition qu'il venait d'adopter d'après ce plan, il n'en a pas reçu la moindre modification ni contre-ordre, ce qui faisait présumer son approbation.

Le 27 à l'aube du jour, on vit distinctement défiler de la Tanarda à la Marta un corps de troupes qu'on jugea de 4.000 à 5.000 hommes (1).

Les troupes s'étant placées en amphithéâtre sur le penchant de Marta et Ceriana ainsi que sur la Mappa où ils établirent une pièce de 4, commencèrent leur attaque par un coup de canon. Les ordres étant donnés la veille aux différents corps pour leur ordre de combat, la redoute riposta avec deux canons de montagne.

Le capitaine Maulandi sortit de la redoute pour donner l'alignement à une division de Belgioso qui devait en flanquer la droite en dehors ; cette troupe était fort exposée aux coups de fusils qui partaient de Ceriana et de la Mappa, mais elle était fort utile et empêchait qu'on donnât l'assaut et qu'on tournât la redoute de ce côté. Après avoir placé cette troupe, il fut placer aux spingardes de bons tireurs propres à les manier.

(1) Le corps qui fit l'attaque de cette redoute était composé de quatorze compagnies de grenadiers, d'un bataillon de chasseurs corses et de deux demi-brigades faisant 8.000 hommes environ ; je tiens ceci d'un officier d'état-major français qui m'en a parlé à l'hôpital militaire de Nice.

Digitized by Google

En attendant, les Français poussèrent le bataillon de chasseurs corses et quatorze compagnies de grenadiers en bas de Ceriana pour s'emparer du bois, ce qu'ils firent après quelque résistance du corps franc et chasseurs du 1er bataillon qui, à la place de se retirer à la redoute, comme on leur avait recommandé, se replièrent par le bois dans le vallon, en laissant les Français entièrement maîtres du bois.

Le 1er bataillon de Pignerol fit volte-face et se retira sans coup férir (1) avec le 2e qui était en réserve jusqu'au camp de Praya, de manière que la redoute, par la retraite aussi de la division de Belgioso qui flanquait cette droite et qui y avait perdu beaucoup de monde, était abandonnée à ses propres forces. Cependant le feu en était très meurtrier. Les Français essuyèrent la plus grande perte. Un canon dont le ressort avait sauté était déjà hors de service, plusieurs canonniers et servants du deuxième ayant été tués ou blessés, le capitaine Maulandi le remet en activité par des auxiliaires en les faisant charger à mitraille qui, par la proximité de l'ennemi, commençait à devenir très utile. Après avoir assisté quelque temps au service de cette pièce, ayant vu défiler sur la droite la réserve qu'il avait placée derrière, il se porta de ce côté pour considérer les progrès de l'ennemi et la résistance des nôtres dans cette partie. Mais quelle fut sa surprise, lorsque étant sorti de ce flanc droit, il n'y trouva plus personne, et s'étant avancé une trentaine de pas vers le bois pour examiner les troupes du bas et les derrières de la redoute, il ne découvrit plus que des Français qui couvraient cette partie d'une grêle de coups de fusils. Il prit le parti de se retirer dans la redoute et d'y faire, conjointement à ses braves défenseurs, les derniers efforts pour repousser l'ennemi ; mais atteint par un coup de feu qui lui traversa la cuisse droite au-dessus du genou, il ne lui resta plus que de recommander au chevalier Germagnan, capitaine des gardes, de retirer de derrière les retranchements tout le surplus des deux rangs nécessaires pour y nourrir le feu, et se porter sur les derrières. Il conseilla au comte Radicati de faire monter au plus tôt tambour battant le bataillon de Tortone qui était dans l'inaction sur la gauche (2).

Il se fit transporter par quelques soldats sur la gauche vers le bois de derrière, espérant y trouver les chirurgiens qu'on y avait placés. Au moment où il vit passer le chevalier lieutenant-colonel de Saint-

(1) J'ai su depuis par un Français digne de foi, que le 1er bataillon s'étant retiré par le bas n'a rien eu de commun dans la retraite avec le 2e qui ne s'est retiré que bien après sur les hauteurs de Praya.

(2) Je ne crois pas que cet ordre soit parvenu au bataillon, vu l'assaut que les Français donnèrent quelques moments après à la redoute.

Digitized by Google

Sulpice des gardes blessé, le capitaine Germagnan mourant par un coup de feu à la tête, le lieutenant Azanelli, le capitaine Ravinelli de Belgioso qui moururent ensuite de leurs blessures dans les hôpitaux français, on chercha inutilement les chirurgiens qui s'étaient sauvés. Le capitaine Maulandi ne pouvant plus se traîner ni se faire porter assez vite pour se sauver, il tomba un quart d'heure après entre les mains des ennemis qui venaient d'emporter la redoute d'assaut.

La perte de ceux-ci dans cette affaire doit être très considérable ; puisque, de leur avis même, elle montait à plus de 800 hommes entre tués et blessés dans cette seule affaire.

On ne saurait faire assez d'éloges de la bravoure de la troupe qui était dans la redoute. Le 2e bataillon des gardes s'y distingua particulièrement, on y attendit l'assaut avec la plus grande intrépidité, malgré le nombre très supérieur des ennemis et l'on s'y battit à l'arme blanche. Le capitaine des gardes comte Bagnolo, le lieutenant comte Mussano ainsi que le chevalier Paolucci, sous-lieutenant du même corps, le lieutenant Socca Borda de Belgioso, après avoir soutenu très vaillamment l'assaut dans la redoute même, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

La perte de ce poste entraîna, comme on sait, la position de Saorge et la retraite de nos troupes en deça du col de Tende.

Rapports du capitaine Maulandi (1)

Maulandi à Colli, 2 heures, Tanarda, 9 avril.

« Je suis arrivé à la Tanarda à une heure après midi. Attaqués de trois côtés, les Français furent en un moment dispersés : on en tua une douzaine environ. Les blessés et prisonniers vous arriveront. Je suis sur la cime de Grai qui défend et met hors d'insulte cette position ; je ne pourrais assez me louer de la bravoure des volontaires et en particulier de ceux du corps franc. Le sergent Urel, porteur de mon rapport, s'est distingué auprès de moi et a été le premier à sauter sur les Français. Un soldat nommé Acciaja a pris un guidon tricolore. Le capitaine Raybaudi mérite les plus grands éloges par sa bravoure et par les notions justes qu'il m'a données de la position, par lesquelles il a beaucoup contribué à la réussite de cette affaire. Le comte de Forbin s'est distingué d'une manière éclatante ; le chevalier de Saluggia aussi ; enfin il n'y a pas un homme dont je puisse me plaindre. M. le comte d'Ison s'est trouvé presque en même temps que nous avec le reste du corps fort à propos en se plaçant militaire-

(1) Ces rapports sont annexés à la relation.

Digitized by Google

ment pour nous soutenir. On évalue la force de cette garde à 60 hommes.

Le froid, la tourmente, qui sont sur cette montagne ne me permettent plus que de prier Votre Excellence de nous envoyer de suite beaucoup de paysans et de milices fraîches, ainsi que de la troupe pour soutenir ce poste important.

P.-S. — J'attends vos ordres. »

Maulandi à Colli, col Ardente, 10 avril.

« Je suis sur le col Ardente. J'ai porté les ordres de votre excellence au commandant des chasseurs et au commandant d'Asti. Ce premier vient de faire avec moi la tournée des postes de la droite en face du col Sanson, venant de la Tanarda, qu'il doit occuper avec son monde. La sommité de ce poste n'étant susceptible que d'une soixantaine d'hommes, je lui ai dit de porter le reste de sa troupe sur le penchant vers le col pour être à portée de tomber en flanc et le secourir en cas de besoin.

Un brouillard très épais m'a empêché de voir la position en grand pour établir dès à présent des postes intermédiaires entre le poste de Barbon et le col ; celui de la Croix en attendant sera occupé.

La paille n'est pas arrivée ; le pauvre soldat est dans la boue ; il est instant qu'il en arrive ainsi que des munitions de guerre, les soldats n'ayant que le complet de leur giberne. Je passerai la nuit à ce poste pour y attendre les corps qui doivent s'y placer et savoir mieux connaître ces défenses.

Des bergers venant de Triora assurent que les Français y sont d'avant hier, que la vallée d'Oneille est envahie. On m'a dit aussi confusément que la baisse de Mezzaluna est occupée par un bataillon de la légion et par beaucoup de milices. J'en saurais donner avis à votre excellence dans peu, si rien n'arrive ici demain. Cette position me paraît bien étendue et mérite plus de forces.

Les chasseurs seront à droite ; Belgioso, au centre ; Asti, à gauche ; les milices distribuées aux différents postes pour courir apporter les avis et pour donner des renseignements aux commandants des troupes.

Il faudrait un ordre de Votre Excellence que toute la compagnie du chevalier Reybaudi se rassemble sur ce poste, elle y serait de la plus grande utilité. »

Maulandi à Colli, La Chiaggia, 11 avril.

« Je viens de visiter la sommité du Barbon ainsi que la prolongation jusqu'à la Saccarella ; j'y ai trouvé plus de deux toises de neige, puisque des huttes de pâtres qui existent sur le col de Tanarello, sont encore entièrement couvertes par la neige qui est très glissante et si peu solide que je juge impossible qu'un corps considérable de troupes

Digitized by Google

puisse y passer. Comme cependant j'ai rencontré un paysan génois que je crois un espion français et que j'avais arrêté, quoiqu'il se soit ensuite échappé malgré un coup de fusil que je lui ai fait lâcher dessus par un guide sergent de milices qui m'accompagnait dans cette tournée, je crois de mon devoir de prévenir M. le commandant de col Ardente de prendre garde à ces pointes, en y poussant au moins un gros parti à la Saccarella tous les matins pour y patrouiller jusqu'à une certaine heure, et un autre avant jour sur la gauche du chemin de Triora pour éclairer l'ennemi de ce côté là. Ces mesures me paraissent plus que suffisantes pour garantir le col d'une surprise d'un petit parti ennemi qui pourrait être d'autant plus dangereux, si elle était accompagnée d'une attaque ou de démonstrations d'une attaque par devant.

Les gens que j'ai rencontrés venant de la vallée d'Oneille la disent au pouvoir des ennemis, la baisse de Mezzaluna abandonnée par les nôtres, Carpasio pillé, Rezzo pris. Dès demain je tâcherai de passer à Orméa d'où j'aurai l'honneur de mander à Votre Excellence les forces que j'y trouverai et les moyens les plus prompts de communiquer les avis réciproques. »

Maulandi à Colli, 3 h. 1/2 après midi Orméa, 12 avril.

« Etant parti de très bonne heure de Chiaggia, j'ai parcouru les crêtes qui, par le col de Saint-Bernard à la tête de la vallée d'Albenga, descendent vers le col de Nava où j'ai été surpris de n'y trouver personne, sachant surtout que Rezzo était pris, que toute la vallée d'Oneille était évacuée par les forces que nous y avions. J'eus l'honneur de rencontrer M. le général marquis d'Argenteau au Pont de Nava où l'on travaille à des retranchements pour en garder le défilé. Le marquis d'Argenteau à qui j'eus l'honneur de faire part de ma mission, m'a dit être arrivé ici hier au soir à la hâte, et qu'il est chargé de la défense depuis Lupega jusqu'au Cairo, qu'il n'a qu'un corps de 3.500 hommes à commander. Qu'en attendant, outre la vallée d'Oneille perdue, Loano l'était aussi depuis hier, que par là il était menacé sur sa droite et sur sa gauche. Toute la troupe est encore cantonnée dans ce village. Elle consiste dans deux bataillons de Lombardie, un bataillon de troupes légères, un bataillon de grenadiers autrichiens. Total quatre bataillons et un millier de milices environ.

M. le général, après la tournée des postes, écrira à Votre Excellence son rapport. Le chemin que j'ai fait ce matin n'était pas assez dur pour y établir des stations de milices pour la correspondance. Je compte demain passer par un autre pour y visiter les postes qu'on pourra établir et savoir rendre compte à Votre Excellence dans la journée de demain, si les tourmentes qui, tous ces

Digitized by Google

jours m'ont fort incommodé, me permettent de passer par les cols qui conduisent de la Brigue à Tende. »

Maulandi à Colli, Ormea, 7 heures 1/2 du soir, 12 avril.

« J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence l'état des forces que M. le général marquis d'Argenteau compte établir dans la position qui lui est confiée :

Frontières de Gênes devant Cairo : 200 milices.

Cairo : 1 bat. de Mondovi.

Bardinetto : 60 hommes et milices.

Mont Saint-Bernard : 1 bataillon de troupes légères.

Bardinetto : 60 hommes et milices.

Garessio : 1 bat. Caprara ; quatre compagnies du même corps, en réserve pour envoyer ailleurs.

Murialdo : 1 bat. de Mondovi ; 1 bat. du corps franc de Guilay.

Vignolo Alto, Ormea, pont de Cantanara, Pont de Nava, jusqu'à Lupega : 2 bat. de Lombardie ; 1 de légion légère ; 4^es^ de grenadiers autrichiens, milices.

M. le général m'a chargé de prévenir Votre Excellence qu'il lui fera savoir les nouvelles intéressantes de cette partie, et qu'en même temps, en cas d'événement, il se repliera toujours sur sa droite pour se tenir autant que possible près du corps commandé par Votre Excellence et pour couvrir Coni.

Par les rapports venus dernièrement, on sait qu'une colonne de 18.000 Français, grossie de 4.000 Gênois qui la suivaient attirés par l'appât du pillage, avance par la vallée d'Oneille vers ces postes du Pont de Nava ; qu'une autre de 9.000 hommes de Loano menace la vallée de la Bormida.

Le capitaine des confins de la république de Gênes a envoyé à la garde du Pont de Nava demander raison à M. le général de l'infraction faite au territoire génois par quelques gardes qu'on a placées au delà du pont.

J'ai l'honneur de lui envoyer tous ces rapports de crainte de ne pouvoir dès demain arriver à Tende à cause du temps, de la difficulté et longueur du chemin à faire. Je partirai néanmoins dans ce but à 5 heures du matin. »

Maulandi à Colli, Brigue, 16 avril.

« J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que m'étant porté ce matin selon ses ordres sur les hauteurs de Fels, j'ai tracé un chemin suivant la direction ordonnée. 90 travailleurs des régiments de Tortone et de Pignerol l'ont ébauché et rendu praticable aux gens à pied ; dès demain il pourra l'être pour les mulets aussi.

Digitized by Google

Le plateau de Fels est très propre pour être fortifié, présentant un front de trente pas sur cent et plus de profondeur. Le glacis uni que présente sa pente est très favorable au plus grand effet de l'artillerie et de la mousqueterie.

Le mauvais état des haches et le petit nombre qui s'en trouve à ces postes, ainsi que la nécessité de couper beaucoup d'arbres pour aplanir et déblayer le chemin m'ont déterminé à en faire dès ce soir une réquisition à l'office de la solde.

M. le lieutenant-colonel Basin qui est venu avec moi au tracé, m'a promis que demain matin de bonne heure le même nombre de travailleurs sera à l'ouvrage pour le terminer. Dans le cas que Votre Excellence souhaite de faire mettre la main aussitôt aux fortifications de Fels, il faudra que l'on pourvoie ce poste d'un plus grand nombre d'outils. J'attends les ordres de Votre Excellence là-dessus demain matin pour m'y conformer. »

Maulandi à Colli, 5 heures 1/2 du soir, camp des Linaires, 17 avril.

« On a travaillé toute la journée au chemin de Fels ; mais la grande quantité de neige près de la hauteur, et la boue dans le premier bois ont ralenti et arriéré cette opération plus que je ne croyais. Cependant il est tout frayé et praticable pour les gens à pied ; les outils que j'avais demandés à l'office de la solde, ce matin de bonne heure, ne sont point encore arrivés. Je prie Votre Excellence de vouloir donner ses ordres pour me faire parvenir demain matin à bonne heure 50 pelles et 100 serpes ainsi que 25 brouettes pour transporter la neige et la terre ; car comme l'ennemi pourrait avoir pris de la jalousie en voyant paraître sur cette hauteur de nos travailleurs, je serais d'avis de mettre dans la construction de cet ouvrage la plus grande promptitude possible, afin qu'il soit hors d'insulte avant que l'ennemi ait formé le dessein de l'emporter.

Dès demain à la pointe du jour, le nombre de travailleurs qui pourra être muni d'outils marchera à Fels. Un gros renfort du corps franc marchera au bois inférieur pour soutenir les travailleurs qui seront armés eux-mêmes, et l'on fera la plus grande résistance si l'ennemi se présente.

Je tracerai en attendant le retranchement le plus avantageusement possible en suivant les pentes de la hauteur. Il pourra contenir 300 hommes et 2 pièces de canon si Votre Excellence juge à propos d'en placer.

Votre Excellence voudra bien aussi déterminer la troupe qui doit s'y établir pour être assez en force d'y faire une bonne résistance, et donner le temps aux corps de derrière d'y accourir. Il me paraît

Digitized by Google

important de ne pas confier ce poste important à des troupes nouvelles ou recrues.

Le corps franc pourrait protéger cette garnison en campant à portée et fouillant les bois et les postes à droite et à gauche. Si Votre Excellence voulait faire jouir les travailleurs de quelque douceur, comme du vin ou de l'eau-de-vie, ce ne serait que mieux pour l'avancement de l'ouvrage.

Quant à moi, je ne le quitterai plus que par ses ordres que j'attends. »

Maulandi à Colli, 3 heures 1/2 du soir, Marta, 22 avril.

« Les Français se sont présentés au nombre d'une centaine d'hommes sur la cime de Marta. Je fis avancer sur la hauteur inférieure de Mappa un lieutenant et trente hommes de la garde de la redoute avec ordre de soutenir les premiers feux et de se replier en cas de besoin sur le bois de la droite. Voyant descendre d'autre monde de la redoute française et porte Bertrand, j'ai cru devoir faire avancer le corps franc qui arriva dans peu. M. le comte d'Ison fit marcher une petite colonne vers la hauteur ; une autre prit tout droit par le bas. Les Français, s'étant retirés de dessus la Marta se replièrent sur une hauteur intermédiaire de la Marta et de la Porte Bertrand. On envoya deux pelotons pour les en chasser, mais une autre colonne assez forte, descendant de leurs postes et, ayant remarqué beaucoup de monde venant de la Tanarda, on jugea de retirer nos tirailleurs et de nous porter sur la crête de la Marta, en tenant le sommet par un piquet. Les ennemis se retirèrent à leurs postes. Ils paraissent au nombre de 500 au moins.

Le bataillon de Tortone vient d'arriver. Je le place avec les chasseurs de Pignerol sur les hauteurs de la Mappa, devant la redoute.

Je crois nécessaire de faire tenir la Marta et j'y resterai avec le corps franc ; si Votre Excellence veut bien ordonner qu'on fasse camper le reste de la troupe à portée de la redoute, ce ne serait que mieux ; les retranchements sont achevés. »

Maulandi à Colli, 7 heures 1/2 du soir, cime de Fels, 22 avril,

« Les ennemis paraissent être restés en nombre à leurs postes ; ils ont envoyé une grand'garde vers leur gauche. M. le comte d'Ison ayant représenté, qu'il ne pouvait pas rester avec un corps sur la Marta, au bivouac, à M. le comte Radicati, celui-ci lui ordonna de se replier en laissant une garde de 100 hommes qu'on relèvera souvent pendant la nuit. J'ai l'honneur d'envoyer la note ci-jointe des provisions nécessaires pour les travailleurs, corps franc et bataillon de Tortone, qui resteront ici cette nuit où j'attendrai les ordres de Votre Excellence. »

Digitized by Google

Maulandi à Colli, Tête de Fels, 5 heures 1/2 du matin, 24 avril.

« J'ai reçu l'honneur de vos ordres de cette nuit. Le bataillon du corps franc et celui de Tortone ont bivouaqué cette nuit à la redoute, ayant un poste avancé de 100 hommes à Marta.

J'ai demandé aux milices guides où se trouve le bois de Cima ; ils ne connaissent aucun bois sous cette dénomination, n'y ayant que les bois dits de Fels derrière ; le bois de Maffa, en avant sur la droite, et les bois de Sanson, sur la prolongation de la gauche. J'enverrai cependant des milices avec une quarantaine de travailleurs dans les bois de Sanson pour ouvrir le chemin aux chasseurs qui doivent venir à col Ardente. Cette nuit les Français ont fait beaucoup de feux à leurs postes avancés. Ce matin, à l'aube, nous avons remarqué un renfort qui défilait vers la porte Bertrand. Au reste rien de nouveau. »

Maulandi à Colli, 9 heures du matin, tête de Fels, 24 avril.

« Les ennemis reparaissent en force sur la porte Bertrand, mais jusqu'à présent ils ne font aucun mouvement et je la crois une simple démonstration de leur part. Cependant j'ai cru de renforcer la grand' garde de Marta de la compagnie de chasseurs de Pignerol. Quand les travailleurs auront mangé la soupe, ils marcheront arranger le chemin du col Ardente au bois de Sanson.

Je pars en attendant pour reconnaître de nouveau les pentes de la Marta et de la Barcone, qui se lient par les hauteurs de Nanan avec la gauche de Saorge. J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que ces postes me paraissent toujours de la plus grande importance pour lier Saorge avec le col Ardente, à moins qu'elle ne détermine de s'emparer de la Tanarda de vive force, en renforçant ce corps par un ou deux bataillons de troupes d'élite, ce qui ne paraîtrait pas aussi difficile. Je ne puis cependant dissimuler que pour occuper ces postes, les troupes qui se trouvent ici, étant très fatiguées par les travaux et par le bivouac de cette nuit, ne pourraient pas suffire pour préparer et ouvrir les chemins nécessaires, ainsi que pour déblayer la neige qui vient à la ceinture sur ces hauteurs, afin de les rendre tenables à la troupe, et qu'il serait nécessaire un grand nombre de pionniers paysans pour activer ces travaux avec la promptitude qu'exigent les circonstances.

J'attends des ordres de Votre Excellence et je la supplie de vouloir faire passer ses intentions à M. le commandant, afin que je ne sois pas dans le cas d'essuyer des difficultés dans l'exécution de ceux dont elle voudra bien m'honorer. »

Maulandi à Colli, 3 heures après minuit, Fels, 25 avril.

« J'ai reçu l'honneur de vos ordres ; je les ai communiqués à

Digitized by Google

Bonnaud ; nous disposerons notre monde pour bien recevoir l'ennemi s'il se présente. Le bivouac de la nuit passée et les travailleurs de ces deux jours ont consommé en grande partie l'eau-de-vie. Je supplie Votre Excellence d'en faire apporter six charges pour que la troupe ne manque pas de cette boisson. Les travailleurs que j'ai requis à M. le comte Radicati, ne sont pas arrivés, peut-être par les raisons que j'eus l'honneur d'indiquer dans mon rapport d'hier au soir. L'on tiendra à outrance Marta. Je supplierai Votre Excellence de vouloir bien envoyer tous les paysans qu'on pourra ramasser pour travailler derrière nous au chemin qui, par le Rio Secco et col Geron, vient à la Croix, et de me donner des ordres si elle juge que tout le monde s'établisse à cette position, comme j'eus l'honneur de proposer à Votre Excellence. L'importance de ce poste et l'annonce de cette attaque me font désirer toujours plus fort les deux bataillons d'élite que j'ai marqués hier à Votre Excellence. »

Maulandi à Colli, 6 heures du matin, Marta, 25 avril.

« Les patrouilles de la nuit ayant rapporté que les patrouilles ennemies, s'approchant de nos postes, parlaient du coup qu'on doit faire, j'ai envoyé la force de 400 hommes à peu près tirés de la garde, du renfort et du corps franc pour occuper les points essentiels de la position de Marta en surveillant sur la droite à la Barcone, avec ordre d'y prévenir l'ennemi en s'y portant, en cas de mouvement de ce côté.

Le reste du corps franc, 100 travailleurs de Pignerol, je les tiendrai avec le reste de la troupe en échelons sur la pente gauche de Marta, pour filer par la droite et renforcer toute la position en cas d'attaque, sans être en vue, mal à propos, de l'ennemi qui n'a point encore fait de mouvement. Ce grand calme cependant m'est suspect ; peut-être est-il en suspens pour deviner nos mouvements ? J'ose réitérer à Votre Excellence qu'il me paraît urgent d'occuper en force cette position, qu'il nous faudrait le renfort des troupes d'élite dont je lui ai parlé, que j'attends ses ordres pour cela, et que je la supplie de faire dans ce cas transporter à ce poste 100 pics et 200 pelles ainsi que les paysans pionniers pour aider à l'ouvrage. Il n'est pas douteux que l'ennemi ne conçoive l'importance de cette position, vu celle que nous y avons mise ces jours derniers. Ils sont venus en force à leurs retranchements dont personne, pas même une patrouille, n'est sortie à notre vue. »

Maulandi à Colli, Marta, 25 avril, 9 heures 3/4.

« L'ennemi, se contentant de renforcer ses postes, n'a fait jusqu'à présent aucun mouvement alarmant. Je fais travailler aux tranchées de neige ordonnées par votre Excellence. Je la supplie d'ordonner à l'officier de la solde d'envoyer 300 pains sur le poste avec les galettes

Digitized by Google

et pains qui sont dus aux soldats, qui se plaignent assez généralement de la disette de cet article ; ces pains serviront pour le quart que Votre Excellence passe aux travailleurs, et pour ceux qui pourraient en avoir nécessité, moyennant quittance et payement. Les chasseurs sont arrivés par la droite, c'est-à-dire par la Barcone. Je me contente d'y tenir actuellement un poste d'observation qui m'envoie des rapports de tout ce qui sort du camp ennemi. J'attends que Votre Excellence me donne ses ordres concernant cette occupation qui me paraît être de la plus grande importance et mériter la diligence la plus pressée. »

Maulandi à Colli. Tête de Fels, 26 avril, 9 h. 1/2 du matin.

« Les ennemis sont répandus sur toute la crête de Marta, mais ils ne font aucun mouvement. Votre Excellence aura vu dans le rapport de M. le comte Radicati la disposition des troupes ; j'ai l'honneur de lui joindre copie du mémoire que je lui ai présenté à ce sujet. Les ennemis ont attaqué ce matin, à 7 heures 1/4 environ, le poste de Pellegrino, que les nôtres leur avaient enlevé cette nuit ; un feu nourri de quelques canons et de mousquetterie a sévi sur cette hauteur pendant une bonne demi-heure, après quoi les nôtres ont reperdu le poste et se sont repliés sur le poste de Barbon.

Dans ce moment, les ennemis font un mouvement sur leur gauche vers la Barcone. Nous ne sommes pas dans le cas de veiller aux vallons de Rio-Secco et de Lugo par où l'ennemi pourrait entreprendre de ce côté-là.

J'ai proposé à M. le comte Radicati de tâcher de chasser l'ennemi de Marta ; il m'a répondu que, jugeant la chose impossible, attendu le nombre des ennemis qu'il avait remarqué hier et le peu de troupes de notre part, il ne voulait pas compromettre la position et le service du Roi sans un ordre précis de votre part par écrit.

Les postes avancés annoncent que les Français placent des spingardes ; mais tout est tranquille maintenant.

P. S — Il fait un brouillard très épais. M. le commandant a recommandé de redoubler de vigilance et de patrouilles au poste avancé de la Mappa. »

Maulandi à Colli, Redoute de Fels, 7 h. du matin, 27 avril.

« Les Français se sont ébranlés en trois colonnes ; ils ont un canon qui, jusqu'à présent, n'a point fait d'effet La troupe est prête, notre canon leur a déjà tué deux hommes, je fais épargner les coups, ne répondant qu'à la portée. Ils menacent le bois de la droite. Les corps francs et chasseurs doivent y faire la plus grande résistance. Ceux de vis-à-vis sont immobiles.

P. S. — Il faudrait renforcer, s'il est possible, le bois de la droite en arrière. Si des troupes nous arrivent de col Ardente nous en ferons cet usage. »

Digitized by Google

IV

Relation du journal de la campagne faite en 1794 au régiment des gardes

Journal de la campagne de 1794

Le régiment aux gardes eut ordre le lundi au soir, 7 du mois d'avril, de partir le mercredi pour se rendre à Tende pour y attendre les ordres du général Colli. Ce fut donc le 9 dudit mois qu'il partit de Turin où il était en quartier d'hiver, pour aller ce jour-là à Carignan où il eut la première étape. Le second jour il allait à Saviglian ; le troisième à Centallo, le quatrième au bourg Saint-Dalmas, le cinquième à Limon, et le sixième enfin à Tende. Notre marche ne fut pas bien heureuse ; car depuis Carignan la pluie ne nous quitta plus que sur le col de Tende où elle se changea en neige jusque sur le sommet ; d'où le temps changea et nous accompagna avec le soleil jusqu'à Tende. C'est ici que moi j'eus le regret de quitter mon régiment pour passer dans le bataillon des chasseurs commandé alors par le baron d'Auvare, la mort du chevalier Saint-Etienne ayant privé ce bataillon de son colonel Ce fut le 13 dudit mois que je partis de Tende avec le chevalier Genola, mon capitaine, et le chevalier d'Aglian mon sous-lieutenant, pour aller tous les trois à la compagnie des chasseurs du régiment aux gardes qui, unie à celle de Saluces, d'Aoste, de Courten, de la Reine, de Krist, de Sardaigne et de Lombardie, formait le 1er bataillon de chasseurs. Nous partîmes, dis-je, de Tende selon les ordres du baron Colli pour aller au camp de col Ardente à 6 heures de Tende, et à quatre au-dessus de la Brigue, où le baron Colli avait fixé son quartier général.

Après le dîner, le régiment aux gardes monta aussi, de sorte que nous nous trouvâmes à ce camp, le régiment aux gardes, le régiment de Belgioso, celui des grenadiers royaux, le 1er bataillon de chasseurs, une compagnie de pionniers et un détachement d'artillerie avec deux pièces de montagne ; deux jours après arrivait aussi le régiment du Piémont. Sur notre devant et à notre gauche nous

Digitized by Google

avions un bataillon d'Asti, et nous donnions à une garde avancée de 200 hommes à deux heures du camp, à un endroit appelé Rocca Barbona, près du bric appelé Pèlerin occupé par l'ennemi. Ce bric communiquait au long de la crête de la montagne au-dessus de Rocca Barbona avec la gauche de notre camp ; mais comme toute cette crête était couverte de neige, on ne craignait rien de la part de l'ennemi. On établit cependant de fortes redoutes à la gauche et à la droite du camp qui, étant dans une gorge, était défendu des deux côtés par deux éminences où on montait une garde assez forte. Sur notre derrière nous avions le régiment de Pignerol, un bataillon de Tortone et les quatre compagnies du corps franc commandées par le comte d'Ison. Tout ce second corps des troupes était désigné à garder le passage de la Tanarda, montagne qu'occupait l'ennemi. Le vendredi saint 16 avril, il y eut une forte alarme par laquelle le marquis de Bellegarde, colonel des grenadiers royaux et commandant le camp de col Ardente, envoya ordre à notre bataillon de chasseurs de partir tout de suite, c'était à la première aube du jour, pour aller occuper la hauteur qui était à droite du camp ; à cette droite il y avait une redoute appelée celle de Cima del Bosco. On partit d'abord avec la compagnie des chasseurs des grenadiers royaux, et nous allâmes occuper toute la crête par où on craignait l'ennemi. De même une compagnie du régiment aux gardes alla à la Rocca Barbona, et deux des grenadiers royaux allèrent sur la hauteur de la gauche. C'est en effet de ce côté-ci que nous vîmes l'ennemi avancer fort de 500 hommes environ ; à la vue de nos troupes il recula ; et quoique dans la neige jusqu'au-dessus de la ceinture, les grenadiers le poursuivirent sans qu'il osât faire la plus petite résistance. Apparemment il était venu pour découvrir le terrain et non pas pour attaquer. L'ennemi disparu, toutes les troupes se retirèrent ; mais le marquis de Bellegarde ayant entendu des coups de fusil vers la Tanarda, il nous fit monter de nouveau avec le 1er bataillon des gardes. On y resta jusqu'à midi, qu'on voyait que c'était les patrouilles françaises avecc elles du corps franc qui, à l'accoutumée, se tiraillaient entre elles. On resta tranquille, quoique alarmé, quelquefois sans fondement, jusqu'au mardi 22 avril, que le baron Colli était monté au camp : il désigna à notre bataillon des chasseurs la hauteur à droite du camp, et ordonna d'aller camper au long de la crête éloignée d'une heure du camp du corps franc; on appelait notre nouveau camp celui du Bosco Cucciato. On établit à la redoute de la Cime del Bosco une compagnie du régiment aux gardes. Comme troupe légère, c'était toujours à nous autres chasseurs à marcher les premiers aux postes avancés. La nuit du 25, un billet envoyé par le

Digitized by Google

marquis de Bellegarde nous fit partir avant la pointe du jour pour aller au delà du camp du corps franc et même au delà de la redoute du Fels à une demi-heure de ce dernier camp pour protéger, unis au bataillon de Pignerol et au corps franc, les 150 travailleurs qui, sous la conduite de M. Maulandi, ingénieur et aide de camp du roi dans l'armée du roi, construisaient des bons retranchements sur la montagne appelée la Marta qui cependant conservait sur la hauteur plus d'un trabuc de neige. Ces retranchements étaient tous construits dans la neige. On s'arrêta dans cette position jusqu'à 2 heures de l'après-dîner, où on eut beaucoup à souffrir par le froid qui y faisait. A ce moment, le général Colli envoie un billet à M. Maulandi avec ordre d'envoyer toutes les troupes à leur camp et de suspendre les travaux de la Marta en y laissant une garde de 50 hommes des chasseurs de Pignerol. On obéit d'abord, et tout le monde s'achemine à leurs postes. On y était à peine arrivé, qu'environ les quatre heures, nous sentons (*sic*) battre la générale au camp du corps franc, et nous voyons les Français sur quatre colonnes descendre de la Tanarda et attaquer la Marta, qu'ils prirent d'assaut sans avoir essuyé le plus petit feu par la garde qui y était, qui se retire d'abord ne pouvant pas se défendre. Notre bataillon commandé par le chevalier Genoulle, le baron d'Auvare étant en détachement aux granges d'Anan avec 100 hommes, part d'abord pour aller défendre à l'ennemi de s'emparer de la redoute du Fels qui était placée au-dessous de la Marta à deux tirs de fusil de cette montagne. Les canons de la redoute avaient tenu avec leur feu l'ennemi éloigné; lorsque notre secours fut arrivé, ils quittèrent pour laisser place à nos fusils. Nous nous poussons dans le chemin, que nos braves chasseurs dévorent en une demi-heure. On arrive entre la redoute et la Marta où, unis au corps franc, nous venons à bout de repousser l'ennemi après un feu de trois heures sans interruption. La compagnie des gardes qui était à la redoute de la cime del Bosco était celle du chevalier Vialandi ; arrivé encore à temps et tous ensemble on repoussa l'ennemi. Cette journée fut glorieuse pour notre bataillon de chasseurs qui, n'étant alors que de 120 hommes, en eut cinq morts presque sur-le-champ et sept à huit blessés ; le corps franc perdit aussi beaucoup de monde, et trois à quatre officiers furent blessés. Comme aide-major de ce bataillon, j'allai moi-même me charger de cartouches qu'au travers d'un feu d'enfer et enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux, je portai à mes chasseurs. Deux compagnies de Belgioso y accoururent aussi de col Ardente avec le 2e bataillon des gardes, et celui de Pignerol y vint de son camp avec l'autre de Tortone ; mais l'affaire était presque finie. L'ennemi s'arrêta sur la Marta et nous autres au-des-

Digitized by Google

sous, rangés en bataille entre la Marta et la redoute de Fels, dans une éminence appelée la Mappa. Il y eut encore une heure de jour environ, et quoique à demi-portée d'un coup de fusil les deux armées restèrent immobiles à se regarder jusqu'à la nuit sans nous séparer. Toute la troupe s'arrêta dans cet endroit pendant la nuit ; rien ne peut égaler ce qu'on y souffrit. On était dans la neige jusqu'aux genoux ; le vent y dominait impétueusement ; c'était affreux d'entendre dans cette redoute les blessés qu'on y transportait et les mourants percer les oreilles de l'humanité avec leurs cris lamentables ; la tourmente le suivait et le sommeil tourmentait tout le monde. Enfin on fit retirer dans la redoute de Fels, fort tard, le bataillon des chasseurs qui y resta jusqu'à une heure avant jour, qui fut envoyé à la droite de la redoute au-dessous des retranchements avec le 1er bataillon de Pignerol. C'était celui qui avait perdu la nuit pour protéger les travailleurs, et qui avait travaillé dans l'affaire ; le corps franc fut aussi envoyé à son corps.

On fit retirer ensuite toute la troupe qu'on plaça en différents endroits en laissant une garde à la Mappa, qu'on relevait toutes les quatre heures tant le séjour était insupportable. On resta comme ça toute la journée exposés à la neige, à la grêle, à la pluie, au brouillard, que le ciel déchaîné paraissait nous envoyer comme présage d'une déroute prochaine. Mouillés, glacés, morts de faim et de sommeil, on passa le jour et la nuit dans cette position. Le même jour le baron Colli envoya cinq espingardes à la redoute, y étant déjà deux canons, avec l'avis au comte Radicati, colonel de Pignerol et commandant du poste, que le lendemain dimanche, jour 27, l'ennemi nous aurait attaqués, ayant su qu'il y devait avoir une attaque générale dans tous les postes. Ce fut celle-ci en effet une horrible journée. Le lendemain donc 27 avril, sur l'avis du général Colli, voilà toute notre armée, forte peut-être de 1.700 hommes, prendre les armes à la pointe du jour, se ranger en bataille et occuper tous les postes désignés pour recevoir l'ennemi. Voilà la position : le 2e bataillon du régiment aux gardes dans la descente ; les compagnies de Belgioso aux retranchements de la droite ; le corps franc à ceux de la gauche ; le 1er bataillon de Pignerol au-dessous de Belgioso, et notre bataillon de chasseurs en ligne rangé sur une rampe couverte de glace pour défendre à l'ennemi l'entrée du bois.

C'était déjà 6 heures du matin, et le soleil déjà bien haut, lorsque l'ennemi parut. Ce furent 50 ou 60 tirailleurs qui composaient l'avant-garde qui les premiers commencèrent le feu, quoique bien lent et par intervalle. A leur apparition, l'avant-garde que nous avions à la Mappa se retira selon les ordres donnés. Le feu de ces

Digitized by Google

tirailleurs arrivait à la redoute et même les balles la dépassait ; un moment après, voilà l'armée ennemie qui, jusqu'alors, avait gardé la hauteur de la Mappa rangée en bataille, s'émouvoir ; elle se partagea en deux colonnes qui se jetèrent tantôt sur la droite tantôt sur la gauche, et gardant cet ordre surprenant dans une descente aussi rapide que celle de la Marta qui était toute couverte de neige. Les canons de la redoute commencèrent leur feu ; celui des espingardes suit ; mais l'armée ennemie ne s'ébranle point, au contraire elle se serre davantage pour masquer les deux pièces d'artillerie qu'elle traînait à sa suite. Leurs canons placés, la colonne s'ouvre, et on commence à sentir leur artillerie qui, étant placée plus haut que la redoute, ne faisait aucun mal à la redoute, au-dessus de laquelle les balles des canons ne faisaient que passer. Alors l'ennemi s'apercevant de sa faute par les hurlements moqueurs que faisaient nos gens, et avec des planches qu'ils avaient avec eux exprès pour traîner le canon qui aurait approfondi dans la neige, tire de nouveau l'artillerie plus en bas. Alors, coup par coup, on voyait les retranchements de notre redoute sauter en l'air. Après un feu d'une heure et demie environ, voilà un très gros corps de l'armée ennemie se détacher, courir à toute course en bas au-dessous de la redoute, et en grimper la rampe avec une furie sans exemple, tandis que le corps d'armée qui était avec l'artillerie battait les défenseurs de la redoute. Nos canons ne cessent jamais leur feu ; au contraire ils le redoublent à mitraille ; mais plus on en tuait, plus ceux qui restaient redoublaient leur furie et leur courage jusqu'à embrasser le canon. Le malheur que nous avions était l'épaisseur des retranchements qui faisait en sorte que ceux qui échappaient dans la descente, étaient au couvert dans la neige. Enfin la redoute est forcée, et l'ennemi s'en empare mettant en fuite toute l'armée qui défendait.

A cette affaire, une compagnie de Belgioso perdit plus de 50 hommes entre morts et prisonniers. Le comte Radicati fut tué ; un capitaine du régiment aux gardes aussi : ce fut le commandant Germagnan ; du même corps en furent blessés deux autres : le lieutenant-colonel baron Saint-Sulpice et le major marquis de Moncreville, le chevalier Bagnolo capitaine, Lacombe Mussano lieutenant, fils du colonel, et Lacombe Paolucci, sous-lieutenant, furent faits prisonniers avec cinq sergents du même régiment. Trois en furent tués sans compter ceux du corps franc ; les Français s'emparèrent dès lors de tous les postes avantageux que nous fûmes contraints de quitter, et nous sommes poussés jusqu'à la brigade. Je mets sous silence les affaires arrivées au 1er bataillon des gardes qui, uni aux régiments des grenadiers royaux et de Piémont, eurent dans la

Digitized by Google

même journée que nous trois ou quatre affaires différentes. Tout ce corps était à col Ardente, de sorte que j'en ai ignoré le spectacle, quoique j'aie pu en avoir les détails. D'ailleurs mon entreprise n'est que la description des affaires arrivées aux corps avec lesquels était celui des chasseurs.

C'est donc à la Brigue que nous trouvâmes un ordre du général Colli laissé au commandant de ce village, par lequel nous devions occuper les hauteurs de ce village qu'il voulait défendre à cause des magasins dont il était rempli. Le bataillon des chasseurs qui était dans le bois n'a point souffert ; car la redoute prise nous nous retirâmes par un chemin affreux au travers du bois rempli de neige avec le 1er bataillon de Pignerol. C'était la chapelle qui était à la droite de la Brigue sur une hauteur que nous devions occuper mais la confusion...

C'était environ 11 heures ; à mesure que les troupes arrivaient on les plaçait sur les hauteurs, mais c'était affreux de voir la déroute complète que nous venions d'essuyer. Les habitants de la Brigue intimidés par l'approche de l'ennemi fuyaient quittant leurs foyers et leurs affaires. Les femmes désolées, tout en larmes, abandonnèrent leurs effets pour se charger de leurs enfants qui s'attachaient à leur sein. L'hôpital qui était établi dans ce village se dissout sur-le-champ, et on voit les estropiés, les blessés, les malades sans appui et même sans s'habiller, fuir par le chemin de Tende. Les muletiers de l'armée aussi avec leurs bêtes échappaient à toute bride, et par une coquinerie sans exemple on les voit couper les cordages de leur charge qui, tombant sur le chemin, le bouchent de tous côtés. Rien ne peut égaler ce spectacle qui n'a, je crois, de comparable qu'avec le jugement universel. Avec tout cela notre général conserve son sang-froid et donne les ordres nécessaires pour arrêter l'ennemi. Il était midi à peu près lorsque j'arrivai à la Brigue avec le 1er bataillon du régiment de Pignerol. Le commandant de ce village nous ordonna en balbutiant de monter à la hauteur qui s'appelle la Madone del Fontan. Ce monsieur-là qui avait son cheval prêt pour partir, disait que tel était l'ordre du général Colli qui était parti à la rencontre des troupes dispersées que l'ennemi poursuivait. Nous demandâmes des guides, mais personne ne bougeait, de sorte que prenant la gauche du vallon sur la montagne, nous allâmes avec le bataillon Pignerol et un nombre de chasseurs du bataillon de ce nom à Saint-Dalmas, ne trouvant jamais la chapelle indiquée. C'est ici que nous trouvâmes toute l'artillerie qu'il y avait en mouvement dont l'officier avait ordre de tout faire transporter à Tende. Ici nous eûmes ordre de gagner la montagne vis-à-vis des villages d'où on disait que les

Digitized by Google

Français pouvaient descendre ; le désordre était affreux dans Tende. Point du tout, c'était nos troupes qui arrivaient de tous côtés.

Nous restâmes dans cette position jusqu'au soir que nous vint l'ordre de retourner à la Brigue. J'y arrivai à 8 heures avec mon détachement ; le bataillon de Pignerol n'était plus avec moi. Je montai à la chapelle de la Brigue où je trouvai le reste du bataillon de chasseurs ; le peu de monde du 1er bataillon des gardes qui était échappé de la redoute de Fels et un contingent du bataillon de Tortone.

Nous couchâmes tous l'un sur l'autre dans cette petite chapelle jusqu'à minuit, que le chevalier Genoulle, mon capitaine, m'ordonna d'assembler le bataillon pour l'amener sur une hauteur au-dessus de la chapelle éloignée deux heures de là. On plaça des sentinelles de tous côtés, ne connaissant pas le poste et ne sachant pas où nous étions. Enfin l'aube du jour paraît et nous voyons l'endroit que nous occupions. C'était sur la crête d'une montagne au bord d'un vallon assez large qui, de l'autre côté, était garni des Français qui ne hasardent jamais d'entrer dans le village de la Brigue. Ce fut ici qu'on mit le feu par ordre du général Colli aux magasins qu'il y avait.

C'était affreux de voir les tourbillons mêlés de flammes immenses qui sortaient de l'église où les magasins étaient établis. L'ennemi ne faisait que tirailler et sur le village et sur les nôtres, jusqu'à ce qu'enfin ils réussirent d'amener un canon, probablement de ceux qu'on avait pris dans la redoute, qu'ils placèrent sur un rocher qui dominait la Brigue. Le village fut alors canonné assez bien, mais sans y faire beaucoup de mal ; nos soldats s'avançant hors du village du côté de l'ennemi qui gardait toujours les hauteurs, allaient courageusement tirailler, tandis qu'une partie en faisait de même depuis les fenêtres des maisons. Tout fut abandonné et les paysans priaient d'aller chez eux boire le vin et manger ce qu'ils avaient pour que tout cela ne servît pas de provisions aux Français.

Le pillage et le désordre étaient affreux. Le général Colli cependant après avoir passé la nuit du 27 au 28 hors du village de la Brigue y retourna au même jour du 28 pour faire tout transporter de là : c'est-à-dire les armes des malades, les couvertures, etc., tandis que le magasin brûlait.

C'était 9 heures du matin, et nous gardions toujours cette position, tiraillant cependant avec l'ennemi qui était de l'autre côté du vallon à la même hauteur que nous, la distance étant trop considérable pour pouvoir se faire du mal ; alors M. d'Aglian, aide de camp de M. Colli, vint à nous, et nous ordonna de gagner la montagne que nous avions à dos, et d'aller soutenir le régiment de Belgioso qui était dans un bois à deux heures loin de nous sur une hauteur où

Digitized by Google

il n'y avait point de chemin, et où il fallait grimper à quatre jambes pour y parvenir. Notre bataillon s'achemine et le comte d'Aglian vint à nous Il fut surpris de trouver Belgioso dans un vallon où l'ennemi pouvait le surprendre, au lieu d'avoir occupé le bois qui était sur la hauteur d'où on découvrait la position de l'ennemi qui pouvait s'emparer de ce bois avant nous Il gronda le capitaine qui commandait le corps, lequel ne sut dire rien autre que les Français étaient déjà maîtres du bois. Le comte d'Aglian gronda davantage et lui ordonna de prendre cette position.

M. le capitaine s'excusa avec de sots prétextes, ce qui détermina notre aide de camp de passer à la tête de notre bataillon, qu'il amena dans ce bois que les Français n'avaient pas encore occupé ; alors il m'ordonna d'aller avec son frère, mon sous-lieutenant, en avant avec la compagnie aux gardes qui consistait en vingt soldats, descendre dans un vallon, gagner une montagne vis-à-vis du bois qu'il occupait, pousser en avant mon monde et découvrir les mouvements de l'ennemi, leur force et leurs projets. Un guide du pays remplit les vues de M. le comte et me conduisit avec beaucoup de précautions dans cette partie. Cette montagne, j'aurais cru une crête ou une pointe, était une très vaste plaine. Je me pousse en avant du côté ennemi et j'aperçois en bas du vallon un corps de troupe qui en me voyant crie à haute voix : voilà les Piémontais, voilà les Piémontais, allons, allons les chasser, à vif la lieutenance (*sic*). A ces mots je fis tirer deux coups de fusils qui indiquèrent au comte d'Aglian que l'ennemi allait me poursuivre, et que moi je me retirai. En effet les Français montent tout de suite, tandis que moi je descends avec mon monde pour gagner la hauteur qu'occupait le comte d'Aglian avec le bataillon de chasseurs. J'y arrive à la fin ; on nous fit embusquer, tandis qu'on envoie l'ordre au bataillon de Belgioso qui était derrière moi, de monter sur un bric assez élevé entre lequel et le bois que nous occupions il y avait un vallon assez profond. Belgioso envoie répondre que son monde était fatigué et qu'il ne voulait point monter. Alors on y envoie un second ordre, mais de même qu'au premier on n'y obéit pas.

Enfin le colonel d'Aglian m'envoie moi-même et me charge d'ordonner, de la part du général, au capitaine commandant, de faire marcher sans délai son monde, et on me dit qu'on ne pouvait nullement obéir. Alors je dis au capitaine de faire cette réponse au comte d'Aglian par écrit ; il le refusa, mais il me pria d'écrire moi-même. J'acceptai la commission et j'écris ce billet : M. le capitaine commandant de Belgioso ne peut pas monter au poste indiqué. Il dit qu'il ne peut pas, que son monde refuse d'obéir, et que

Digitized by Google

d'ailleurs, il n'a aucun ordre supérieur. Je fis ensuite mettre son nom de sa propre main pour souscrire le billet que j'envoie au comte d'Aglian qui, réunissant tous les officiers de chasseurs, leur fait voir le refus de Belgioso. Il écrit un ordre au baron Cavalchini, qui était à la chapelle de la Brigue avec le reste du bataillon des gardes, échappé de la redoute de Fels, de monter tout de suite au poste que Belgioso refusait d'occuper. Cavalchini obéit tout de suite et arrive au poste indiqué. Les officiers qu'il amena avec lui étaient les chevaliers Visconti, Cigala et Viaria, qui tous montent avec moi au lieu appelé le Siruen. Ce poste avait, sur sa droite, le grand chemin de Fontan ; Saint-Dalmas, et Tende derrière lui ; en bas, le village de la Brigue ; sur sa gauche, en arrière, et loin de trois heures, la redoute de Fels ; et vis-à-vis, l'ennemi sur une montagne à peu près haute comme le Geron. C'est d'ici que nous découvrîmes les colonnes françaises. descendant tambour battant de la redoute de Fels ; elles allaient par un vallon, au-dessous du bois que nous occupions, renforcer les troupes qui étaient vis-à-vis de nous. C'était à quatre heures environ de l'après-midi, lorsque celles-ci se levèrent debout et nous menaçant d'attaquer; par conséquent nous avions déjà eu sept heures d'agonie. Nous en faisons autant pour les attendre, mais la chose resta là et nous nous contentâmes de nous insulter réciproquement avec mille sottises insolentes. Eux commencèrent à jouer du violon et à danser avec des femmes qu'ils avaient avec eux ; mais, une heure après, voilà que la colonne de renfort paraît sur la crête. Il est difficile de peindre notre situation, puisque depuis le 15 nous n'avions eu ni à manger, ni à boire, et nous n'avions couché que sur la dure et fait continuellement des marches et contre-marches sur la montagne. Je dirai seulement à ce propos que nous étions abîmés de fatigue, et presque dans un état impossible à bouger ; avec tout cela, à cinq heures environ, nous voilà attaqués par la troupe qui avait été toute l'après-midi vis-à-vis de nous. Le comte d'Aglian ordonne de faire feu et, les chasseurs embusqués, après quelques coups, ont ordre de se retirer sur le Geron. L'ennemi les poursuit ; mais nous le battons, en protégeant nos chasseurs. Belgioso monte alors, mais sans se mettre en cas de défense, et, se cachant derrière les rochers par où ils se sauvent et échappent, sans pouvoir les retenir. Je ne repeindrai pas ici la force avec laquelle l'ennemi attaqua ce poste. A son accoutumée, 50 tirailleurs faisaient l'avant-garde de la colonne qui, toute ensemble, se précipita en bas de la montagne qu'elle occupait, avec des cris et des hurlements affreux. On se battit une heure environ ; après quoi, il y eut ordre de se retirer, les Français montaient comme des enragés sur le Geron où ils perdirent beaucoup de monde, leur force étant à

Digitized by Google

peu près de 4.000 hommes, et nous autres ne montant pas à 200, puisque Belgioso ne fit rien. La raison qui détermine le général à tenir ce poste était très plausible, puisque c'était pour sauver l'artillerie qui défila tout le jour sur le grand chemin de Tende, qu'on dominait depuis le Geron. Celle-ci était le peu qu'on put sauver de Raus et de l'Authion. A cinq heures, elle était toute dépassée ; et, en effet, il vint ordre d'abandonner le poste précisément au moment où l'affaire était engagée. Les soldats, quoique morts de fatigue, se battirent assez bien ; mais le nombre nous écrasait. Le feu était vif comme on ne peut pas davantage et les branches des pins, dont ces rochers étaient enrichis, tombaient comme des feuilles à cause des balles des carabines dont les tirailleurs ennemis faisaient usage. J'étais avec le chevalier Cigala qui me tenait embrassé sur les hauteurs, derrière mes soldats qui, placés aux retranchements que nous avions faits dans la journée, se battirent en braves. Tout d'un coup, Cigala me serre le bras, me disant : je suis blessé ; je le soutiens au milieu du feu qui redoublait, à cause de la colonne ennemie qui avançait ; et, examinant où il était blessé, je m'aperçois que le sang coulait au long de la cuisse. Je touche tout de suite sa blessure et je m'aperçois que la balle ayant traversé la cuisse au-dessus du genou, était déjà sortie, ce qui lui épargna la douleur de l'extirper. Je fais d'abord bander la cuisse avec un mouchoir, et, par deux chasseurs, je le fais transporter en bas, du côté où nous devions nous retirer. Cette maudite retraite était affreuse ; la montagne était très rapide et presque toute à étage, de sorte qu'à chaque vingt pas il fallait sauter en bas de la hauteur d'un homme. Cavalchini fut aussi blessé à peu de distance de moi à une jambe. Quelques soldats furent aussi blessés et d'autres restèrent prisonniers. Mon brave capitaine, le pauvre chevalier Genola, fut tué sur le carreau avec quelques soldats et un caporal. On souffrit on ne peut pas davantage dans cette pénible retraite : Pignerol, qui nous devait soutenir, s'était déjà sauvé, ce qui enragea, à perdre la tête, le général Colli que nous trouvâmes avec un aide de camp sur le chemin qui, de la Brigue, conduit à Saint-Dalmas, et qui passe au-dessous du Geron. Arrivé à Saint-Dalmas, le général Colli distribua toutes les troupes qui arrivaient de tous côtés sur les hauteurs de Tende ; et quoique l'ennemi, depuis le Geron, dont il s'était emparé, fît un feu d'enfer sur le chemin de Tende, où nous étions, le général, sans bouger, donna ses dispositions ; la nuit vint nous séparer enfin et tout le monde prit les nouvelles positions.

C'est depuis lors que je quittai le reste du 2e bataillon du régiment aux gardes que le général fit arrêter à Saint-Dalmas. Le poste était des plus périlleux. C'était le poste le plus avancé, et notre contingent

Digitized by Google

du traban des chasseurs monta sur les hauteurs derrière Saint-Dalmas, vis-à-vis de Geron, sans savoir trop où aller. Les chemins nous étaient inconnus, la nuit nous dérobait la vue de tout ce qui nous entourait, de sorte que, toujours à demi-montagne, nous arrivâmes sur les hauteurs qui dominent Tende. De là, le capitaine de la compagnie d'Oybe qui, par la mort du chevalier Genola, restait le plus ancien, m'envoya, lui, comme commandant le bataillon, et moi comme aide-major, prendre à Tende les ordres du général et le prier d'envoyer du pain à notre monde. J'y arrivai à minuit environ ; la confusion était extrême dans ce village. Je montai chez le général qui soupait avec le général Dellera et son aide de camp. Je lui fis ma commission, et il me répondit que notre monde était fait pour crever. Il n'avait plus de tête ; il ne savait plus ce qui se disait ; mais, un moment après, il revint à lui et m'ordonna d'aller au magasin à me faire donner le pain nécessaire pour les chasseurs. J'obéis aux ordres et, après avoir fait transporter le pain où était le bataillon, j'allai à un mauvais cabaret pour me nourrir aussi. Tout était confusion dans cette mauvaise taverne. J'y trouvai des officiers de tous les corps. Ceux de la garnison de Saorge y étaient, partie de ceux de Raus aussi. Tout le monde racontait ses aventures, sans pouvoir trop manger. Je vis M. de Saint-Amour, commandant le fort Saorge, qu'il venait d'abandonner trop vite, sans voir même l'ennemi, et, on prétend, contre les ordres supérieurs. Cette faute lui causa à Turin un conseil de guerre qui le condamna à mort. En effet, il fut fusillé publiquement le (1) du mois.... Après avoir mangé quelque chose, en avoir envoyé aux officiers des chasseurs et visité les deux camarades blessés, Cigala et Cavalchini, je me rendis au poste des chasseurs. Nous couchâmes à l'accoutumée, sur la terre, à la belle étoile. A la pointe du jour, nous remontâmes jusque sur les hauteurs de Saint-Dalmas ; et nous y restâmes jusqu'à demi-matinée, lorsque le contingent du 2e bataillon aux gardes qui y avait passé la nuit, se retira pour laisser brûler le magasin de l'artillerie. On y donna le feu, et l'éclat fut des plus merveilleux. La poudre fit un effet prodigieux, tout sautait en l'air et la consommation totale dura une bonne demi-heure. Les bombes et les balles illuminées s'élevaient à une hauteur considérable, la poussière de la terre fit un tourbillon dont les parties, à cause du vent, étaient transportées fort loin. La chose finie, on entendit les hurlements des sans-culottes qui, de l'autre côté, vis-à-vis du magasin, faisaient un tapage effroyable. Dans cet intervalle arriva le contingent de notre bataillon qui était aux gran-

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

ges de Nanan lorsque nous étions au col Ardente. Ce magasin brûlé, on nous donna ordre d'aller jusqu'aux Minières, qui étaient au delà de Saint-Dalmas, sur la hauteur derrière. Nous y restâmes jusqu'au 30 avril, qu'on nous envoya ordre de partir pour Pietra-Fica ; dans le moment que nous aurions été relevés par des milices et les volontaires du chevalier Pandini. Nous arrivâmes à Tende à 3 heures après-midi, où on nous donna du pain, riz, lard, avec ordre de continuer notre chemin, et d'aller passer la nuit aux granges de Caramagno. Celles-ci restent à la gauche du col de Tende, venant de Tende en Piémont.

C'est après avoir passé le pont de la Colle qu'on se jette sur la gauche, et on s'enfonce dans une vallée où on trouve des granges. On y passa la nuit, mais si mal qu'il ne fut pas possible de fermer l'œil. Avant jour, le bataillon se réunit, et nous montâmes à Pietra Fica ; comme ce col est affreux à cause des vents dont il est dominé, on nous ordonna de rester dans le vallon de Castarin qui, derrière les montagnes de Tende, confine avec celui de Minières. Point de granges, point de hameaux dans cet endroit ; la neige y était encore à la hauteur de la demi-jambe ; et nous y restâmes au bivouac jusqu'au 7 mai sans avoir d'alerte. Le séjour était affreux, mais il fallait y rester. Le matin du 7 du mois, nous apercevons cinq à six chamois qui, descendant du haut des montagnes de Tende, s'acheminaient vers le vallon de Casterin, fuyant en bas avec précipitation. Deux chasseurs de la compagnie de Sardaigne demandent d'aller les tuer, et le baron d'Auvare le leur permet. Ils vont en effet, et grimpent jusque sur les hauteurs qui dominent le village de Tende. Arrivés là-haut, nous entendons un coup de fusil ; et tout de suite après, nous voyons un de ces Sardes avec son fusil au milieu des jambes se glisser en bas sur la neige et gagner l'endroit de Casterin en criant : les Français ont pris Tende, les nôtres l'ont abandonné. La chose nous paraissait impossible. C'était 10 heures du matin environ, et nous n'avions entendu pas même un coup. Avec tout cela, on envoya vérifier la chose qui se trouva telle que le Sarde nous l'avait racontée. Grâce aux chamois, nous sûmes que Tende n'était plus à nous. Alors nous montâmes à Pietra-Fica qui est d'une heure plus proche au col de Tende ; et nous y demeurâmes jusqu'au lendemain matin. Vers le soir, toutes les milices et les volontaires de Pandini vinrent des Minières s'unir à nous avec les chasseurs de Pian. Comme nous avions ordre de nous retirer par le col de Sabbion, on envoya reconnaître ce passage ; mais on nous répondit que la chose était impossible, puisque aux pieds seulement de ce col il y avait la neige de la hauteur d'un homme qui, déjà un peu molle, ne portait plus,

Digitized by Google

de sorte qu'on enfonçait sans pouvoir plus se tirer d'affaire. Le baron d'Auvare prit donc le parti de s'arrêter sur Pietra-Fica. Le séjour de cette nuit fut affreux, nous étions dans la neige jusqu'aux genoux. Nous n'avions que très peu de bois pour faire du feu, le vent dominait avec une furie épouvantable, la gelée tombait du ciel, et nous étions tourmentés de toute façon ; le jour arriva enfin, et point d'avis ou d'ordres du général. On ne savait plus quel parti prendre. Enfin on se détermina de se porter plus près encore du col de Tende ; nous marchâmes deux heures environ, et nous nous arrêtâmes sur une hauteur qui nous laissait voir parfaitement ce qu'on faisait au col de Tende, de même que tous les mouvements de l'ennemi qui encore pouvait nous couper le chemin qui devait nous conduire au col. Enfin à midi environ du 8, l'ordre du général nous vient pour nous retirer à la Colle. On obéit tout de suite, et en gagnant toutes les hauteurs possibles nous arrivons par des chemins affreux sur la droite du col de Tende où nous trouvons le bataillon de Belgioso en bataille avec les grenadiers d'Andezene, partie du régiment Pignerol ; Peyer im hof était plus bas pour défendre à l'ennemi de monter à la Colle. C'était environ quatre heures après-midi, lorsque les Français attaquèrent notre gauche où il y avait notre régiment aux gardes et celui des grenadiers royaux. Au commencement, il paraissait que l'ennemi allait être repoussé, mais à la fin, toujours montant avec de nouveaux renforts, il força les nôtres à lui céder le poste. Celui-ci pris, il gagna d'abord les plus hauts rochers, et au milieu d'un brouillard très épais il se porta sur les hauteurs de la droite qui dominent, quoique bien loin, Limon, tandis qu'une autre colonne tambour battant s'acheminait sur le grand chemin de la Colle. Celle-ci cependant s'arrêta presque d'abord ; car nous étions sur la hauteur de la même. A cinq heures, l'ordre nous vint de se retirer vers Limon à nuit close et de dérober toujours la retraite à l'ennemi. Le temps était affreux, le froid nous gelait tous, et à cause du brouillard on nous fit partir à l'entrée de la nuit. On ne savait pas les chemins, et les Français étaient déjà à la Cà, petit endroit à une heure de chemin pour aller à Tende et à un tiers de la montagne. Tout le monde en silence gagna le grand chemin de Limon où nous arrivâmes à deux heures avant le jour.

Avant d'entrer dans le village, nous rencontrâmes sur le grand chemin M. Malaussena, officier ingénieur et aide de camp de M. Colli, qui donna ordre à notre bataillon des chasseurs de monter à la droite de Limon qu'on appelle Malamort. Le baron d'Auvare nous ordonne de prendre ce chemin, et après quatre heures de marche nous arrivons au lever du soleil sur cette montagne. Elle sépare la vallée de

Digitized by Google

Limon de la vallée Grande. C'est ici que nous nous rencontrâmes avec le régiment des grenadiers du marquis de la Chiusa et avec le bataillon du comte d'Andezene. Nous faisions face à Limonetto et au grand chemin de la Colle, ayant sur notre droite le rocher de la Bosaia par où nous croyions impossible à l'ennemi de venir nous attaquer.

A la vérité il avait beaucoup à faire, car il avait à traverser le grand vallon de Limonet, et remonter ensuite à cette hauteur d'où nous pouvions le fusiller sans trop risquer. C'est de là que nous aperçûmes le corps franc commandé par le comte d'Ison sur le grand chemin de la Colle qui se fusillait avec l'ennemi qui, étant maître des hauteurs, avait beau jeu depuis les bois à fusiller les nôtres qui n'avaient aucun de ces avantages. Cela était ordonné pour donner le temps aux troupes qui étaient à Limon de se retirer sans être inquiétées, et d'avoir celui de brûler les magasins. En effet une très vaste église fut mise à feu, qui consomma tout ce qu'il y avait et la voûte aussi du bâtiment. A dix heures du matin on nous envoie du pain, biscuit et de l'eau-de-vie avec ordre de quitter le poste et de se rendre à Vernante par la vallée Grande. Ce chemin est tout à fait derrière les hauteurs de Limon, qui sont l'Arpiolla, continuation de la montagne de Mala-Morte, et Monte-Vecchio, hauteur qui domine l'Arpiolla. Les grenadiers s'acheminèrent les premiers, et le chevalier Biscaret, major plus ancien des grenadiers de la Chiusa, nous ordonna de faire l'arrière-garde.

En effet notre bataillon des chasseurs quitta la Mala-Morte environ à midi, une heure après le départ des grenadiers de la Chiusa et des grenadiers d'Andezène. Nous arrivâmes à 3 heures à Vernante où tout était confusion ; quoiqu'il ne s'y trouvât plus un soldat, les magasins étaient en train (*sic*) ; les magasinateurs se sauvaient, les paysans pleuraient, d'autres étaient très contents d'avoir les Français, et au milieu de ces troubles on distribua le pain à nos chasseurs. On fit partir par ordre du général toutes les cloches du village, et après nous partîmes pour Saint-Dalmas où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit ; ayant laissé derrière nous à Robilant, petit village à un quart de lieue de Vernante, des chasseurs et des milices qui, placés sur les hauteurs de cette vallée, empêchaient à l'ennemi de s'avancer ; de même les grenadiers de la Chiusa restèrent à Roccavion, autre petit endroit à demi-lieue de Robilant. Le général Colli se trouvait sur le pont du Gesso à notre arrivée, et nous ordonna de camper dans la grande prairie qui est au bord de cette rivière à un quart de lieue du Bourg. Voilà la quatorzième nuit que nous passâmes encore au bivouac, celle-ci cependant fut très agréable, car on était dans un bon climat, et avec

Digitized by Google

beaucoup de paille, ce qui contribua à nous reposer étant abîmés de fatigue ; le lendemain on nous donna des baraques ; et nous nous trouvâmes campés avec Peyer im hof et le régiment de Tortone ; l'artillerie était sur le grand chemin et on attendait l'ordre pour la placer. Les aides de camp ordonnèrent le même matin d'aller au général ; et un major et un aide-major s'y devaient toujours rendre. Remplissant les fonctions du dernier, j'y allai tous les jours, et dans le cahier ci uni se trouvent les copies des ordres du jour que le général faisait dicter par un de ses aides de camp à tous les aides-majors ; l'ordre du matin qu'on donnait ensuite aux corps. Le régiment aux gardes resta cantonné trois jours au Bourg, et ensuite on plaça la ligne de défense qui est la suivante : un bataillon de chasseurs, c'était le nôtre, était campé au bout de la rivière du Gesso avec deux pièces d'artillerie qui défendaient le pont de la rivière. Des retranchements qu'on construisit tout le long de notre camp devaient servir pour être à l'abri des insultes de l'ennemi. Une redoute placée à l'entrée du village à un quart de lieue de notre camp était gardée par les pionniers et garnie aussi d'artillerie. A la droite et tout près du village. faisant front au pont, était campé sur la colline le régiment de Piémont.

Après celui-ci, était campé un bataillon de Krist qui confinait avec le camp du régiment aux gardes. Celui-ci était tout près du camp du bataillon des grenadiers d'Andezène qui était suivi par celui d'un bataillon de Montferrat qui avait sur sa droite le bataillon des chasseurs du marquis Colli. Tous ces camps étaient en ligne et n'en formaient qu'un seul. Pour parcourir cette ligne, commençant du camp du régiment de Piémont, il y fallait trois heures car c'était toujours en montant, de sorte que Krist dominait Piémont et était dominé par le camp des gardes qui, à son tour, l'était par celui des grenadiers d'Andezène. Ceux-ci étaient plus bas que Monferrat et les chasseurs de Colli campés plus haut que ce dernier.

On construisit après des retranchements sur la crête de la colline, et on plaça une batterie entre les camps des gardes et celui des grenadiers d'Andezène. Il y avait une pièce de 16 et deux de 8 qui dominaient tout le chemin de Roccavion, aussi bien que ce village. Ensuite on construisit une forte redoute sur la hauteur appelée Tiracul qui était sur la droite des chasseurs de Colli.

Celle-ci en avait une autre qui s'appelait Saint-Antoine plus en avant à trois heures de distance, et où on ne pouvait aller de celle de Tiracul qu'en traversant un vallon assez vaste. On fit couper tous les arbres fruitiers dont cette colline était couverte, et, quoique le dommage était immense, cependant il fallut faire ce sacrifice pour

Digitized by Google

découvrir le front des camps et des redoutes. Une partie des chasseurs était avec son colonel le marquis Colli à Valdieri.

Depuis ce village qui confinait avec les postes que fournissait la garnison du fort de Demont jusqu'au Bourg, il y avait la ligne de défense qui était celle que je viens de décrire, et qui dominait Roccavion et la rivière de Gesso qui coulait au pied de cette colline. Voilà donc la droite du Bourg. La gauche était la suivante.

Le bataillon des grenadiers des nouveaux régiments, Peyer im hof. Bachman et Timerman, était campé sous une superbe allée dans le jardin de l'évêque qui se trouve tout près du Bourg ; il faisait face au Gesso et aux hauteurs de Roccavion. Ceux-ci avaient sur leur gauche le bataillon des grenadiers Dichat qui était suivi par le régiment de Belgioso ; après Belgioso, il y avait le régiment des grenadiers la Chiusa ; et après celui-ci le camp des grenadiers royaux. Derrière ces camps, sur le chemin de Demonte, il y avait les camps des dragons de Chablais et d'Aoste, cavalerie. Rien n'était plus beau que ces deux camps, où l'opulence, l'abondance et la magnificence régnaient de tous côtés, chose que nous n'avions jamais vue sur les hautes montagnes du comté de Nice. Voilà les troupes qui entouraient le Bourg et qui formaient la ligne de défense qui continuait jusqu'à Coni ; car après le camp des grenadiers royaux, on voyait celui des grenadiers Strasoldo qui était à peu de distance : et en arrière celui des chevau-légers ; celui-ci était tout près de Saint-Roc petite chapelle, à moitié chemin du Bourg à Coni, c'est-à-dire à une lieue. En continuant la ligne des grenadiers Strasoldo, on allait jusqu'au couvent appelé des Anges sans trouver plus personne ; le trait de chemin n'était pas long.

Celui qu'occupaient les troupes campées au bord de la rivière était tout retranché. Au couvent des Anges commençait le camp du régiment Pignerol qui s'allongeait jusqu'au-dessous des remparts de Coni, et défendait le passage de la rivière en venant du village de Bourg. Voilà le dénombrement de toute cette armée ; elle était à peu près de 8.000 hommes. Toutes ces troupes étaient au delà de la rivière du côté de Coni. Celles qu'il y avait du côté de Limon et qui étaient séparées de la grande armée par cette rivière étaient : les corps francs d'Ison, les volontaires de M. Pandini et les milices qui formaient notre avant-garde. Les régiments de troupe pesante campés à la droite et à la gauche du Bourg fournissaient une garde qui se relevait toutes les 24 heures à mont Cucetto et à la Dormiosa, deux éminences qui dominent Roccavion, et dont la continuation touche aux hauteurs de Limonet du côté du mont Cucella et au col de Tende du côté de la Dormiosa. Ensuite on donna cette garde aux chasseurs

Digitized by Google

campés aux bords du Gesso ; c'était dans ce bataillon que j'étais, et où je restai jusque dans le commencement de juin que les remplacements des officiers tués me firent passer capitaine-lieutenant dans mon ancien régiment.

On envoya après le régiment de Peyer im hof à Coni qui, avec celui d'Oneille et de Sardaigne, composait la garnison de Coni.

Les dragons de Chablais partirent aussi cinq à six jours après notre arrivée, de même le régiment de Tortone fut envoyé ailleurs, aussi bien qu'à la fin de juin le bataillon des chasseurs qui était campé aux bords de la rivière. Tout le service journalier était très peu de chose, et, jusqu'au 23 du mois de juillet, ce n'était qu'un camp d'amusement.

Le village de Bourg était très brillant et il se (1) pour le monde qu'il y avait. Tous les jours une infinité d'étrangers venaient à l'armée où on s'amusait beaucoup plus que dans les villes les plus agréables ; le jeu réunissait tout le monde et les fêtes champêtres qu'il y avait, amusaient infiniment. Tous les divertissements possibles faisaient oublier le commencement désastreux de cette campagne qui, dans le moment, était charmante.

Les pluies cependant et le mauvais temps faisaient souffrir considérablement tous ceux qui étaient sous la toile, et en vérité c'était un tourment d'être dans la boue et mouillés de tous côtés. Les mouvements de l'ennemi qui, après s'être emparé de Limon le jour après que nous l'avions quitté au 7 du mois de mai, fit en sorte que le général Colli ordonna un nouveau pied de service. Celui-ci était de monter la garde aux retranchements construits à la chapelle de Roccavion au delà de ce village, à la portée d'un fusil vers Robilant. C'était un bataillon qui montait tous les jours. Celui-ci donnait une compagnie à la Dormiosa, une autre à mont Cucetto, une autre à la chapelle Saint-Bernard, et la quatrième restait aux retranchements construits sur le grand chemin. La chapelle de Saint-Bernard était à un quart d'heure de Roccavion au-dessous du mont Cucetto sur le grand chemin qui conduit à Roaschia. Cette chapelle était séparée des retranchements de Roccavion par la montagne du mont Cucetto. J'y allai le 13 du mois de juillet à relever la compagnie 1er major commandée par le capitaine-lieutenant comte Mannani, car notre bataillon étant le second allait relever le premier ; la compagnie lieutenant-colonel montait à la Dormiosa ; la Fléchèse à mont Cucetto, et la Cavalchini aux retranchements de Roccavion. Le matin que nous croyions être relevés, voilà que l'ennemi attaque les

(1) En blanc dans le texte.

Digitized by Google

avant-postes de Robilant, car le Vernant était déjà à eux, et pousse nos chasseurs hors du village dont il s'empare des hauteurs. La fusillade était très vive ; c'est pourquoi croyant que l'ennemi avait cet avantage, on me donna ordre de défendre mon poste et de ne le quitter qu'après avoir vu passer toutes les troupes légères avec les milices dont je devais protéger la retraite. La commission était tant soit peu délicate, car j'étais dans la plaine dominée par les hauteurs et avec peu de monde que je fis cependant d'abord arranger en bataille, et que je distribuai de façon à faire une vigoureuse résistance si l'ennemi descendant par les hauteurs de Robilant fut venu poursuivre sur le chemin de Roaschia les corps francs, et les volontaires qui se sauvaient avec les milices. Le général Colli accourut du Bourg à Roccavion pour donner les dispositions nécessaires à retenir l'ennemi. Ce fut dans ce moment que rencontrant des officiers des troupes qui se sauvaient, il les harangua d'une façon si terrible, qu'il les maltraita tous avec des manières qu'un soldat en aurait été choqué. Il renvoya tout de suite ces officiers sur les hauteurs et il fit garder les Gouderie, hauteurs qui dominent Roaschia. Cette affaire fit prolonger notre garde où je restai jusqu'à la matinée du 16, quoique Montferrat y était depuis le 14. Ce fut alors qu'on ordonna de faire monter cette garde par deux bataillons, de sorte que j'attendis le bataillon de Krist qui y resta 24 heures avec le bataillon de Montferrat. Ensuite tous les bataillons montèrent leur garde chaque 24 heures, et les Français ne bougèrent plus jusqu'au 24 du même mois. C'était notre 1er bataillon des gardes qui avait monté la garde le 23 et le 2e devait la monter le 24.

Comme à 2 heures après minuit l'ennemi commença l'attaque, et qu'on entendait faire un feu d'enfer sur les hauteurs de Robilant que nous découvrîmes parfaitement depuis notre camp, le chevalier la Motte, major du 2e bataillon et commandant alors le même à cause de la maladie du lieutenant-colonel baron de Saint-Sulpice ; il nous fit prendre tout de suite les armes, et il nous amena deux heures avant l'accoutumée aux retranchements de Roccavion pour renforcer le poste. C'est ici que nous eûmes la visite du général Colli qui vint avec ses aides de camp donner les ordres pour éviter toute confusion. Le 1er bataillon des gardes était avec celui des grenadiers de Peyer im hof, Bacchman et Tiderman à la garde des retranchements de Roccavion. A notre arrivée, le général Colli ordonna à ces grenadiers de quitter le poste et les renvoya à leur camp du Bourg. Il est vrai que c'était à eux à être relevés ; mais on n'aurait jamais cru qu'au moment où l'ennemi avançait et qu'on le voyait se diriger à attaquer le poste que nous gardions, on renvoyât de la troupe et affaiblit ainsi notre force.

Digitized by Google

Cependant la chose alla ainsi, et pour laisser partir ce bataillon on envoya la compagnie lieutenance à la Dormiosa, à une heure et demie de montée depuis les retranchements que nous gardions à relever une compagnie de ces grenadiers; la compagnie Cavalchini alla de même relever la Doria qui était au mont Cucetto, et la Visconti alla renforcer la compagnie Chef qui était à la chapelle de Saint-Bernard sur le chemin de Roaschia. Ces dispositions prises, voilà l'ennemi d'avancer de tous côtés, repousser nos corps francs, s'emparer des positions qu'ils nous faisaient abandonner, tandis qu'une autre colonne avec deux pièces d'artillerie avançait sur le grand chemin qu'on avait eu la précaution d'embarrasser avec de grosses poutres et des arbres coupés, afin de retarder le progrès qu'elle se proposait de faire. Cette colonne du centre en effet n'avança que très lentement, et elle était encore bien arrière lorsque les deux de la droite et de la gauche étaient déjà maîtresses de la Dormiosa et de mont Cucetto. Ces deux hauteurs furent abandonnées : une par la lieutenance, l'autre par la Cavalchini, toutes les deux après l'ordre envoyé par le général. Celle de la gauche ou de la Dormiosa eut bien de la peine à se retirer, car le chemin était abominable et toujours sous le feu de l'ennemi qui ne cessait de la fusiller. Quelques volontaires que notre colonel envoya en avant, firent en sorte que l'ennemi ne pût pas avancer trop vite, ce qui donna le temps de se ranger en bataille sur les retranchements de Roccavion.

Nous restâmes une bonne demi-heure dans cette position, essuyant un feu d'enfer que l'ennemi, maître de la Dormiosa, ne cessait de faire sur nous qui était précisément dessous cette hauteur, et proche du point que les branches des arbres assez grosses où les balles donnaient, étaient cassées sur-le-champ. Enfin on reconnut l'impossibilité de garder ces retranchements, n'étant plus maîtres des hauteurs qui les dominaient et ne pouvant nullement se défendre ni préjudicier à l'ennemi. Alors on envoya l'ordre de se retirer, ce qu'on fit d'abord toujours essuyant une grêle de balles qui nous estropièrent beaucoup de monde. Cette retraite fut exécutée avec l'ordre le plus précis, toujours à découvert et tout le régiment en colonne et au petit pas.

Tous les corps francs, les volontaires et les milices s'étaient déjà retirés. Le régiment aux gardes seul fit cette retraite dont le général le loua infiniment et expédia tout de suite le comte Alciati, son aide de camp, à Turin, pour donner avis de ce qui venait d'arriver, et pour faire les éloges de notre régiment à Sa Majesté. Le seul inconvénient et la seule faute que nous venions de commettre, ce sont les paroles du général Colli, si c'en est une, c'est d'avoir fait cette retraite

Digitized by Google

trop lentement. Arrivés au pont du Gesso. son aide de camp nous porte l'ordre de nous mettre en bataille et de tourner le dos à la rivière. Le colonel observa que cette manœuvre était contre le bon sens et toutes les règles de guerre, mais il obéit. En effet, le général voyant cette manœuvre de l'autre côté de la rivière, envoya son aide de camp pour empêcher cette manœuvre qu'il n'avait jamais imaginé d'ordonner et avec ordre de passer tout de suite le pont. Le feu ennemi continuait toujours, et même il avançait en force pour nous empêcher le passage de la rivière, ou bien pour l'effectuer avec nous ; mais l'officier d'artillerie commandé aux pièces de 16 sur la colline du Bourg fit faire cinq à six coups dans le moment que nous passions, et retint l'ennemi de son entreprise ; la balle du canon passa dessus nous autres, et alla épouvanter l'ennemi qui s'arrêta tout de suite. Dans ce moment, on donna le feu au pont qui était déjà tout goudronné, et il sauta en l'air tout de suite après notre passage. Ce pont était fort étroit et trois hommes de front le passèrent (?). Nous fîmes un prisonnier qui, s'avançant à la queue de notre colonne, avoua qu'il venait pour tuer le général qui était à cheval à la tête du pont. Celui-ci brûlé et notre passage exécuté, on commença à faire feu avec les canons qu'il y avait aux retranchements du pont, ce qui obligea l'ennemi à reculer. On nous mit ensuite en bataille aux bords de la rivière avec les pionniers, et à une heure de l'après-midi que l'ennemi cessa de tirailler, on nous envoya l'ordre de nous retirer à notre camp, dans le moment que les volontaires, les corps francs et les milices seraient venus nous relever. Les carabines des tirailleurs ennemis poussaient si loin que nous eûmes des soldats blessés, même après le passage du pont. Voilà de quelle façon eut fin cette journée malheureuse. Les Français sur la Dormiosa et sur le mont Cucetto déployèrent leurs petits étendards, et avec des cris d'enfer ils vomissaient contre nous mille sottises. C'est donc la journée du 24 que nous quittâmes Roccavion, que nous nous préparâmes à défendre le Bourg et le passage du Gesso, et que l'ennemi occupa nos positions au delà de la rivière.

Celui-ci deux jours après amena des canons et il plaça deux batteries, une d'une pièce de 12 sur le rocher appelé de Saint-Sudaire qui est placé précisément derrière Roccavion, et qui battait nos camps de la colline du Bourg y étant vis-à-vis ; l'autre à la gauche du village, sur un petit promontoire que nous vîmes arranger en plate-forme et sur le chemin qui, de Roccavion, conduit à Boves. Celle-ci battait avec beaucoup d'avantage les camps qui étaient au bord de la rivière, ce qui détermina le général Colli à les faire reculer ; chaque compagnie cependant donnait nuit et jour une garde au

Digitized by Google

bivouac, assez importante, au même endroit où ils étaient campés.

Cette nouvelle position qui était beaucoup plus en arrière fut d'abord toute retranchée, de façon que le canon ne pouvait plus porter aucun dommage.

Cependant on se canonnait réciproquement tous les jours, et notre batterie de la colline le faisait avec beaucoup d'avantage, car les Français ayant placé la leur sur les rochers du Saint-Sudaire où ils ne pouvaient jamais construire des retranchements à cause de la pierre vive qu'il y avait ; nos boulets donnant dans cette pierre causaient des éclats qui étaient funestes aux patriotes dont beaucoup furent tués ou estropiés. C'est dans cet intervalle que l'ennemi fit avancer du monde qui, attaquant Boves, s'en empara, chassant les nôtres qui y étaient. Les chevau-légers qui fournissaient un officier et trente hommes à ce village eurent un soldat de tué aussi bien que les dragons.

Les Français firent beaucoup d'insolence et de mal à ce village où ils ne restèrent qu'une seule journée. Leurs patrouilles y allaient souvent aussi bien que les nôtres, mais personne n'osait s'y arrêter. La force ennemie dans ce moment était de 10.000 hommes d'infanterie et 3.000 de cavalerie. Nos grenadiers montaient la garde à la redoute de Tiracul, où le matin il y avait toujours deux compagnies. Depuis leur camp, qui était dans la plaine, jusqu'à cette redoute, il y avait plus de deux heures de marche ; par conséquent il y en avait plus de trois depuis Roccavion, ce qui donnait un peu à faire à la colonne ennemie, qui était commandée pour s'emparer de cette redoute. Il y avait trois heures de marche toujours en montant, et toujours à découvert, de sorte que l'ennemi, pour la prendre, devait perdre beaucoup de monde. Nous restâmes dans cette position une quinzaine de jours. On se battait immanquablement tous les jours et la canonnade d'un côté à l'autre était journalière, et même à plusieurs reprises le matin et le soir, la chose était rare, et quelquefois on se canonnait jusqu'à 7 et 16 heures de suite, sans cependant essuyer, de notre côté aucun malheur. Le service le plus dangereux était celui de monter la garde au pont brulé de Roccavion, car les ennemis, de l'autre côté de la rivière, cachés derrière les arbres dont cette prairie, qu'il y a depuis Roccavion, est parsemée, fusillaient sans risque nos sentinelles qu'on était obligé de placer hors des retranchements ; de même la prairie et le grand chemin qui, du pont, va jusqu'au Bourg, étaient toujours couverts de bombes, que l'obusier, placé aussi au rocher du Saint-Sudaire, nous régalait pendant une bonne partie de la journée. C'était un capitaine et trois subalternes avec 30 hommes, qui

Digitized by Google

composaient cette garde. Pendant le jour le capitaine commandait en chef le poste, mais, dans la nuit, un officier de l'état-major venait prendre ce commandement. C'était un danger continuel que cette garde, mais elle était nécessaire. La retraite, en cas d'attaque pour cette garde, était presque impossible, et vraiment on ne pouvait l'effectuer qu'en y perdant beaucoup de monde. On montait à une heure de la nuit pour ne pas subir une bombardade et un canonnement qui auraient pu faire beaucoup de mal ; les boulets ennemis venaient dans nos camps de la colline, mais, comme on les avait fait placer au dos, nous étions à couvert et les boulets, traversant au-dessus de nos tentes, allaient se précipiter dans la plaine.

Voilà de quelle façon on passa les quinze jours que l'ennemi s'arrêta à Roccavion Il est vrai qu'on s'amusait beaucoup au Bourg dans ce temps, par le nombre infini d'étrangers et étrangères qui y venaient de tous côtés pour voir les Français, examiner les positions et être spectateurs des combats qui pouvaient arriver. Le jour de Saint-Laurent, 10 août, qu'on nous avait avisés, que l'ennemi aurait attaqué, et qu'il aurait fait tous ses efforts pour s'emparer de nos positions, voilà qu'à 3 heures après minuit, nous entendons une fière fusillade au pont et nous voyons, depuis notre camp de la colline, un feu d'enfer aux retranchements du pont. On se sent sûr alors d'être attaqué et toutes les troupes sont placées pour faire la plus vigoureuse défense : l'ordre du général était de tenir ferme jusqu'au dernier moment et de se battre à outrance. Après une heure de combat, voilà qu'avant le jour encore, la fusillade finit et cette démarche de la part de l'ennemi étonne tout le monde. On s'aperçoit enfin, à la pointe du jour, que l'ennemi s'est retiré du pont, où on voit venir, du côté de Roccavion, des paysans et des femmes qui, par des signaux, nous disent que l'ennemi se retire de ce village et qu'il est ordonné d'aller jusqu'à Limon. On ne croit pas à cette nouvelle ; mais huit à dix soldats du corps franc passent la rivière dans l'eau et vont vérifier la chose sans avoir reçu aucun ordre. Ils reviennent un moment après et assurent ce que les paysans venaient de dire. Alors le général Colli, et cette démarche fut très imprudente, donna ordre aux grenadiers du comte d'Andezène de passer la rivière dans l'eau, de monter à mont Cucetto, c'était à droite de la vallée, et de poursuivre l'ennemi. Les corps francs avaient déjà pris cette route et, en se battant, soutenus par ces grenadiers, poursuivirent les Français avec une vivacité incroyable. Les grenadiers de la Chiusa avec les grenadiers en firent de même par le grand chemin qui, de Roccavion, mène à Robilant. Ils avaient une autre partie des corps francs pour leur avant-garde. Quelques autres corps passèrent aussi la rivière; et les volontaires de

Digitized by Google

Pandini eurent ordre de s'emparer de la hauteur de la gauche, c'était la Dormiosa. Ils n'en firent rien ; la raison de cette démarche n'a jamais été assez claire pour en décider, mais on prétend que le chevalier Pandini eut peur d'aller là-haut. 160 hommes de cavalerie, 90 de Piémont et 40 d'Oybe passèrent aussi la rivière Il était midi environ et les nôtres pressaient toujours l'ennemi à la droite. Ceux du centre poussaient aussi avec courage, lorsqu'on aperçoit un corps nombreux de troupes sur la Dormiosa qui, sortant derrière les rochers, commence à fusiller les troupes qui étaient partie dans Roccavion, partie sur le grand chemin. Ce coup imprévu étonne tout le monde qui ne sait plus que penser. On croit que ce sont des troupes qui, poursuivant l'ennemi du côté de Boves, se sont emparées de cette hauteur ; mais, à la fin, on s'aperçoit que c'était l'arrière-garde ennemie qui, forte de quatre à cinq bataillons, s'était cachée pour protéger la retraite qu'on voulait faire sans être incommodé. En effet, nos troupes qui étaient déjà bien en avant, s'arrêtent à cette fusillade et ont ordre de gagner la montagne. Nos canons et nos obusiers canonnaient et bombardaient très vivement la Dormiosa, mais il était difficile de faire du mal à l'ennemi qui, cependant, alla se placer dans les revers de la montagne, car ces bombes ne l'amusaient guère. Nous eûmes ce beau spectacle pendant une couple d'heures, que cette arrière-garde, connaissant que les leurs étaient déjà bien en avant et que la poursuite avait relâché, se retira aussi par les montagnes et alla s'arrêter sur le col Piane, montagne qui, de Vernant, va jusqu'au-dessus de Limon. On eut des prisonniers, des blessés et des morts des deux côtés ; et un officier français qui était dans nos corps francs, fut pris et amené à Nice où, comme émigré, il fut guillotiné. Voilà la fin de cette journée qui fut très charmante pour nous, car nous fûmes délivrés de l'ennemi et du malheur qui nous menaçait de l'invasion du Piémont.

On trouva à Roccavion et à Vernant des magasins d'eau-de-vie et beaucoup de papiers français ; mille chansons, mille décrets, mille journaliers, mille sotties pour égayer le soldat, lui donner du courage, et l'animer à se battre. La cause de cette retraite fut la mort de Robespierre, président alors de l'Assemblée et chef des Jacobins, et, par conséquent, du terrorisme. La nouvelle de sa mort fut apportée par une estafette au général français, commandant à Roccavion, avec l'ordre de se retirer. Les habitants de ce village m'ont tous assuré que les Français juraient comme des enragés contre cet ordre, puisque, découvrant des hauteurs de Roccavion tout le Piémont, ils voulaient l'envahir et quitter ainsi la montagne. L'alarme fut cependant générale, et tout le monde, croyant être trahi, se sauvait sans

Digitized by Google

trop se reconnaître. Le général Le Brun fut celui qui dirigea cette retraite, et qui commandait l'arrière-garde. Cette arrière-garde fit un effet merveilleux, puisqu'elle sauva la retraite à toute l'armée qui aurait été poursuivie et battue par nos troupes. L'ennemi cependant garda encore les hauteurs de Vernant, jusqu'à la fin d'août, et il ne se retira de Limon que le 24 septembre. Dans cet intervalle, il y eut toujours de petits combats où les patriotes ne gagnèrent pas grand chose. Les nôtres entrèrent à Limon le même jour que les sans-culottes, quittant ce village, allèrent s'établir au col de Tende. Ils obligèrent douze particuliers de marcher devant leurs trois colonnes : une par le grand chemin, l'autre par Limon et l'autre par la montagne. On se battit vivement au Vacarile et à l'Arpiolla, que les nôtres prirent enfin. Ces deux montagnes sont une à la gauche, l'autre à la droite de Limon. Depuis lors on n'eut jamais plus rien à faire. Les troupes légères restèrent campées sur les hauteurs jusqu'au mois de décembre, que la quantité immense de neige les obligea de se sauver à Limon. Les troupes du Bourg furent envoyées à plusieurs reprises qui, du côté de Ceva, qui d'autre côté. Les grenadiers du marquis la Chiusa furent cantonnés : un bataillon à Roccavion et l'autre au Vernant. Ceux de Dichat, aussi au Vernant. Ceux d'Andezène et de Bachmann partirent du Bourg aussi bien que les grenadiers royaux, le régiment Piémont, les chasseurs Colli, Belgioso et les grenadiers Strasoldo, de sorte qu'il n'y resta plus que le régiment aux gardes, un bataillon de Montferrat, un de Krist et un des pionniers. Ensuite on renvoya celui-ci qui fut remplacé par l'autre de Montferrat, qui était dans le fort de Démont. Le 1er bataillon des grenadiers la Chiusa fut envoyé à Limon, et le régiment aux gardes donna ensuite une compagnie en détachement à Roccavion. Celle-ci était relevée chaque huit jours, jusqu'au 12 novembre, que les pluies incroyables survenues, obligèrent le général à le cantonner au Bourg, aussi bien que Montferrat à Roccavion. Le général Krist vint remplacer le général Colli, qui alla à Savigliano avec tout son quartier général. C'est de là qu'il envoya l'ordre, le 15 décembre, au 1er bataillon des gardes, de se rendre où il était lui-même. Le 18, l'ordre arriva au 2e bataillon de rejoindre le premier, et au régiment de Montferrat d'aller au Bourg. On croyait qu'on nous aurait donné le quartier d'hiver à Savigliano, selon la parole que le général Colli nous avait donnée, mais pas du tout, il nous renvoya à Alba. Cette ville est encore assez bonne pour le soldat, où il vit avec peu de frais, mais les officiers n'y étaient pas très bien. Voilà de quelle façon eut fin la campagne de 1794 où notre régiment des gardes y souffrit beaucoup.

Digitized by Google

V

Journal ou commentaires pour la campagne de l'année 1794 rédigé par le marquis Pallavicini de Bussolase, lieutenant-colonel au 2e bataillon du régiment de Mondovi.

De quartier d'hiver à Cherasco depuis le 8 décembre 1793, il arriva le 8 avril 1794 une lettre de Son Excellence le baron de Vins portant l'ordre de nous rendre incessamment au Cairo y relever le 2e bataillon de chasseurs qui devait se rendre dans le comté de Nice, aussitôt que nous fussions arrivés à notre destination. Nous reçûmes l'ordre à 11 heures du matin ; à quatre heures de l'après-midi, nous étions en marche avec notre compagnie de chasseurs pour nous rendre à Dogliani qui fut notre première étape. Le 9 nous fûmes à Salicetto, le 10 au Cairo où nous eûmes des quartiers et non pas des cantonnements. Le même jour de notre arrivée au Cairo nous reçûmes la fâcheuse nouvelle de la prise d'Oneille dont 10.000 Français s'étaient emparés venant de Nice jusqu'à Vintimille, Saint-Remo, port Maurice, etc. Cette nouvelle était d'autant plus critique pour nous qu'il était vraisemblable que l'armée allait continuer sa route, en venant piller les magasins de Loano, et de là venir au Cairo et dans les Langhes par les nombreux passages qui sont depuis le village de Massimmo jusqu'à celui de Montenotte ; étant impossible de couvrir ces passages, où presque partout on peut conduire de l'artillerie, avec cinq compagnies et quelques milices. Le marquis Pallavicini, notre lieutenant-colonel, se borna à garder ceux qui conduisaient directement dans la vallée de la Bormida du Cairo où, étant de quartier, il paraissait devoir les défendre, au risque d'être tourné par les postes de Murialdo, Biestro, Plodio, dont la défense n'y était pas affectée. A cet effet, le 11 avril à la petite aube du jour, la compagnie de chasseurs de notre bataillon fut détachée pour occuper le village de Mallare d'où elle était à portée de défendre le poste de Saint-Jacques au-dessus de Spotorno, poste qu'on disait superbe ; la compagnie Chiesa fut détachée en même temps au village de l'Altare d'où elle pouvait défendre le poste et le château même du dit village

Digitized by Google

contre un ennemi qui serait venu de Vado ou de Savone par Cadibone ou les vallées collatérales. Nous allâmes le même jour encore avec M. Vico commandant les milices de la frontière reconnaître nos postes avancés et reconnûmes le poste susdit de Saint-Jacques intenable à cause de sa grande étendue qui exigerait une armée entière pour le défendre, et de la grande facilité que l'ennemi aurait d'y conduire de l'artillerie par des routes toutes faites ou très faciles à raccommoder, comme fit M. de Maillebois en 1745. L'insoutenabilité du poste de Saint-Jacques changeait entièrement le plan de défense. Le marquis Pallavicini pensait en cas d'attaque de se borner à occuper les gorges et les hauteurs de Cosseria vers les Carcare d'où la retraite nous était toujours assurée par la crête de ces montagnes ; mais le marquis Camerana apporta une lettre de M. le marquis d'Argenteau le 11 au soir qui, en nous annonçant que nous étions affectés à son corps d'armée, portait l'ordre d'envoyer une compagnie à Murialdo et de nous tenir prêts à marcher au premier avis. En conséquence de cet ordre, la compagnie des chasseurs reçut ordre d'aller occuper le village de Murialdo sous les ordres de M. le comte Montaud leur capitaine. A 2 heures après minuit du 12 au 13 avril, jour du dimanche des Rameaux, une estafette apporta l'ordre au marquis Pallavicini de partir incessamment pour se rendre à Murialdo avec son 2e bataillon, laissant son 1er bataillon au Cairo couvrir ce poste avec des milices.

Le 1er bataillon n'étant pas encore arrivé au Cairo, le marquis Pallavicini crut obéir aux ordres de M. d'Argenteau en laissant son major le marquis Dubourg au Cairo avec une centurie, et en allant lui-même à Murialdo avec sa compagnie, la lieutenante, où j'étais lieutenant, et la Saint-Bias. Cette centurie partit du Cairo avec les drapeaux à 6 heures du matin ; vers les 9 heures nous arrivâmes à Millesimo où nous fîmes une halte pour dîner et entendre la messe ; à midi nous en repartîmes et nous arrivâmes à Murialdo sur les 3 heures de l'après-midi.

Les passages à défendre de cet endroit, et que nous devions par conséquent couvrir sont : le chemin du Malpas venant par la vallée le long de la Bormida et allant à Calissano, celui du baracon de la Binella d'où l'on peut venir par les hauteurs sur le village de la paroisse de Murialdo et celui de Lorette de Calissano ou de Massimina. Les postes à garder pour défendre ces passages sont le susdit baracon de la Binella, celui de Tana du Loup qui couvre le passage du Rio Freddo, la Lovera couvrant les Zovetti (Tovetti) susdits en partie et les Zovetti même ; quant au Malpas, il suffirait d'en rompre le chemin qui, étant sur le bord d'un précipice le long de la Bor-

Digitized by Google

mida, serait très aisé à gâter, et je ne crois qu'il en fut autant de l'ennemi surtout si une cinquantaine de milices le canardait de derrière les rochers dont cette montagne est parsemée.

Nous arrivâmes dis-je à Murialdo l'après-midi du 13 avril avec le corps franc croate de Giulay commandé par le major Beck qui, arrivé d'Alexandrie le 12 au Cairo, en était parti avec nous le 13 pour venir à Murialdo où il avait ordre de prendre ceux du marquis de Pallavicini dans ce qui concernait la défense de ce village. Le dit M. Beck cantonna une de ses compagnies au Rio Freddo d'où elle était à portée de la Tana du Loup sus dite ; les deux autres compagnies furent logées au bourg de l'Isola Grande pour défendre le Malpas qui en est à un demi mille, et le marquis Pallavicini se porta le même soir avec sa centurie et sa compagnie de chasseurs dans le dit village de l'Isola Grande pour être à portée des Zovetti où une grand' garde fut envoyée le soir même; nous logeâmes chez le nommé Rosse où nous étions pêle-mêle avec des Croates. Le 14 avril, nous commençâmes à prendre les armes deux heures avant le jour ; dans l'après-midi nous reconnûmes les Zovetti de Calissano descendant ensuite par la Lovera, le Malpas ; le premier passage est très important à défendre, parce que c'est où commence la chaîne de montagnes des Langhes qui vient à Millesimo et celle qui, se diramant, tombe à Ceva par Perlo ; mais il est en même temps très difficile à garder à cause de son étendue qui exigerait cinq à six bataillons avec de l'artillerie, vu que l'ennemi peut en conduire par tous les Zovetti. L'on découvre vers le midi le château de Bardinetto avec l'agréable vallée de Calissano au levant, celle de Murialdo, et au couchant celle du Tanaro avec les villages de Bagnasco, Massimmo, etc.; ayant reconnu l'insoutenabilité du poste des Zovetti et la trop grande distance de l'Isola Grande à ce poste, il fut conclu qu'on laisserait aux Croates le soin de défendre les autres passages, et que notre centurie irait aussitôt occuper des granges qui sont sur la montagne, à un bon quart d'heure des Zovetti. Le lendemain 15 avril après-midi, nous allâmes toute la centurie occuper les granges susdites, et la compagnie des chasseurs campa sur les Zovetti ; il fallait choisir pour son camp une position avantageuse qui, couvrant les passages de Perlo et la chaîne de montagnes de Montezemolo, etc., fut en même temps assez forte, pour qu'une compagnie soutînt pendant une bonne demi-heure les efforts de l'ennemi avant que la centurie eût le temps de s'y joindre ; cette position qui offrit tous ces avantages, se présenta dans la montagne d'Alta Villa [Tavilla], sur les derrières de la gorge des Zovetti. La compagnie des chasseurs y campa le 16 au matin ; cette montagne présentait plusieurs buttes, qui s'éle-

Digitized by Google

vaient en amphitéâtre ; le camp fut placé sur une de ces buttes, mais sur le derrière, de façon que le feu des buttes latérales au Zovetti ne pouvait les incommoder. Un ouvrage à tenaille double fut aussitôt tracé pour couvrir ce camp ; sur deux autres buttes plus basses, vers les gorges des Zovetti, l'on marqua deux flèches sur le dos d'âne de la montagne, de façon qu'elles découvraient à droite et à gauche la vallée de Bormida et du Tanaro, et présentaient à l'ennemi qui vint par les Zovetti, trois ordres de feu, dont celui de la première flèche canardait tout le long de la gorge ; deux autres buttes supérieures à celles du camp et à une demi-portée de fusil l'une et l'autre servaient pour y placer des redoutes qui assuraient toujours notre retraite que nous pouvions choisir par la droite sur la chaîne de montagnes où est Perlo, et finit au passage dit des Ronchini ; ou bien, en suivant la grande chaîne de montagne de la Langhe, venir à Montezemolo, Murazzano, etc., par la chapelle de Saint-Jean de Langhe, poste très avantageux qui pourrait servir de point de réunion à tous les postes de Murialdo et même plus bas, et toujours maître des hauteurs couvrir le fort de Ceva. Le reste du 16 fut employé à préparer le terrain pour la tenaille.

Le 17, jour du Jeudi-Saint, il vint à notre cantonnement d'Alta Villa M. le comte Luzerne, capitaine-lieutenant dans le régiment, mais passé aide de camp du général Argenteau ; il était chargé par ce général de reconnaître tous nos postes de Murialdo et ceux des Croates ; je fus chargé par le marquis Pallavicini de l'accompagner dans cette tournée. Il reconnaissait notre camp le matin, lorsque des invalides qui fuyaient de Loano, nous donnèrent la nouvelle de la prise de cette ville dont 400 Français s'étaient emparés le matin du 16 ; des paysans venus en même temps de Bagnasco nous apprirent que toute l'armée qui était au Pont de Nava se retirait sur Ceva en désordre, et avec la plus grande précipitation ; nous revînmes aussitôt aux granges d'Alta Villa en faire notre rapport au marquis Pallavicini qui m'envoya aussitôt à Bagnasco reconnaître la chose, et prendre les ordres du général Argenteau. Je descendis dans ce village où j'eus la douleur de voir qu'effectivement l'armée se retirait pêle-mêle et dans le plus grand désordre ; les chemins étaient remplis d'équipages, et tout le monde fuyait sans être poursuivi et sans savoir autre chose de l'ennemi, si ce n'est qu'ils avaient été attaqués au Pont de Nava. Je cherchai le général, et j'eus bien de la peine à en savoir des nouvelles, car dans cette confusion on le croyait prisonnier ; j'appris enfin que M. d'Argenteau était à Ceva ; j'y allai avec le comte Luzerne, et je le trouvai à la poste ; là, il m'apprit lui-même comment une colonne française l'ayant forcé

Digitized by Google

par le passage de Monte Ariolo, il avait été coupé, et toute retraite leur était fermée sans une division de Caprara qui venait de Garessio, le long de Tanaro.

Les ennemis, d'eux-mêmes, à sa vue laissèrent le chemin libre et, occupant les montagnes latérales, se contentèrent de le canarder à son passage, et alors il donna l'ordre de se replier à Ceva ; mais cette retraite de plus de vingt milles fut faite très en désordre ; une seconde colonne française venant par la Nava à la faveur de celle de Monte Ariolo s'empara du Pont de Nava et des deux canons de bronze de 4 qui y étaient, força le régiment de Lombardie et partie de la légion légère à se replier à Frabosa.

Quant à des ordres pour nos trois compagnies qui étaient aux Zovetti, M. d'Argenteau me dit qu'il n'avait aucun ordre à donner, qu'il ne pouvait pas dire au marquis Pallavicini de rester ou de s'en aller, que toutes les troupes de la vallée du Tanaro étaient à Ceva, que les Croates qui étaient à Murialdo et à Bardinetto avaient ordre de s'y rendre, qu'il remettait au marquis Pallavicini à se régler selon sa prudence. Je repartis dans l'instant et rapportai cette réponse au marquis Pallavicini, en passant par Perlo ; à trois heures après-midi, j'étais aux Zovetti, après en être parti à dix heures du matin.

Je trouvai les trois compagnies au bivouac du poste d'Alta Villa ; le marquis Pallavicini assembla les officiers, et leur ayant exposé que nous étions à plus de trois heures sur le devant de l'armée, et que le détachement de Perlo de la légion légère ayant eu la prudence de décamper, nous étions en danger d'avoir notre retraite coupée, que les ordres du général, en nous laissant le choix de faire ce que nous jugerions mieux, il paraissait pourtant pencher à nous voir plus près du reste de l'armée. Le conseil de guerre fut d'avis unanime de se retirer au Ronchini, poste qui couvrait Ceva sans risquer de se faire envelopper et d'être sacrifié sans beaucoup d'utilité pour le royal service.

En conséquence de cette détermination du conseil de guerre, nous décampâmes et quittâmes les Zovetti le 17 avril à dix heures du soir ; et prenant par Perlo et Malpotremo, nous nous rendîmes au Ronchini dans le plus grand ordre et le plus grand silence, nous arrivâmes à l'aube du jour du 18, jour du Vendredi Saint, et nous nous cantonnâmes dans une cassine.

La compagnie des chasseurs fut aussitôt envoyée occuper une butte près du village de Malpotremo, sur notre gauche, où elle campa ; sur la butte de droite, l'on plaça vingt hommes et une douzaine de tentes sur une seule ligne pour la parade, parce que l'ennemi l'apercevait au delà de Bagnasco ; il fallait lui en imposer et lui faire croire qu'il

Digitized by Google

y avait plus de force qu'une centurie où il en aurait fallu deux pour le moins. Après ces dispositions, le marquis Pallavicini écrivit au général Argenteau la ferme disposition où nous étions de tenir ce poste jusqu'à la dernière goutte de notre sang, que tant qu'un de nous serait en vie l'ennemi ne passerait pas, et qu'avec tout le bataillon réuni il se faisait fort de tenir vingt mille hommes en échec. Nous nous occupâmes tout le 18 avril à tracer des petites redoutes pour canarder le grand chemin près duquel était notre cantonnement, mais le soir le général écrivit au marquis Pallavicini que la centurie qu'il avait laissée au Cairo l'allait rejoindre dans la nuit même, qu'il le louait infiniment de sa bonne volonté et de son courage, mais que son poste des Ronchini n'était absolument qu'un avant-poste, et qu'il lui ordonnait de se retirer à Ceva aussitôt qu'il serait attaqué.

Le marquis Pallavicini lui répondit que le bataillon qu'il avait l'honneur de commander ne s'était jamais retiré en face de l'ennemi, qu'un simple poste de peu d'hommes aurait suffi pour donner avis de l'approche de l'ennemi, que puisqu'il lui défendait de se battre, il le suppliait d'épargner à lui-même, au bataillon entier et à l'honneur de ses drapeaux la honte d'une retraite qui, d'ailleurs aurait été contraire au but du général de nous épargner, puisque l'ennemi gagnant les hauteurs que nous abandonnions, il avait tout l'avantage du terrain. La centurie venant du Cairo sous les ordres du marquis Bourg, major, nous rejoignit à 1 heure après minuit du 19 avril, jour du Samedi Saint, et en même temps il se présenta à notre poste deux officiers hussards français et un tambour; ils étaient porteurs d'une lettre adressée à la municipalité de Ceva, et qui était une sommation au fort de cette ville de se rendre, sinon que la garnison en aurait été passée au fil de l'épée ; ils furent escortés au général à Ceva.

A 5 heures du matin du 19, le général, en réponse à la lettre susdite du marquis Pallavicini, lui envoya l'ordre de partir à l'instant pour Ceva; à 5 heures et quart nous partîmes laissant un caporal et quatre chasseurs, selon les ordres du général, pour avertir des mouvements de l'ennemi. Nous fîmes une halte dans la ville de Ceva pour y attendre les ordres ; après les avoir attendus demi-heure sur la grande place, nous reçûmes celui de passer le Tanaro et d'occuper les cassines de Saint-André où commence la plaine de Ceva et à une portée de fusil du faubourg de la Torretta. Nous avions l'aile droite de l'armée et le poste de confiance, puisque c'était le seul que l'ennemi aurait attaqué s'il venait de la plaine, et il avait dirigé toutes ses forces sur notre poste, puisque si nous étions forcés l'armée ne pouvait plus tenir. Le marquis Pallavicini se posta dans la plus

Digitized by Google

grande cassine, sur la droite du chemin venant à Ceva de Lesegno, avec la compagnie Saint-Bias et la major ; il m'envoya avec la lieutenante occuper la chapelle de Saint-André sur le chemin de Monbasilio d'où je pouvais prendre l'ennemi en flanc s'il attaquait la grande cassine ; la compagnie Chiesa fut postée comme en réserve sur le derrière des trois autres compagnies et sur la gauche du chemin de Lesegno pour venir à Ceva, dans la même cassine où le général baron de Leutrum avait son quartier général dans la dernière guerre ; le comte Montaud avec sa compagnie de chasseurs occupa une cassine à deux portées de fusil de mon poste, mais dans la baisse, sur les bords du Tanaro ; il devait défendre le passage de cette rivière guéable presque partout, et si l'ennemi venait dans la plaine de Ceva par les hauteurs de Battifollo et de Monbasilio, la compagnie de chasseurs s'embusquait dans une grande crevasse à une petite portée de fusil de ma chapelle, et de là nous aurions agi de concert pour prendre l'ennemi baïonnette au bout du fusil et en flanc. Le général avait fait venir en grande hâte de Coni deux obusiers et dix à douze canons de quatre et de huit ; il m'en donna deux de 4 ; à mon poste, je pouvais canonner l'ennemi qui vint le long du Tanaro, soutenir par le feu de mon canon la compagnie des chasseurs, et si l'ennemi venait par la plaine et dirigeait son attaque sur la grande cassine, je le prenais en flanc à mitraille à demi-portée de fusil. La position du reste de l'armée était : le régiment de Lombardie et la légion légère dans la ville de Ceva ; ils avaient à garder le pont du Tanaro, le couvent des Capucins, une batterie de deux canons autrichiens à un château ruiné sur la droite hors de la porte qui conduit au Ronchini, et une autre de deux obusiers et deux canons au château Pallavicini ; le 1er et 3e bataillons de grenadiers de Dichat, et chevalier Rat furent jetés dans le fort avec notre réserve, et en cas d'attaque l'un des deux devait descendre à une batterie à moitié chemin du fort à la ville ; Caprara et les grenadiers de Strasoldo (?) étaient campés sur le derrière du fort sur les buttes qui le dominent, où l'on avait aussi établi plusieurs batteries ; les Croates occupaient le couvent de Saint-Augustin qui était séparé par le Tanaro de la cassine du médecin Moret où étaient nos chasseurs et des cassines près du château ruiné susdit où était une batterie ; de là leurs avant-postes s'étendaient avec les milices au Ronchini vers Molere, Sale, etc. Nos chasseurs avaient un officier et vingt hommes sur une hauteur parallèle au Ronchini, où passe le chemin de Battiffolo par Nucetto ; deux postes d'un caporal et six hommes formaient nos avant-postes, et nous n'étions avertis de l'approche de l'ennemi que par leurs coups de fusils à la portée d'espingarde de notre cantonnement ; telles

Digitized by Google

furent les dispositions que M. d'Argenteau donna pour livrer bataille à l'armée française dont il croyait devoir être attaqué le lendemain, position forte par elle-même qui couvrait la ville de Ceva, et où l'armée avait toujours une retraite assurée devant le fort; mais on l'aurait toujours pu choisir en deuxième ligne, et notre seul bataillon au Ronchini aurait, je crois, par sa défense retardé l'action de quelques jours où nous devions recevoir du renfort; notre armée montait à quatre mille hommes environ.

Tout le 19 avril fut employé à créneler la cassine et à mettre nos armes en état pour l'affaire du lendemain. Je passai toute la nuit du 19 au 20 à ma batterie, et le 21, jour de Pâques, nous prîmes les armes et entendîmes la messe à 1 heure après minuit; nous restâmes sous les armes jusqu'à 1 heure de soleil; mais tout fut dans la plus grande tranquillité, et le jour que nous crûmes être décisif pour le sort des Langhes fut un jour d'ennui et de sommeil. Nous apprîmes ensuite que l'ennemi n'était entré dans Orméa que le 17 à 10 heures du matin; que le même jour le fort s'était rendu à discrétion n'y étant resté que M. Lippe, commandant, et dix-sept invalides, que ce n'était que le 18 que les sans-culottes étaient entrés dans Garessio, que 25.000 hommes les avaient suivis seulement le 19, et qu'ils n'avaient pas même poussé à Priola. Le 20 au soir, nous entendîmes une fusillade fort vive au poste des Ronchini qui dura un quart d'heure, mais qui n'eut pas de suite; nous apprîmes ensuite que c'étaient des Croates qui avaient dévalisé un de nos muletiers que nous avions envoyé à Millesimo pour prendre quelques équipages que nous avions laissés dans cet endroit. Les Croates, pour couvrir leurs vols et en imposer au muletier, firent la fusillade que nous avions entendue, et par bonheur leur major, M. Beck, en accourant au feu, fit rendre l'équipage au muletier et rétablit la tranquillité.

Le 21 avril au matin, il arriva une division de stab-dragons qui se logèrent dans la ville de Ceva. Le 22 avril, le reste des stab-dragons arriva formant en tout 600 chevaux; le même jour M. d'Argenteau visita notre cassine et il fit élever dans la journée même une plateforme à l'angle droit du jardin; avant le soir elle fut achevée, et l'on y conduisit dans la nuit deux canons de 4 et un obusier.

Les 600 stab-dragons campèrent le 22 avril dans l'après-midi sur notre droite, mais de l'autre côté du chemin.

Le 23, le général envoya la compagnie des chasseurs d'Oneille à Battifollo, poste très important parce qu'il couvre la plaine de Ceva et les hauteurs qui la dominent et auquel on n'avait jamais pensé. Le régiment d'Acqui occupa les postes de Casotto, Pampara et Min-

Digitized by Google

dino qui conduisent directement à Mondovi et que personne ne gardait; on ne les occupa que sur les représentations du marquis Pallavicini.

Le 24, il arriva le régiment Savoie cavalerie qui campa sur les bords du Tanaro à la tête du pont.

Les 25 et 26 se passèrent fort tranquillement.

Le 27 avril, jour de dimanche, le général partit à 11 heures du soir avec le 1er bataillon des grenadiers qui, le 25, était descendu du fort pour se cantonner au faubourg de la Torretta; les Croates et deux pièces de 4 allèrent au Mondovi.

Le 28, vers midi, M. Dellera, commandant en l'absence du général, et colonel des stab-dragons, s'imagina que le général était enveloppé et il envoya la compagnie des grenadiers de la légion pour le dégager, tenant une division des stab-dragons prête à marcher pour le même objet ; ils allèrent à Lesegno, [Les républicains] avaient abandonné le village de Garessio sur la nouvelle que des paysans de Pampara leur avaient apportée, que nous les attaquions à Garessio, et la crainte d'être coupés les avait fait rétrograder à Ormea (1); effectivement le régiment de Saluces était le 23 à Casotto et le régiment de grenadiers du marquis la Chiusa en marche pour notre armée ; mais le 25 ils reçurent ordre de rétrograder et de se jeter au plus tôt dans le comté de Nice. Le 28 au soir nous reçûmes la nouvelle que les ennemis avaient fait une attaque générale à tous nos postes depuis Belvédère, au col de Tanarda et Ardente au-dessus de Saorge, et qu'ils avaient été repoussés partout, que notre perte de beaucoup inférieure à la leur tombait beaucoup sur le 2e bataillon aux gardes, grenadiers royaux et Asti ; que beaucoup d'officiers y avaient péri et que le régiment de Pignerol avait lâchement abandonné son poste ; on comptait parmi les officiers tués le chevalier Pampara, colonel de Piémont et le commandeur Germagnan du régiment aux gardes.

Le 30 avril, le quartier général se porta à Mondovi avec les 1er et 3e bataillons de grenadiers.

Le 1er mai nous eûmes des nouvelles certaines que toute l'armée du comté de Nice s'était repliée au village de Tende et col de Tende, et sur la droite au col des Fenêtres, abandonnant Saorge la nuit du 27 au 28 avril par la trahison du commandant, M. de Saint-Amour, dont le nom soit à jamais l'exécration des Piémontais, qui, livrant par la plus indigne des trahisons cette forteresse à l'ennemi, fut

(1) Il manque quelque chose à ce passage ; nous l'avons complété en ajoutant le mot entre crochets.

Digitized by Google

cause de la retraite entière de l'armée, quoique notre perte à l'affaire du 27 se réduisit à 300 hommes.

Le 2 mai, je montai la grand'garde au Prion, cassine située sur la fin des bois de Saint-Jean ; c'était une grand'garde nouvellement établie par M. Dellera.

Le 4 mai, deux canons de 16, quatre de 8 et quatre de 4 allèrent au Mondovi escortés par une division de stab et un détachement de Lombardie ; il ne restait à l'armée que quatre pièces de 4 que l'on plaça aux postes de Tête Noire et Bayon au-dessus du fort. L'après-midi du même jour, le général vint du Mondovi et, après s'être entretenu une demi-heure avec M. Dellera et M. Farrian, brigadier et colonel de Lombardie, il repartit en poste à cheval.

Le 5 mai, le régiment de Lombardie qui était dans la ville de Ceva monta au camp derrière le fort y relever le bataillon de grenadiers de Strasoldo qui descendit dans la ville, la légion légère occupa le fort ; nous reçumes l'ordre de nous tenir prêts à marcher avec la cavalerie et les grenadiers autrichiens ; nous retirâmes nos postes d'officiers du bataillon et des chasseurs ; ils furent remplacés par un caporal et six hommes. Le 5, nous apprîmes que les ennemis avaient attaqué le poste de Carnin, mais qu'ils en avaient été repoussés avec perte.

Le 8 mai au soir, M. Dellera nous envoya l'ordre de prendre les armes sur les 11 heures du soir, et à minuit environ du 8 au 9 mai, toute l'armée qui était dans la plaine prit le chemin du Mondovi ; Savoie-cavalerie formait l'avant-garde, ensuite la compagnie de chasseurs et le bataillon de Mondovi, les grenadiers de Strasoldo avec deux canons autrichiens de 4 suivaient notre bataillon, et les stab-dragons formaient l'arrière-garde ; dans cet ordre de marche, nous passâmes par Lesegno et Saint-Michel et arrivâmes au Mondovi à 5 heures du matin du 9 mai ; toute la cavalerie descendit dans les faubourgs de Breo, notre bataillon et les grenadiers de Strasoldo firent halte dans le champ de Mars hors de la porte de Vico. Nous mangeâmes la soupe et avant 9 heures du même matin nous repartîmes prenant le chemin de Villanuova ; le général comte d'Argenteau se mit à la tête de toute la cavalerie, notre bataillon et compagnie de chasseurs la suivit, et les grenadiers autrichiens fermaient la marche avec un obusier et deux canons piémontais ; les deux autrichiens précédaient notre bataillon. Dans cet ordre de marche nous traversâmes Villanuova et Roccaforte et nous vînmes à la Chiusa à 5 heures après-midi par une marche de quatorze fortes heures ; la cavalerie et les grenadiers autrichiens campèrent hors de la Chiusa ; nous fûmes cantonnés dans la grande église où était le 3e bataillon de grenadiers piémontais qui alla camper sur une hauteur. Il n'est resté à Ceva que

Digitized by Google

Caprara et Lombardie sous les ordres de M. le comte Fariglian ; le reste de l'armée avait été placé par M. d'Argenteau depuis Frabosa à la chartreuse de Pesio, le corps franc occupait Frabosa et le 1er bataillon de grenadiers était au pontet de Roccaforte ; le 3e bataillon des grenadiers au-dessus de la Chiusa ; Mondovi dans le village ; Strasoldo et la cavalerie en dehors ; en outre le général Colli avait envoyé à la chartreuse de Pesio le régiment d'Aoste et un détachement de 300 hommes de chasseurs et d'autres corps qui étaient aussi sous les ordres de M. le comte d'Argenteau.

Le 10 mai, on renouvela l'ordre de prendre les armes une heure et demie avant le jour. Dans la nuit du 10 au 11 mai le régiment d'Acqui qui était à Casotto, le corps franc, le 1er bataillon de grenadiers, la compagnie de chasseurs d'Oneille et toutes les troupes qui étaient à la chartreuse de Pesio et au Carnin reçurent ordre de se rendre à la Chiusa ; et le 11 mai à 11 heures du matin toute l'armée se mit en marche par demi-peloton en prenant le chemin de Coni. Les stab-dragons formaient l'avant-garde, ils étaient suivis par les grenadiers de Strasoldo, ceux-ci par le 1er bataillon de grenadiers piémontais, ensuite le régiment d'Aoste qui était suivi par le bataillon de Mondovi et les chasseurs ; le régiment d'Acqui et sa compagnie de chasseurs suivaient notre bataillon ; ensuite le corps franc et la compagnie des chasseurs d'Oneille, avec un peloton de stab fermaient la marche. Strasoldo avait ses deux canons, l'obusier était entre notre bataillon et Aoste ; le 1er bataillon de grenadiers avait deux canons de 4 piémontais. La colonne suivit le grand chemin de la Chiusa à Coni, passant par Beinette. A une petite heure de ce dernier village, nous campâmes sur la droite du grand chemin, et les stab-dragons sur la gauche sur le devant de la cassine nommée la Spinetta Nuova ; nous campâmes sur deux lignes ; les grenadiers de Strasoldo, tous les grenadiers piémontais, le régiment d'Aoste, et la cavalerie sur les ailes formaient la première ligne ; Mondovi, Acqui et les Croates la deuxième. Le quartier général s'établit aux cassines des Tiits des chartreux de Pesio. On détacha le même soir 240 hommes de la grand'garde sur le front de la première ligne. Le 12 mai, les chasseurs de Mondovi et d'Oneille formèrent un avant-poste à Peveragno et ceux du régiment d'Acqui un autre à Beinette. Les grenadiers de Strasoldo partirent dans l'après-midi avec deux canons autrichiens pour le couvent des Anges Le 14 mai, le 2e bataillon du Mondovi reçut ordre de décamper à l'aube du jour ; à 5 heures et demie du matin nous partîmes et passant le Gesso à Coni nous prîmes le chemin du Bourg, toujours marchant par demi-peloton ; arrivés aux cassines de Saint-Roc nous y trouvâmes

Digitized by Google

sur la droite les chevau-légers et sur la gauche les grenadiers de Strasoldo. Le baron de la Tour, commandant ce corps de troupe et colonel des chevau-légers, nous donna ordre de prendre un chemin de traverse sur notre gauche, et d'occuper aux Anges, sur la droite de la cassine du comte Castel-Magne. Avant midi nous exécutâmes ses ordres, et campâmes sur la gauche du chemin qui, du Bourg Saint-Dalmas, vient au couvent des Anges et à Coni, sur la rive gauche du Gesso, et à un quart de mille du hameau nommé la Châtaignaire où était dans la guerre de 1735 le quartier général du prince Conti.

Toute l'armée du comté de Nice avait abandonné le col de Tende dès le 30 avril : elle était sur une hauteur au-dessus du Bourg Saint-Dalmas où était le quartier général de Colli qui nous avait demandés dans son armée. Le 15 mai, le 1er bataillon du régiment Mondovi se joignit au 2e, il fut cantonné au couvent des Anges ; ce 1er bataillon venait du collet du Valdieri au-dessus d'Entraques ; il avait repoussé l'ennemi à l'attaque générale du 27 avril ; mais ayant reçu l'ordre de se retirer, le marquis Colli qui le commandait fit la retraite en bon ordre et, disputant pas à pas le terrain à un ennemi supérieur en force, se retira par la vallée de la Vésubie et Saint-Martin en deux jours au col des Fenêtres et, le 9 mai, neuf compagnies de grenadiers et de chasseurs avec deux canons ayant attaqué ce col, forcèrent une compagnie de ce bataillon qui y était de garde de se retirer après avoir consumé toute sa munition. M Rosan fut fait prisonnier dans cette affaire avec une trentaine de soldats, après avoir fait la plus belle résistance qui lui procura de la part du citoyen Macquard, général ennemi, une lettre superbe qui rendait justice à la valeur de toute la compagnie qui était au col des Fenêtres mais surtout à la bravoure de M. Rosan ; le 1er bataillon se rendit après cette affaire au collet de Valdieri près de Démont, d'où, sur la prière du marquis Pallavicini au général Colli sur la réunion de son régiment, il vint nous joindre aux Anges Le 16, le 1er bataillon alla à Coni et le 19 il nous rejoignit aux Anges. Nous apprîmes en même temps que l'on avait aussi abandonné la vallée de Stura à l'ennemi.

Le général suisse Bachman qui était à l'Argentière avec le régiment de Courten, se retira précipitamment à Vinadio lorsqu'il apprit que les ennemis étaient à Sainte-Anne, pendant qu'il pouvait toujours se jeter dans la vallée de Maira ; des déserteurs en ayant porté l'avis à l'Arche, 500 gardes nationales qui y étaient cantonnées s'emparèrent des baracons auxquels personne ne pensa de donner le feu avant de se retirer et envoyèrent des patrouilles qui pillèrent l'Argentière et Bersezio.

Digitized by Google

Le corps d'ennemis qui était à Sainte-Anne s'avança jusqu'à Pralungo, près de Vinadio, mais un gros détachement de Christ et deux canons les obligèrent à la retraite après avoir perdu leur commandant. On continua depuis le 1er mai toujours à évacuer le magasin du Bourg Saint-Dalmas, preuve que les projets des généraux sont d'attirer l'ennemi en plaine et le corps d'armée du baron Latour n'est que pour couvrir la retraite de l'armée ; le 2e bataillon du régiment Mondovi devait couvrir celle des grenadiers royaux, et le 1er bataillon avec deux canons défendre un pont qui, aux Anges, traverse le Gesso. Le 18 mai, nous apprîmes presque en même temps la perte du mont Cenis que nos troupes avaient abandonné avec 28 pièces de canon, et celle du fort de Mirabouc, dont un petit corps d'ennemis s'était emparé, comme aussi de la vallée de Luzerne, et était venu jusqu'à la tour de Luzerne.

Le 22 mai, nous eûmes des nouvelles de notre réserve dont un détachement composé avec celle de Schmidt et commandé par le comte Novaro avait soutenu une attaque de 24 heures, et n'avait abandonné la Serra de Casotto qu'après en avoir reçu l'ordre du général baron Dellera.

Le régiment de Tortone passa près de notre camp le 28 pour se rendre à Notre-Dame del Olmo et ensuite à Turin.

Le 23 mai, le régiment de Mondovi quitta les Anges pour camper dans le champ de Mars sur le glacis de Coni et à droite du chemin du Bourg.

Le 25 mai fut le jour où devait éclater la plus horrible conspiration qui se tramait à Turin ; elle tendait à brûler les magasins de cette capitale, les théâtres et le palais du roi, et en même temps s'emparer de la citadelle et de la famille royale pour la livrer à l'ennemi, qui devait faire une attaque générale pour tenir l'armée sur la frontière pendant que l'arbre sacrilège de la liberté aurait été planté à Turin et dans les principales villes du Piémont. Heureusement pour l'Etat, on parvint à découvrir cette conjuration au moment qu'elle allait éclater. On palissada l'arsenal, on y fit entrer 3.000 Autrichiens et le canon fut braqué sur la ville, la citadelle fut pourvue de garnison et d'artillerie, le régiment Nadasti et des hulans formant 4.000 hommes vint à Moncalieri, et l'on arrêta des conspirateurs dans plusieurs villes du Piémont.

Dans la nuit du 25 au 26 mai, un bataillon du régiment d'Aoste partit du camp de la Spinetta pour aller au Mondovi et y maintenir la tranquillité : le bataillon de grenadiers de Dichat partit aussi de ce camp pour aller à celui du Bourg y relever un bataillon de garnison autrichienne qui se rendit avec son artillerie à Turin. Des Croates

Digitized by Google

hongrois qui étaient au Cairo ayant passé par Murialdo et le poste du Saint-Bernard, profitèrent du moment que l'ennemi s'était porté sur Pampara, attaquèrent l'ennemi près Garessio et lui firent du butin sans perdre un homme.

Les premiers jours de juin furent remarquables en ce que notre réserve avec d'autres troupes de la légion légère et des milices attaqua la Serra de Pampara, mais le commandant de la légion qui dirigeait cette attaque étant mal informé du local ou ayant d'autres ordres, fit trois attaques mal combinées, et dans la dernière, malgré que les colonnes n'eussent pas attaqué ensemble, l'ennemi fut repoussé; mais au moment où nos troupes étaient victorieuses, elles eurent ordre de se retirer, et eurent ordre de se retirer non seulement sur la Serra de Pampara, mais plus en arrière de Notre-Dame de Vico.

Le 1er juin, le général d'Argenteau, après avoir envoyé le 3e bataillon de grenadiers à la tour de Luzerne, partit du camp de la Spinetta avec un bataillon d'Aoste et un d'Acqui pour le Mondovi, où il rejoignit le 1er bataillon d'Aoste qui y était déjà et deux bataillons de la légion légère; notre compagnie de chasseurs qui était à Peveragno en partit aussi avec celle d'Oneille, la nuit du 31 mai au 1er juin, pour se rendre à Villanuova et ne laissa à Peveragno qu'un détachement composé. Le 3 juin, à 7 heures du soir, le général Colli envoya ordre au marquis Pallavicini de faire partir incessamment un bataillon de son régiment pour aller au camp de la tour de la Spinetta où nous étions avant de venir aux Anges. Le marquis Pallavicini partit avec le 2e bataillon à 8 heures du soir du 3 et nous arrivâmes au camp de la Spinetta à 9 heures 1/2; 650 stab-dragons en venaient de partir pour le Mondovi avec M. Dellera, leur colonel, nous ne trouvâmes au camp que le 2e bataillon du régiment d'Acqui, qui étant parti à minuit du 4 juin pour aller au Mondovi, nous laissa à la tour de la Spinetta avec une aile de stab-dragons, qui est une demi-compagnie.

Le 4 juin, nous eûmes des nouvelles que l'ennemi s'était emparé des villages de Battifollo, Viola, Scagnello, Lisio et de Nucetto, parce que M. d'Argenteau voulant se borner à défendre Notre-Dame de Vico, avait laissé aux habitants de ces villages le soin de se défendre, mais manquant de munitions; les ennemis s'approchèrent par les hauteurs à un demi-mille de Monbasilio dans la plaine de la chapelle de Saint-Bernard et les bois de Scagnello et de la chapelle de Saint-Lisio. On dit même, mais cela n'est pas certain, que les ennemis ayant occupé le village de Lesegno, avaient coupé la communication du corps d'armée de Ceva et de celui du Mondovi.

Le 5 juin, le 1er bataillon partit du camp de Coni à l'aube du jour

Digitized by Google

pour se rendre au Mondovi, et le 2e reçut ordre du général Colli, dans l'armée duquel nous étions, de marcher si le général d'Argenteau nous en donnait l'ordre. La centurie des chasseurs carabiniers de Canal occupa le 4 juin le village de Beinette à deux milles de notre camp vers la Chiusa, où était encore la compagnie des chasseurs d'Acqui.

Le 6 juin, on démentit la nouvelle de la prise de Frabosa ; les ennemis étaient seulement venus à mont Mo au-dessus de ce village, et des Croates qui y étaient, l'ayant abandonné, cette retraite précipitée fit courir ce bruit ; mais la Serre, village de Frabosa, fut de nouveau occupée aujourd'hui par la compagnie de grenadiers de la légion légère. La nuit du 5 au 6 juin, la compagnie Chiesa fut détachée sous les ordres du comte de Saint-Bias pour escorter au Mondovi deux canons de 4 venant de Coni, elle revint le 8 juin.

Le 9 juin, nous reçûmes à 3 heures et demie du matin l'ordre de M. d'Argenteau de partir incessamment pour aller au Mondovi, nous mangeâmes la soupe, entendîmes la messe et ayant décampé, nous partîmes entre les 5 et 6 heures du matin. Nous arrivâmes au Mondovi à midi, et nous campâmes dans la place d'armes sur la gauche du 1er bataillon. La position qu'occupe l'ennemi est depuis le village de Battifollo à mont Mo et au Carnin au-dessous des Frabosa, étant maître du col de Mendin, Serra de Casotto, et Serra de Pampara ; notre position est depuis Monbasilio aux Frabosa ; le régiment d'Acqui et celui d'Aoste sont dans la ville de Mondovi, nos deux bataillons campent dans la place d'armes et les 700 stab-dragons sont cantonnés au bourg de Breo. En cas d'attaque, le régiment d'Aoste doit occuper le centre qui est sur la colline di li-Gari où l'on élève une redoute et où deux canons doivent être placés ; le régiment d'Acqui a la gauche et doit occuper les maisons sur le chemin de Vico ; notre 1er bataillon a l'aile droite, et doit occuper l'enclos des chartreux qui est en face de la montagne nommée Vasco et sur les bords du ruisseau ou torrent nommé Erinena, venant de Notre-Dame ; notre 2e bataillon est destiné, comme un bataillon de grenadiers, à rester en réserve pour se porter où l'attaque est principale ; les grand'gardes de notre armée forment une chaîne depuis le chemin de Vico au jardin susdit des chartreux, la grand'garde de chaque corps étant placée sur le terrain qu'ils doivent occuper ; mais j'observe ici que le général d'Argenteau nous faisant l'honneur de nous regarder comme un bataillon de grenadiers, nous sommes moins fatigués du service que les autres corps et nous avons les expéditions brillantes et hasardeuses.

Le 12 juin, vers 2 heures de l'après-midi, nous entendîmes une

Digitized by Google

fusillade fort vive vers Ceva, qui durait depuis midi mais avec moins de vivacité ; M. le général d'Argenteau prit aussitôt notre 2e bataillon avec lui et avec une pièce de canon de 4 ; nous partîmes vers 3 heures pour aller à Saint-Michel ; nous fîmes halte au pont de Corsaglia où le marquis de Pallavicini fit distribuer à ses frais un demi de vin à son bataillon. Le général apprit à Saint-Michel que l'on ne fusillait pas à Monbasilio, mais aux Jovets de Calissano où nous étions ce mois d'avril ; cette alerte était donc vaine. Le général fit au bataillon ses compliments sur sa bonne volonté, nos soldats n'avaient cessé durant toute la route de faire retentir l'air et les rochers des cris : Vive Mondovi, et j'allai avec ma compagnie près du village de la Torre où le général devait faire une reconnaissance ; mais comme il était trop tard, je reçus ordre de retourner au camp de Mondovi où je fus rejoint par le bataillon vers 10 heures du soir

Le 13 juin, la compagnie de chasseurs de notre régiment qui était à Villanuova alla occuper le village de Frabosa de façon que nos postes avancés forment une chaîne depuis Monbasilio, Saint-Michel où sont des Croates, Saint-Etienne où est notre réserve, les Molline où est un détachement composé d'Acqui et d'Aoste commandé par M. Denegri, capitaine d'Acqui, les Oberti où est le chevalier Radicati, capitaine chasseur du régiment d'Oneille, avec sa compagnie renforcée de douze par régiment de l'armée, et notre compagnie de chasseurs à Frabosa ; il y a enfin 200 Croates au Monastero qui fournissent des gardes au pont de Corsaglia pour aller à Montaldo et aux postes intermédiaires entre les Oberti et Frabosa ; au-dessus des Oberti, il y a une flèche en terre construite par les ennemis où ils ont 30 hommes et que j'allai reconnaître le 15 avec M. Garia.

Nous apprîmes le 16, que le 12 courant les Français avaient été repoussés des Jovets par 9.000 milices commandées par M. le marquis Camerana, avec perte de trente prisonniers, mais, qu'étant revenus vers le 14, ils avaient enveloppé les milices et [les avaient] forcées de se replier, et qu'ensuite l'ennemi s'était retiré.

Le 17 juin, nous prîmes les armes à 4 heures du matin, et, dans la crainte d'être attaqué, M. d'Argenteau posta la troupe comme je l'ai dit ci-devant ; mais comme à 10 heures du matin tout était tranquille, nous rentrâmes dans le camp. L'après-midi, j'allai aux postes avancés, et j'y appris que le général Masséna était venu le même matin à 8 heures à Murialdo avec une forte escorte qui avait fusillé légèrement nos postes avancés, et qu'en se retirant ce général avait laissé une grand'garde dans le village de Montaldo, où il n'y venait que de petites patrouilles. Le même jour du 17 juin vers midi, l'ennemi s'avança au Poggi et vers Monbasilio, dans la plaine de Saint-Ber-

Digitized by Google

nard où ils formèrent un bataillon carré avec le général au centre, apparemment pour faire quelque reconnaissance ; mais les paysans de Monbasilio ayant tiré notre canon que nous avons au château et six pétards pour donner avis de l'approche de l'ennemi, il se retira de Poggi après une légère fusillade ; un détachement ennemi reconnut aussi le fort de Ceva dans l'après-midi, mais quelques volées de canon le firent retirer.

Nous envoyâmes le soir du 17 juin un détachement d'un capitaine et de 100 hommes avec un lieutenant aux Oberti renforcer le chevalier Radicati, mais il revint le lendemain 18 à midi, les ennemis n'ayant rien tenté sur ce poste. Le 18 au soir, veille de la fête Dieu, nous détachâmes un capitaine, un lieutenant et 60 hommes pour aller au poste des Martini d'où M. Denegri, capitaine au régiment d'Acqui, qui y était en détachement, partit dans la nuit du 18 au 19 avec 100 hommes entre Aoste et Acqui, 30 volontaires pris sur notre détachement de 60 hommes et des milices, ce qui en tout formait plus de 200 hommes, pour attaquer l'ennemi dans ses postes au-dessus de Montaldo. On ignore quel but avait cette attaque, mais il paraît que c'était pour leur enlever le camp qu'ils ont dans un vallon derrière la redoute près les Oberti, dans la persuasion qu'il n'y avait que peu de troupes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Denegri traversa la Corsaglia et, passant entre les grand'gardes ennemies dont les sentinelles se contentèrent de donner le qui vive, il arriva à une portée de fusil du gros camp français où ayant appris qu'il y avait un millier d'hommes, il se retira précipitamment. L'ennemi, néanmoins, s'en aperçut; il battit la générale et l'armée passa la nuit sous les armes, mais elle n'osa pas poursuivre Denegri ignorant la force de son détachement. Le matin du 19 juin, le détachement que nous avions donné aux Martini revint au camp. Le même jour on plaça au sanctuaire de Notre-Dame de Vico une grand'garde d'un officier et de 30 stab-dragons. J'oubliais de dire que vers le temps où l'ennemi s'empara de la Serre de Pamparato, il surprit à Viola un gros détachement de la légion légère commandé par le major Mathieu, ci-devant aide de camp de M. Lazari, avec sept ou huit officiers qu'ils trouvèrent tous endormis, la sentinelle la première. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, nous partîmes du camp, le chevalier Payâ, le chevalier Goizag major et moi, à 4 heures du matin, pour reconnaître la position de l'ennemi vers Frabosa. Nous passâmes par la montagne de Vase, et laissant nos chevaux à Frabosa Sottana, nous montâmes à Frabosa Soprana où était notre compagnie de chasseurs, commandée par le comte Saint-Bias et un détachement de 60 Croates ; ayant pris des mulets, nous montâmes aux postes des

Digitized by Google

chasseurs et des milices nommé du Praiet qui, étant sur l'aile gauche de la position des chasseurs, forme avec le poste des milices des Bassi, la chaîne de communication de nos avant-postes sur la gauche de la Corsaglia ; et les postes des chasseurs et des milices remontant ce fleuve sont à Notre-Dame de Corsaglia et vers le Carnin aux postes de la Paila et mont Mo. La position de l'armée ennemie est tout au delà de la Corsaglia, et sa gauche appuyant aux postes du Carnin. Elle occupe la Prà de Roburent et Saint-Jacques et avec les montagnes de l'Alpet (?), de la Navonera, Prajetto ceux de Mont-Robert, plan des Termini qui l'unissent au Carnin ; cette position est très forte parce que l'ennemi a élevé des flèches et des redoutes sur les pointes de Prajetto, Navonera et Mont-Robert sans compter celle de la Croix près Montaldo, de façon que, quand même l'on prendrait une de ces buttes, on en trouverait une autre à surmonter, et il faudrait 15.000 hommes pour le moins pour forcer la ligne de l'ennemi et changer la position de notre armée. Il est vrai que la ligne de l'ennemi occupant une grande étendue, il faut aussi beaucoup de monde pour la garder, et il est faible dans tous ses points de défense comme il arriva à l'armée française commandée par M. Marsin à la bataille de Turin. Nous dînâmes à Frabosa et nous revînmes au camp le soir, nous y apprîmes que pendant notre promenade militaire un détachement ennemi avait fusillé longtemps avec les Croates et les paysans au-dessus de Monasterolo, qu'ils avaient perdu dans cette affaire plus de vingt hommes et les Croates deux ; mais que dans la crainte que l'affaire n'allât plus loin, M. d'Argenteau avait tenu un gros détachement de chasseurs de Mondovi, commandés par le lieutenant Clerico, avec des Croates commandés aussi par un de leurs lieutenants ; ils s'emparèrent d'une redoute ennemie sur la montagne de la Navonera et ils y massacrèrent 27 hommes qu'ils trouvèrent presque endormis, mais ils furent bientôt attaqués par des forces supérieures qui les obligèrent de se retirer et de repasser la Corsaglia ; ils ne perdirent que le sergent de compagnie des chasseurs L'Avaguina tué et un Croate blessé. Le 30 juin nous allâmes le cher papa et moi avec l'Autrichien Martonitz, ingénieur de S. M. I., et qui est auprès de M. d'Argenteau, reconnaître la position de l'ennemi au-dessus de Monbasilio. Nous passâmes la Corsaglia à Saint-Michel, et ensuite prenant le chemin de la droite nous allâmes par Saint-Paul aux Alberghetti, petit hameau au-dessus de la Chapelle de Saint-Luigi et peu éloigné de Monasterolo ; nous découvrîmes d'une butte au-dessus de ce petit village la position de l'ennemi qui est superbe sur la Serra de Pampara ; leur ligne de fortification s'étend depuis Battifollo, c'est-à-dire au-dessus de Bagnasco jusqu'à

Digitized by Google

la montage de Prajetto, d'où suivant la chaîne de montagnes elle joint aux Viozène en tirant du nord au sud. La position que nous pûmes la mieux distinguer c'est celle sur la droite et sur la gauche de la plaine de Viola; toutes les différentes buttes qui s'élèvent dans cet espace de terrain sont fortifiées par une redoute, et un long retranchement les unit ensemble ; ces immenses fortifications exigeraient une armée de 3.000 à 4.000 hommes uniquement pour garder la position qui est la colonne de la droite de l'armée française ; mais à ce qu'il nous a paru, et aussi selon les rapports des déserteurs, ils n'ont dans les redoutes que fort peu de monde, et ils tiennent à la chapelle de Saint-Jacques de Viola qui est au centre de toutes ces fortifications, un corps de 800 hommes environ qui sont à portée de porter du secours partout. Plus bas que la plaine de Viola et vers la tour de Saint-Michel, les ennemis ont un camp que l'on dit de 400 hommes, mais que nous ne pûmes apercevoir. Ayant reconnu le poste où les Croates avaient repoussé les ennemis le 23 courant, nous descendîmes à Monbasilio d'où nous fîmes le détour par la plaine de Saint-Bernard pour aller au mont de Sazenra, d'où nous reconnûmes parfaitement une grande redoute qui me parut être de figure parallélogramme, que les ennemis avaient entre Scagnello et Battifollo et qui, en leur assurant ces deux villages et le chemin pour descendre sur Monbasilio, est le dernier point qu'ils aient sur leur gauche de ce côté-ci du Tanaro. Nous revînmes dîner à Monbasilio chez notre agent Thomas Barrueri ; Monbasilio n'étant qu'un avant-poste de Croates, la compagnie du corps franc qui est à Lesegno fournit dans le premier village quinze hommes, qui sont à Monte et à Sazenra avec des milices qui gardent le pont sur la Mongia ; à peine avions-nous achevé de dîner, que les paysans des Alberghetti, où nous étions le matin, tirèrent trois coups de fusil, qui est le signal d'alerte, et nous entendîmes une fusillade, fort petite en vérité, sur la butte où nous étions au matin; on tira aussitôt à Mombasilio notre petit canon et des pétards, et ce signal fut répété à la Bicoque, au-dessus de Saint-Michel ; on envoya des milices à Saint-Louis, et comme les coups de fusil avaient cessé et que d'ailleurs M. Martonitz était pressé de retourner au quartier général du Mondovi, nous prîmes le chemin de Lesegno pour nous en retourner. A une demi-heure de Monbasilio, nous trouvâmes la compagnie de Croates de ce premier village qui accourait au signal de l'alerte ; ces pauvres gens couraient à toutes jambes pour secourir ce village, et c'était à qui les avait meilleures, tant ils étaient empressés de courir à leur avant-poste.

En passant par Saint Michel, nous y apprîmes que les patrouilles

Digitized by Google

du corps franc avaient fusillé au-dessus de la Torre avec l'ennemi assez vivement pour que M. Beck, major, y accourût avec du renfort. Nous revînmes le soir au Mondovi, ayant passé plus de quatorze heures à cheval ; nous présumâmes que l'alerte de Monbasilio et de la Torre n'était causée que parce que les ennemis, nous ayant aperçus dans notre reconnaissance, voulaient tâcher de nous enlever et reconnaître eux-mêmes à quel but nous avions conduit une compagnie de Croates avec nous ; il est vrai que cette dernière s'étant égarée, nous n'avions pas un homme avec nous dans cette reconnaissance. Les frères Robusti ayant fourni le projet à Sa Majesté de reconquérir la vallée du Tanaro et celle d'Oneille avec la seule masse ou population, ils rassemblèrent, à ce que l'on dit, une trentaine de mille hommes dans la province de Acqui, Casalasque, etc.

L'attaque de cette masse devait se faire sur trois colonnes : celle de la gauche de 20.000 hommes se porter sur Loano, celle du centre sur Garessio et celle de la droite, formée par la population de la province du Mondovi, passer par les Frabosa et tomber, je crois, à Orméa ; toute cette grande masse s'était rassemblée au Cairo et à Murialdo ; elle devait attaquer les premiers jours de juillet et la troupe de ligne n'était que pour la soutenir. En conséquence le général Argenteau ordonna à deux pièces d'artillerie, une division de stab-dragons et à quatre bataillons, de se tenir prêts à marcher le soir du 30 juin, notre 1er bataillon fut du nombre.

Le 1er juillet, le général craignant que les ennemis l'attaquassent lui-même pour faire une diversion, renforça les postes du Monastero et des Oberti par une centurie du 2e bataillon Mondovi ; je marchai alors avec la compagnie lieutenante ; mais nous fûmes contremandés en route et nous revînmes au camp.

Le 2 juillet, deux compagnies de notre 2e bataillon, la Chiesa et la Majore, allèrent au Monastero et aux Oberti. Le jour d'attaque des masses était fixé le 1er juillet, mais plusieurs incidents le retardèrent jusqu'au 2 pour la colonne de la gauche et au 3 pour celle du centre. Celle de la droite ayant un front de fortifications très fortes à emporter ne devait agir qu'après avoir vu le succès des autres.

Le 3 juillet, les bataillons qui avaient reçu l'ordre de se tenir prêts à marcher, dès le 30 juin, partirent au matin. Le 1er bataillon commandé par le marquis Pallavicini fut posté sur la gauche de Notre-Dame-de-Vico ; il devait secourir les postes avancés des Martini, Oberti, etc., en cas d'attaque ; les trois autres bataillons allèrent avec le général, les stab et l'artillerie sur les bords de la Corsaglia à Saint-Michel ; la centurie qui restait du 2e bataillon, où j'étais, resta au camp de la place d'armes. Dans le même moment que les quatre batail-

Digitized by Google

lons partirent du Mondovi avec le général Argenteau, les ennemis allumèrent les trois signaux qu'ils avaient à la redoute du Savin sur la gauche de Montaldo, et ce signal fut répété successivement sur toute la ligne de l'ennemi, jusqu'à Battifollo et à la montagne de la Lee, au-dessus des Robert, et ensuite nous vîmes les retranchements de la redoute du col de Rovera avec les huttes tout en feu comme aussi plusieurs autres huttes où étaient leurs gardes avancées sur la même montagne et plus tard celles du Savin et de la Serra de Pampara. Nous apprîmes à midi que l'ennemi avait abandonné la redoute du Savin et de la Croix de Rovera, s'était replié de lui-même sur la crête de la chaîne de montagnes, et que ses forces s'étaient surtout portées sur la montagne du Lee au Prajetto et de la Navonera, Le chevalier Radicati, commandant l'avant-poste des Oberti, occupa le même jour la redoute de Rovera, avec sa compagnie de chasseurs d'Oneille et les volontaires de celle d'Asti, d'Acqui et de notre compagnie Chiesa qui avait renforcé son poste; les Croates s'avancèrent aussi au-dessus de la Torre et sur la Serra de Pampara où ils achevèrent de détruire les huttes que l'ennemi avait laissées dans sa retraite. Le soir du 3 juillet, le général Argenteau passa sur la gauche de Notre-Dame-de-Vico où le 1er bataillon était au bivouac et là il donna au marquis Pallavicini qui, lui avait formé le projet d'aller à la poursuite de l'ennemi avec les volontaires de son régiment, la commission de suivre l'ennemi dans sa retraite avec tout son régiment, lui donnant pleins pouvoirs de faire tout ce qu'il jugerait convenable pour cette expédition, dont le premier projet était une précise reconnaissance de la position de l'ennemi. En conséquence, la centurie du 2e bataillon qui était restée au Mondovi sous les ordres de M. le chevalier Gonzan, reçut ordre d'en partir à deux heures après minuit du 4 juillet, ne laissant au camp qu'un détachement commandé par M. le chevalier Constantin, capitaine-lieutenant, pour garder les drapeaux des deux bataillons et les tentes que nous avions ordre de laisser tendues. Il était à peine l'aube du jour, que nous rejoignions le 1er bataillon au bivouac de Vico, il était déjà sous les armes pour nous attendre et, aussitôt que nous l'eûmes joint, nous nous mîmes en marche pour Montaldo. Pendant la route nous entendîmes le tocsin que l'on sonnait dans toute la province de Mondovi pour réunir et armer la population pour l'expédition dont je parlais plus haut; des escadrons de cavalerie et des compagnies de Croates, qui étaient à Cherasco, suppléaient à la bonne volonté et à l'enthousiasme que l'on supposait porter les habitants à accourir au son de la cloche, en les forçant, bon gré mal gré, de se réunir en masse. Après avoir passé la Corsaglia et une marche de plus de quatre heures, les six compa-

Digitized by Google

gnies du régiment Mondovi arrivèrent à Montaldo où nous fîmes une halte de quelques heures, pendant laquelle les deux compagnies du 2e bataillon qui avaient été détachées du Mondovi, le rejoignirent. Nous étions encore à Montaldo, que M. de Bresse, aide de camp de M. Argenteau, apporta l'ordre à M. le marquis Pallavicini de ne pas pousser plus avant de Montaldo, mais seulement de reconnaître l'ennemi. En conséquence de cet ordre, notre commandant prit avec lui le 1er bataillon et monta à la redoute de Rovera, abandonnée le jour avant par l'ennemi et où était le chevalier Radicati. Par un hasard singulier, une troupe de 150 Français environ était venue reconnaître cette même redoute, apparemment sur l'avis qu'il y était venu des troupes à Montaldo ; cette troupe fusillait avec le poste avancé de la redoute, lorsque le 1er bataillon y arriva. Le marquis Pallavicini y laissa une centurie avec le chevalier Radicati ; et ayant détaché une compagnie des deux qui lui restait sous les ordres de Gonzan, pour tourner l'ennemi dans les bois, il attaqua ce dernier avec une seule compagnie et quelques volontaires de la compagnie Chiesa, dont une partie était dans la redoute, et des chasseurs d'Oneille et milices au nombre de 8 à 10 hommes. L'ennemi lâcha le pied et, traversant précipitamment le petit hameau de Saint-Giacomo, il se retira, toujours en fusillant, sur la montagne du Lee au Prajetto ; notre compagnie le poursuivit et ne s'arrêta que sur la montagne de la Barconera qui est séparée par un petit vallon de Prajetto, à mi-côte duquel était un camp de huttes de terre où l'ennemi s'était réfugié et d'où il envoyait des tireurs qui, à la faveur des buissons, se glissaient fort bas pour viser aux officiers qu'ils distinguaient fort bien, car ces manants venaient à un peu plus de demi-portée de fusil, de façon que leurs coups nous dépassaient. J'étais resté à Montaldo, mais ayant entendu les coups de fusil, j'y allai par curiosité et j'arrivai à la Barconera un peu après que notre compagnie, qui y fut bientôt jointe par le chevalier Gonzan, avec celle qu'il commandait et qui, s'étant égaré dans les bois, n'avait pu remplir le dessein de tourner l'ennemi. Après quelques fusillades, l'ennemi battit notre retraite et l'assemblée; nous lui répliquâmes par la *Carmagnole* et le *Ça ira* ; ensuite ils dansèrent la *Carmagnole* ; mais cinq à six décharges par peloton firent cesser le bal et débusquèrent leurs tireurs des buissons. Ayant reconnu la position de l'ennemi qui, au sommet de la montagne, avait une redoute avec un corps d'observation, et plus bas une autre, le marquis Pallavicini jugea de se retirer ne pouvant pas, selon les ordres du général, s'établir sur la Barconera où nous avions l'ampara sur notre derrière ; notre retraite se fit très paisiblement; l'ennemi n'osa pas l'inquiéter si ce n'est par des cris : avance Mondovi, avance !... On laissa une

Digitized by Google

compagnie dans la redoute et les trois autres retournèrent à Montaldo.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, le général baron Dellera envoya l'ordre au marquis Pallavicini de se porter incessamment avec son bataillon à Frabosa ; nous partîmes de Montaldo vers les 4 heures du matin du 5 juillet; au moment de notre départ le marquis Pallavicini reçut l'ordre de prendre avec lui outre le 2e bataillon, 100 volontaires du 1er. Comme nous étions prêts à partir, il laissa au chevalier Gonzan, major, de les conduire à Frabosa ; ils nous joignirent au Straluzzo, petit hameau de Frabosa vers Corsaglia où nous étions cantonnés ; les officiers des volontaires étaient le chevalier Montaud Fissor, capitaine-lieutenant ; le chevalier Montelupo, lieutenant, et M. Garzia, sous-lieutenant ; de Montaldo à Frabosa nous mîmes cinq fortes heures de très mauvais chemin. Nous trouvâmes à Frabosa le baron Dellera qui avait établi son quartier général et qui y était avec la population de Mondovi et des terres circonvoisines depuis le 4 ; mais il y attendait encore celle du reste de la province dont il en arrivait des lambeaux à toute heure.

Le 5 au soir, l'on envoya à Notre-Dame de Corsaglia la masse de la seule ville de Mondovi qui montait à 2 ou 3.000 hommes ; des moines, capucins, carmes, etc., en formaient l'avant-garde ; rien n'était plus plaisant que l'accoutrement de cette partie, militaire et religieuse, qui distinguait cette avant-garde, et que le pieux rosaire de ces pères avec le bourdonnement des *B* et des *F* qui retentissaient parmi le reste de la masse. Le lendemain 6 juillet sur le lever du soleil, une patrouille ennemie ayant tiré quelques coups de fusils, de si loin pourtant qu'à peine les balles tombèrent dans la Corsaglia, l'enthousiasme de la masse se refroidit au point que, remplis de frayeur, ils demandèrent du secours au baron Dellera qui donna ordre aux 100 volontaires du 1er bataillon d'y marcher ; ils y furent suivis par grand nombre de populations du reste de la plaine qui, armées en grande partie de bâtons et de fourches, se faisaient surtout remarquer par les nombreuses provisions de bouche qui les suivaient. Le chevalier Montaud Fissor, commandant nos volontaires, trouva en arrivant à Notre-Dame de Corsaglia la consternation répandue parmi la population qui croyait déjà apercevoir l'armée française prête à fondre sur elle ; Montaud commençait à les rassurer, lorsqu'un pauvre malheureux de paysan qui venait à la masse, ayant été aperçu par quelques-uns des braves qui s'étaient réfugiés dans les bois au-dessus de Notre-Dame, on commença à le fusiller ; ceux de la population qui étaient sur les bords de Corsaglia, croyant être tournés par l'ennemi, tirèrent à ceux qui étaient dans les bois, de façon que nos

Digitized by Google

volontaires qui étaient entre eux deux sur une petite butte coururent le plus grand risque du monde, et c'est comme par miracle qu'aucun ne fut blessé ni tué et que tout le mal se réduisit à quelques chapeaux percés. Les cris de nos officiers firent enfin cesser ce feu où le pauvre paysan dont je parlais plus haut fut tué, et quelques-uns de la population très grièvement blessés. Quoique l'attaque ne dut se faire que le lendemain, le baron Dellera envoya vers le midi du 6 le marquis Pallavicini avec la centurie de la droite de notre bataillon formée par la compagnie Chiesa et la lieutenante; en arrivant à Notre-Dame de Corsaglia, nous vîmes qu'une patrouille de 15 hommes de nos volontaires, commandés par M. Garzia, avec des volontaires de la masse, fusillait fort vivement sur la montagne de Lee avec une garde française retranchée dans des petites maisons à mi-côte. Nous occupâmes avec les volontaires du 1er bataillon une butte sur la gauche de Notre-Dame de Corsaglia, qui défendait dans cet endroit le passage de cette rivière; nous n'eûmes pas sitôt quitté les armes que nous découvrîmes, avec la lunette d'approche et à l'œil nu, qu'il arrivait de nouvelles troupes dans la redoute du Prajetto, et nous ne tardâmes pas à voir Garzia culbuter l'ennemi dans un bois fort près de cette redoute. Le général Dellera, qui arriva alors à Notre-Dame de Corsaglia, permit seulement à 15 volontaires des 100 du 1er bataillon, commandés par M. Mauzan, d'aller au secours de Garzia; nous eûmes toutes les peines du monde à retenir notre centurie qui voulait absolument partager la gloire et les périls de ses camarades; la troupe de Garzia chassa bientôt l'ennemi du bois et marcha à la redoute en deux corps avec plusieurs volontaires de la masse qui, voyant ses succès, étaient allés les joindre. Les troupes ennemies se replièrent toutes dans la redoute pour attirer les nôtres et, de cette redoute, un corps que l'on jugea de 200 hommes de troupe de ligne habillés en blanc, fit deux décharges par peloton, ensuite resta immobile dans les retranchements dans le plus grand silence, lorsque nos quinze braves soldats avec les Croates emportés par leur courage se précipitèrent aux pieds des retranchements, et la masse qui était restée à Notre-Dame de Corsaglia, monta presque toute, croyant la redoute prise; dans le moment même une voix cria dans la redoute: à droite, à gauche marche; aussitôt les 200 hommes de troupe de ligne sortent des retranchements en deux colonnes pour envelopper Garzia, qui se replie en bon ordre dans les bois avec ses quinze hommes et il y est poursuivi par les chasseurs corses. L'arrivée de M. Mauzan l'empêche d'être enveloppé, et traversant les bois ils se retirent sur un rocher où les chasseurs ennemis les poursuivent; il s'y serait cependant maintenu, si ceux de la population qui montaient dans le même temps,

Digitized by Google

ayant entendu siffler quelques balles, n'eussent décampé à toute jambe et entraîné avec eux les milices et le peu de volontaires de paysans qui étaient avec Garzia ; l'épouvante était au point que ceux même qui n'avaient pas bougé de Notre-Dame de Corsaglia décampèrent aussi, et une grande partie passa au delà de Frabosa ce soir même. Nos 30 soldats se trouvant abandonnés entièrement firent leur retraite sans que l'ennemi osât les poursuivre longtemps ; nous perdîmes dans cette affaire deux soldats qui furent grièvement blessés et pris prisonniers, nous y eûmes aussi quatre blessés. Il est bien étonnant que nous ayons perdu si peu de monde, puisque, à la sortie de l'ennemi de la redoute, la plupart de nos soldats saisis par les cheveux ou par les habits par les chasseurs corses ne durent leur salut qu'aux pistolets et aux couteaux dont ils étaient armés; nous ne perdîmes aussi qu'un fusil, qu'un Français arracha des mains d'un soldat de la compagnie Rigras.

Pendant ce combat, M. le général baron Dellera resta à Notre-Dame de Corsaglia, qui est dans la vallée formée sur la droite par les montagnes de la Navonera, Lee, etc., et de l'autre par la chaîne des montagnes de Frabosa, et la Corsaglia venant de Fontane passe dans cette vallée, et là, ayant assemblé tous les chefs de population, il leur apprit le mauvais succès des autres masses qui, par la trahison des frères Robusti qui étaient d'intelligence avec les ennemis, avaient été complètement battues.

Ensuite il leur demanda leur sentiment sur l'attaque du lendemain, mais tous furent d'avis de n'en rien faire et de se retirer le lendemain chez eux ; le marquis Pallavicini reçut ordre de ne laisser à Corsaglia que les 100 volontaires et de se retirer avec sa centurie aussitôt qu'il serait de nuit. Mais le désordre et la frayeur étaient si grands parmi la population que le marquis Pallavicini jugea devoir rester jusqu'à ce que la masse reçût ordre de se retirer ; notre centurie passa la nuit du 6 au 7 juillet au bivouac et à l'aube du jour retourna à Straluzzo, laissant à Notre-Dame de Corsaglia les 100 volontaires du 1er bataillon. Rien n'était plus amusant le 6, après l'affaire de la redoute, que de voir tous ces chefs de population qui, pendant le combat, osaient à peine rester à Notre-Dame se faire porter par trois à quatre paysans pour qu'on les crût blessés, et être au désespoir de devoir passer quelques heures de la nuit à Notre-Dame où nous étions 300 hommes du régiment et où il n'y avait d'autre risque à courir que les nombreux coups de fusils tirés par la masse, et les milices qui se tapissaient derrière les châtaigniers, et dont la frayeur leur faisait paraître une armée ennemie dans toutes les feuilles agitées par le vent. Le 7 au lever du soleil, il descendit à

Digitized by Google

Notre-Dame de Corsoglia un tambour français, qui apporta une lettre du citoyen général Fiorella, qui se nommait général commandant la colonne de la gauche de l'armée d'Italie de la République Française, une, indivisible et impérissable, au général baron Dellera pour lui donner des nouvelles de nos prisonniers et de ceux de la population qui montaient à une vingtaine.

Ce tambour nous apprit qu'ils avaient trouvé un capucin parmi les morts et que le citoyen général Fiorella en voulait envoyer la dépouille à la Convention Nationale. Le même jour le baron Dellera retourna au Mondovi avec ce qui lui restait de la population, et le marquis Pallavicini quittant le Straluzzo vint au village de Frabosa dit la Villa avec son bataillon et les volontaires, nous logeâmes chez M. Bunik secrétaire de la communauté. Le même soir du 7, le général Argenteau écrivit au marquis Pallavicini qu'ayant appris par tous les rapports que l'ennemi se renforçait considérablement sur la Navonera et la Pra, il le laissait encore pour commander le poste de Frabosa où le 1er bataillon qui, de Montaldo était retourné au Mondovi, le rejoindrait la nuit même, parce qu'il croyait que le lendemain il serait attaqué ; qu'en conséquence toute sa troupe fut levée 2 heures avant jour. Le marquis Pallavicini détache aussitôt la centurie de la gauche du 2e bataillon ; la major fut envoyée au Fontane où elle occupa le col du Mora. La compagnie Operti fut envoyée partie au Pret avec des chasseurs, sous les ordres de Clerico, lieutenant des chasseurs, et partie à mont Mô sous ceux de M. Strizoli, lieutenant du corps. La population de Frabosa Sottana fournit un contingent d'hommes pour défendre le Pontet sur l'Ellero, par où l'on pouvait nous tourner par le Carnin ; les 50 Croates furent chargés de défendre le Straluzzo et le chemin de la Corsaglia où de jour ils avaient une garde et de nuit des patrouilles ; l'avant-poste des Lanza et de la Cros que nous envoyons de Frabosa, nous avertissent de la marche de l'ennemi qui avait passé entre le Straluzzo et mont Mô. Tous ces avant-postes, comme ci-dessus, nous mettaient à même de défendre le poste qui nous était confié contre 200 à 300 hommes ; notre retraite d'ailleurs ne pouvant jamais nous être coupée puisque la Paila qui est une butte fort élevée entre le pilon du Mora et Frabosa, occupée par des chasseurs, nous la couvrait toujours.

Le 8 juillet, le marquis Pallavicini ayant appris qu'une patrouille ennemie ayant passé Corsaglia sous la Paila avait dit à des paysans à la tour de Sibilla, entre Monastero et Frabosa, qu'ils voulaient enlever ce poste, il y envoya toute la compagnie des chasseurs et avec des paysans éleva une fort petite redoute en forme d'étoile sur la plus haute pointe de la Paila.

Digitized by Google

Le 12, le comte Saint-Bias ayant annoncé au marquis Pallavicini que des feux venant de la Navonera passaient la Corsaglia et montaient de façon à couper Frabosa du Monastero, c'est-à-dire se portaient au Bassi, une des deux compagnies de piquet monta à la Paila et la seconde resta à Frabosa rassemblée sur la place toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, que le comte Saint-Bias avertit que les feux qu'il avait vus c'était des pêcheurs. Nous continuâmes toujours à prendre les armes une heure avant le jour. Le 14 à 9 heures du matin les Croates annoncèrent qu'une patrouille ennemie venant de La Pra fusillait à Notre-Dame de Corsaglia et qu'ils croyaient qu'ils voulaient passer cette rivière. Le marquis Pallavicini envoya les Croates au Straluzzo et se porta avec la centurie de piquet au Lanza; mais il y apprit par des paysans que l'ennemi ayant défendu à qui que ce soit d'approcher de leur camp. un prêtre qui émigrait s'en était approché de trop près, et les grand' gardes l'ayant fusillé et même détaché des patrouilles pour le poursuivre, les Croates avaient cru qu'ils traversaient la Corsaglia pour attaquer notre poste de la Cros, en évitant les leurs du chemin de Notre-Dame.

Des mouvements extraordinaires dans l'armée française soit du quartier général d'Ormea que de Tende, et tous les rapports des espions annonçant que la plaine allait être envahie, par Boves, Pesio, Frabosa et Ceva, le général Argenteau envoya 60 stab à la Chiusa, et une centurie du régiment d'Asti au village de Villanuova, et le marquis Pallavicini reçut ordre de se retirer de Frabosa aussitôt qu'il saurait la vallée de Pesio attaquée. Une compagnie du régiment renforçait toutes les nuits la Paila, parce que c'était le seul poste où notre retraite était assurée sur Monastero. Tous les rapports annonçaient au marquis Pallavicini que cinq colonnes allaient envahir la plaine et tourner le Bourg et Mondovi. Le tambour major que nous envoyâmes le 12 au camp ennemi porter une lettre au général Dellera, apprit dans leur redoute du Prajetto la même chose, mais cependant il les trouva faisant très maigre chère, et dépourvus de vin et d'eau-de-vie. Le général Fiorella le fit manger à la même gamelle avec lui et des soldats, mais il fit la distinction de lui donner du vin, mauvais à la vérité, mais dont le général lui-même ne goûta pas ne buvant que de l'eau.

Le 18, les Français qui étaient à Tende et à la Cà s'avancèrent par la gauche de Robilant et de Roccavion sur les hauteurs de Boves; ils surprirent une compagnie de Pignerol et des milices; celui qui les commandait s'en fut en chemise à la faveur d'un brouillard très épais, et les ennemis se rendirent maîtres de toutes les hauteurs qui

Digitized by Google

pouvaient les conduire à la plaine en s'emparant du col Piana et renforçant le Carnin.

Par le ci-dessus, je crois que le général Argenteau est suffisamment excusé des imputations qu'on peut lui avoir faites de ce qu'il n'attaqua pas l'armée ennemie. Le 15 au soir, le baron Vaqueri, commandant au col de Mora la compagnie Majore, annonça au marquis Pallavicini que le même jour un corps ennemi qu'il jugea de 1.000 hommes, s'approcha beaucoup de la Corsaglia et y fit une halte de demi-heure, se rangeant en forme de coin avec deux personnes à cheval au centre ; qu'ensuite ils avaient pris le chemin de la Prà et de la Navonera. Nous crûmes que c'était le renfort que l'ennemi attendait de l'armée du comté de Nice et que nous étions sur le point d'être attaqués ; mais les espions nous apprirent qu'ayant aperçu la marche de la centurie de piquet le 14 au Lanza, ils avaient cru que c'était une reconnaissance et, dans la crainte d'attaque ils avaient renforcé tous leurs postes.

Le 19 juillet au soir, nous aperçûmes, sur la montagne du Prajetto et de la Navonera une très grande quantité de feux, rangés avec symétrie qui entouraient leurs camps et leur redoute ; on entendait, des avant-postes, battre le tambour et des cris de joie. Nous crûmes qu'ils venaient nous attaquer pendant la nuit et nous restâmes alertes; cependant tout se passa fort tranquillement à l'ordinaire et tous les rapports des espions annoncèrent que ces feux avaient été allumés pour célébrer la prise de Charleroi, qu'un nouveau général arrivé dans la journée leur avait annoncé, et que leur ayant distribué l'eau-de-vie, ils avaient passé la nuit à danser et chanter. En effet, les affaires des alliés dans les Pays-Bas prennent la plus mauvaise tournure et il paraît que toute la Belgique sera bientôt malheureusement la proie du vainqueur. L'inutilité de la redoute de la Cros et du village de Montaldo l'ayant fait abandonner dès le 6 et remettre les postes avancés en dessus de la Corsaglia, les ennemis s'établirent sur le Bric du Colmo et leurs patrouilles maraudaient souvent à Saint-Jacques et à Montaldo ; le 29 juillet, tous les rapports anonçant que l'ennemi ne passerait pas deux jours sans tourner Frabosa par le Carnin, et le Bocchin dell' Asec, comme semblait l'anoncer les forces amassées au premier. Le marquis Pallavicini, d'ordre du général Argenteau, retira la centurie du Pret et de mont Mo en laissant à ce dernier un subalterne et 30 hommes et des milices aux autres postes.

Le 21 juillet à 10 heures du matin, le général Argenteau envoya ordre précis au marquis Pallavicini d'abandonner Frabosa avec tout son monde, parce que l'ennemi était dans la vallée de Pesio ; à 4 heures après midi nous repliâmes à Monastero, les Croates furent

Digitized by Google

envoyés au pilon de Mora, et nos chasseurs à la montagne du Vasco et le régiment dans la nuit alla au Vasco.

Le 22 le régiment retourna au Mondovi.

Le 24, le régiment ayant reconnu fausse la nouvelle que l'ennemi était à Pesio, renvoya à Frabosa 100 Croates et notre compagnie de chasseurs ; ils eurent souvent des fusillades assez vives à la Corsaglia et au col Mora, mais surtout le 26, jour de Sainte-Anne où une colonne ennemie venant de la Prà, pilla les Fontanes, et était sur le point de s'emparer du Pret, mais y furent repoussés et repassèrent la Corsaglia.

Le général ordonna le 23 que notre régiment donnerait une compagnie de garde aux Capellette au dehors du Bourghet (?).

Le 23, nous entendîmes une longue et vive canonnade au Bourg, et Masséna, aide de camp du général Colli, nous apprit le soir que l'ennemi avait battu le corps francs piémontais, et s'était emparé de Roccavion, mais que nous n'avions fait sauter le pont du Gesso.

Le 29 juillet il campa entre la Crava et Morozzo 6.000 Autrichiens cavalerie, infanterie, venant d'Alexandrie.

Le 1er août, le général Argenteau ayant eu des rapports que l'ennemi se retirait, toute la ligne des troupes légères reçut ordre d'avancer ; un bataillon d'Aoste fut envoyé aux Oberti et aux Martini pour les soutenir; l'attaque commença avec le jour, mais nous fûmes malheureux partout. Le chevalier Radicati avec les compagnies de chasseurs d'Asti, d'Oneille et Acqui poussa jusqu'au col du Colmo, mais il fut presque enveloppé et contraint à la retraite ; notre compagnie de chasseurs attaqua la redoute du Prajetto, mais elle trouva 1.500 ennemis disposés à la recevoir qui l'obligèrent à se retirer à la Corsaglia, pour ne pas être enveloppée. Le major Beck à Saint-Michel fut repoussé à Viola, comme aussi une division du régiment Arembourg, ci-devant Caprara, à Battifollo ; notre régiment perdit dans cette journée huit hommes, tués, blessés, parmi lesquels le volontaire chasseur Basso de Dogliani qui fut blessé, mais qui ne voulut jamais se rendre, ce qui causa sa mort.

Les troupes légères perdirent plus de 100 hommes, le capitaine croate Naidek et 30 des siens et le capitaine des chasseurs d'Asti, Richieri d'Asti, blessés, et le comte Saint-Bias capitaine chasseur de notre régiment ; nos chasseurs, quoique abandonnés par les Croates, et les trois volontaires Basso, Caretto, Costamagna, allèrent poser leurs fusils sur le retranchement de la redoute, malgré le feu très vif qui en partait ; je ne parle pas de l'intrépidité des officiers chasseurs assez connue dans d'autres occasions. Le canon ronflait toujours avec vivacité, parce que l'ennemi avançait des batteries qui canonnaient

Digitized by Google

le camp du Bourg, et qu'ils voulaient jeter un pont sur le Gesso ; mais un canon de 16 de balle les en empêcha toujours.

Le 7 août le général Argenteau fit partir le 2e bataillon du régiment Mondovi pour Frabosa où nous relevâmes la compagnie croate Naidek qui marcha à la Chuisa, parce que l'ennemi ayant de nouveau surpris Pignerol qui était à Boves, descendit à ce village. Le marquis de Pallavicini conduisit le bataillon à Frabosa, mais reçut ordre de n'y laisser qu'une centurie et revenir à Mondovi le 8.

La centurie de la droite resta à Frabosa, c'est-à-dire la compagnie Chiesa et lieutenante, où j'étais, sous les ordres du chevalier Gonzan major; la compagnie de chasseurs occupait comme auparavant par des grand'gardes avec des milices, la Pailà, col de Mora, Pret et mont Mo ; la centurie donna une garde sur le chemin de la Corsaglia et une autre à Notre-Dame qui, la nuit, se replia sur la première, et ces deux gardes réunies donnaient des patrouilles à Notre-Dame ; à l'entrée de la nuit, un sergent et 15 hommes de la compagnie de piquet marchaient à Straluzzo pour être à portée de secourir les postes de la Corsaglia.

Le 9 août, la canonnade du bourg Saint-Dalmas continua avec vivacité, mais le 10 où l'on s'attendait à une attaque générale, l'ennemi abandonna avec la plus grande précipitation Roccavion et se retira sur le col de Tende. Cette retraite de l'ennemi, quoique faite sans que personne l'obligeât, avait plutôt l'air d'une fuite, et la précipitation avec laquelle elle se fit donna le temps aux troupes légères du général baron Colli de s'emparer d'un convoi de 50 à 60 mulets ; le même jour un détachement de chevau-légers commandé par un des fils du baron Bomport, battit un corps d'infanterie républicaine à Boves dont il s'était emparé ; quelques cavaliers y perdirent la vie et un cheval.

Cette retraite fait beaucoup parler les politiques ; elle épuise leurs conjectures, les uns l'attribuent aux changements opérés en France par la mort de Robespierre, guillotiné par ordre de la Convention Nationale le 27 juillet ; les autres à l'approche de la flotte anglo-hispano qui, dit-on, convoie les côtes méridionales; enfin, quoi qu'il en soit, nous apprenons le 12 que plusieurs bataillons avaient filé du comté de Nice au Carnin, Viozéne et Orméa, que même Frabosa aurait été attaqué bientôt; on eut des avis certains que cette attaque allait s'effectuer le 12. Je fus envoyé à la garde du pont de Corsaglia, deux heures avant le jour, mais tout le matin se passa fort tranquillement. On apprit ensuite par un déserteur que 6.000 républicains bivouaquaient la nuit du 11 au 12 et n'attendaient que l'aurore pour passer la Corsaglia, mais quelques heures auparavant un courrier

Digitized by Google

venant de Paris avait apporté l'ordre au général de ne pas attaquer, mais de se replier sur Orméa, et que ce courrier fut cause que l'on travailla à évacuer les magasins de Casotto.

Le 18 août au matin, M. Argenteau qui, déjà avait envoyé la 2e centurie du 2e bataillon renforcer Frabosa, vint à Frabosa visiter nos avant-postes. Mais c'était dès le grand matin que nous aperçûmes tous les camps ennemis en feu sur le Prajetto et Navonera, et nous vîmes quantité de monde occupé à raser les redoutes. M. Argenteau envoya vers midi un détachement commandé par le chevalier Constantin, et où j'allai aussi par curiosité, de 100 hommes à Casera Vecchia, poste au-dessus des Fontane, pour soutenir la compagnie de chasseurs qui, le 19, commandée par Clerico. monta sur les Roberts pour reconnaître l'ennemi ; il reconnut que l'ennemi avait abandonné le Prajetto, la Navonera, Robert et Bausat et gardait encore la montagne de Mindino. Cola Capello, Berlin, Perabruna, vallée d'Inferno, col d'Orméa, etc. Le dit Clerico étant monté au Bausat, était à une portée de fusil du castel de Fanti que l'ennemi occupait pour couvrir le Pian de Santi ; la force de l'ennemi, à ce qu'il jugea, était dans ces derniers postes de 1.000 hommes environ et même davantage, supérieurement retranchés et avec tout l'avantage du terrain que les généraux français savent si bien choisir.

Le 20, il arriva à Frabosa le marquis Pallavicini avec tout notre 1er bataillon et le 2e d'Asti commandé par le major comte Lisio, une centurie occupa le même jour le village de Frabosa Fontana village sur le bord de la Corsaglia qui la sépare des Roberts, et au pied de la montagne de Casera Vecchia où était l'autre centurie. Le 21, je partis de Casera Vecchia avec 50 hommes et j'allais à la Balma pour protéger une reconnaissance du marquis Pallavicini ; mais un brouillard fort épais l'ayant empêchée, je vins à Frabosa le soir, et le 22 au matin je retournai à Casera Vecchia avec la première centurie du 1er bataillon commandée par le marquis Montezemolo qui y allait relever le détachement du chevalier Constantin ; près des Roattino nous apprîmes que les Fontane étaient attaquées et que l'ennemi s'en était emparé.

On disait aussi qu'il était sur le col de Mora, néanmoins j'y montai pour reconnaître si ce rapport était vrai, je vis l'ennemi en pleine retraite sur les Roberts, et je jugeai sa force de 260 hommes ; mais j'appris que les Fontane avaient été surprises par l'ennemi formé en trois colonnes, et qu'ils avaient saccagé partie des Fontane Basse, mais qu'un petit détachement commandé par le lieutenant M. Strizoli étant descendu sur le bord de la Corsaglia, venant de Casera Vecchia, au hameau dit le Cane, l'ennemi craignant d'être coupé s'était retiré

Digitized by Google

aussitôt. Cependant comme la chose parut plus sérieuse, une centurie de Mondovi vint aux Roattino aussitôt, et le marquis Pallavicini avec le chevalier Gonzan, monta au col de Mora, et ensuite descendit aux Fontane et la compagnie de chasseurs fut stationnée aux Fontane Haute et les milices aux Fontane Basse, et la centurie qui y était revint à Frabosa le soir; deux à trois paysans furent blessés dans cet affaire, le butin que l'ennemi fit se réduisit à quelques linges de l'église, et une vache avec quelques chèvres. Nos soldats qui les poursuivirent sur les Roberts leur firent abandonner deux mulets chargés de vin qu'ils amenaient; on apprit ensuite que les républicains perdirent quinze hommes, dont un dangereusement blessé fut fait prisonnier, et qu'ils avaient saccagé en se retirant le village de Moscardini, vers Casotto. Le 24, je descendis la garde de Casera Vecchia, et le même jour on apprit par des espions que l'ennemi avait abandonné le col de Mindin et partie du col Capello, après avoir saccagé et brûlé Casotto en grande partie, et était en force sur le col Bassa, col d'Orméa, etc.

Comme les projets de l'ennemi pouvaient être de tenter encore quelque chose sur les Fontane, que le général voulait conserver à tout prix à cause de l'attachement que ses habitants avaient toujours témoigné pour le moindre service, on cantonna au col de Mora une compagnie, et une autre au poste de la Pret pour assurer les derrières des postes de Casera Vecchia que l'ennemi aurait pu tourner par la Balma. De cette façon, quatre compagnies étaient toujours de grand'garde, sans compter celle des chasseurs qui fournit des gardes aux Roberts et à la Cane avec des patrouilles, étant toujours stationnée à Frabosa Fontane.

Le 26 août au soir, le général comte d'Argenteau vint à Frabosa, et le lendemain 27 il visita tous nos postes avancés en commençant par le Pret; il alla vers la Balma, ensuite à Casera Vecchia d'où il reconnut la position de l'ennemi au castel de Fanti et pian de Stanti, descendant ensuite aux Fontane, il revint à Frabosa par Notre-Dame de Corsaglia; le 28 il retourna au Mondovi.

La nuit du 29 au 30, le général envoya l'ordre de détacher une patrouille de 100 hommes qui, montant sur la Navonera, protégea une reconnaissance qu'il voulait faire dans la vallée de Casotto; des troupes légères se portèrent sur le col de Mindin pour le même objet, mais le général, au lieu de venir à Pampara, alla à Ceva de façon que notre patrouille rentra le soir au cantonnement.

Les ennemis ayant abandonné Garessio, quelque cavalerie et infanterie fut poussée à Mursecco, et leurs patrouilles se rencontrant près Garessio avec celle des ennemis il s'ensuivit plusieurs escarmou-

Digitized by Google

ches. Le marquis Pallavicini alla avec ses deux majors le comte Lisio et moi, sur le Lée et partie de la Navonera pour y reconnaître la position qu'occupait jadis l'ennemi ; elle était la meilleure que l'on puisse imaginer, n'étant dominée par aucune butte et tenait au col d'Orméa où la retraite était toujours assurée à l'ennemi. D'ailleurs cette montagne était supérieurement bien fortifiée, et à chaque demi-portée de fusil il y avait une redoute ou un retranchement ; d'ailleurs la force de l'ennemi, à en juger par le grand nombre de huttes qui toutes avaient été habitées depuis longtemps, pouvait se calculer à 200 ou 300 hommes, de façon qu'il est étonnant comment l'ennemi n'attaqua jamais Frabosa où, quand tout le régiment y était, le nombre de ses défenseurs montait à peine à 1.000 hommes, ni comment il se sauva la compagnie de chasseurs qui attaqua trois fois la première redoute. Du Prajetto nous vîmes la vallée de Pampara et Casotto qui sont au bas, le col Mindin qui est au delà de cette vallée et le col Capello qui, séparant Casotto de la vallée du Tanaro à Garessio, l'unit au col d'Orméa par Perabruna, Grop de l'Inferno (*sic*).

Nous aperçûmes aussi sur le Colmo, où le 1^er^ bataillon avait été le 4 juillet, un petit camp que l'ennemi avait établi depuis et sur la droite un retranchement sur la butte nommée la Rotta qui couvre la vallée susdite de Pampara du côté de Montaldo et de la Torre. Mais ce qui prouve bien l'inutilité des attaques que l'on fit à la Navonera, c'est que nous ne l'occupons pas même à présent qu'elle est en notre pouvoir ; de façon que tout le monde qui aurait été sacrifié à la Navonera pour en chasser l'ennemi, l'aurait été infructueusement, puisqu'il aurait été fort difficile de garder cette conquête et qu'elle nous était absolument inutile.

Nous apprenons que le colonel des stab, M. Dellera, ayant attaqué de nuit des postes que l'ennemi avait près Garessio ; il fut trahi par le guide qui en avertit l'ennemi ; de façon qu'ayant massacré un petit avant-poste que l'ennemi avait laissé envelopper exprès pour attirer M. Dellera, il allait tomber dans l'embuscade que l'ennemi lui avait préparée, si heureusement quelques coups de fusils ayant fait peur au guide, il n'osa avancer davantage et notre troupe montant de 500 à 600 hommes entre Croates et milices, eut le temps d'échapper du mauvais pas où elle était sans autre perte que quelques blessés. L'ennemi fait de grands mouvements à Orméa, et malgré les troupes qui sont espacées dans la vallée d'Oneille, sa force en deçà du Pont de Nava monte à plus de 6.000 hommes, cependant on dit qu'ils ont retiré une partie de leur artillerie du Pont de Nava, et qu'ils font filer des troupes vers Albenga, que même leur haut état-major de l'armée est parti d'Orméa pour cette ville avec leurs fem-

Digitized by Google

mes ; mais ce sont des dit-on et il n'y a rien encore de positif. L'ennemi, depuis quelques jours, envoie des patrouilles pour piller le bétail sur la Navonera et même Pra Robert, mais nos chasseurs lui font souvent lâcher prise.

Le 19 septembre vers 8 heures du matin les coups d'alerte de tous nos avant-postes annonçaient une attaque générale, et M. Garzia, commandant le Pret, annonça que l'ennemi, fort de 2.000 hommes et plus, à ce que des paysans lui rapportaient, s'était emparé de son avant-poste de la Balma et marchait à lui en même temps qu'à Casera Vecchia sur deux colonnes.

Ce rapport détermina le marquis Pallavicini à renforcer le poste de Pret comme le plus essentiel, n'ayant d'ailleurs aucun avis de Casera Vecchia qui avait ordre d'occuper le bric de Merdenzone si jamais il était attaqué. Le chevalier Gonzan fut envoyé au Pret avec 60 hommes ; un brouillard fort épais couvrait toutes ces montagnes, on ne se distinguait pas à deux pas de distance ; mais nous entendîmes un feu fort vif à Casera Vecchia et au Pret, et l'attaque de ce dernier obligea le chevalier Gonzan à passer par mont Mô, parce que le chemin passe au-dessous de la vallée dont l'ennemi s'était emparé.

Le marquis Pallavicini jugeant par le feu que l'attaque était générale, il marcha avec son 2e bataillon au Pret, le 1er était de garde, et laissant une centurie au bivium du chemin de Casera Vecchia près du hameau dit les Lorgagne, il monta au Pret avec l'autre et le marquis du Bourg, major.

Le brave Garzia avait repoussé l'ennemi du Pret, quoique ce dernier se fût emparé de la vallée, et le brouillard devint si épais que le feu cessa entièrement des deux côtés quoique nous ne fussions éloignés que d'une très petite portée de fusil ; il cessa aussi à Casera Vecchia, mais nous étions bien loin de prévoir la catastrophe arrivée à l'intrépide commandant de ce poste, le brave chevalier Fissor de Montaud, dont le courage et la fermeté mériteraient la plume des plus célèbres orateurs. Mais l'ignorance où l'on était de la force et de la position de l'ennemi à cause du brouillard empêcha le marquis de Pallavicini de reprendre la Vasco comme c'était son projet et d'attaquer l'ennemi dans aucune de ces positions, et le força d'attendre des rapports que l'étendue de la ligne d'avant-postes lui avait différés jusque vers les 2 heures après-midi, qu'il reçut au Pret le rapport de M. Clerico qui était au col de Mora, lieutenant commandant les chasseurs, et de quelques soldats échappés de Casera Vecchia avec des paysans qui lui annoncèrent que l'ennemi, fort de 3.000 à 4.000 hommes, à ce qu'ils purent juger, attaqua en même temps le Pret et Casera Vecchia par la Balma, pendant qu'une autre forte colonne descendant du col

Digitized by Google

de Termini monta sur la gauche du carré droit à la garde du sergent qui était détachée de Casera Vecchia. Le chevalier Montaud laissant M. Crispel avec 20 hommes à cette dernière, gagna avec le reste de la centurie le bric de Merdenzone, ainsi qu'il était ordonné dans la consigne du poste; il s'y défendit avec la plus grande intrépidité pendant plus de deux heures. Les ennemis l'entourèrent et malgré le feu fort vif et non interrompu, les Français, à la faveur du brouillard, s'approchèrent à bout portant, au point que nos gens entendaient monter leurs fusils. Le sous-lieutenant Crispel, attaqué par des forces supérieures, quintuples des siennes, et enveloppé fut enlevé, de façon que la forte colonne descendue du col de Termini acheva d'envelopper Montaud, mais ce surcroît d'assaillants ne l'abattit pas, il voulut vendre chèrement sa vie, son exemple et sa voix anima sa brave troupe, les échos retentissaient d'un feu roulant et des cris de vive le Mondovi; et en vain le *Ça ira* et les tambours des Français tâchaient d'étouffer ces cris dictés par le courage le plus intrépide. Enfin après le combat le plus vif qui dura plus de deux heures, Montaud ayant consommé un baril de cartouches et les 60 coups que chaque homme avait, vit l'ennemi monter à l'assaut ; les baïonnettes se croisaient lorsque le trop brave et malheureux chevalier Montaud dit à sa troupe de s'ouvrir un chemin à travers l'ennemi. Etant resté le dernier à se retirer, il fut pris avec plusieurs soldats; l'ennemi d'un cri unanime applaudit à sa valeur et les officiers le saluèrent du chapeau, éloges bien mérités, et sûrement sincères, et qui font bien voir que cette brave et intrépide centurie ne démentit point dans son malheur le nom du régiment, quoique ait pu dire la basse jalousie et les méchants détracteurs ennemis du vrai mérite. La perte que nous fîmes le 19 se monta à 1 capitaine-lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent, 3 caporaux et 18 soldats prisonniers, 3 morts, 3 égarés et 6 blessés, total 30 hommes tout compris. Mais l'ennemi lui-même confesse d'avoir perdu 77 hommes et les paysans trouvèrent 50 morts et 1 officier. Cette perte que l'ennemi lui-même atteste, me paraît bien démentir les bruits calomnieux que quelqu'un se plût à répandre sur cette affaire, mais heureusement ces bruits mêmes aussi faux qu'injustes, ne trouvèrent pas de prise et retomberont sur ceux mêmes qui ont eu l'impudence de les répandre, et jamais la noirceur la plus atroce, ni la malignité ne pourra dénigrer la réputation du brave Montaud qui ne fut pas défait mais opprimé par le nombre, je tais le reste et me contente de sacrifier sur les autels de la vérité la plus sincère. Le marquis Pallavicini ayant su alors la position de l'ennemi et celle de l'aile gauche de ses avant-postes, il résolut de former une autre chaîne qui couvrit directement les Frabosa en appuyant le poste

Digitized by Google

du Pret qui était le plus essentiel et d'où dépendait le sort de ce village. A cet effet il ordonna à M. Clerico de venir occuper le hameau de Lorgane et d'y ramasser les débris de la centurie qui était à Casera Vecchia et à la garde du col de Mora. C'est avec ces débris, les chasseurs, une centurie du 1er et un autre du 2e bataillon, que l'on forma une chaîne de postes dont la gauche appuyait à la chapelle de Saint-Barthelemy sur la route de Roattino et à la droite au Pret; ce dernier avait encore un poste d'un officier et 30 hommes sur sa droite pour couvrir la vallée de Maudana où est Frabosa Sottana : le bataillon d'Asti fut laissé à Frabosa pour renforcer les postes de la Corsaglia et assurer notre retraite, comme aussi pour défendre Frabosa Sottana où l'on craignit que l'ennemi eût des projets d'attaque. Il était 8 heures du soir que la chaîne susdite se forma, et il restait au marquis Pallavicini 60 hommes pour défendre le Pret où il était naturel que l'ennemi dirigea ses efforts à cause de son importance ; à la vérité, s'il était attaqué vivement, les postes de sa gauche avaient ordre d'y monter. En arrivant au Lorgane, M. Clerico fit le rapport que 30 chasseurs commandés par M. Tarditi qu'il avait envoyé secourir Montaud, se foncèrent au milieu de l'ennemi sans s'en apercevoir à cause de l'épais brouillard, et qu'ils eurent le bonheur d'échapper à la faveur de ce même brouillard ; 30 hommes détachés du col de Mora sous les ordres de M. Reggio eurent le même bonheur. C'est aussi dans ces ténèbres qui couvraient ces montagnes que cinq Français tombèrent dans un avant-poste que nous avions au-dessus du Pret ; ils eurent l'audace de dire à la sentinelle de se rendre et de lui faire feu dessus; trois soldats de la compagnie Lieutenante : Dolis, Vittoria et Borra accourant au feu leur répondirent ; deux des ennemis s'échappèrent et trois se rendirent, c'étaient : un fourrier, caporal-major, un sergent de compagnie et un soldat. Ils nous apprirent qu'ils étaient des troupes de ligne et que, venant de Viozene, ils avaient égaré le chemin, que deux du ci-devant Hainaut et un de Neustrie, dont ils étaient, étaient partis de Viozene la nuit dernière pour venir sur les hauteurs de la Frabosa par la Balma, et nous dirent aussi que vers Albenga il y avait 22 bataillons sans compter les grenadiers et les chasseurs, l'artillerie et la cavalerie, et que ces troupes étaient destinées pour le siège de Ceva qui ne devait pas être éloigné.

Ces prisonniers furent envoyés au quartier général et ils n'eurent qu'à se louer du bon traitement qu'ils reçurent de nos soldats, car on ne leur prit rien de ce qui leur appartenait, si ce n'est l'armement ; aussi ils firent quelques petits présents aux soldats à qui ils se rendirent.

Digitized by Google

Nous passâmes la nuit du 18 au 20 septembre au bivouac et sous les armes ; la proximité de l'ennemi rendait cette précaution nécessaire ; nous étions dans la ferme persuasion que l'ennemi aurait continué l'attaque le lendemain. Une autre forte colonne d'ennemis qui était sur la Navonera nous confirma dans cette croyance, et nous nous préparions à vendre chèrement notre vie ; nous aurions été attaqués par 4.000 à 5.000 hommes en face, pendant qu'un nombre à peu près égal nous aurait tournés par la Corsaglia. C'était donc une chimère que de penser à résister aux efforts d'un ennemi si supérieur en force ; il ne restait donc d'autre ressource que de faire en grand ce que Montaud avait fait en petit, de soutenir la réputation du régiment, et l'ennemi n'aurait eu le Pret et mont Mô qu'en anéantissant tout le régiment de Mondovi. Le Piémont entier aurait été témoin de notre valeur ; nous aspirions à l'immortalité et nous allions renouveler l'exemple si célèbre des 300 Spartiates qui sacrifièrent si généreusement leur vie aux Thermopyles. Malgré cette perspective nous étions tranquilles, les soldats et tous nous autres, quoique à jeun depuis 24 heures et mouillés d'une pluie continuelle, nous attendions avec impatience l'aurore d'un jour si intéressant. Vers minuit, le brouillard se dissipa en partie, il nous laissa entrevoir la majesté d'un beau ciel étoilé et toute la Navonera couverte de feux ainsi que les pointes de Merdenzone et Mezerino et les prairies de Casera Vecchia, avec d'autres feux en avant à une portée de fusil du chemin qui conduit au Pret. Le spectacle était imposant, lorsqu'à une heure et demie après minuit il arriva au marquis Pallavicini une lettre de M. le général comte d'Argenteau qui lui donnait avis que Ceva allait aussi être attaquée, qu'il s'y portait lui-même avec les troupes qu'il avait au Mondovi, qu'ainsi il ne laissait à Frabosa qu'un bataillon, celui de la garde et, qu'avec deux autres il se portât incessamment et avec toute diligence remplacer les Croates et chasseurs qui se portaient à Ceva aux avant-postes de Monastero et Vasco, Oberti et Martini, d'autant plus que l'ennemi étant sur la Navonera pouvait se porter, sans toucher Frabosa, au Mondovi dégarni alors de troupes.

De l'avis du conseil de guerre des capitaines et de l'état-major du régiment, il fut donc à l'unanimité résolu de se porter au plus tôt à Vasco, et comme le même jour c'était au bataillon d'Asti à donner la garde, que d'ailleurs il était resté tranquillement à Frabosa pendant que tout notre régiment avait été au bivouac tout le jour et la nuit, il fut aussi résolu à l'unanimité que le bataillon d'Asti resterait à Frabosa sous les ordres de M. le comte Lisio, major-commandant. Nous quittâmes en conséquence de cet ordre et de cette délibération

Digitized by Google

le Pret à 2 heures après minuit en y laissant une garde de quinze hommes et une autre d'un officier et trente hommes sur mont Mô. Comme nous passions à une portée de fusil des postes ennemis, le plus grand ordre et silence furent observés dans cette retraite, et nous ramassâmes en passant tous nos postes, en envoyant les chasseurs sur le Pret et mont Mô y relever le peu d'hommes que nous y avions laissés. Nous arrivâmes à Frabosa avec le jour ; sans nous arrêter, nous continuâmes notre route. Le 1er bataillon alla occuper les Oberti et les Martini, la première centurie du 2e occupa Vasco et la seconde Monastero. Nous apprîmes le soir à Vasco que l'ennemi était le matin disposé à attaquer Frabosa et même fusillait le Pret, mais qu'un officier à cheval étant venu parler à leur commandant, ils s'étaient retirés aussitôt par la Balma et le col de Termini d'où ils étaient venus, mais que des paysans les ayant suivis, leur tuèrent quelques gens.

Le régiment de Reiski autrichien vint du camp de Morozzo au Mondovi sous les ordres du major général Cantu qui prit le commandement de l'aile gauche de l'armée du général d'Argenteau. Nous aperçûmes le 20 septembre que l'attaque de Frabosa du 19 était partie de l'attaque générale que projetait l'armée ennemie, puisque le même jour et à la même matinée que l'aile gauche nous attaquait, une autre colonne de 3.000 à 4.000 hommes se portait sur la Serra de Pampara et Navonera, un autre sur le col de Mindin, deux autres par les Tovetti de Calissano dont une vers le Ronchini, et l'autre par Montezemolo d'où elle s'avança à Sale et Camerone. Telle est la manœuvre que l'armée française fit le 19 septembre au matin par laquelle elle menaçait en même temps Ceva et Mondovi ; mais M. d'Argenteau ayant appris la marche de ces colonnes, au lieu de prendre le change, se porta le 19 au soir avec quatre bataillons et la cavalerie défendre Ceva ; mais pendant que toutes ces colonnes occupaient le camp autrichien de Morozzo, et attiraient toute l'attention sur Ceva et Mondovi, l'aile droite de l'armée française surprenait les Autrichiens qui occupaient le Cairo par les passages de San Giacomo, Biestro, Plodio, etc. C'est ainsi que 14.000 Allemands abandonnèrent le Cairo, et aussitôt toutes les autres colonnes se ployèrent sur le Cairo, et celle qui nous avait attaqués à Frabosa se retira le 20, ainsi que celles venues à Montezemolo, etc. Le 21 septembre, l'armée française, forte de 25.000 hommes, ayant poursuivi les Autrichiens jusqu'à Dego, il s'y donna un combat sanglant, où les ennemis furent repoussés avec une perte de 4 000 à 5.000 hommes entre blessés, tués et prisonniers ; la perte des Allemands monte à plus de 1.000 hommes ; néanmoins la facilité d'être tournés décida les Autrichiens

Digitized by Google

à se retirer en Acqui. Les Français attribuèrent la perte de cette bataille au retard d'une colonne de 4.000 hommes qui passa par Murialdo avec quatre canons de 6 L. de balle et autant de 12 avec 200 à 300 chevaux du régiment des ci-devant dragons de la Reine. En suite de cette affaire tout le camp de Morozzo se porta en grande hâte sur Alexandrie et dans l'Astesan et le régiment de Reiski le suivit de près ; le général Colli alors tira quelques bataillons de l'armée du Bourg pour venir au Mondovi ; les premiers bataillons de Piémont, Pignerol et Maurienne furent du nombre avec Belgioso ; le second de Piémont et un autre de Belgioso allèrent à Ceva avec quelque artillerie. Le général d'Argenteau campa avec environ dix bataillons au-dessous du fort de Ceva sur les montagnes de Testa Nera et Bayon qu'il fortifia avec la plus grande activité si naturelle à ce général. M. le lieutenant général baron Dellera fut chargé du commandement du corps d'armée du Mondovi et ses avant-postes ; la réserve du régiment Mondovi occupa les postes intermédiaires entre les Martini et Saint-Michel d'où trois compagnies de chasseurs formaient le reste de la chaîne pour unir à Ceva. Les Français, après avoir exigé de fortes contributions au Cairo, Millesimo, etc , se jetèrent à Savone ; mais n'ayant pas de grosse artillerie pour faire le siège du fort, ils se replièrent à Vado où ils élevèrent des redoutes pour s'assurer de la rade de cette ville, et le reste de l'armée se répartit le long de la rivière de Gênes.

On ignore pourquoi l'armée française ne poussa pas plus avant du Cairo, et pourquoi elle l'abandonna, puisque, après l'affaire de Dego, le champ de bataille leur fut cédé par les Autrichiens, mais l'on croit que c'est à cause des troubles qui s'élevèrent dans la Provence méridionale, et qui les forcèrent à y envoyer des troupes qu'ils tirèrent, dit-on, de l'armée d'Italie. Le général Colli fit venir de l'armée du Bourg plusieurs bataillons qui furent cantonnés dans la plaine, dans les environs du Mondovi, et le camp de Ceva fut renforcé de façon qu'entre ce dernier et le Mondovi avec ses environs, il y avait quarante bataillons, soit Piémontais qu'Autrichiens et trois à quatre régiments de cavalerie ou dragons. Le quartier général fut établi pour le moment au Mondovi, deux compagnies du corps franc occupèrent Vico, et des pionniers travaillèrent avec une grande activité à fortifier Mondovi, les fortifications de Cherasco furent aussi restaurées.

Le 12 octobre, le 8e bataillon de grenadiers reconnut le col des Termini sous les ordres du chevalier Biscaret ; ils perdirent quelques hommes dans cette reconnaissance et revinrent à Villanuova où ils étaient. Le 15 octobre, Sa Majesté vint à Notre-Dame de Vico avec le prince de Piémont ; le général Colli et d'Argenteau s'y trouvèrent avec

Digitized by Google

M. Trévor, ambassadeur d'Angleterre ; le monarque fut escorté par une division de stab et un bataillon autrichien ; il est singulier que parmi tant de troupes piémontaises aucune n'eut cet honneur. Le 16, Sa Majesté retourna à Turin en passant par Cherasco ; le baron Dellera, général commandant l'armée du Mondovi, ayant eu des avis que l'ennemi s'était renforcé considérablement au col de Termini, il ordonna au marquis Pallavicini d'envoyer une patrouille sur la Navonera ; j'eus l'honneur de la commander et je passai la nuit du (1) au sur le Lée et la Navonera. L'ennemi avait restauré, dans ce dernier endroit, toutes les huttes qu'il avait au mois de juillet. Dans la seule nuit du 19 septembre, deux bataillons de grenadiers occupèrent Notre-Dame de Vico au village, et plusieurs autres bataillons et des régiments de dragons cantonnèrent dans la plaine. Le 17 novembre, un corps de chasseurs et grenadiers des ennemis montant à 6.000 hommes avec une grande quantité de bêtes de somme s'avancèrent sur Bagnasco, Mindin, la Navonera et le Prajetto ; ils disaient hautement qu'ils en voulaient au fort de Ceva où ils avaient des intelligences depuis longtemps. Ce mouvement obligea de faire camper les troupes de l'armée de Ceva, qui déjà cantonnaient dans les villages voisins à cause du mauvais temps, à Tête-Noire, etc. ; d'autres bataillons marchèrent aussi sur ce point et toute l'armée fut en mouvement ; un bataillon de grenadiers renforça Frabosa et le 1er bataillon de Maurienne, commandé par le marquis Saint-Sévérin son colonel, vint à Vasco ; néanmoins l'ennemi se contenta d'occuper les chaînes de montagnes de Mindin et Navonera et occupant le col d'Erotto ils eurent libre le pillage des vallées du Tanaro et Casotto, d'où ils enlevèrent le fourrage et les bestiaux, et ils se retirèrent le 20 ; ils fusillèrent avec nos patrouilles et les avant-postes de notre corps franc, au-dessus de Roburent au Savin, etc. Le 14 décembre, les neiges tombées en abondance, nous arrêtèrent le quartier d'hiver que nous eûmes au Mondovi, où nous fûmes de quartier au séminaire, nos deux bataillons et la compagnie de chasseurs.

(1) En blanc sur l'original.

Digitized by Google

VI

Conférence lue à la séance du 19 avril 1798 (1). Coup d'œil général et réflexions sur les opérations de la principale armée austro-sarde pendant la campagne de 1794.

Le projet d'une irruption de l'armée austro-sarde dirigée tout à la fois sur la haute Savoie et sur le Var en 1793 avait été malheureusement conçu, et l'eût-il été beaucoup mieux, l'extrême insuffisance des moyens employés à son exécution aurait suffi seule pour le faire échouer.

Nos tentatives avaient surtout causé le malheur des provinces qu'il s'agissait de soustraire au gouvernement révolutionnaire français.

Les persécutions avaient redoublé en Savoie et à Nice contre les anciens sujets du roi qui avaient manifesté leur attachement pour lui.

Toulon et Lyon abandonnés étaient devenus des theâtres d'horreurs et de vengeances.

Cependant cette campagne n'avaient pas été sans utilité pour le Piémont, elle avait servi à dissiper une dangereuse erreur : on avait cessé de croire que les Français voulussent de bonne foi établir nos armées pour arbitrer de leurs querelles intestines, ou que, par aversion pour le nouveau régime, quelques-uns d'entre eux fussent curieux de passer sous un joug étranger. On avait d'ailleurs obtenu par des opérations offensives un grand point, celui de retenir l'ennemi au delà des montagnes et de l'obliger à hiverner sur son propre sol.

Nos troupes s'étaient rélevées de leurs premières humiliations et n'avaient pas laissé de s'aguerrir. Les journées de Raus et de l'Authion avaient rendu quelque lustre aux armes du roi ; enfin nous étions restés maîtres de tout le sommet occidental des Alpes, et nous

(1) Cette conférence fait partie d'une série de conférences faites en 1798 au grand état-major à Turin sous la direction de M. Costa de Beauregard. Elles ont été recopiées sur un registre qui est conservé actuellement aux archives du ministère de la guerre à Paris.

Digitized by Google

tenions au delà de leurs crêtes méridionales une ligne de postes excellents, la plupart retranchés, bien liés ensemble et qui couvraient tout le bassin de Tende ainsi que la haute Vésubie.

Cette ligne gardée en hiver, malgré toute l'âpreté de la saison, devait être renforcée au printemps.

Son objet était de couvrir du côté du midi les principales avenues du Piémont; en conséquence elle traversait toute la vallée de la Roya, enveloppait le vallon de Cairos et couvrait la haute Vésubie et la Gordolasca. Elle appuyait sa droite au Capelet, ressaut au nœud très éminent dans le rameau de montagne qui forme à droite les parois de la vallée de la Roya et qui, se détachant de la grande crête au col du Sabion, va finir à la mer près de Monaco.

Cette butte du Capelet était couronnée de bons retranchements. La gauche de la ligne était au Fourcoin, autre éminence du grand rameau qui forme à gauche la seconde paroi de la même vallée et qui, se détachant de la cime de Saint-Salvador, va finir près de Vintimille.

Ce second appui n'en était un qu'autant que la neutralité du territoire gênois paraissait aux Français un obstacle insurmontable; car il était bien évident qu'en se mettant à cet égard au-dessus d'un léger scrupule, rien ne leur serait plus aisé que de tourner notre gauche, et de faire crouler par là, sans coup férir, tout l'édifice de la ligne fortifiée de Saorge.

Il ne s'agissait que de passer la Roya et de remonter la vallée de la Nervia et de prendre à revers le Fourcoin.

Dans cette même supposition, ils pouvaient nous faire bien plus de mal encore; en forçant une marche ou deux, il leur était aisé de tomber sur les derrières de la ligne de Saorge et de se jeter dans le bassin de Tende, ce qui nous aurait coupé la retraite par la grande route du Piémont, et aurait pu forcer une partie de l'armée à mettre bas les armes.

Ce danger frappait tous les bons esprits. Ceux qui avaient quelques connaissances locales du comté de Nice insistaient sur la nécessité de cantonner pendant l'hiver dans le marquisat de Dolceacqua un corps de troupe assez considérable pour prolonger au besoin la ligne défensive jusqu'à la mer, en occupant depuis le Fourcoin jusqu'au rivage de la Méditerranée toute l'arête qui sépare la Roya de la Nervia.

Cette position rendue célèbre par le camp qu'y forma le général Leutrum en 1747 (1) était en effet très propre à prévenir l'événement

(1) Voyez les mémoires de la dernière guerre et les campagnes de Maillebois de 1747 et 1748.

Digitized by Google

qu'on avait lieu de craindre. Elle gardait le flanc de l'armée, elle masquait le chemin de la Corniche et défendait l'accès de ce groupe imposant de hauteurs où l'Aroscia, la Taggia, la Nervia et le Tanaro prennent leur origine.

Il est à croire que si l'on avait occupé à temps et avec des forces suffisantes le camp de Dolceacqua, l'ennemi, bien que supérieur en nombre, aurait échoué dans ses premières tentatives pour percer notre ligne, laquelle se serait trouvée la plus forte comme la plus courte dont on put couvrir à la fois les Alpes méridionales et l'Apennin.

Le général de Vins, commandant en chef notre armée, parut un moment frappé de ces vérités. Un lieutenant général autrichien fut envoyé par lui pour reconnaître ces importantes positions, et le rapport que fit ce dernier prouva qu'il ne fallait pas balancer à y prévenir l'ennemi. Mais soit de peur d'accélérer l'attaque des Français, soit par crainte de donner de l'ombrage aux Gênois, la chose n'eut pas de suites. Et après avoir débattu à fond la matière, il n'en fut plus question. On trouva plus court de se reposer sur l'inviolabilité du territoire de Gênes ; seulement il fut ordonné de préparer une deuxième position en arrière de la Bendola et d'y replier la gauche de l'armée, si l'ennemi tentait de prendre le Fourcoin à revers.

Le mois de mars étant arrivé, les troupes qui avaient hiverné sur la ligne furent en partie relevées, et l'on porta la force de tout ce corps d'armée à 7.500 hommes y compris 1.600 milices à Belvédère ; Lantosca et tous les postes avancés sur la Gordolasca et la Vésubie furent garnis de 1.200 hommes. Le camp de l'Authion et ses dépendances, quoique encore encombrés de neige, furent occupés par six bataillons. Trois bataillons et le corps des chasseurs francs défendaient les postes du centre où se trouvait la grande redoute de Marta. Sur la gauche, on plaça environ 1.200 hommes sur les pendants du Fourcoin tant du côté de Breil que de celui de Dolceacqua. Le reste des troupes demeura en réserve à Saorge et à Tende.

Ces forces étaient bien insuffisantes sans doute pour garnir tant de postes divers et pour défendre un front aussi vaste. Nous n'avions point de deuxième ligne et quelque bien liée, quelque bien fortifiée que fût la première, il était à craindre que cette masse imposante ne

(1) Le général Colli visita la vallée de Dolceacqua vers le milieu de décembre 1793. Trois officiers de l'état-major général piémontais y furent envoyés séparément, et quoiqu'ils ne se fussent point communiqué leurs rapports, tous se trouvèrent exactement du même avis, sur la nécessité de cantonner beaucoup de troupes dans le marquisat de Dolceacqua.

Digitized by Google

tombât au premier choc, percée dans quelque point ou tournée par ses flancs comme on l'a expliqué plus haut.

L'ennemi pendant l'hiver n'avait tenu que 33.000 hommes effectifs dans les cadres de l'armée d'Italie ; mais depuis la fin de février, il y arrivait journellement de très grands renforts.

Les corps employés à la reprise de Toulon (1), et dont une partie avait hiverné en Provence venaient s'y joindre en détail, et aux premiers jours d'avril, l'armée d'Italie se trouva forte de 69.439 hommes effectifs (2) fournissant 61.129 combattants. De ce nombre, un corps de 25.000 à 30.000 hommes était déjà réuni auprès de Monaco. Il était bien évident que l'ennemi se proposait une agression prochaine et qu'il méditait de grands desseins.

Cependant le commandant de la ligne de Saorge montrait en vain toute son inquiétude et peignait le danger de sa position, il faisait passer à Turin les rapports alarmants qui lui arrivaient d'heure en heure. Il sollicitait vivement des renforts, mais M. de Vins toujours lent et dédaigneux paraissait ne croire qu'à demi à ces nouvelles et ne prenait aucune mesure en conséquence.

Enfin l'invasion de toutes les vallées qui débouchent à la mer entre Vintinulle et Oneille, mit fin à ce scepticisme orgueilleux ?

Le 6 avril, tout notre front fut menacé à la fois depuis Lantosca jusqu'à l'Aine ; mais la gauche de notre ligne fut particulièrement inquiétée par un feu de batteries que l'ennemi avait établies sur la droite de la Roya au poste du Colombier Tout ce bruit n'avait pour objet que de détourner l'attention des Austro-Sardes et de voiler un grand mouvement.

Le corps rassemblé à Monaco s'était mis en marche (3) la nuit précédente et s'avançait à grands pas vers la rivière de Gênes par le chemin qui borde la mer. Arrivé à Vintimille il s'en détacha une division (4) qui, guéant la Roya, se mit en devoir de prendre à dos le poste du Fourcoin qu'on attaquait en même temps de front du côté de Breil.

L'armée étant arrivée à Saint-Remo, il s'en détacha une seconde

(1) Immédiatement après la reprise de Toulon, l'artillerie qui avait servi à cette opération prit le chemin de Nice. Voyez les gazettes françaises et italiennes du 11 janvier.

(2) Voyez le rapport officiel du ministre de la guerre Petiet au Directoire exécutif depuis l'organisation du gouvernement constitutionnel, c'est-à-dire depuis le 11 brumaire an IV jusqu'au mois de pluviôse an V.

(3) Sous les ordres de Masséna ; le commandant en chef de l'armée française était Dumerbion.

(4) Environ 10.000 hommes. Voyez la lettre officielle du commandant du château de Vintimille au Sénat de Gênes, en date du 8 mars 1794.

Digitized by Google

colonne de 4.000 hommes qui remonta par la droite de la Nervia et s'avança le même jour jusqu'à Triora. Enfin le reste fila vers la principauté d'Oneille pour se porter de là vers Pont de Nava et se saisir des importantes positions du haut Tanaro (1). Le dessein de l'ennemi n'était plus douteux.

Les fuyards de Dolceacqua inondaient Saorge ; il en parut bientôt de toutes les autres vallées où se répandaient les Français.

La gauche de l'armée fut donc immédiatement repliée derrière le torrent de la Bendola, ainsi qu'il était ordonné ; les ponts de ce torrent furent abattus et quelques redoutes qu'on avait préparées d'avance le long de ces encaissements furent à la hâte garnies de canons.

Depuis la source de la Bendola, la ligne devait continuer par cette crête dont on a déjà fait mention, laquelle se détache des cimes de St-Salvador et où se trouvent les postes connus du col de Nanan, col de la Tanarda, cime de Marta, croix de Fels, cime del Bosco, col Ardente, col de Tanarello et col Rossa. Elle devait envelopper ainsi les flancs et la tête de la vallée de la Brigue, passage infiniment dangereux par lequel l'ennemi, ainsi qu'on l'a dit plus haut, pouvait nous prévenir à Tende et tomber sur les derrières de l'armée. Cette disposition était alors la seule à prendre, mais il y avait de grandes difficultés à surmonter pour s'y établir, déjà pris en flanc comme nous l'étions, et l'ennemi nous tenant la pointe au corps. D'ailleurs la plupart de ces âpres sommets encore couverts de neige, sans abris, dépourvus de bois et livrés à la tourmente, n'étaient guère tenables pour des troupes bivouaquées ; ils fournissaient moins de postes de défense, et qu'ils ne faisaient solution de continuité dans la ligne *(sic)*. C'était enfin non seulement le premier occupant, mais le plus dur et le plus impassible qui devait en rester le maître. Or, à l'égard de l'impassibilité, les chasseurs corses de l'avant-garde française l'emportaient de beaucoup sur nos soldats de ligne et même sur nos milices de montagne.

Les premiers détachements que nous envoyâmes pour occuper le col de la Tanarda y trouvèrent les Français établis. Les nôtres s'étaient égarés en chemin faute de guides : ils arrivèrent trop tard, ils étaient harassés de fatigue ; au lieu de tomber vivement sur l'en-

(1) 19 vaisseaux chargés de troupes françaises et de munitions abordèrent le 17 à Oneille.

Loano fut occupé le 16 suivant.

La colonne qui se porta sur Nava était de 12.000 hommes. Voyez les papiers français et italiens de ce temps-là.

Digitized by Google

nemi, ils le reconnurent à peine et se retirèrent après quelques coups de fusil.

Les chefs d'expédition partielle avaient alors adopté le dangereux usage de tenir des conseils de guerre et de délibérer sur les partis à prendre, au lieu de suivre scrupuleusement leurs instructions. Ce vice dans la discipline pensa perdre l'armée ; en effet, l'ennemi maître de ces hauteurs centrales n'avait plus qu'un léger mouvement à faire pour percer notre ligne et dans peu d'heures, filant par les crêtes dont il tenait la clef, il pouvait tomber sur la Brigue et s'emparer de Tende.

Très heureusement les Français offusqués eux-mêmes par la tourmente et par le brouillard des montagnes hésitèrent, et laissèrent échapper l'occasion de frapper un coup aussi décisif.

Cependant on était dans de grandes inquiétudes au quartier général de Saorge ; l'ordre fut donné de préparer tout pour mettre le feu aux magasins de Tende et l'on s'occupa sérieusement du plan d'une retraite par le col des Fenêtres ; ce qui, vu la situation des choses et la saison où l'on se trouvait, ne pouvait être considéré que comme l'opération la plus désastreuse et le parti le plus désespéré.

En effet, on n'aurait pu l'effectuer qu'en abandonnant toute l'artillerie et les équipages de l'armée et en perdant une partie des hommes et des bêtes de charge.

L'alarme à Turin n'était pas moins vive, M. de Vins put alors reconnaître le tort qu'il avait eu de perdre du temps, de fermer ses yeux à l'évidence et ses oreilles à des avis désintéressés.

Il voyait l'armée du comté de Nice au moment d'être enveloppée, et le haut Tanara prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi.

Il donna des ordres pressants pour arrêter les progrès du mal. Le général major d'Argenteau partit précipitamment avec quelques bataillons pour défendre Pont de Nava et le lieutenant général Colli accourut prendre le commandement de la principale armée. Commandement que le général en chef piémontais lui remit avec toute la joie qu'on éprouve de se débarrasser d'une mauvaise commission.

Le nouveau commandant trouvant l'état des choses tel que l'on vient de le dépeindre ne parut point s'en étonner, et il montra dans ces premiers moments un calme et une fermeté qui redonnèrent un peu de confiance aux troupes.

Leur abattement avant son arrivée était au point que le capitaine de l'état général Maulandi chargé de reprendre à tout prix le col de la Tanarda fut obligé d'engager à prix d'argent parmi les troupes qui étaient entassées à la Brigue 100 volontaires qui voulussent le suivre

Digitized by Google

à cette expédition (1), il y marcha le 9 à la faveur d'un brouillard épais. La garde française fut enlevée, et ce poste qu'on regardait comme devant faire notre salut ou notre perte se trouva heureusement recouvré. Mais le manque de constance et de subordination dans les troupes fit perdre encore tout le fruit de cette expédition hardie ; la rigueur du temps rebuta les soldats d'ordonnance auxquels peut-être les officiers ne daignèrent pas donner l'exemple de la patience, comme ils leur avaient donné celui de la valeur. Ils se retirèrent au bout de quelques heures. Les milices suivirent leur exemple, et les Français voyant le poste abandonné ils revinrent en force et s'y établirent de manière à ne pouvoir plus en être délogés.

Quoique très affligé de cet incident, le général ne jugea pas à propos de renouveler alors l'attaque de la Tanarda, et il se contenta d'en garder les avenues par plusieurs postes retranchés placés sur les arêtes qui descendent de cette éminence sur la Brigue.

Il forma au col Ardente un camp d'environ 5.000 hommes et fortifia les hauteurs qui sont à droite et à gauche de ce camp. Par l'ensemble de ces mesures, sa position devenait moins mauvaise ; il gagnait au moins le temps de se reconnaître, et l'on n'en était plus à méditer une retraite par le col des Fenêtres.

M. de Vins le pressait alors d'agir offensivement contre le centre de l'ennemi et d'enlever de vive force cette même position des hauteurs de Dolceacqua qu'on avait négligé d'occuper à temps ; mais suivant son usage le général en chef excitait, mais n'ordonnait pas. Le général Colli en portant, comme il le faisait, la majeure partie de ses forces du côté de Tanarda et de col Ardente, se mettait en mesure de remplir l'objet proposé, s'il y voyait quelque apparence de succès. Mais il ne crut pas devoir passer outre avant de savoir plus au juste quelles étaient la force et la disposition de l'ennemi, et surtout avant de s'être mis en rapport avec le général major d'Argenteau qui devait être arrivé sur sa gauche, mais dont il n'avait aucune nouvelle.

Ce général avec un corps de 3.000 hommes était chargé de faire tête à 12.000 Français qui le menaçaient par toutes les gorges de l'Apennin entre Oneille et Savone. Non seulement il devait défendre le Pont de Nava, mais encore toute la vallée du Tanaro jusqu'à Ceva et les deux Bormida depuis leur origine jusqu'au Cairo. On juge quel

(1) On a vérifié que cet officier ne fut obligé d'user d'un tel moyen que pour retenir au col de la Tanarda ces troupes qui s'en étaient emparées, et auxquelles il promit 3 francs par homme pour ne pas abandonner le poste.

Digitized by Google

était son embarras avec de telles instructions et de si faibles moyens, surtout n'ayant aucune connaissance locale du labyrinthe dans lequel il se voyait jeté.

Il comprenait en gros que la partie de l'Apennin qu'il avait en face étant déjà dépouillée de neige par le vent de mer, présentait de nombreuses issues aux Français pour fondre sur lui de toutes parts et mille détours pour couvrir leurs approches, tandis qu'au contraire les Alpes, auxquelles il était adossé, étaient encore tout à fait impraticables, et ne pouvaient lui donner de passage en cas de retraite. L'espace qui le séparait de l'armée de Colli, lui présentait des montagnes tellement encombrées de neige et des sentiers si difficiles que rien n'était moins aisé que de se joindre à elle en cas d'échec, outre qu'il aurait laissé par là le fort de Ceva à découvert.

S'il se déterminait à resserrer toutes ses forces au Pont de Nava, il courait le risque d'y être bloqué et pris avec tout son monde ; s'il s'étendait sur le vaste front qu'il était chargé de défendre, il serait infailliblement percé et battu en détail.

Il crut cependant devoir se décider pour ce dernier parti comme celui qui devait entraîner les suites les moins funestes, et en attendant qu'il y vît plus clair dans sa position, il forma un mince cordon de postes défensifs occupant le Cairo, Saint-Jean de Murialdo, Bardinetto, Saint-Bernard et Garessio, et il ne retint auprès de lui pour défendre Ormea et la position du Pont de Nava que trois bataillons piémontais, quatre compagnies autrichiennes et quelques milices dont il fit passer une partie à Lupega comme étant son point de contact avec la principale armée.

Telle était la situation du comte d'Argenteau à l'époque du 12 avril où deux officiers de l'état-major de Colli furent envoyés pour le reconnaître. Ils trouvèrent ce général inquiet, abattu et rempli des plus noirs pressentiments.

L'événement prouva bientôt que ses perplexités n'étaient pas vaines. En effet attaqué trois jours après il fut battu, chassé de sa position, il dut s'estimer heureux de regagner avec ses débris le fort de Ceva sous le canon duquel il établit son camp entre les buttes de Faya et de Bayon.

Qu'avant de passer outre, il soit permis de placer ici quelques réflexions qui ressortent naturellement du fond de ce triste sujet.

La critique amère qui poursuit dans leur malheur les généraux battus n'est-elle pas quelquefois bien injuste? Et quand leurs mauvais succès ne sont qu'une suite nécessaire des fausses combinaisons ou de la coupable légèreté d'un chef suprême, des subordonnés devraient-ils en être responsables? C'est à ce chef suprême que reviennent de

Digitized by Google

droit les lauriers de la victoire, parce qu'on suppose toujours que les succès sont dus à ses hautes conceptions : pourquoi donc les instruments qu'il fait agir resteraient-ils chargés de tout l'odieux des revers ?

Si M. de Vins avait mieux étudié, mieux compris la nature du pays où il devait soutenir la guerre, s'il s'était donné plus de soin pour lire dans les desseins de son ennemi, s'il n'avait pas perdu un temps précieux, s'il avait enfin mieux combiné les chances de la partie qu'il devait jouer, il n'aurait pas été toujours pris au dépourvu, et dès son début il ne se serait pas vu dans des situations forcées. Il aurait mis M. d'Argenteau à portée de connaître d'avance la position importante de Nava ; et il lui aurait fourni des moyens proportionnés à l'étendue du pays dont il lui confiait la garde. Il n'aurait pas attendu que tout fût désespéré à Saorge pour envoyer M. de Colli prendre le commandement d'une armée à demi enveloppée, enfin il n'eût pas été obligé de rejeter sur autrui ses propres fautes ou de se retrancher derrière des ordres ambigus, suivant cette maxime perverse et si fort en faveur chez tous les hommes médiocres que la fortune élève à de grands commandements : d'éviter à tout prix de se compromettre soi-même et de hasarder en revanche avec peu de scrupule la réputation de ses subordonnés et la vie de ses soldats.

Il paraît que le général en chef aurait évité les premiers désastres de cette campagne en cantonnant pendant l'hiver, comme on le lui avait proposé, beaucoup de troupe à Oneille, à Ormea et à Dolceacqua. Alors il eût été le maître de devancer l'ennemi dans les positions décisives ; car il s'agissait alors de positions, et les Français n'avaient pas adopté exclusivement le système de tout envelopper et de tout abattre, de tout détruire par la combinaison et par la vélocité de leurs mouvements.

Peut-être qu'en nous affermissant de bonne heure dans ces positions indiquées, nous aurions acquis, malgré notre infériorité de nombre, la faculté d'agir quelquefois nous-mêmes offensivement, et par diversion, et qu'ainsi nous aurions réussi à retenir longtemps l'ennemi au delà des Alpes. Avantage très précieux car, comme on l'a dit ailleurs, si l'enceinte des hautes montagnes qui bordent le Piémont peut être comparée à l'enveloppe bastionnée d'une ville de guerre, les provinces transalpines qu'y possédait le roi étaient les contregardes et les ouvrages extérieurs de la place, et c'était là qu'il fallait disputer le terrain pied à pied pour retarder les approches de l'ennemi (1).

(1) Voyez le coup d'œil général topographique physique et militaire sur la partie méridionale du Piémont lu à la séance du jeudi 29 mars.

Digitized by Google

L'opération de percer le centre de la ligne ennemie conseillée par M. deVins aurait sans doute produit un grand effet si nous avions pu, comme il voulait, reprendre de vive force les hauteurs de Saorge et de Dolceacqua et surtout nous y maintenir. Alors les Français engagés dans la rivière auraient vraisemblablement été forcés de rétrograder jusqu'à Nice et M. d'Argenteau eût été délivré ; mais toutes nos forces au delà des monts ne s'élevaient pas à 10.000 hommes, et l'ennemi en avait en position plus de 60.000 : il était donc indispensable d'attendre des renforts. D'ailleurs, pour s'embarquer dans une entreprise aussi hasardeuse, le général Colli voulait pouvoir s'appuyer sur un ordre formel, et le général en chef s'en souciait peu d'en donner. Bref, soit que le premier des deux fut ou non disposé de bonne foi à effectuer cette attaque, il ne s'appliqua pas moins à en détailler le plan qu'il envoya à M. de Vins, et il en fixa l'exécution au jour du 18 ; mais la défaite de la division d'Argenteau à Pont de Nava arrivée précisément ce jour-là ne lui permit plus d'y songer. La principale armée était désormais doublement menacée, et pour la porter audacieusement sur Vintimille, en prêtant à l'ennemi les deux flancs à la fois, il aurait fallu tout au moins tripler son volume. Les soins du général Colli se bornèrent donc à renfoncer sa gauche. La neige qui servait d'appui à ses flancs fondait avec rapidité et, en se reculant, elle découvrait chaque jour de nouveaux passages ; il jeta des troupes à Rio Freddo, à Lupega, à Isola, au Carnin pour veiller sur toutes les issues qui, de la vallée de Viozene, pénètrent dans celle de Limon et dans le bassin de Tende. Il fortifia la cime de Fels d'une grande redoute et n'oublia rien enfin pour brider l'ennemi du côté où il paraissait le plus menaçant. En même temps il écrivit au général d'Argenteau pour mettre à sa disposition quelques bataillons de troupes fraîches qui n'avaient point encore passé la montagne, l'invitant à prendre sa revanche et à se rapprocher de lui une deuxième fois en chassant à son tour les Français d'Ormea. Il écrivit d'un autre côté au genéral en chef pour lui peindre le danger de sa position et sa crainte d'être tourné désormais par le col de Casotto et pris à dos par les revers de Tende.

Mais l'offre de M. Colli ne fut pas agréable à ce général ; il crut y démêler plus de malignité que d'empressement à le relever dans sa chute, et répondit qu'il n'avait pas d'ordres du général en chef.

M. de Vins écrivit que Ceva et Mondovi étant en état de défense et la cavalerie se trouvant étendue dans la plaine de Coni, il ne pouvait rien faire de plus pour mettre les derrières de l'armée en sûreté. Il ordonnait en même temps qu'elle se soutînt au delà des Alpes jusqu'après la fonte des neiges, et qu'ensuite elle se repliât sur le col de

Digitized by Google

Tende. la droite au col des Fenêtres, la gauche au Carnin ; en attendant les magasins de Tende devaient être évacués avec la plus grande activité.

Dans la crête circulaire qui enveloppe le bassin de la Brigue, nous tenions les points importants de Nanan, de Fels, cime de Bosco, col Ardente et cime de la Saccarella ; mais il nous manquait, pour fermer la ligne, les importantes sommités de la Marta, de Ceirana et de Barcone, par lesquelles il était à croire que l'ennemi tenterait son attaque. Il aurait fallu s'y établir tout d'un coup et en grand nombre et s'y retrancher immédiatement. Mais le dégoût qu'inspire toujours une position précaire qu'on sent qu'il faudra bientôt abandonner, fit qu'on épargna malheureusement un coup de vigueur nécessaire pour prévenir les Français sur ces postes, et le travail forcé de 700 à 800 hommes indispensables pour ébaucher des retranchements à la vue de l'ennemi.

Le 23, les Français reconnurent les hauteurs de Fels et de la Saccarella, ce qui occasionna quelques coups de fusils. Ils poussèrent une colonne à Mendatica de laquelle les postes avancés s'emparèrent du col Saint-Bernard fort près de notre gauche. En même temps ils se renforçaient considérablement à Triora.

Le 25, ils occupèrent la cime de la Marta après un combat très vif. Enfin le 27 à la faveur d'une alarme générale qu'il donna à toute la ligne, l'ennemi se porta avec la plus grande impétuosité sur les points décisifs de Fels et de la Saccarella.

Dans lequel des deux qu'il réussit à percer, il était bien sûr de faire écrouler tout le reste de la position.

8.000 hommes, la plupart grenadiers ou chasseurs (1), après avoir dissipé quatre bataillons provinciaux et quelques troupes légères qui formaient un flanc à la redoute de Fels, emportèrent ce poste à la baïonnette, malgré la valeureuse résistance des troupes qui s'y étaient enfermées (2). Cet avantage coûta aux Français, de leur propre aveu, 700 à 800 hommes tués ou blessés.

Mais ce coup était décisif; en vain l'ennemi qui s'acharnait en

(1) La colonne qui emporta le poste de Fels était composée de quatorze compagnies de grenadiers, deux bataillons de chasseurs corses et de deux demi-brigades.

Ces détails ont été fournis au capitaine de l'état-général Maulandi par un officier de l'état-major français blessé ainsi que lui dans cette occasion et avec lequel il s'est trouvé à l'hôpital militaire de Nice.

(2) Le 2e bataillon du régiment aux gardes et une division de Belgioso. Un officier des gardes fut tué, quatre furent blessés et trois faits prisonniers.

Belgioso eut deux officiers tués et deux prisonniers. Le colonel de Pignerol, comte Radicati, commandant du poste, fut tué.

Digitized by Google

même temps sur la Saccarella y fut battu et repoussé. En vain la redoute de la cime del Bosco (1) qui couvrait la droite du camp du col Ardente résista à un assaut des plus vifs.

La ligne n'était pas moins percée de manière à isoler toute la gauche de l'armée, et il ne restait plus de retraite à cette gauche que par les crêtes qui rattachent la cime de Saccarella au mont Bertrand.

Après avoir, par leur bonne contenance, arrêté l'ennemi pendant tout un jour, les défenseurs du col Ardente se retirèrent le 28 par des sommets affreux encore chargés de neige, emportant leurs canons sur leurs épaules, et ils arrivèrent le même jour au col de Couture (2), point où était fixé un des appuis de la nouvelle position qu'allait prendre l'armée en se resserrant autour du bourg de Tende.

Cette position dont l'objet n'était que de retarder les progrès de l'ennemi, en attendant la fonte des neiges et l'évacuation des magasins de Tende, ne laissait pas de présenter beaucoup d'avantages contre une attaque de front, mais l'ennemi étant maître de la vallée de Viozène, pouvait la renverser comme la précédente en nous attaquant par la gauche, et l'on ne devait pas compter de se maintenir là longtemps.

Notre ligne décrivait un angle aigu dont les côtés s'appuyaient l'un au col Bertrand, l'autre au col Pietra Fica, et dont le sommet était au confluent de la Livenza et de la Roya ; les troupes devaient s'étendre partout sur des crêtes à fronts escarpés, et la colette de la Brigue dans le centre, outre sa force naturelle, devait être garnie de retranchements et de canons.

Pendant ce temps-là, les troupes de la Vésubie devaient se replier à la Madona des Fenêtres, celles de Rio Freddo et du Carnin être renforcées et tenir ferme.

Les troupes des camps de Raus et de l'Authion et de Marta devaient regagner par le vallon de Cairos, la grande route de Tende sous la protection du château de Saorge, lequel avait ordre de tenir au moins jusqu'à ce que tout ce reploiement fût achevé.

(1) Ce poste où commandait le major chevalier de Balegno était défendu par deux compagnies des gardes, deux compagnies de Piémont et 75 hommes de Belgioso, en tout 296 ; les assaillants étaient 1.000 ou 1.200 ; ils s'avancèrent jusque sous le parapet et furent repoussés à coups de baïonnettes et de pierres.

(2) Au pied du mont Bertrand soit cima del Rejiovo. Il fallut dix heures de la gauche de l'armée pour faire cette marche désastreuse. Les troupes qui composaient cette aile sous le commandement du colonel marquis de Bellegarde, étaient le régiment aux gardes, le régiment de Piémont, les grenadiers royaux, Belgioso et le premier bataillon de Nice.

Digitized by Google

Mais la reddition imprévue de ce fort, abandonné sans coup férir du 28 au matin, occasionna beaucoup de désordre dans le mouvement qu'il s'agissait d'exécuter et fut cause de toutes les pertes de cette journée.

La grande redoute de Marta fut enveloppée avec la majeure partie de la troupe qui s'y trouvait. Un brigadier et dix-sept officiers entre autres y furent faits prisonniers de guerre.

L'artillerie de la droite qui descendait par le vallon de Cairos, fut coupée dans sa retraite et prise toute entière (1) ; enfin les troupes de cette aile ne purent regagner Tende qu'en suivant un très mauvais chemin qui, de Raus, aboutit à Saint-Dalmas par le col de Mouga.

Cette retraite s'effectua dans la nuit du 28 au 29 avec des fatigues infinies (2), et l'explosion du magasin à poudre de Saint-Dalmas qu'on fit sauter à l'approche de cette colonne, la prenant pour ennemie, faillit mettre le comble à la confusion.

Mais le bonheur voulut que cette explosion n'entraînât nul accident fâcheux et qu'au contraire elle contînt les Français lesquels, sans cela, seraient tombés sur ces troupes harassées au moment où elles débouchaient (3).

Toute l'armée étant ainsi réunie fut distribuée dans les postes de la manière indiquée ci-dessus.

Cependant les troupes qui devaient se replier par le col des Fenêtres et qui avaient ordre de s'emparer de ce passage, le trouvant presque impraticable à cause de la grande abondance des neiges, crurent suffisant d'y laisser une garde et se retirèrent à Entraque dans la vallée de Gesso. L'ennemi qui avait suivi leurs traces, attaqua et dispersa cette garde et s'empara lui-même du col, ce qui répandit une alarme des plus vives au quartier général de Tende. On crut que l'ennemi allait se porter sur Limon par le Gesso, et deux bataillons de grenadiers qui se trouvaient à portée eurent l'ordre d'accourir avec des canons pour barrer le chemin en occupant les retranchements de la Piastra. En même temps le commandement des troupes d'Entraque (4) marcha au col des Fenêtres et il en chassa les Français avec autant de facilité qu'il en avait été chassé lui-même.

Exemple qu'on pourrait ajouter à tant d'autres à l'appui de cette

(1) 17 pièces dont : 2 de huit livres de balles ; 4 de 4 ; 11 de montagne.

(2) La colonne se mit en marche à minuit et n'arriva qu'à 8 heures du matin en vue de Saint Dalmas.

(3) Une nuée de tirailleurs s'était déjà portée sur les hauteurs au confluent de la Roya et de la Livenza pour faire le coup de fusil avec l'avant garde de notre colonne ; ils se dissipèrent au moment de cette terrible explosion.

(4) Le major baron de Colli.

Digitized by Google

vérité que, dans la guerre de montagne, l'importance des sommets occupés à poste fixe est absolument illusoire, et qu'il n'est pas de plus mauvaises positions militaires que celles où l'on ne peut tenir à la fois qu'un petit nombre de soldats immobiles, transis et souffrants. L'intention de l'ennemi en nous alarmant par le col des Fenêtres avait été évidemment de hâter notre retraite définitive et entière du comté de Nice.

Mais M. de Vins, comme on l'a dit, voulait que l'armée prît une quatrième position sur la crête dominante des Alpes entre le col des Fenêtres et le Carnin, et qu'elle s'y soutînt aussi longtemps qu'il serait possible. En conséquence il venait de faire occuper le col de la Madalena par un corps de 700 à 800 hommes renforcé par des paysans armés (1) ; en même temps d'autres troupes s'élevaient vers les têtes des vallées occidentales (2).

Toutes ces mesures assuraient les derrières de la principale armée, mais le nouveau reploiement dont il s'agissait, n'en était pas moins une opération très épineuse à exécuter en présence d'un ennemi que nous avions de toutes parts à bout touchant, et qui se disposait à nous prendre sur le temps au premier mouvement rétrograde.

Le plan de retraite du général Colli était simplement bien conçu ; Carnin, Rio Freddo et les Fenêtres devaient être renforcés et rester immobiles pendant le mouvement.

Des troupes en échelons sur les deux contreforts qui resserrent le défilé de Tende devaient faire ferme et arrêter l'ennemi en cas qu'il se présentât, et pendant ce temps le reste de l'armée formant une seule colonne devait défiler par la grande route. Les troupes destinées à faire résistance devaient se replier ensuite et faire leur retraite par les hauteurs. Mais il y eut loin de cette conception du général à l'exécution. Une partie des précautions qui auraient pu faire réussir ce plan avait été omise ; les préparatifs avaient été faits trop légèrement.

Il y a tant de circonstances à la guerre où il faut qu'un général déploie le rare talent d'improviser, qu'il ne saurait trop se débarrasser d'avance de tous les soins où la prévoyance seule peut suffire. Il ne devrait garder la vivacité d'esprit que pour les décisions soudaines.

Les magasins de Tende étaient évacués le 6, et l'on aurait pu se retirer dans la nuit du 6 au 7 ; mais soit pour éviter la confusion qui

(1) Sous les ordres du général major comte de Zimmerman.

(2) La division du général major Provera dans les vallées de Maira et Vraïta. Les corps d'armée aux ordres de S. A. R. M. le duc d'Aoste et Mgr le duc de Montferrat depuis le Pô jusqu'au mont Blanc.

Digitized by Google

nait trop souvent de l'obscurité, soit indécision, soit orgueil, le général ne voulut point couvrir sa marche des ombres de la nuit, et il ne se mit en mouvement que le 7 à l'aube du jour ; mais l'ennemi l'attaqua immédiatement (1), et ce fut au milieu des coups de fusil que commença l'opération.

Les Français, après avoir culbuté les avant-postes qui défendaient Saint-Dalmas et la Colette, jugèrent bien que le plus sûr moyen de jeter la confusion dans le gros de l'armée déjà engagée dans le défilé de Tende, était de s'emparer des hauteurs latérales ; en conséquence, pendant qu'il escarmouchait avec l'arrière-garde (2), deux colonnes considérables se mirent en devoir de chasser nos troupes de ces hauteurs ou d'en gagner avant elles le sommet, et bien peu s'en fallut qu'elles n'y réussissent pleinement. Nos postes en échelons sur la crête qui descend du col Pietra Fica avaient été déjà tournés et dispersés. Ceux qui défendaient le contrefort à gauche du défilé cédèrent peu de moments après, et notre colonne du centre se trouva ainsi dominée et débordée de part et d'autre. L'ennemi continuant à gagner sur sa droite n'avait plus que peu de chemin à faire pour nous prévenir au col de Tende. Très heureusement le régiment des gardes qui était campé à la Ca et les grenadiers royaux qui arrivaient au col Bertrand, accoururent chacun de leur côté et furent à temps de leur barrer le passage. Cet à propos sauva l'armée, laquelle dès lors put se rallier et continuer sa marche vers les hauteurs dominantes ; le 8, à l'aube du jour, elle s'y trouvait développée sur tout l'espace qui sépare le col de l'Abisso de celui de la Perla ; il ne restait plus qu'à placer chaque corps en particulier de la manière la plus avantageuse. Mais l'ennemi ne nous en donna pas le temps. Les troupes qui, la veille, avaient arrêté ses progrès sur les hauteurs de Lagona furent attaquées vivement vers les 10 heures du matin. Elles étaient remplies d'ardeur et de confiance dans la bonté des postes qu'elles avaient à défendre. Disposées d'une manière très avantageuse sur des éminences semées de points rocailleux, elles voyaient en avant d'elles des pentes rapides et gazonnées, seul chemin par où l'ennemi peut les aborder. Déjà le point le plus avancé de cette ligne avait soutenu avec la plus grande intrépidité pendant trois quarts d'heure le feu des assaillants (3), et le reste attendait impatiemment

(1) Les généraux divisionnaires Masséna et Macquart commandèrent à l'attaque de Tende.

(2) Cette arrière-garde était formée par le régiment de garnison autrichien et par le 5e bataillon des grenadiers piémontais.

(3) Les chasseurs des grenadiers royaux, deux compagnies du même corps, une compagnie des gardes, une de Belgioso.

Digitized by Google

son tour, lorsque arriva l'ordre imprévu, l'ordre fatal de battre en retraite. C'était, au moment de la victoire, donner le signal de la déroute. Cette même troupe, un moment auparavant remplie de courage, tomba dans un morne abattement. Elle marcha pendant quelque temps en bon ordre et tâcha de faire ferme sur différentes buttes auxquelles elle était adossée, mais l'impulsion qu'elle avait reçue ne pouvait plus être modifiée. Bientôt la confusion se mit dans les rangs, et lorsqu'elle eut atteint la crête de Framosa, ne voyant plus devant elle que des pentes rapides, elle se précipita en déroute dans les gorges qui versent sur Limon. Six bataillons de troupes excellentes ainsi dispersés, fuyant devant quelques tirailleurs français, jetant leurs armes et roulant sur la neige dont étaient remplis ces précipices, présentaient un spectacle bien humiliant et faisaient naître de tristes réflexions.

Tels sont donc les hommes qui composent les plus vaillantes armées! Tel est le degré d'abjection dans lequel ils peuvent tomber quand le fil qui les unit est coupé ! Quand le ressort qui les exalte est rompu !... Tels sont à la guerre les résultats d'une seule faute ? Telles sont les suites d'un ordre mal conçu ou mal énoncé ou mal entendu !...

Les Français dédaignèrent de poursuive ces fuyards, mais il se déployèrent en grand nombre sur les hauteurs de Framosa, et s'y montrèrent le reste du jour dans une attitude menaçante, tantôt paraissant prêts à fondre sur notre gauche, tantôt faisant mine de couper la retraite à l'armée en se jetant en arrière d'elle sur les hauteurs de Limon.

Deux colonnes considérables paraissaient en même temps : l'une au-devant de Ca, l'autre au col de Pietra Fica comme pour attaquer notre centre et notre droite.

La position de l'armée austro-sarde était des plus mauvaises, il n'était pas question de la déployer, elle n'avait eu ni le temps ni la liberté. Elle était dominée et prise en flanc, harassée de fatigue, flétrie, rebutée par une suite de désavantages. Elle était de plus affaiblie par de nombreuses désertions, et son infériorité de nombre, joint à son abattement physique et moral, la mettaient hors d'état de soutenir un nouveau choc.

Il fallut donc se résoudre à abandonner ces hauteurs dont on faisait tant de cas, à évacuer entièrement le comté de Nice, et à livrer d'un seul jour aux Français tous les passages des Alpes méridionales.

Cependant si la ligne que nous devions occuper sur le front de ces montagnes avait été reconnue et préparée d'avance, et qu'au lieu

Digitized by Google

d'y faire notre reploiement en plein jour et en tumulte nous l'eussions effectué dans la nuit du 6 au 7, peut-être que nous aurions pu nous y maintenir encore longtemps?

Mais une opération si délicate ne pouvait réussir qu'à force de prévoyance ; il aurait fallu que, dès la veille, une partie des corps qui devaient former cette nouvelle ligne s'y fût portée, et que fortement établie afin de servir d'appui aux autres qui devaient y entrer successivement (*sic*); il aurait fallu que quelques points retranchés d'avance fixassent aux troupes arrivantes leurs positions respectives et les aidâssent à s'y soutenir au début ; que d'excellents guides dirigeassent les colonnes dans l'obscurité ; que surtout les corps détachés sur les flancs pour faire tête à l'ennemi pendant que le gros de l'armée se retirait par le défilé de Tende, comprissent bien toute l'importance du rôle qu'ils jouaient dans la manœuvre générale, et qu'en abandonnant leur poste aux premiers coups de fusil ils ne pussent jamais s'excuser par des ordres équivoques.

Enfin il aurait fallu que le soldat, au moment d'agir, ne se trouvât pas épuisé d'inanition et de lassitude.

La guerre de montagne entraîne tant de fatigues et tant de souffrances nécessaires qu'il faut bien se garder d'en ajouter d'inutiles.

Et dans une pareille guerre, le devoir le plus important d'un chef est, peut-être d'économiser les forces de ses soldats et de se réserver des moyens de les ranimer, de les exalter même au besoin, et de ne pas souffrir qu'on les surcharge sans nécessité de bivouac et de service.

La lâcheté pourrait être définie un affaissement moral qui, très ordinairement, résulte d'un épuisement physique, et si nous remontions aux vraies causes d'un grand nombre de nos désastres, peut-être les trouverions-nous dans de faux calculs qui ont fait arriver devant l'ennemi nos soldats énervés par des marches excessives, affamés et manquant de vin ou d'eau-de-vie pour ranimer les forces abattues.

L'armée abandonna les hauteurs le 8 au soir à la faveur d'un épais brouillard ; elle exécuta ce dernier mouvement sans être inquiétée et se réunit dans le bassin de Limon d'où, le 9, elle gagna d'une seule marche le camp du Bourg Saint-Dalmas, position qu'elle ne quitta plus pendant le reste de cette campagne. Il aurait paru plus convenable pendant ces premiers moments de ne pas abandonner les têtes des vallées qui présentent tant d'avantages pour une guerre de chicanes et pour une défensive obstinée, mais comme on vient de le dire, l'armée affaiblie et rébutée avait un besoin pressant de

Digitized by Google

repos. Les troupes soupiraient après la plaine comme les marins à la suite d'une pénible navigation désirent de revoir la terre.

On jugea donc absolument nécessaire de les réunir dans un camp de rafraîchissement lequel, contre toute attente, devint depuis une position militaire stable et d'une très grande conséquence.

Le camp du Bourg Saint-Dalmas fait tête aux débouchés de la Vermenagna et du Gesso. Sa droite s'appuie à Demont, sa gauche, à Coni. Il est couvert sur son front par les eaux de Gesso dont les bords sont généralement escarpés. Il a sa retraite par les ponts de la Stura dont la rive gauche présente encore une seconde position très avantageuse aux troupes qui se verraient forcées d'abandonner la première. La droite du camp du Bourg s'étend sur des crêtes rocailleuses d'une défense aisée, la gauche se présente jusque sous le canon de Coni en suivant le bord des encaissements du Gesso. Le climat y est très doux, l'air excellent, les eaux saines et abondantes, tout ce qui peut contribuer au bien-être de la troupe s'y trouve réuni. Il ne lui manquait donc pendant cette campagne qu'un nombre de troupes proportionné à son étendue, et par le fait il n'en remplit pas moins parfaitement sa destination, puisqu'il arrêta l'irruption dont la plaine était menacée et qu'il empêcha les approches de Coni pendant les mois de juillet et d'août.

Mais on fut loin de croire d'abord que nous pussions y faire aucun établissement durable. Car à cette époque non seulement toutes les troupes françaises de l'armée d'Italie menaçaient notre front et nos flancs, mais celles de l'armée des Alpes pouvaient pénétrer sur nos derrières et nous forcer ainsi à nous replier tout à coup sur Turin ; tout devait faire un pareil événement.

L'ennemi s'empara presque en même temps de toutes les principales sommités dans le vaste contour des Alpes. La grande position retranchée du Petit Saint-Beruard avait été enlevée le 24 avril, celle du mont Cenis le fut le 14 mai. Mirabouc fut pris le 12 du même mois, des irruptions se firent en même temps dans la vallée d'Ouls, de Bardonnèche et de Chianale.

100.000 Français couronnaient les crêtes de nos montagnes (1), on leur montrait ainsi qu'aux soldats d'Annibal les magnifiques campagnes du Piémont chargées de toutes sortes de richesses. C'était une proie bien digne de leur avidité, et les privations et les maux qu'ils éprouvaient sur ces âpres sommets au sein des tourmentes, redoublaient leur impatience de se précipiter dans la plaine.

(1) Voyez le rapport déjà cité du ministre de la guerre Petiet au Directoire exécutif.

Digitized by Google

En même temps des traîtres cherchaient à bouleverser leur patrie. Chaque jour dévoilait quelque projet sinistre, quelque conspiration nouvelle La méfiance, la crainte régnait dans tous les cœurs. La consternation était générale.

Pouvait-on prévoir alors qu'un ennemi si supérieur en forces, après un début de campagne si précoce et si vif, ne s'empresserait pas de pousser ses avantages; pouvait-on espérer que les moissons et les vendanges en Piémont s'achèveraient sans trouble sous la protection de nos armées?

Le roi ordonna au général Colli, si l'ennemi se présentait pour l'attaquer, d'éviter le combat et de se replier sous Saluces, de se tenir à cheval du Pô et de ne plus songer qu'à couvrir la capitale. En conséquence le camp fut marqué pour l'armée à Notre-Dame de l'Olmo où devait être sa première position de retraite et à Saluces où elle devait recueillir les troupes répandues dans les vallées. On prépara tout pour pouvoir jeter au besoin des ponts sur le Pô. La division d'Argenteau eut l'ordre de se rapprocher de l'armée, celle de Provera qui défendait la Vraita et la Maira dut, en cas d'agression, se replier sur les hauteurs de Saluces et se ranger sur la droite de l'armée.

Le corps chargé de défendre le col de l'Argentière se trouvait pris en flanc et à dos depuis que l'ennemi était maître de tous les sommets entre la Stura et la Tinée; il n'eut pas un moment à perdre pour se retirer sous la protection de Demont. Ainsi la principale armée resserrait son front et concentrait ses forces pour faire tête à l'orage, si l'orage éclatait contre elle, et en même temps elle se tenait en mesure de s'unir aux autres troupes pour concourir toutes ensemble à la défense du pays. Pendant ce temps-là, on se hâta d'évacuer les grands magasins de fourrage formés au bourg Saint-Dalmas et l'on pressait les réparations de Coni. On cherchait à connaître militairement le pays qui ne l'était pas plus alors pour nous qu'une terre étrangère. Enfin on acquérait des notions plus certaines sur la force et sur la position de l'armée ennemie.

Cette armée formait trois grandes divisions, celle de droite sous Masséna forte d'environ 16.000 hommes s'étendait sur le Tanaro depuis Carnin jusqu'à Bagnasco, menaçant de déboucher entre Mondovi et Ceva par les vallées d'Ellero, Corsaglia, Casotto et Mongia dont elle occupait les têtes.

La division de gauche sous Serrurier forte d'environ 12.000 hommes occupait les vallées de Tinée et Vésubie et menaçait toute la vallée de Stura. La colonne du centre sous Macquart était resserrée tout entière dans la vallée de la Roya d'où elle menaçait celle de Gesso et de la Vermenagna et du Pesio. De grandes réserves restaient en

Digitized by Google

arrière tant dans l'Etat de Gênes qu'en Provence ; le sommet de la vallée de Stura était en outre occupé par 5.000 hommes appartenant à l'armée des Alpes et qui s'étaient avancés jusqu'aux Barricades, et nous avions une autre partie de la même armée opposée aux généraux Sonnaz et Provera qui défendaient les têtes des vallées entre l'Argentière et le Mont Viso.

A de si grandes forces, nous pouvions à peine opposer 20.000 hommes dont près de 4.000 milices. Le reste des troupes piémontaises gardait les places, servait à comprimer les agitations de l'intérieur ou à défendre les vallées occidentales du Piémont sous le commandement des princes, fils du roi. Une division de 3.000 hommes de troupes autrichiennes qui avait hiverné dans l'Alexandrin, s'était avancée jusqu'à Alba, le 13 mai, sous les ordres du général major Cantu d'Irles.

Telle était l'ensemble et la distribution des forces destinées à défendre le midi du Piémont contre l'armée d'Italie tout entière jointe à une partie de celle des Alpes.

Ces armées déjà si nombreuses reçurent 20.000 hommes de renfort dans le courant de juillet (1), et les rapports faits au Directoire exécutif par le ministre de la guerre en 1797 prouvent, qu'à l'époque dont il s'agit, les deux armées d'Italie et des Alpes réunies formaient un effectif de 128.254 hommes, fournissant 93.914 combattants.

A cette énorme supériorité de force des Français et à leur attitude menaçante, si l'on ajoute les premiers échecs que nous venions d'essuyer et nos craintes pour l'intérieur, on expliquera du reste l'injonction faite aux généraux d'éviter tout engagement décisif et de temporiser en s'appuyant aux places de guerre dont on pouvait espérer au moins que les sièges retarderaient les progrès de l'invasion.

Cependant le commandant de la principale armée insistait fortement pour ne pas abandonner sans une absolue nécessité la position du Bourg ; il représentait qu'elle seule tenait à couvert, au moment de la récolte, la partie la plus précieuse de la plaine de Piémont, et que de plus elle avait l'important avantage de masquer les abords de Coni pendant qu'on réparait le délabrement de cette place (2).

Heureusement ces vérités furent admises, et pour donner plus de consistance à la position du Bourg, il fut convenu entre les puissances alliées que 10.000 Autrichiens de troupes choisies entreraient en ligne

(1) Voyez le rapport déjà cité du ministre de la guerre Petiet.

(2) Ceux qui ont suivi alors les travaux qui se firent à Coni savent si cette place était en état de soutenir un long siège et de faire honneur à sa réputation.

Digitized by Google

et formeraient un camp à Morozzo (1); ce qui permit au comte d'Argenteau de s'étendre plus sur sa gauche, et donna en même temps les moyens de renforcer le poste important du col du Mul lequel assurait notre droite.

Dans le centre, le général Colli ne songea plus qu'à s'entourer de redoutes et d'abatis ; sa position jusque-là précaire et chancelante devint assez forte pour en imposer à l'ennemi, lorsque celui-ci songea sérieusement à déboucher des vallées.

Nous n'avions pas à la vérité de deuxième ligne, mais les forteresses de Demont, Coni, Mondovi et Ceva nous servaient d'appui en arrière et donnaient assez de solidité à cette masse de 30.000 hommes qui, dans une marche ou deux, pouvait se réunir tout entière sur un point donné de la ligne.

A ces moyens de défense, on imagina d'en ajouter un autre d'une espèce nouvelle ; les populations des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi furent convoquées et durent former un corps de 10 000 hommes (2) destiné à attaquer les Français sur trois points à la fois vers Battifollo, Garessio et Loano. Mais cette imitation des appels de l'arrière-ban dans les temps féodaux ou plutôt de levées en masse inventées par les républicains français n'eut pas un succès heureux. On exigeait de cette multitude mal armée et qui n'avait ni organisation, ni discipline, que pour son coup d'essai elle exécutât une grande attaque combinée contre des troupes aguerries. Elle devait échouer et elle échoua partout. La masse se mit en mouvement le 9 ; elle était entièrement dissipée le 12 et le mauvais succès produisit un effet très fâcheux en avilissant à leurs propres yeux des hommes naturellement belliqueux et fidèles, et desquels on aurait pu tirer un excellent parti en les employant de toute autre manière. Les généraux français dans leurs rapports au gouvernement firent sonner trop haut la défaite des masses piémontaises qui. dans la vérité, ne leur coûta nul effort.

Cet épisode put tout au moins servir à retarder de quelques jours les opérations offensives du corps qui devait agir sur la Vermenagna.

Le 11 juillet, ce corps descendit du col de Tende et vint occuper les postes de Colla Piana et de l'Arpiolla à la tête de la vallée Limon.

L'un et l'autre de ces postes présentent les plus grands avantages pour la défensive, et nous aurions commis une faute majeure en

(1) Les troupes impériales, sous le commandement du général Winckeim, qui formèrent ce camp furent remplacées dans l'Alexandrin par d'autres troupes venues de Lombardie.

(2) Sous le commandement d'un chef appelé Robusti dont la réputation prit naissance et s'évanouit dans trois jours avec l'existence de son armée.

Digitized by Google

négligeant de nous en emparer les premiers si nous n'avions pas renoncé par système à disputer à l'ennemi les têtes des vallées.

Cette première irruption des Français avait été précédée par une reconnaissance que les généraux Masséna et Macquart vinrent faire le 30 juin à couvert d'un corps de 3.000 hommes qu'ils poussèrent jusqu'au Vernant, et qui se retira immédiatement après.

La nuit du 13 au 14 nos troupes légères furent surprises à Ceresole. L'ennemi s'empara de cette position et plaça son avant-garde par bouquets sur toutes les buttes qui de là descendent sur Pas Murat, et à couvert de ce rideau de postes, il se mit à réparer avec la plus grande diligence les ponts et les chemins que nous avions rompus en nous retirant.

L'activité qu'il y mettait, l'amas considérable de toutes sortes de munitions qui se formait à Tende, 300 pièces d'artillerie se sont dirigées sur ce point, ne permettaient pas de douter qu'il ne se disposât à forcer incessamment l'embouchure des vallées et que son principal objet ne fût d'assiéger Coni et Ceva.

Enfin le 24 juillet les troupes de nos avant-postes sur la Vermenagna furent attaquées toutes à la fois et culbutées en deçà du Gesso. Nous brûlâmes le pont qui unit le Bourg Saint-Dalmas à Roccavion et l'on se mit en devoir de disputer le passage de la rivière. L'ennemi se jeta de droite et de gauche sur les deux buttes dominantes qui resserrent l'embouchure de la vallée. D'ailleurs il s'entacha vers cette embouchure et y demeura seize jours dans des fonds occupant les villages et les abris qui se trouvent entre Roccavion et le Vernant, et négligeant de s'avancer par les vallées latérales d'Entraque et de Pesio, ou de s'emparer des hauteurs mitoyennes qui séparent la Vermenagna du Pesio et du Gesso (1).

Il est difficile de comprendre comment il ne sentit pas l'extrême danger de sa position pendant tout ce temps, et il n'est pas plus aisé d'expliquer comment nous ne cherchâmes pas à en tirer avantage.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble et la structure de ces vallées, on est frappé de la facilité que nous aurions eu à envelopper toute cette colonne ennemie. Les Français semblaient s'être mis d'eux-mêmes dans nos filets. En effet maîtres de pénétrer jusqu'au fond des deux vallées qui doublent celle de Vermenagna, nous pouvions, d'une seule marche, prendre à revers les hauteurs du Vacarile

(1) Dans le même temps, Ceva et Mondovi étaient menacés : un camp de 12.000 hommes s'était formé à Loano et l'on craignit un moment que la véritable attaque ne se fît sur notre gauche, ce qui détermina les troupes autrichiennes à faire quelques mouvements de notre côté et à couvrir l'avenue de la plaine pour les Bormida et l'Orba.

Digitized by Google

et de l'Arpiolla, de Ceresole et des Gouderies, ce qui aurait rendu à l'ennemi toute retraite impossible. Il eût été forcé par là de capituler et en employant à cette opération les précautions, le secret et les forces nécessaires, le succès était infaillible. Mais au moment où le projet allait enfin être admis, l'occasion s'enfuit sans retour. Il semblait que nous fussions d'accord avec nos ennemis de leur laisser toujours l'initiative, et de ne mettre jamais à profit les fautes qui leur échappaient.

Pendant seize jours, ils furent pour ainsi dire livrés entre nos mains, et les seize jours ne furent employés qu'à de vaines fusillades le long du Gesso et à d'innombrables coups de canon tirés sans effet contre le bourg de Roccavion. Cependant un corps considérable de cavalerie était entré dans la vallée de la Vermenagna. Le 7, ce corps précédé de neuf compagnies de grenadiers ou carabiniers déboucha sur Boves et il s'en retira le 8 au matin. On crut que les Français, suivant leur coutume, étaient venus faire à Boves une reconnaissance, prélude d'une irruption prochaine. Le 9, tout annonçait pour le lendemain une attaque générale ; l'ennemi sembla travailler vivement et à élever de nouvelles batteries contre notre droite dans la vue apparente de soutenir le passage du Gesso et d'attaquer Notre-Dame de la Bruna. Mais on s'étonnait de ne plus entendre son canon. Enfin le 10 août au matin nous apprîmes, avec le plus grand étonnement, qu'il avait retiré pendant le jour précédent et pendant la nuit toute son artillerie et qu'il était en pleine retraite vers Limon. Il avait laissé pour protéger cette retraite quelques compagnies de grenadiers sur les hauteurs et dans les bois à droite et à gauche de la vallée.

Cette arrière-garde par sa contenance fière empêcha que nos troupes légères détachées en grand nombre à sa poursuite ne pussent jeter la moindre confusion dans sa marche. Il gagna tranquillement Limon et occupa les postes de l'Arpiolla et du Vacarile. Entre lesquels il en établit d'autres formant une chaîne forte et suivie.

La mort de Robespierre (1) expliqua l'énigme de ce mouvement inattendu. On apprit que ce tyran farouche était enfin tombé lui-même sous la hache que ses fureurs avaient émoussée, et que le 28 juillet en avait délivré le monde. On l'avait regardé comme le chef d'une vaste conspiration en suite de laquelle le midi de la France devait être livré à une invasion ennemie ; en conséquence l'ordre était arrivé le 6 à l'armée d'Italie de suspendre toute opération offensive et de se resserrer jusqu'à nouvel ordre : 10.000 hommes en

(1) La mort de Robespierre est du 28 juillet.

Digitized by Google

furent détachés immédiatement pour garnir les côtes de Provence et pour former un camp à Fréjus ; un cordon de cavalerie légère fut étendu le long des bords de la Méditerranée. Enfin, par une suite des craintes du gouvernement français à cette époque, le général en chef Dumerbion fut destitué et mis en arrestation ainsi que les généraux Casabianca et Buonaparte.

Mais cet état d'anxiété dura bien peu car, dès les premiers jours de septembre, on vit l'armée (1) d'Italie reprendre une contenance offensive.

Il est vrai qu'on put juger dès lors aussi qu'elle ne songeait plus au siège de Coni et que ses coups allaient se diriger ailleurs.

Des nombreux renforts filaient vers Savone, et pendant que l'ennemi s'entassait dans l'Apennin, il se contentait de faire une garde vigilante dans les Alpes.

On crut qu'il méditait une campagne d'hiver; les instances de Salicetti auprès du Sénat de Gênes pour en obtenir la garde de Savone et de Gavi confirmèrent dans cette opinion. Pour arracher les Génois à leur système de neutralité, ce représentant du peuple prétendait avoir découvert un projet des Austro-Sardes prêts à enfreindre cette même neutralité, en s'emparant de forteresses génoises ; en conséquence il demandait qu'elles fussent mises sous la sauvegarde de la France et il offrait sa protection d'un ton à embarrasser beaucoup ceux qui auraient souhaité de n'y pas avoir recours.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens s'avancèrent vers le Caïro et y formèrent un camp considérable qui avait ses avant-postes étendus depuis Millesimo jusqu'à l'Altare (2).

Le 18, les Français occupèrent eux-mêmes en grand nombre les hauteurs de Saint-Jacques, de Mallare et de Millesimo pour être en mesure d'attaquer sur tous les points l'armée impériale. Le 19, trois de leurs colonnes s'avancèrent par les hauteurs de l'Altare, de Biestro et de Saint-Jean de Murialdo, et pendant que la colonne de droite se disposait à tourner la gauche des Autrichiens, et que celle du centre formait une attaque de front, le troisième corps s'avançait par les crêtes qui séparent le Tanaro de la Bormida occidentale, et il remplissait à la fois deux objets importants : l'un de déborder la

(1) L'embargo fut mis le 29 août sur tous les bâtiments étrangers dans le port de Nice.

Le 11 septembre arrivèrent par terre et par mer des renforts considérables et beaucoup d'artillerie à Albengo et Savone.

(2) Les forces autrichiennes entre Carcare et Mallare consistaient en 6.000 hommes d'infanterie et 2.000 chevaux.

Digitized by Google

droite de la ligne impériale appuyée au vieux château de Cosseria, l'autre de tenir en échec l'armée piémontaise et de l'empêcher de prendre part à l'action.

En effet M. d'Argenteau, voyant une colonne ennemie gagner à grands pas les hauteurs de la Pedagera, crut qu'il allait être attaqué lui-même, et il se resserra avec toutes ses forces dans les retranchements du camp de Ceva. Alors l'ennemi, content de lui en avoir imposé, tourna rapidement sur Millesimo, et manœuvra de manière à prendre à dos toute la droite des Allemands.

A 7 heures du soir, disent les relations officielles, cette aile était presqu'entièrement enveloppée. Le 20 au matin, elle fut attaquée vivement, et ce ne fut pas sans peine que les troupes qui la composaient parvinrent à se replier sur le Cairo.

Le général comte de Colloredo voyant l'ennemi prêt à l'attaquer dans ce lieu et ne croyant pas qu'il lui fût avantageux d'y recevoir bataille, se replia pendant la nuit à la position de Dego. Mais à peine y arrivait-il qu'il fut attaqué par l'avant-garde française. Le choc fut des plus violents et l'action dura tout le jour. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que chacun des partis s'attribua la possession du champ de bataille et que, par le fait, Français et Autrichiens l'abandonnèrent en même temps ; les uns se retirèrent sous Acqui, les autres sur les hauteurs de Finale. Les Autrichiens abandonnèrent leurs magasins ; les Français laissèrent sur place une partie de leurs blessés.

Mais le but de ceux-ci était rempli, s'ils n'avaient voulu en effet qu'éloigner les Allemands de Savone, et celui des Impériaux était manqué s'ils avaient en effet le dessein de s'emparer de cette place ou par force ou par surprise.

Le 14, c'est-à-dire cinq jours avant l'affaire de Dego, les Français avaient alarmé toute notre droite depuis Vinadio jusqu'à Château-Dauphin dans la vue sans doute de détourner de ce côté notre attention ; ils avaient pénétré dans la plupart des vallées et en avaient amené beaucoup de bétail sans que tous nos petits postes retranchés eussent pu y mettre obstacle. Exemple nouveau de l'inutilité d'un faible cordon de troupes immobiles pour protéger une vaste étendue de montagnes.

Cependant l'ennemi ne réussit point entièrement à nous donner le change, puisque malgré ses insultes nous n'hésitâmes pas à faire passer vers la gauche des renforts qui prévinrent vraisemblablement un coup de main sur Ceva.

Buonaparte, alors général de brigade, commandait l'artillerie dans cette colonne qui repoussa les Autrichiens jusqu'aux pieds des murs

Digitized by Google

d'Acqui. Le génie pénétrant et rapide du conquérant de l'Italie conçut dans cette occasion le plan qu'il a réalisé depuis avec tant de succès, et qui, vers le milieu d'avril 1796, fit tomber devant lui en si peu de jours les barrières de l'Italie.

Il avait dirigé les attaques de Carcare et de Cosseria, il voulait qu'on poussât vivement les premiers avantages et il indiquait des manœuvres combinées qui, tenant à la fois nos deux armées dans le doute et la crainte et les empêchant d'agir de concert, devaient les ruiner toutes deux en détail et ouvrir entr'elles un large chemin dans le cœur du Piémont (1). Mais son avis fut rejeté dans un conseil de guerre ; peut-être le fût-il pour cela seul que la supériorité de celui qui en était l'auteur, blessait des hommes sans génie élevé au-dessus de lui par leur grade.

Ainsi quand l'heure marquée pour la chute ou pour la fondation des Empires n'a pas encore sonné, le génie reste entravé par la médiocrité, il ne peut ni créer ni détruire ; chaque chose demeure à sa place heureusement retenue par la force d'inertie, et la médiocrité, l'intrigue, les passions puériles peuvent impunément jouer les premiers rôles.

Les grandes opérations de la campagne finirent avec le mois de septembre.

Les Autrichiens du camp de Morrozzo s'étaient joints à ceux d'Acqui lors de l'affaire de Dego, et tous ensemble gagnèrent de bonne heure (2) leurs quartiers dans l'Alexandrin et le Milanais. Notre gauche par là demeurait de nouveau à découvert. On la renforça de toutes les troupes dont on peut se passer ailleurs, et fort heureusement les Français ne se prévalurent pas de notre isolement pour réunir contre nous tous leurs efforts et pour brusquer nos places du midi, ce qui les aurait tout au moins mis à même d'hiverner en Piémont.

Une partie de troupe de l'armée d'Italie s'entassa autour de Savone, une autre s'empara du port et des fortins de Vado, une troisième se resserra dans la vallée du Tanaro.

Les hauteurs d'Orméa et celles de Saint-Bernard sur Garessio demeurèrent seules occupées jusqu'aux premières neiges par 4.000 à 5.000 hommes fortement retranchés ; ils y étaient hors d'insulte et ne nous y laissaient pas sans inquiétude, car maîtres de ces hauteurs ils pouvaient chaque jour revenir aux points qu'ils avaient quittés et

(1) On tient ce fait de la bouche même du général Bonaparte.

(2) Le général Wallis ne parut à l'armée que pour ordonner cette retraite. M. de Vins s'était retiré et avait pris congé de l'armée piémontaise les premiers jours de septembre.

Digitized by Google

descendre jusqu'aux portes de Ceva, ou bien forçant à Frabosa, le seul de nos postes qui eut quelque consistance, prendre à revers tous ceux qui bordaient la Corsaglia, les culbuter les uns après les autres et tomber d'une seule marche sur Mondovi. Ils pouvaient surtout par là seconder puissamment toute entreprise sérieuse qui se serait faite sur Ceva par les hauteurs de Montezemolo et Murazzano.

Au centre de la ligne, l'ennemi, comme on l'a dit plus haut, s'était reculé jusqu'au fond de la vallée de Limon dans la journée du 10 août ; nous l'avions chassé du Vacarile le 15 et nous nous étions fortement établis dans cette position imposante. Il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de septembre en possession du bassin de Limon, d'où il enleva tous les grains et les fourrages, il se replia ensuite sur le col de Tende d'où il ne fut chassé que par les neiges précoces qui tombèrent le 18 octobre. A peu près vers le même temps, il quitta sur sa gauche la haute vallée de Stura et se retira en Dauphiné : ensuite tout demeura tranquille jusqu'au 15 novembre.

On apprit à cette époque qu'un corps considérable de troupe se rassemblait à Loano, que toutes les bêtes de charge de la rivière étaient mises en réquisition, et le bruit se répandit que les Français se disposaient à surprendre Ceva. En effet 5.000 à 6.000 hommes se répandirent le 19 dans le bassin de Bardinetto et dans les vallées voisines ; mais tout se borna à un pillage dont nous restâmes spectateurs immobiles pour ne pas nous écarter des points importants que nous croyions menacés et où nous nous tenions en garde. L'ennemi se retira le même jour avec quelques milliers de mulets chargés de dépouilles, beaucoup de bétail et plusieurs prisonniers.

Ainsi finit la campagne de 1794. L'ennemi, malgré ses premiers avantages et la prodigieuse supériorité de ses forces, était encore obligé, comme en 1793, d'aller passer l'hiver au delà des montagnes. Aucune de nos places de considération n'était tombée en son pouvoir.

Nos frontières n'étaient point essentiellement entamées, l'armée était entière, enfin le crédit politique du roi s'était accru au lieu de s'affaiblir.

Si l'on considère, à côté de ces résultats généraux, notre position absolument passive pendant le mois d'avril ou pour mieux dire pendant toute la campagne, on devra convenir que cette conclusion fut plus heureuse que nous n'eussions osé l'espérer d'abord.

Nous dûmes notre salut à l'indécision de l'ennemi ; il paraissait s'attendre à une explosion de la part des révolutionnaires du dedans et avoir combiné ses plans en conséquence. Une conspiration heureusement découverte suspendit sa première impulsion ; les commotions

Digitized by Google

qui suivirent la mort de Robespierre l'arrêtèrent encore au moment où il allait tomber sur Coni et changèrent la direction du torrent qui menaçait de nous submerger.

De notre côté, le courage passif joua un très beau rôle; il y eut plus d'une fois du mérite à ne pas désespérer de la chose publique, et forcés, comme nous l'étions, de prendre un jour après l'autre conseil de la nécessité, à ne jamais montrer une contenance indécise et timide.

Tout était perdu, si, telle qu'était notre position aux mois de mai et de juin, nous avions hasardé d'en changer alors. Ce fut en gagnant du temps que nous donnâmes aux événements les plus imprévus l'occasion de nous dégager.

Enfin des exemples que fournit la campagne de 1794 on peut conclure que temporiser, ne point hasarder d'actions décisives, ne laisser que peu de terrain à la fois surtout au-devant des forteresses, gagner des jours et en faire perdre à l'ennemi sont autant de maximes excellentes sur lesquelles doit reposer tout plan de défensive contre les Français en Piémont. Car si l'on peut les empêcher de former dans l'intérieur du pays de grands établissements, il faut de nécessité qu'ils repassent les montagnes avant que la neige en ait bouché derrière eux les passages, tous leurs succès sont à pure perte et tout est à recommencer pour eux chaque année.

Signé par le quartier-maître général,
COSTA DE BEAUREGARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

INTRODUCTION 1

I. Journal de Malaussena 1-113
II. Aperçu topographique et militaire 114-136
III. Relation de Maulandi 137-165
IV. Journal d'un officier aux gardes. 166-189
V. Journal du deuxième bataillon de Mondovi. 190-229
VI. Conférence de M. Costa 230-257

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD & Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
RENEWALS AND RECHARGES MAY BE MADE 4 DAYS PRIOR TO DUE DATE.
LOAN PERIODS ARE 1-MONTH, 3-MONTHS, AND 1-YEAR.
RENEWALS: CALL (415) 642-3405

DUE AS STAMPED BELOW

INTERLIBRARY LOAN
SEP 11 1990
UNIV. OF CALIF., BERK.
10-11

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 1/83 BERKELEY, CA 94720

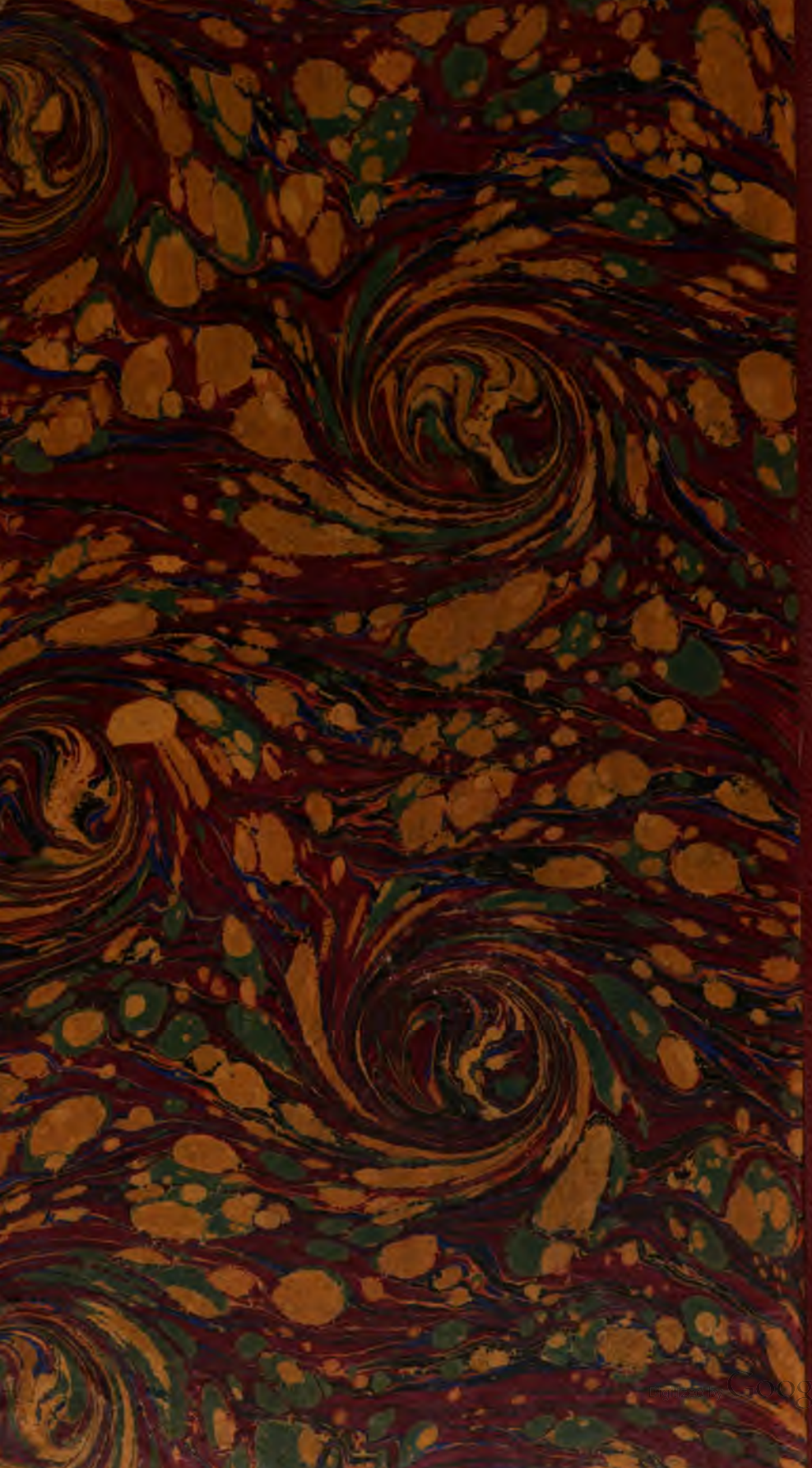
Digitized by Google

YD 19196

359689

15c

DC220
.6
Fabry
F24

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google